

Jeremías
Gamboa

Tout dire

« Un écrivain magnifique, un premier roman extrêmement ambitieux. »

Mario Vargas Llosa

SEUIL

JEREMÍAS GAMBOA

TOUT DIRE

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (PÉROU)
PAR GABRIEL IACULLI

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

OceanofPDF.com

Titre original : *Contarlo todo*
Éditeur original : Random House Mondadori, S.A.
Copyright original :
© Jeremías Gamboa, 2013

ISBN original : 978-84-397-2721-7

ISBN 978-2-02-112134-6

© Éditions du Seuil, octobre 2016, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

OceanofPDF.com

LE JOUR OÙ TOUT DIRE

Gabriel Lisboa

OceanofPDF.com

À mon oncle Emilio et à ma tante Laura

À Bruno Lorente, Santiago Montero
et Jorge Ramírez Zavala, mes frères de toujours

OceanofPDF.com

Yes, I am the nature son
And I am the only One
I do what I want and I want what I see.
It could only happen to me…

LOU REED

OceanofPDF.com

Table des matières

Page de titre

Copyright

LE JOUR OÙ TOUT DIRE

Dédicace

Exergue

LIVRE PREMIER

Première partie

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

Deuxième partie

1

2

3
4
5
6
7
8
9
10

LIVRE SECOND

Exergue

Troisième partie

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10

Quatrième partie

1
2
3

4
5
6
7
8
9
10
11
Épilogue
1
2

Dédicace

Remerciements

OceanofPDF.com

LIVRE PREMIER

OceanofPDF.com

Première partie

OceanofPDF.com

1

La musique envahit la pièce. Le disque tourne, je le vois d'ici, le volume est au maximum, et je ne m'entends presque plus – je n'entends plus le bruit que je produis en tapant violemment de mes seuls index sur le clavier, assis devant l'ordinateur de ma chambre. Une guitare cassée en deux, un coup de cymbales qui cingle l'air, la basse assourdissante plaquée comme un bâillon sur chaque chose ont tout déclenché ce matin-là. Après tout, c'est venu de lui. De moi. Ce qu'il dit, je le porte en épigraphe, le jette sur le papier comme ça me vient. Ce qu'il dit, c'est ce que je sens ou crois maintenant sentir en moi. Ce qu'il dit me paraît stupide et l'est peut-être. Mais j'y crois au point de penser que c'est tout ce qu'il me fallait pour me lancer : sortir de la douche, laisser l'eau fraîchir sur ma peau, mettre l'appareil en marche, y glisser le disque et taper sur les touches, enfin capable de dire ce que bon me semble. Écrire.

Il y a longtemps que j'essaie sans grand résultat de faire de moi un écrivain, de vivre comme un écrivain ou plutôt comme je crois que devrait vivre un écrivain, mais depuis plus de dix ans je n'ai pas écrit une seule ligne qui me satisfasse. Jusqu'à aujourd'hui. Il y a dehors un doux soleil de septembre, on est mercredi, je suis à Lima, dans le quartier de Santa Anita, vêtu d'un tee-shirt et d'un short, en sandales, et je viens de me rendre compte que ça y est, sans le moindre doute, quelque chose – ou tout – a commencé et que l'heure est enfin venue de tout dire. Le livre qui s'est ouvert il y a quelques secondes dans mon esprit s'organise parfaitement, et a même déjà un titre, une dédicace, une épigraphe, ses deux premiers paragraphes, et il raconte son histoire, tout seul. Malgré moi.

C'était donc ainsi que les choses devaient se passer. Il suffit que j'écrive sur l'écran mon nom : Gabriel Lisboa ; il n'est ni déguisé ni emprunté à un personnage de fiction qui m'aurait séduit ou qui revêtirait pour moi un sens particulier ; il n'en a aucun. Je m'appelle simplement Gabriel Lisboa et j'ai vingt-neuf ans. Je n'ai plus peur d'avoir bientôt trente ans. J'ajoute que cette libération et l'énergie que m'insufflent ces doigts qui frappent le

clavier me donnent l'impression de pouvoir enfin découvrir, sentir et comprendre les choses. Je me demande pourquoi j'ai été bloqué pendant si longtemps, pourquoi c'est maintenant que j'éprouve le besoin de m'asseoir devant cet appareil et d'écrire ces mots, pourquoi je m'assois et j'écris, tout simplement. Je me demande aussi ce qui me permet à présent d'enchaîner ces propos les uns aux autres avec la sensation que j'ai enfin triomphé de quelqu'un ou de je ne sais quoi en moi et que chaque mot que je tape est le bon, tombe juste, définitivement. Sans doute Lou Reed en savait-il quelque chose quand il chantait *I'm So Free* et, plus encore, *Beginning to See the Light* ; ou quand il criait et chantait faux comme un énergumène dissocié, désaccordé. Peut-être cela tient-il au simple fait d'avoir finalement compris qu'il me faut passer aux actes, et non pas me juger. Voilà de quoi il est question. De me dépasser en écrivant. C'est tout.

Je m'y mets donc. Je lis ce que j'ai écrit et je me dis qu'il faut commencer la narration, commencer par un bout ou un autre à raconter cette histoire qui me reste en travers de la gorge. Quelle histoire ? La mienne, évidemment. Je n'en ai pas d'autre, c'est tout ce que j'ai à dire à l'heure actuelle. Une histoire assez longue, pleine de sang vif, qui se termine ce matin, avec moi en train d'écrire que je vais l'écrire, et qui commence au moment où pour la première fois j'ai aligné des mots sur une machine comme je le fais maintenant, pendant l'été 1995, quand j'ai été engagé par un vénérable magazine de Lima pour faire mes premières armes dans une rédaction inconcevable. C'est alors que tout ce que j'avais jamais été, la nébuleuse des jours indistincts de mon enfance, mon adolescence et mes premières années d'université, a pris un nouveau sens et changé à jamais. Comme j'ai moi-même changé. C'est alors que j'ai été propulsé sans le savoir vers ce matin où, près de dix ans plus tard, je suis assis devant l'ordinateur de mon plein gré, sans travail fixe et sans revenus, sans rien d'autre que l'impression de savoir enfin ce que je veux raconter et comment m'y prendre, dans cette chambre que je loue à mon oncle et ma tante depuis des années et où je vis seul avec mes souvenirs, l'image des amis auxquels je viens de dédier ce livre, les tentatives d'écrire jusqu'à ce jour vouées à l'échec, Fernanda et les rares femmes que j'ai connues avant de tomber amoureux d'elle, et l'homme que je suis, qui n'a rien, sauf une histoire qui lui est propre et sa volonté de la coucher coûte que coûte sur le papier. Une bonne fois pour toutes.

Je me rappelle encore parfaitement le soir où mon oncle Emilio est rentré à la maison avec une expression que ni ma tante Laura ni moi ne lui avions jamais vue, comme s'il venait de lui arriver un truc extraordinaire. On aurait pu croire qu'il avait trouvé sur son chemin un objet de grande valeur, ou qu'il avait eu un avancement, s'il ne m'avait invité, après avoir posé sa sacoche, à aller avec lui dans le séjour parce qu'il avait quelque chose à me dire, et s'il n'y avait eu dans sa voix une solennité un peu outrée : l'affaire me concernait. Je me rappelle aussi m'être demandé quelle faute j'avais bien pu commettre, mais je n'ai rien trouvé, et ne pas avoir eu le moindre soupçon que ma vie, ce qui avait jusque-là été ma vie, était sur le point de changer à jamais.

– J'ai des nouvelles pour toi, fiston, m'a-t-il dit tout à coup en s'avançant sur son siège et en posant les coudes sur la table. (Il m'appelait toujours comme ça, « fiston ».) Tu vas peut-être avoir un petit travail pour l'été.

Je me souviens très bien d'être resté perplexe, à me demander s'il parlait sérieusement. Depuis que mes parents s'étaient séparés et que, après divers séjours ici et là, j'étais venu m'échouer chez lui, à Santa Anita, il avait déjà fait de nombreuses et vaines tentatives pour se substituer à mon père – son beau-frère –, qui avait abandonné ses responsabilités en quittant sa femme et leur fils unique. Deux ans auparavant, l'oncle Emilio avait voulu m'emmener à la pizzeria où il bossait pour que j'y fasse la plonge ou que je sois serveur comme lui, mais ma tante s'y était fermement opposée. J'appréciais la bonne volonté de mon oncle, mais j'avais réussi, ces dernières années, à me tirer d'affaire comme je l'entendais et, depuis qu'il payait mes études, je m'efforçais de leur prouver et de me prouver à moi-même que je n'étais plus une charge pour personne. J'étais donc surpris de le voir remettre ce soir-là sa proposition sur le tapis : il savait que je n'accepterais à aucun prix un emploi à la pizzeria qui l'employait, en plein centre du quartier de Miraflores. La seule idée d'y être vu par un camarade de l'université, comme cela s'était un jour produit, l'été précédent, me plongeait dans la panique.

– Il s'agit de *Proceso*, l'ai-je alors entendu dire, radieux, comme s'il savait que ces paroles chassaient d'un seul coup tout ce qui avait pu me passer par la tête. Pour y travailler comme journaliste.

Je n'ai aucun souvenir de ma réaction à ce moment-là. Sans doute suis-je resté coi et ai-je fait des yeux comme des soucoupes.

– Plus exactement, pour y apprendre le métier de journaliste, a-t-il ajouté, apparemment content de mon expression. Ce n’est pas payé, mais je me suis dit que je pourrais t’aider, cet été, pour tes déplacements. Disons que c’est une dépense que nous pouvons assumer. Une sorte d’investissement.

Je n’ai pas compris ce qu’il venait de dire, et j’ai dû le faire répéter. Alors, j’ai éprouvé quelque chose de semblable à ce que j’avais ressenti en apprenant que m’était allouée une bourse d’enseignement supérieur qui couvrait tous mes frais à l’université, ce qui justifiait, en quelque sorte, ma présence chez ma tante Laura et mon oncle Emilio. À la caisse de l’université, où je m’étais présenté pour demander que ma bourse fût affectée au remboursement du prêt universitaire que j’avais récemment obtenu, je m’étais avisé que mon nom ne figurait pas sur la liste des paiements. Aussitôt, je m’étais dit que l’on m’avait peut-être renvoyé, ou pis encore, mais l’employé, derrière son guichet, m’a appris que comme j’avais obtenu les meilleures notes à la fin du premier cycle, je ne devais absolument rien payer. Je me rappelle être sorti en trombe en me demandant comment j’allais faire pour arriver le plus vite possible chez ma tante et mon oncle, afin de leur annoncer la bonne nouvelle. Ce soir, c’était l’oncle Emilio qui était pressé, je le voyais à son sourire, plus éclatant que le blanc de sa chemise, aux crayons qu’il n’avait pas pris le temps d’ôter de sa poche de poitrine, et à la sacoche qu’il n’avait même pas ouverte et qui devait contenir le livre qu’il était en train de lire.

– Nous avons rendez-vous mardi après-midi avec Francisco de Rivera, m’a-t-il dit en contenant à peine le sourire qui lui venait aux lèvres, sachant d’avance que j’allais bientôt avoir envie de l’embrasser, ou de me lever en poussant une exclamation ou une autre. C’est incroyable, non ?

Ça l’était. Lui et moi savions parfaitement ce que ce rendez-vous signifiait et, en attendant, chacun y pensa de son côté, moi jusqu’à l’exaspération. Nous étions en décembre 1994, et une fois de plus j’avais terminé mon semestre en déployant des efforts surhumains pour me classer parmi les cinq premiers et conserver ainsi ma bourse sans augmenter ma dette. Comme à chaque fin de semestre, je n’avais pris que quelques jours de repos après l’effort soutenu pour préparer mes examens, des heures pendant lesquelles je ne tenais le coup qu’à force de café et de Coca-Cola, fouetté par l’angoisse de l’échec. Mais, pour tout repos, j’avais un gros souci : trouver un travail temporaire pour la période de Noël – ce n’étaient

pas les petits boulots qui manquaient, pendant les fêtes – et un autre pour le reste de l'été, de sorte à avoir les moyens suffisants pour faire face aux dépenses des mois à venir, les fournitures, les tickets de bus, et quelques vêtements, afin de porter autre chose que les pulls tricotés par ma tante Laura et les polos que l'oncle Emilio obtenait des distributeurs de bières et de boissons gazeuses qui fournissaient la pizzeria. J'avais passé l'été 1993 à plumer des dindes de Noël pour un aviculteur et, dès le Nouvel An, je m'étais fait rôtir sous un soleil de plomb en recueillant les avis relatifs aux choix électoraux pour un institut de sondage. Une dernière expérience de vigile de supermarché en journée continue m'avait laissé complètement démoralisé. Le mois de mars était venu alors que mon écœurement était à son comble, pour ne rien dire d'une profonde déprime et du désir maladif de brûler l'uniforme que je devais porter pour faire ce boulot, avant de commencer la nouvelle année d'université en sachant que je m'y sentirais encore plus mal que nulle part ailleurs pendant l'été. Je suppose que ces jobs m'avaient inoculé assez de rage pour me permettre de suivre avec acharnement les cours de l'année et ne pas devenir l'homme que mon père avait vu en moi. Au terme de ces dernières vacances, je m'étais dit que jamais plus je ne travaillerais dans un des quartiers où vivaient mes camarades de l'université, pour que personne ne sache comment je passais les mois d'été pendant lesquels j'étais censé disparaître de leur vie. J'étais tombé sur quelques-uns d'entre eux le samedi soir au supermarché, et j'avais fait l'impossible pour trouver moyen de les surveiller sans être vu ni reconnu. Dans les rêves interrompus par de brusques réveils dus à la nervosité de la fin du semestre, je me disais et me redisais, non sans peine, que je devrais chercher cet été-là du travail dans une usine de Santa Anita ou d'un autre quartier proche du domicile de mon oncle, El Agustino ou peut-être même San Luis, ou encore une place de contrôleur sur une ligne de bus que n'empruntait jamais un de mes pairs. Je travaillerais discrètement loin de leurs regards jusqu'à la fin de mes études. Puis je chercherais un emploi adapté à ce que j'aurais appris.

Et voilà que l'oncle Emilio venait de me dire que cela pouvait se réaliser tout de suite.

Ma tante Laura, qui nous avait rejoints, avait du mal à croire qu'un simple serveur eût obtenu cette faveur d'un personnage si important. La question m'intriguait moi aussi. Mon oncle nous a raconté l'histoire de cet exploit ce soir-là, dans le séjour, puis un peu plus tard, à table, et encore par

la suite, chaque fois qu'il le pouvait, avec des ornements et des amplifications, jusqu'au fameux mardi. En l'écoutant, je me disais qu'il était vraiment très différent du reste de la famille et de ses compagnons de travail : il lisait. Des romans, le *Reader's Digest*, des revues de vulgarisation scientifique sur l'univers et les civilisations que certains de ses clients lui offraient, et il est certain que cette différence a joué un rôle déterminant dans l'obtention de ce rendez-vous.

Grâce à ses habitudes de lecteur, l'oncle Emilio avait dès le premier jour reconnu Francisco de Rivera parmi les clients, à sa très grande taille et sa moustache poivre et sel ; il avait vu des photos de lui dans les revues littéraires qui mentionnaient son recueil de nouvelles publié au début des années quatre-vingt-dix et relataient son amitié avec quelques écrivains notables – Julio Ramón Ribeyro, Antonio Cisneros – en compagnie desquels il venait parfois déjeuner ou dîner. L'oncle Emilio était le seul garçon capable de dire à ces hommes de lettres quelques mots sur leurs œuvres les plus connues, les livres qu'ils venaient de publier ; il leur demandait même parfois avec beaucoup de discrétion où ils en étaient. Presque tous l'aimaient bien, et certains d'entre eux – parmi lesquels De Rivera – l'appelaient par son nom.

Je lui avais dit que De Rivera était le sous-directeur du magazine *Proceso*. À partir de là, mon oncle a mûri son projet. Pendant des semaines, il a imaginé comment il aborderait De Rivera et préparé ce qu'il lui dirait, mais chaque fois que l'écrivain se montrait en chair et en os avec ses amis, il devenait tellement fébrile qu'il oubliait tout ce qu'il avait si soigneusement prévu de dire, restait comme paralysé et s'inventait des excuses en se disant qu'il valait mieux remettre ça à la prochaine fois parce que De Rivera était accompagné d'un inconnu ou qu'il ne semblait pas être dans son assiette. Il avait donc laissé passer plusieurs fois l'occasion. Un soir que De Rivera était seul et de bonne humeur, l'oncle Emilio n'y réfléchit pas à deux fois. Avant même d'avoir pris la commande il s'est jeté à l'eau sous prétexte de lui demander un conseil « professionnel ». Sous le regard interloqué du journaliste, il s'est empressé de préciser qu'il s'agissait de « son fiston », étudiant en communication à l'université de Lima, et qu'il aimerait bien savoir s'il y aurait pour lui une possibilité de stage à *Proceso*. De Rivera ignora la question. Intrigué, il voulut savoir comment un serveur de restaurant pouvait envoyer son fils dans une université privée réservée à l'élite du pays. Mon oncle lui parla alors du prêt, des efforts du « petit »

pour poursuivre ses études, de la bourse qu'il réussissait à obtenir chaque semestre. De Rivera sourit, le félicita, lui dit que beaucoup de ses amis n'en avaient jamais fait autant pour leurs enfants, et lui demanda la carte. En lui apportant l'addition, l'oncle Emilio revint à la charge.

– Nous n'avons pas les moyens d'embaucher des apprentis, et cette année nous sommes particulièrement à sec, lui répondit De Rivera. Peut-être ferait-il mieux de travailler quelque part où il serait rémunéré.

– Monsieur De Rivera, rétorqua mon oncle quelque peu cérémonieux, je voudrais pouvoir vous payer pour que le petit puisse apprendre le journalisme dans votre magazine.

– Amenez-le-moi mardi prochain à dix-huit heures, concéda De Rivera, puis il lui donna quelques tapes sur l'épaule, laissa un pourboire et s'en alla.

Mais quand, le mardi, je suis allé chercher l'oncle Emilio à la pizzeria de la rue Mártir Olaya, à Miraflores, il ne me restait pas grand-chose de l'émotion ressentie en écoutant ce récit. De Rivera lui avait dit de venir au siège de *Proceso* sans même lui donner une carte de visite. Mon oncle avait trouvé l'adresse dans un numéro du magazine et demandé à son patron la permission de s'absenter quelques heures pour se rendre à un rendez-vous important, dont il lui avait dévoilé la nature. Quand il m'a vu entrer dans le restaurant, il m'a fait signe de l'attendre, et il est bientôt revenu en tenue de ville d'un pas pressé. Il ne lui restait rien de l'assurance avec laquelle il m'avait raconté son exploit. Sur l'avenue Ricardo Palma, nous n'avons pas échangé un seul mot, pas plus que pendant le trajet en autobus le long de la Vía Expresa et des avenues Wilson et Tacna. Quand nous sommes descendus, mon oncle, qui ne pouvait cacher ses nerfs à vif, m'a dit pour me tranquilliser que ce n'était qu'une demande d'emploi comme une autre, et sans doute pas la dernière, conscient toutefois que ce qui était en jeu ne dépendait que de la mémoire de Francisco de Rivera. Auparavant, je m'étais déjà présenté à deux entretiens d'embauche, l'un pour donner des cours dans un centre d'enseignement pré-universitaire, l'autre pour participer à une émission de radio, et j'avais été recalé. Ces refus s'étaient traduits par un job d'été physiquement éreintant. Il pouvait encore en aller de même.

Ni mon oncle ni moi ne nous attendions à la longue séance de torture qui allait nous être infligée. Après avoir échappé non sans peine aux marchands ambulants postés des deux côtés de l'avenue Emancipación et nous être

assis sur un banc à l'angle de la rue Camaná, face au siège du magazine, nous avons attendu près d'une heure le moment du rendez-vous ; puis nous avons traversé, nous sommes entrés dans l'immeuble et avons monté l'escalier jusqu'à l'étage de la rédaction, où on nous a fait passer dans une petite pièce sombre après avoir traversé un long couloir tout aussi sombre flanqué de portes fermées, et nous avons attendu De Rivera. Nous sommes restés dans la pièce près de trois heures sans que personne ne fasse attention à nous, si bien que j'ai fini par croire que cet entretien n'était que du vent, ou que De Rivera l'avait complètement oublié. Je percevais l'angoisse mal dissimulée de mon oncle, sans doute honteux de m'avoir embarqué dans cette aventure ou en train de se dire, comme moi, que si les portes vitrées de la rédaction ne s'ouvraient pas pour nous laisser passer, ce devait être pour une bonne raison. Essayer de deviner ses sentiments me permettait de prendre un peu de distance vis-à-vis des miens et de la nervosité qui grandissait en moi à l'idée que dans quelques minutes j'allais peut-être devoir parler au sous-directeur de *Proceso*. J'avais moi aussi vu son portrait qui illustrait ses articles, mais je ne connaissais rien au métier, sauf ce que j'avais pu en apprendre dans un cours d'introduction au journalisme, et je ne possédais que quelques notions du jargon de la profession, ce qui ne m'empêchait pas d'espérer avoir assez de cran pour décrocher ce stage et commencer à travailler enfin dans un média. Je ne voulais pas non plus désappointer mon oncle, et je désirais voir le grand sacrifice qu'il avait fait pour me donner cette chance porter ses fruits. En regardant ses cheveux bien coiffés, ses tempes blanches, sa sempiternelle sacoche avec les livres qu'il y rangeait, ses chaussures vernies et sa plus belle chemise qu'il avait mises pour aller à ce rendez-vous, j'ai soudain désiré, avec une émotion à peine contenue, voir en lui un père.

Mais quand la voix de De Rivera a retenti dans le couloir en criant le nom de mon oncle qui était ce soir-là mon père, une force inconnue s'est emparée de moi. Devant nous, il y avait le bureau du sous-directeur de l'hebdomadaire d'opposition le plus hardi et le plus prestigieux du pays, tel qu'il était décrit dans certaines nouvelles de sa main : les placards, les casiers, les usuels reliés. Et dans le bureau, le sous-directeur, l'écrivain, tel que je l'avais vu quelques années auparavant dans une émission de télévision ou sur le rabat de ses livres : les yeux vifs enfoncés dans les orbites, le nez aquilin, la moustache fournie, et la calvitie parfaitement délimitée et luisante. L'entretien a été des plus brefs. Après avoir jeté un œil

aux documents de l'université qui indiquaient tous que j'étais un élève très appliqué et que mes notes me valaient une bourse complète, De Rivera m'a regardé droit dans les yeux et m'a posé une seule question de sa voix retentissante :

– Dis-moi, mon garçon, tu sais rédiger ?

– Bien sûr, ai-je prétendu, en essayant vainement de me rappeler les rudiments du métier que j'avais appris dans ce fameux cours d'introduction au travail de journaliste. Je peux écrire des articles, des amorces et des chapeaux, trouver les angles et écrire des chroniques, ai-je affirmé, et rien de tout cela n'était vrai.

– Très bien, a fait De Rivera. La politique, ça te va ? Tu aimerais interviewer des membres du Congrès, des juges, des ministres ?

– Et comment !

C'est tout ce dont je me souviens avec précision. Pour la suite, il se peut que De Rivera ait dit : « Très bien », qu'il ait rangé les papiers, levé le combiné de son téléphone et ajouté sur un ton tranchant : « Santos, dans mon bureau. » Je me rappelle pourtant qu'il a souri et qu'un type de taille moyenne aux cheveux noirs, avec des lunettes à la monture en aluminium, un costume en velours côtelé et un regard serein est entré, qu'il nous a présenté comme le chef de service de la rubrique politique.

– Voici Gabriel Lisboa, lui a-t-il dit en lui remettant mon dossier sur un ton à la fois solennel et amusé. Notre nouveau stagiaire pour *Mar adentro*. Il commence vendredi.

Tout compte fait, la scène était floue, mais je ne pouvais m'en détacher. Nous nous sommes serré la main, mon oncle a commencé à balbutier une phrase de remerciement, mais De Rivera lui a fait comprendre d'un geste que ce n'était pas la peine. Je ne me rappelle absolument pas ce qui s'est passé quand nous avons quitté les bureaux de *Proceso* et que nous sommes sortis dans la rue Camaná, sinon qu'il faisait nuit. Je sais pourtant que dans le bus du retour nous étions secoués, accrochés aux poignées, et que je n'arrêtais pas de rire, dominé par l'émotion à l'idée que ma vie prenait un sens et que l'oncle Emilio était là pour en témoigner. Pour la première fois nous nous sommes embrassés, conscients qu'aujourd'hui la victoire avait été de notre côté.

N’était-ce pas incroyable ? Ce soir-là, nous avons raconté encore et encore cet entretien à ma tante Laura, pendant qu’elle réchauffait notre dîner et nous regardait avec une chaleur et une fierté qui m’ont fait croire que nous formions vraiment une famille. Moi, je leur disais que certes j’avais menti, parce que je ne savais pas rédiger, mais que je garderais les yeux et les oreilles bien ouverts pour apprendre sur le tas. Tout paraissait s’agencer pour donner à ma vie une nouvelle orientation. Pendant les jours suivants, j’ai bien mesuré l’importance de ce qui allait venir. Je me sentais prêt à l’affronter. Toutefois, l’image de De Rivera nous retenant de sa voix forte, mon oncle et moi, alors que nous quittions son repaire, ne me laissait pas tranquille. Il était encore assis à son bureau, derrière un monticule de papiers, Santos debout à côté de lui.

– Ah, Gabriel ! s’était-il exclamé, essaie d’arriver de bonne humeur, vendredi.

Je l’avais regardé sans comprendre.

– Nous avons un directeur abominable.

Il riait.

OceanofPDF.com

2

En pénétrant dans l'immeuble de *Proceso,* rue Camaná, j'essayais de cacher autant que possible ma nervosité. J'étais arrivé exagérément tôt. Avec le temps, je devais apprendre que pour un journaliste d'un magazine d'actualités être présent dès neuf heures du matin est tout simplement inconcevable, et que désormais j'allais être voué à la nuit. Je me suis aussitôt senti dans un autre monde. L'endroit était bien celui où je m'étais trouvé peu de temps auparavant, mais à la lumière éclatante de décembre, il semblait plongé dans un sommeil de fable. Le porche voûté, l'escalier en colimaçon et les cinq paliers précédant l'étage de la rédaction, le sixième, m'apparaissaient sous un jour nouveau, tout comme la réceptionniste qui, après m'avoir demandé mon nom, m'a conduit jusqu'au bureau de *Mar adentro,* une pièce carrée très haute de plafond qui précédait celle de De Rivera dans le long couloir que nous avions abandonné avec joie, mon oncle et moi, trois jours auparavant. Pas âme qui vive ; contre les murs, quatre postes de travail inoccupés, un vieux canapé qui tournait le dos à l'unique fenêtre, dont la vue morne était celle d'un de ces puits de jour qui caractérisent les immeubles du vieux Lima. Le tableau était celui d'un champ de bataille : papiers, cendriers pleins de mégots, livres ouverts avec leurs signets, classeurs dans tous les états, tasses de café froid jonchaient toutes les surfaces planes. Le temps que je passai à attendre la venue d'un journaliste me permit d'inspecter soigneusement les quatre bureaux : contre le mur qui faisait face à la porte, les deux plus grands arboraient d'épais volumes de matériel d'information ; celui qui se trouvait en face du sofa et de la fenêtre avait en toile de fond un panneau où s'alignaient des photos d'acteurs et d'étoiles du showbiz ; à l'opposé des deux mastodontes, d'un côté de la porte, le plus petit des bureaux était le seul à avoir l'air en ordre, ou plutôt à l'abandon, avec seulement quelques mains de papier à l'extrémité d'une épaisse plaque de verre sous laquelle je reconnus, photocopiées, deux caricatures, l'une de Cortázar et l'autre de Borges. Je me suis assis sur une chaise près de ce bureau, soucieux de ne pas prendre une place qui ne m'était pas destinée et, nerveux, impatient, dans une sorte

de rêve suspendu, comme hors du temps, je n'ai plus bougé, m'attendant à tout au milieu de cette pièce vide. C'est seulement à ce moment-là que j'ai remarqué le petit ordinateur, un Mac, entre les deux plus grands bureaux.

Le premier à arriver a été un type avec une chemise ocre-rouge, un bracelet en corne de taureau, un blue-jean noir moulant, une moustache de tombeur mexicain et des yeux de velours qui a dit s'appeler Tito Najarro. Il s'est assis au bureau orné de photos de vedettes du showbiz et s'est mis à ranger ses affaires en vitesse, non sans une certaine grâce primesautière ; à un certain moment, en me voyant assis sans dire un mot, il m'a demandé de but en blanc si j'étais Gabriel, ce à quoi j'ai répondu oui. Ah ! le petit nouveau de *Mar adentro,* a-t-il fait avec un large sourire, avant de me serrer la main d'une façon sensuelle, ses yeux brillants qui n'allaient pas me lâcher de tout l'été m'ont lancé un regard coquet, il m'a dit que le bureau près duquel je me tenais m'était destiné. « Tu ne vas pas tarder à faire la connaissance des autres *garçons* », a-t-il ajouté peu après, tout en rangeant ses affaires.

Les autres « garçons » étaient deux types d'une bonne cinquantaine d'années, qui au fil des jours allaient devenir l'un mon sauveur, l'autre l'ogre de mes pires cauchemars. Juan José Santos, dont l'arrivée une heure plus tard m'a fait sentir que tout cela n'était que le prolongement de l'expérience de mardi dernier, et bien réel, était le brave type : maigre, silencieux et discret, vêtu comme un détective élégant – veston en velours côtelé, lunettes de transition cerclées de métal, chemise et cartable à la main –, tout le monde l'appelait Ketín, à cause de sa ressemblance avec le capitaine de police Ketín Vidal qui avait arrêté trois ans auparavant un dirigeant du Sentier lumineux. L'autre, le dernier arrivé à la rédaction ce jour-là, était le gros Saúl Vegas. « Un agnelet, m'avait dit Tito Najarro, mais un peu grognon. » Je sais maintenant que ces paroles étaient destinées à tempérer un peu l'impression qu'il allait me faire ce jour-là et les jours suivants. Vegas était infiniment plus que grognon et son humeur rogue dépassait de loin tout autre qualificatif. Il avait environ cinquante-cinq ans, mais paraissait plus âgé, peut-être à cause de son poids excessif – son pantalon pouvait à peine contenir sa bedaine – ou parce qu'il était vêtu comme les rédacteurs que j'avais pu voir dans les vieux films : chemise de couleur claire, bretelles comme on n'en fait plus ; il avait en outre les cheveux pommadés, coiffés en arrière, et un visage rébarbatif de méchant du cinéma muet : son nez était un véritable tarin aux ailes dilatées comme

des naseaux, ses grosses lèvres épaisses se tordaient en un rictus qui, combiné à l'éclat de ses yeux, rappelait l'expression des dieux préhispaniques les plus féroces. Mais, en cette fin de matinée de décembre, c'est sa voix qui m'a le plus impressionné. En entrant, Vegas fondit sur son bureau – le plus grand, comme il fallait s'y attendre –, prêta une oreille distraite à ce que Tito essaya de lui dire à mon propos en guise de présentation, et répondit du bout des lèvres à mon bonjour ; il bredouilla quelques mots inintelligibles d'une voix caverneuse et coupante qui hérissait le poil et se mit tout de suite à se plaindre du dernier bouclage, de la porcherie dans laquelle on travaillait et des coquilles navrantes qui gâtaient l'édition de jeudi dernier. Tout en parlant, il parcourait les journaux avec une grimace de dédain et posait des regards découragés sur les papiers entassés en désordre devant lui. Quand vers une heure de l'après-midi De Rivera est arrivé et a convoqué « tout le monde » à une réunion dans son bureau, seuls Santos et Vegas se sont levés et sont sortis avec des exemplaires du magazine, leur agenda et leur carnet. Tito Najarro m'a prêté le dernier numéro de *Proceso* et, en épluchant l'ours, j'ai appris qu'il était rédacteur, Santos secrétaire de rédaction de *Mar adentro,* et Vegas responsable des pages d'actualité politique du magazine, qui, c'était évident, ne concernait pas ce seul bureau. Tito m'a conseillé de lire l'hebdo pour m'imprégner de son style, et m'a dit pour me tranquilliser que j'étais maintenant stagiaire à *Mar adentro* sous l'autorité de Juan José Santos.

Au bout de quelques minutes, des cris ont retenti. J'étais en train de consulter le dernier numéro qui évoquait sur la couverture la querelle de pouvoir entre le général en chef de l'armée péruvienne et un conseiller du service des renseignements du président quand j'ai entendu quelqu'un qui ne se dominait plus donner des coups de pied aux meubles ou jeter quelque objet contre le mur avec l'intention de le réduire en miettes. C'était l'œuvre d'un possédé ou d'un esprit frappeur qui se déchaînait dans le vieil immeuble. J'étais tellement effrayé que je me suis tourné vers Tito Najarro qui, à ma grande surprise, parcourait, impassible, les pages spectacles des journaux. Quand les cris ont commencé à nous casser les oreilles, Najarro a levé la tête et, tel un bienheureux à jamais exorcisé de tout démon, il a regardé d'un air charmeur le visage du jeunot qui affichait sans doute une expression de panique.

– C'est notre directeur, m'a-t-il dit avec un sourire et un clin d'œil séducteur. Tu t'y habitueras.

Je ne m'y suis jamais habitué. La juxtaposition de l'image de ce directeur diabolique et du faciès non moins intimidant de Saúl Vegas m'a donné envie de mettre un terme à cette expérience absurde qui tournait au cauchemar. Après la réunion du comité de rédaction, personne ne m'a adressé la parole de tout l'après-midi pour me dire ce que je devais faire, et mon occupation de stagiaire non rémunéré dans un secteur où de toute évidence on n'avait pas besoin de moi a consisté à ne rien faire. J'ai passé les derniers jours de décembre à lire les quotidiens ou à en donner l'impression, à répondre aux appels téléphoniques pour les autres ou à partir le long des rues à la découverte des environs. Un après-midi, au sommet de ma hardiesse, j'ai demandé à Santos la permission de sortir. « Tu peux sortir quand tu veux, nous sommes des journalistes, pas des ouvriers d'usine », a-t-il répondu en riant à ma question absurde ou parce que je lui avais donné du « monsieur Santos ». Lorsque je restais à ma place, j'écoutais attentivement Vegas, Santos et Najarro parler avec familiarité de membres du Congrès, de ministres et d'autorités dont j'ignorais absolument tout, en gardant le regard rivé sur les journaux et en me demandant ce que pourrait jamais apporter à des types pareils un novice de dix-neuf ans. Ces jours étaient longs et franchement pénibles, et je me sentais le garçon le plus inutile du monde.

En 1995, on m'a confié ma première « mission », et elle m'a clairement montré pourquoi tous redoutaient le directeur de la publication. Un candidat à la présidence crédité de peu d'intentions de vote allait faire une tournée à l'intérieur du pays et, à *Proceso*, on avait décidé que je l'accompagnerais pour me « dessaler et comprendre un peu en quoi consistait le journalisme ». C'est du moins ainsi que Santos m'a présenté les choses, se bornant à me dire : « Tu dois rester attentif à tout, tout couvrir, prendre des notes et revenir avec une histoire. » Pendant ce voyage angoissant, j'ai pris mille notes absurdes en croyant rapporter la matière d'un récit et, en me creusant la tête, j'ai fini par me décider à le centrer sur la fille du candidat, une adolescente dont la mère, européenne, vivait à l'étranger. La jeune fille deviendrait-elle la First Lady si le candidat accédait au pouvoir ? Quels en seraient les avantages ? J'ai interrogé diverses personnes et, rentré à Lima avec les données ainsi rassemblées, j'ai présenté mon histoire à Santos : ce candidat n'avait pas de femme, pas plus que le président, notre autorité dictatoriale suprême, qui cherchait à se faire réélire, bien qu'accusé d'avoir électrocuté son épouse au Palais du gouvernement. Un ex-secrétaire général

des Nations unies qui n'avait pas vu sa femme depuis de nombreuses années, voilà qui pouvait être favorable au candidat démocrate soutenu par *Proceso*.

– Ce n'est pas mal, m'a aussitôt dit Santos, avec une certaine surprise. Tu as des photos de la petite ?

– La fille du candidat ?

– De qui d'autre ? a-t-il fait, grognon. Vilca était avec toi, non ? Il aura pris de bonnes photos, si tu lui as dit…

Je n'avais rien dit. Je n'y avais même pas pensé. Santos a eu une expression de commisération, puis de colère. Après quoi, visiblement épuisé par le travail de ce soir-là, il a pris un exemplaire du magazine et m'a montré le sous-titre.

– Que lis-tu, là ?

– L'illustration péruvienne.

– Eh bien, Gabriel, a-t-il lancé en élevant la voix, arrête de me gonfler avec un communiqué qui n'a pas de photo. On perd notre temps, merde, tu ne t'en rends pas compte ? Si je vais voir l'Ogre avec une note sans photo, il me pend par les couilles, tu piges ? C'est clair ?

– Oui, monsieur Santos, ai-je bredouillé, c'est clair.

J'ai tout de même écrit mon histoire parce que, deux heures après m'avoir remonté les bretelles, et regrettant peut-être la rudesse de ses paroles, Santos m'a dit de rédiger ma note pour le cas où elle aurait une chance de paraître dans *Mar adentro*, même sans photo. J'ai mis deux jours à écrire le brouillon, à la main, sans arrêter de me corriger afin d'essayer d'imiter le langage châtié et le ton des articles du magazine, mais sans avoir la moindre idée de la longueur que devait avoir le texte. Le mardi, à midi, quand, dans l'effervescence du bouclage, tout le monde passait près de moi sans me voir, j'ai laissé un tirage de mon texte à Tito Najarro en lui demandant de le donner à Santos au cours de la nuit. La semaine suivante, comme je m'y attendais, pas une seule ligne de mon travail n'avait été publiée.

Ces premières maladresses ont rendu Vegas encore plus redoutable à mes yeux. Quand il entrait dans la pièce et s'asseyait à son énorme bureau en soufflant d'exaspération, une anxiété grandissante s'emparait de moi et je

priais en silence de ne jamais me trouver seul avec lui. Par ailleurs, je ne progressais pas vraiment. Invisible, à ma place, je lisais avidement les journaux en pensant à des brèves politiques pour la rubrique, fidèle aux recommandations de Santos qui, dès mon deuxième jour de présence, s'était rendu compte que j'ignorais tout de l'actualité. Je n'arrêtais plus de lire les nouvelles et découvrais peu à peu les divers aspects de la conjoncture, les noms des hommes politiques et des charges particulières, les faits marquants annoncés par la presse, mais aucune idée, rien qui pouvait susciter un intérêt suffisant ou que les journaux ne commentaient pas abondamment ne se présentait à moi. Pendant des heures, j'avais l'esprit vide, et tout ce que je voulais, c'était quitter le bureau. Je traînais dans les rues du centre de Lima comme une âme en peine en imaginant les efforts que mon oncle devait déployer au même moment à la pizzeria, et les pourboires qu'il mettait de côté pour payer mes déplacements. Le vendredi et le samedi, je ne faisais que lire. Les jours de bouclage – le lundi et le mardi –, Santos me donnait deux ou trois sujets sur lesquels je devais écrire quelques brèves de moins de cent mots. Je lisais tout ce qui dans la presse avait un rapport avec ce qui intéressait Santos et prenais des notes comme si je préparais un examen, puis je commençais à rédiger à la main dans mon carnet le sujet à traiter.

Rédiger était pour moi la plus difficile, la pire chose du monde que seuls des grands esprits ou des natures d'exception comme Santos ou Vegas pouvaient mener à bien. J'étais perdu dès le premier paragraphe parce que je ne savais pas par où commencer, j'ignorais les règles de ponctuation, et plus encore comment doser les informations obtenues en téléphonant à ceux qui jouaient un rôle important dans les événements. Je lisais jusqu'à épuisement ce qu'écrivaient les rédacteurs de *Mar adentro,* ces articles programmés en début de semaine, destinés à couvrir quelques pages du magazine et finalement réduits à un paragraphe ou deux, parfois à un encadré dans le secteur ennuyeux des nouvelles politiques dont, à vrai dire, l'organisation m'échappait complètement ; je contemplais, anxieux, les caricatures de Cortázar et de Borges sous le verre de ma table, alignais et réalignais mes mots dans l'angoisse et quand, au terme d'un effort ardu de quatre ou cinq heures, je croyais tenir la meilleure version possible, j'attendais patiemment que Vegas et les autres aillent dîner pour me mettre au travail sur l'ordinateur du bureau, pris de la panique d'un délinquant qui force son premier coffre. Je mettais au propre mes brèves, en écrivant aussi

vite que je le pouvais, ensuite je copiais le fichier sur une disquette que je posais vers minuit sur le bureau de Santos, avant de m'en aller en pleine nuit, soulagé d'avoir fait mon travail, et de longer non sans crainte les rues désertes jusqu'à l'arrêt du pont de pierre, où j'attendais l'autobus qui me conduisait chez moi, tout au bout de la Vía de Evitamiento. Le lendemain, le mercredi, était un jour d'angoisse et le jeudi, debout devant le kiosque à journaux le plus proche de la maison, je me rendais à l'évidence : rien de ce que j'avais écrit n'avait été publié. Quand j'ai reconnu un jour une de mes brèves composée d'une petite carte qui illustrait un conflit de propriété de terrain dans le quartier de Puno, je n'ai pas trouvé la moindre trace de mon nom.

Aujourd'hui, sûr de mes signes de ponctuation et de l'ordre de mes idées, alors que je me souviens de ces jours où je me débattais dans le noir, je me demande ce qui se serait passé si les choses en étaient restées là, avec Santos comme secrétaire de rédaction de *Mar adentro*. Aurais-je jamais appris le métier ? Le vendredi suivant, dans la deuxième quinzaine de janvier, quelque chose d'insolite s'est produit. Tito Najarro et Saúl Vegas sont arrivés plus tard que d'habitude, et Santos ne s'est pas montré. À l'heure de la réunion, quand Vegas a quitté le bureau en ronchonnant après avoir passé quelques appels à certains de ses contacts pour décider des sujets à présenter, et avant que l'immeuble n'ait retenti des cris du directeur, Tito n'a fait qu'un bond de son bureau au mien pour me raconter que Santos avait quitté le magazine. J'en ai eu froid dans le dos, et Tito m'a rasséréné. Ce n'était pas la première fois qu'une chose pareille se produisait à la rédaction. Apparemment, il y avait longtemps que l'on traitait mal celui que tout le monde surnommait Ketín. Tito ne savait pas si c'était parce qu'on le jugeait incompétent – ce n'était certes pas mon impression, il m'éblouissait et j'enviais secrètement ses manières et ses costumes – ou parce qu'il se laissait intimider ou avoir ; en tout cas, du jour au lendemain, on l'avait rendu responsable de tout ce qui n'allait pas. La semaine précédente, dans le bureau du directeur, Santos s'était laissé emporter par une colère due au manque de considération à son égard, et aux mois de salaire qu'on lui devait – Najarro précisa que le retard dans le paiement des salaires était ici monnaie courante –, et il avait tout simplement envoyé au diable l'Ogre et tous ceux qui étaient là. Le lundi suivant, il était revenu travailler comme d'habitude et les autres avaient cru qu'en fait il ne comptait pas claquer la porte. Les rédacteurs et les éditeurs qui, avant lui,

avaient quitté le journal étaient tous tombés à grands cris et à bras raccourcis sur le directeur, en emportant qui une machine à écrire, qui des rouleaux de pellicule ou une voiture de l'entreprise, selon leur rang et la somme d'argent qu'on leur devait. Ketín non. Il a participé à toutes les étapes du bouclage de la semaine en sachant que c'était la dernière fois, il a entendu les vociférations du directeur avec le plaisir de se dire que bientôt il n'aurait plus à les subir, et il s'est même offert le plaisir de laisser passer des informations erronées dans les brèves. Il n'a prévenu aucun collègue de sa démission. En fait, il ne s'était jamais lié d'amitié avec personne. Le mercredi, il est parti au petit matin en emportant toutes ses affaires. Tito Najarro, Vegas et moi avons trouvé ses tiroirs vides et quelques documents dignes d'intérêt soigneusement rangés sur son bureau.

Je me suis senti aussitôt orphelin et j'ai craint le pire. Santos avait jusqu'alors été le seul garant que j'avais réellement ma place au journal. Tito Najarro me considérait d'un œil amical, qui révélait parfois un intérêt d'une autre nature ; deux fois, dans le couloir, De Rivera m'avait aimablement salué, mais il était trop loin, au-dessus du monde des mortels, inaccessible ; quant à Saúl Vegas, il ne voulait pas entendre parler de moi. Ce jour-là, je suis sorti manger un morceau seul avec mon angoisse, plus vive que jamais, et j'ai dû me faire violence pour retourner à la rédaction. Après la réunion et ses cris assourdissants, les grognements du gros dans le bureau, les minauderies et les mimiques de Tito qui lui emboîtait le pas et forçait la plaisanterie pour le dérider, un type qui devait avoir un peu plus de trente ans – l'âge que j'aurai bientôt – est arrivé, sans la chemise ni le pantalon auxquels on se serait attendu sur un journaliste politique, mais avec un polo rayé, un blue-jeans râpé, des lunettes à monture d'écaille et d'énormes sandales qui lui donnaient un air de hippie, comme ses cheveux longs ramassés en queue-de-cheval. Sa voix était sonore et drôle, il avait un accent d'Arequipa et s'appelait Silvio Carranza. Il avait été nommé secrétaire de rédaction de *Mar adentro* pour quelques semaines. Je serais sous ses ordres.

Je l'avais déjà croisé dans le couloir principal de *Proceso,* sans savoir qui il était ni ce qu'il faisait. Jusqu'à ce jour-là. Chargé des nouvelles régionales, il remplacerait Santos, mais resterait dans son propre bureau, qu'il partageait avec le fils du directeur, au septième étage, si bien qu'avoir affaire à lui devait me permettre de découvrir enfin le reste des locaux du magazine. Dès son arrivée à *Mar adentro* ma routine hebdomadaire changea

du tout au tout. D'une part, Vegas, Najarro et moi continuions notre travail sans plus nous soucier du siège vide de Ketín ; de l'autre, après la conférence de rédaction, nous recevions la visite de Silvio Carranza, qui me conduisait à son bureau et m'assignait deux ou trois faits d'actualité politique dont je devais suivre l'évolution pendant la semaine en lisant les quotidiens, les périodiques, et en appelant les personnes concernées. Contrairement à Santos, Silvio prenait son temps pour m'expliquer ce que sont le Conseil national de la magistrature, la Cour constitutionnelle ou le Bureau de l'inspecteur général, et j'écoutais ses résumés didactiques persuadé qu'il dominait parfaitement tous les rouages de l'État, ses statuts, son organisation et ses protagonistes. Il m'enseignait en vitesse en quoi consistaient le rôle de chacune des instances étatiques et les charges de « nos sujets », comme il appelait ceux sur qui je devais écrire, quand il ne disait pas « ces individus » ou « ces gens de sac et de corde », en me recommandant de « leur coller aux basques ». L'espagnol, tantôt fleuri tantôt châtié, de Silvio m'obligeait à consulter incessamment le dictionnaire, ce qui me révélait un esprit dont les saillies me réjouissaient. Après avoir à sa demande noté tout ce qu'il disait dans un bloc-notes, j'allais chercher les numéros de téléphone adéquats en veillant à paraître aussi éperdu et affairé que possible sous le regard inclément de Vegas, qui grognait chaque fois que je passais à côté de lui. J'aurais donné un bras pour aller m'installer au septième étage.

Dès le premier mardi qui a suivi, au moment de rentrer chez moi avant que le vacarme du bouclage ne me rende sourd, j'ai découvert le gouffre qui séparait Silvio Carranza de Santos-Ketín. Comme d'habitude, j'avais attendu le départ du gros pour mettre la dernière main à mes brèves, les corriger et remettre le fichier avant de partir à Silvio, qui, contrairement à Santos – lequel recevait mon travail sans le regarder, me remerciait et me disait que je pouvais m'en aller –, a glissé la disquette dans l'ordinateur. Après m'avoir demandé d'attendre, mon nouveau chef a lu mes textes. Il a porté les mains vers le clavier pour les corriger, mais a interrompu son geste.

– Les idées sont là, a-t-il dit au bout d'un moment en regardant le document Word comme un radiologue qui établit son diagnostic. Mais la rédaction est atroce.

– Désolé, Silvio, lui ai-je dit, sincèrement confondu.

– Il n’y a pas de quoi, mon garçon, a-t-il répondu avec un demi-sourire. Tu as des idées et c’est la seule chose qui compte. Ce qui manque le plus, dans cette boîte, c’est justement ça : les idées.

Sur ce, il a allumé une cigarette et reporté son attention sur des papiers qu’il avait mis de côté, sans doute ce qu’il devait rédiger pour le prochain bouclage et qui allait l’occuper, comme tous les autres, jusqu’à cinq ou six heures du matin. J’ai quitté son bureau et le journal complètement abattu. Le jeudi, je ne suis même pas allé au kiosque à journaux voir ce qu’il en était du magazine. Le vendredi, quand je suis arrivé, j’ai trouvé dans le dernier numéro mes brèves complètement remaniées, dans un ordre qui n’était pas le mien, mais tout de même reconnaissables. Silvio est venu s’entretenir avec Vegas et m’a à peine salué, mais au moment de sortir avec le gros, il s’est arrêté un instant au milieu de la pièce pour m’interpeller.

– Tu sais ce qu’est un chapeau, Gabriel ?

Je me suis efforcé de me rappeler exactement ce que j’avais appris au cours d’introduction au journalisme.

– L’essentiel de l’information d’un article.

– Exact, a fait Silvio. L’essentiel. C’est pourquoi on le met au-dessus du texte. Pigé ? Le plus important, le cœur de ton texte, ce que cherche le lecteur, l’information, c’est ce qui vient en premier. Voilà ce que doit être ta première ligne. Toujours. Tu as compris ?

Les bras de Silvio étaient levés, parce qu’il avait souligné ses paroles d’un geste énergique pour que je ne les oublie pas. Il a atteint son but. Je le revois encore, près de onze ans plus tard.

– J’ai compris.

Je venais de recevoir ma première leçon de journalisme, et d’écriture.

OceanofPDF.com

3

La semaine suivante, quand j’ai apporté mes textes à Silvio, l’essentiel de l’information ouvrait toutes mes brèves, et j’étais sûr de m’être amélioré. Concevoir ces chapeaux avait levé mes doutes, facilité l’organisation, la rendant plus percutante. Il a ouvert le document et, cette fois, s’est mis à corriger, tout en tirant sur sa cigarette.

– Laisse tomber les points-virgules, d’accord ? a-t-il dit sans lâcher le texte des yeux. Dans les brèves, il n’en faut pas. Seulement des points.

J’ai hoché la tête.

– Sers-toi des points pour séparer les idées. Quand on a des idées, il faut les séparer par des points. Une idée, un point. Les textes, tous les textes, sont des enchaînements d’idées. Tu as des idées. Tu dois les séparer par des points. Toujours.

Il a continué de lire.

– Pas d’adjectifs. Laisse-les aux précieuses et aux poètes. Avec les adjectifs, nous perdons en crédibilité.

Après avoir de nouveau tiré sur sa cigarette, il a conclu, sans lâcher le clavier :

– Si tu as des idées fortes, tes papiers seront brefs. Les textes longs dénotent presque toujours un manque d’idées.

La semaine suivante, j’ai relu mes brèves comme si c’étaient des formules mathématiques, et je les ai entrées sur la machine du gros Vegas avec appétit et colère. Silvio les a examinées avec attention, et les a corrigées. Chacune de ses interventions me causait une douleur quasi physique, impossible à localiser. Mais elles étaient moins nombreuses que les fois précédentes.

– Dans l’ensemble, c’est assez bien. On dirait que tu n’es plus tout à fait un sauvage.

Pour la première fois, je suis sorti réellement content de *Proceso*. Le mercredi et le jeudi, je trépignais d'impatience chez ma tante et mon oncle. Je n'avais qu'une envie : arriver à la rédaction et écrire de manière telle que plus jamais Silvio n'aurait à repasser derrière moi. Le vendredi, à mon bureau, j'ai pu lire et relire mes brèves publiées dans le magazine à peu près telles que je les avais écrites. Ce jour-là, après la réunion, Silvio m'a dit que je rédigeais maintenant d'une manière « à peu près acceptable » et que je devais commencer à proposer des sujets.

– Des sujets ?

– Les tiens, mon vieux. Tu crois que nous allons passer notre vie à t'en proposer ?

– Pour le moment, je n'en ai pas, lui ai-je dit, honteux.

C'est alors que s'est manifesté un nouveau genre d'angoisse : celle de chercher désespérément des sujets dans la chaleur suffocante de l'été. Le vendredi, de très bonne heure, je lisais les journaux de la première à la dernière ligne, avec l'espoir de trouver la faille, la piste négligée des affaires que les médias avaient abordées ou laissé tomber et qui, sous les fluctuations de la conjoncture, avaient suffisamment échappé aux yeux du public pour que *Mar adentro* puisse les présenter sous un jour nouveau. Ensuite, en consultant mon carnet de notes, je les passais impatiemment en revue devant Silvio, il m'écoutait et me posait des questions qui me plongeaient dans l'embarras, puis rejetait l'une après l'autre mes initiatives. Au bout d'une quinzaine de jours, deux de mes sujets avaient été acceptés, et l'une des deux brèves parut rédigée sous une forme que je pouvais, dans l'ensemble, reconnaître comme mienne.

Le premier article entièrement de ma main a été publié plus tôt que je ne m'y attendais, en partie à cause de la guerre entre le Pérou et l'Équateur. Le 26 janvier, un hélicoptère équatorien avait attaqué un poste de surveillance péruvien à la frontière Nord du pays et le président, qui se présentait pour un second mandat aux élections qui devaient avoir lieu deux mois plus tard, avait envoyé l'armée en direction de Tumbes, même si l'affrontement ne semblait pas être imminent. Le vendredi, quand je suis arrivé à *Proceso*, j'y ai trouvé un pandémonium : Tito se rongeait les ongles, et ne lisait plus les pages spectacles pour se tenir au courant, Saúl Vegas allait et venait en appelant ses informateurs des milieux diplomatiques et militaires pour tâcher de connaître les implications du conflit, Silvio Carranza entrait et

sortait, tout le monde allait, venait et s'interpellait d'un endroit à l'autre avant la réunion imminente de midi. Le bureau de *Mar adentro* était ce jour-là en effervescence. À un moment, sur le bureau que Santos avait abandonné, l'éditeur responsable de tout ce qui avait trait à la sécurité et aux forces armées, Ricardo Rossini, que tout le monde appelait « Rossi », a étalé une énorme carte de la frontière péruviano-équatorienne et a expliqué à Vegas en quoi consistait le problème. J'avais reconnu Rossi grâce à la photo publiée en marge de sa colonne – visage grêlé par l'acné, moustache poivre et sel, cheveux hirsutes –, mais c'était la première fois que je l'entendais parler de sa voix flûtée des sujets qui le passionnaient. Il était entré dans le bureau accompagné par un ancien policier toujours armé, au visage ingrat, le gros Raúl Balboa, dont l'espagnol était absolument incompréhensible, et peu après était venue se joindre à eux Liliana Valencia, une femme à la voix douce et au caractère redoutable, célèbre à cause de tous les cas de corruption dans les plus hautes sphères qu'elle avait dévoilés, et aussi pour ses mini-jupes qui rendaient fous les photographes. Rossi abondait en explications sur les prochains mouvements de l'armée, les postes péruviens dont les Équatoriens pourraient s'emparer au cours des jours suivants, et Vegas lui faisait part des manœuvres diplomatiques que certains anciens ministres et ambassadeurs lui avaient révélées. Un peu plus tard, Silvio et De Rivera en personne sont venus se joindre au groupe. Ils se sont mis, face à la carte, à échanger les informations qu'ils avaient pu recueillir et à recouper certaines données pour éclaircir ce qui se passait sur le terrain. Tito intervenait parfois. Je les observais sans dire un mot. Je les avais tous lus : je connaissais leur style, les tournures auxquelles ils recouraient quand ils écrivaient, leurs sujets de prédilection.

– La vérité, c'est qu'on n'y comprend que dalle, a dit tout à coup De Rivera. On est baisés.

L'éclat de rire fut général.

– Et celui qui est vraiment dans la purée, mon vieux, c'est moi, a ajouté Rossi, riant encore. C'est à moi que l'Ogre va demander des comptes.

Au même moment, le téléphone fixe du bureau de Vegas a sonné, et celui-ci a décroché, de mauvais gré. Un instant plus tard, il avait changé de visage et tendu le combiné à Rossi en lui disant : « C'est pour toi. »

Rossi s'est approché du téléphone en faisant grise mine pendant que Vegas nous apprenait, avec des expressions de garnement, que le directeur

était à l'autre bout du fil. Tous ceux qui l'entouraient ont fait comme s'ils se tordaient les côtes en silence et ont adressé quelques grimaces à Rossi qui essayait de calmer les inquiétudes du patron. « Je suis justement en train de coordonner ça avec Francisco et Saúl », a-t-il dit en posant sur ses collègues un regard anxieux. Quand il a raccroché, tous ont de nouveau éclaté de rire comme des collégiens. Là-dessus, après avoir cherché ses éditeurs et ses rédacteurs au septième étage et dans les autres secteurs du sixième, le fils du directeur s'est présenté sur le seuil de *Mar adentro* et a emmené tout le monde. Ne sont restés dans le bureau que Tito et moi. Tout ce que je voulais de la vie en cet instant, c'était être comme eux, avoir des contacts pour me tenir au courant, bien écrire et être publié dans un organe prestigieux, être un jour invité à me joindre à l'une de ces réunions pendant lesquelles se jouait l'avenir du magazine. Je n'ai même pas été rebuté par les cris du directeur qui ont retenti dans la pièce quasi vide.

Je ne pouvais pas me douter qu'une chose en apparence insignifiante allait me rapprocher de la réalisation de ce désir. Quand, après plusieurs heures de cris, je me suis rendu compte que la réunion allait durer plus que d'habitude, je suis allé déjeuner, à mon retour, la salle de rédaction était déserte et je me suis contenté de lire tout ce que j'ai pu trouver concernant le conflit. Dans l'après-midi, Saúl Vegas est entré, seul, le souffle court et caverneux, en disant : « On est baisés, mon garçon », après quoi il s'est assis à son bureau en écartant une mèche de cheveux qui lui tombait sur le front et a composé un numéro de téléphone.

– Allô ? Je voudrais parler à Fernando Belaúnde, s'il vous plaît.

Je savais tout de même que Fernando Belaúnde avait été deux fois président de la République et qu'il était encore le plus important leader d'opinion du pays. Je restais le regard rivé sur mon bureau.

– Dites-lui que c'est de la part de Saúl Vegas Tagle, a-t-il ajouté.

J'ai pris le risque de lever les yeux et j'ai rencontré ceux de Vegas qui me regardait fixement par-dessus ses lunettes de lecture, comme s'il était une statue et moi un passant pressé dans un jardin public.

– Saúl Vegas à l'appareil. Comment allez-vous ? Bien, très bien, merci. Quoiqu'un peu secoué par ces événements. Oui, bien sûr, c'est terrible… Je vous laisse imaginer où nous en sommes. Exactement, oui. Écoutez, nous sommes à la recherche d'indications, de critères sur les moyens de procéder face à un conflit de cette nature. Quand vous étiez à la tête de l'État, en 81,

vous avez résolu avec succès le précédent conflit avec l'Équateur, et nous aimerions savoir quelles sont vos idées, dans la situation actuelle, afin de bien couvrir l'affaire.

En l'écoutant, je me suis souvenu que Belaúnde, une fois revenu au pouvoir en 1980 après avoir été exilé par les militaires, avait rendu son indépendance au magazine, tombé au pouvoir des généraux. Comme il ne participait plus directement au jeu politique, il pouvait maintenant donner son avis à Saúl Vegas.

– En effet, poursuivait Vegas, c'est justement pour ça que nous désirons recueillir vos impressions. Merci. Je vous passe notre jeune rédacteur Gabriel Lisboa. Il va noter vos propos pour notre article. Voilà. Mes amitiés, monsieur le président.

Quand il s'est tourné vers moi, Vegas m'a fait une grimace que je n'ai pu interpréter. Alors, comme mû par un ressort, j'ai pris mon bloc-notes, mon stylo, j'ai porté le téléphone fixe que me tendait Vegas jusqu'au bureau qui avait été celui de Santos et, en bon élève, encore secoué par le geste inattendu du gros, je me suis mis à poser des questions à l'ancien chef de l'État avec l'impression qu'il s'agissait d'une émission de télévision en direct. Rapidement, j'ai pris des notes, le combiné écrasé contre mon oreille pour ne rien perdre de ce que l'ex-président disait d'une voix faible. Près de moi, soufflant comme d'habitude, Vegas lisait des documents, apparemment occupé à autre chose, mais je me sentais surveillé de près. Un moment plus tard, il s'est levé et a quitté la pièce. Alors, je me suis avisé que mon cœur battait à tout rompre. J'ai raccroché le téléphone au bout de deux heures d'entretien avec Belaúnde.

À partir de cette semaine-là, je n'ai plus seulement rédigé des brèves pour Silvio, mais aussi des comptes rendus d'informations pour Vegas. Je les écrivais comme je pouvais, le plus souvent à la maison, sur une machine à écrire et à grand renfort de correcteur liquide, en m'efforçant d'être clair et utile. Toutefois, sans chapeau, l'articulation des données n'était pas tâche facile. Vegas jeta le premier rapport que je lui remis, en me disant que j'écrivais comme un pied. Je crois bien être sorti pour aller sur la place San Martín ravaler quelques larmes. Il a aussi lu les comptes rendus suivants en faisant grise mine et sans dire un mot. Un lundi matin, alors que les armes parlaient, Vegas m'a surpris en évoquant une affaire de mines semées sur tout le théâtre des opérations. Il s'agissait de savoir ce qu'en pensaient les

généraux et les experts en droit international. Il m'a donné quelques noms. J'ai appelé ces gens et les ai interrogés le jour même, puis j'ai passé la plus grande partie de la nuit à écrire mon texte. Vers minuit, je lui ai annoncé que j'avais fini, et lui, les cheveux en bataille, dans l'agitation du premier jour de bouclage, m'a dit de le laisser reposer, de le revoir le lendemain et de le lui remettre le jour suivant, parce qu'il voulait qu'il soit « impeccable ». J'ai travaillé toute la matinée à la rédaction de *Proceso* avant l'arrivée des autres, j'ai relu une dizaine de fois le texte sur papier, et quand j'ai estimé ne pouvoir mieux faire, j'ai porté les corrections sur mon fichier et copié celui-ci sur une disquette que j'ai posée sur le bureau de Vegas avant de me mettre rapidement au travail sur les brèves destinées à Silvio. Vers minuit, je suis rentré chez moi. Le vendredi, j'ai été absolument sonné en voyant le rapport que j'avais remis à Vegas publié encadré dans l'article principal qu'il avait écrit et qui figurait en première page. Vegas avait ajouté à mon travail un titre, une accroche et à la fin une petite parenthèse dans laquelle mes initiales, en gras (GL), indiquaient que ce texte était de moi. C'était bien le cas, en un sens, encore qu'il y eût introduit certaines modifications, quelques adjectifs plus précis que les miens, des tours châtiés auxquels je n'aurais jamais pensé, et une conclusion frappante. En cette fin de matinée, je n'ai pas vu Vegas, ce qui m'a semblé préférable : si je l'avais eu en face de moi, je n'aurais pas su quoi lui dire. Un moment plus tard, avant l'arrivée de Najarro, j'ai répondu à un appel téléphonique et reconnu la voix de De Rivera au bout du fil : il avait besoin de moi dans son bureau. C'était la première fois que j'y pénétrais depuis le soir où je l'avais fait en compagnie de l'oncle Emilio. J'ai reconnu la reproduction du tableau de Gauguin, le téléviseur sur le côté, le bureau et aussi la corpulence impressionnante et les cheveux pommadés de Vegas. Les deux hommes avaient un exemplaire du magazine en main.

De Rivera m'a demandé si je me déplaçais avec des bons de transport, et je lui ai répondu que non. Pendant tout le mois de janvier, j'avais déjeuné et voyagé avec l'argent que me donnait mon oncle une fois par semaine et que je ne recevais pas sans peine ni gêne. De Rivera a dit alors qu'il y avait eu méprise. Le magazine ne pouvait pas se permettre de payer les stagiaires, c'était vrai, mais il disposait de bons de défraiement et de déplacement. En sortant, je devrais passer à la comptabilité qui me les remettrait, et désormais le faire quand Saúl Vegas m'en donnerait l'autorisation. Je ne me souviens pas de quoi d'autre il a été question pendant cet entretien, sinon

qu’à un moment De Rivera a repris l’exemplaire du magazine, a pointé du doigt l’encadré et a demandé à Vegas si ce texte était bien de moi.

– Entièrement, a répondu le responsable du secteur. Ses initiales sont là.

– Et il écrit vraiment si bien ?

– Je n’ai pas changé une virgule, a répondu mon rédacteur en chef en mentant avec aplomb.

Je n’ai pas osé le regarder en face.

– Eh bien, je te félicite, Lisboa, a lancé le sous-directeur. Tiens bon la barre, et donne le bonjour à ton oncle de ma part.

Pendant le reste de l’été, j’ai gagné presque autant, avec ces bons, qu’avec les autres boulots des années précédentes. Mon oncle n’a pas voulu que je le rembourse, et j’ai commencé à faire des économies pour m’acheter des vêtements, des chaussures et des lunettes de soleil. Et je me suis mis à travailler avec un sentiment de plénitude nouveau. Tous les jours j’accumulais des idées pour les brèves de Silvio et me lançais avec une foi aveugle dans les travaux dont Vegas me chargeait pour ses éditoriaux. Souvent, je m’occupais du côté technique et aride de ses articles, je lui remettais des informations qu’il reprenait dans ses textes, en complément de sa chronique politique semée de traits d’humour, de révélations faites par des sommités proches du pouvoir, et qui incluait analyses, citations et tours inattendus, dans une langue admirable. Mes textes finissaient remaniés, semblables à ceux des éditoriaux, et moi seul savais que dans ces textes que Vegas ne signait jamais – exception faite de ses entretiens avec les hommes politiques de la vieille garde qu’il respectait – sa plume et la mienne étaient imperceptiblement entrelacées. Tout cela, avec les brèves qu’approuvait Silvio, les sourires de De Rivera quand il me croisait dans le couloir et l’argent que me laissaient les bons, était pour moi largement suffisant. Je crois que j’étais tout à fait heureux.

Pourtant, il manquait encore, pour conclure cet été-là, quelque chose que même mes espoirs les plus flatteurs n’auraient pu caresser. C’était la fin du mois de février et, dans le Nord, le conflit armé s’était déchaîné. *Proceso* était l’un des rares organes de presse opposé au régime, le seul qui présentait une vision plutôt pessimiste de l’affaire. Nous savions que les Équatoriens avaient rapidement occupé les avant-postes de l’armée péruvienne – dont le plus important, celui de Tiwinza – et que nous étions

loin de pouvoir les reprendre. Toutes les semaines, Rossini, Valencia et Balboa publiaient des informations qui mettaient en évidence les erreurs tactiques de divers généraux incompétents accrochés au pouvoir comme des kystes, les filières du trafic d'armes qui impliquait d'autres pays plus ou moins frontaliers, et les mensonges du gouvernement péruvien. Vegas, Silvio et Tito Najarro couvraient les possibles issues politiques de la crise, les conditions des négociations, les conséquences du conflit sur les élections prochaines, en avril. Un numéro de l'hebdomadaire publia en couverture le portrait d'un adolescent issu d'un milieu très humble envoyé sur le front : pour la guerre en cours, on recrutait des garçons comme lui, sans préparation, trop jeunes et sans grands moyens, indiens et d'une maigreur à faire peine, et celui-ci en était le paradigme : air mécontent, tête appuyée contre son fusil, regard dans le vague. Si je me rappelle cette couverture, c'est parce qu'elle a inspiré Vegas, qui m'a donné un surnom révélateur le jour où il m'a confié la rédaction d'un grand article, entièrement de ma main.

– Il y a une « histoire » pour toi dans cette édition, petit soldat de Tiwinza, m'a-t-il annoncé sur un ton qui se voulait sérieux. Tu la boucleras avec De Rivera.

Je n'en revenais pas qu'il m'eût confié une telle tâche. On avait couvert le conflit sous tous les angles : militaire, politique, civil et, pour ne pas changer, personne n'avait pensé aux Indiens qui vivaient sur le théâtre des opérations, là-bas, dans la jungle, tout un ensemble de tribus jivaros nichées sur les versants de la Cordillère du Condor depuis que le monde est monde, et brusquement plongées dans une guerre du diable qui ne les concernait pas. Que leur était-il arrivé ? Qu'étaient devenus ces gens ? Prenaient-ils parti ? Et si oui, pour qui ?

– Fais-nous un rapport complet, mon garçon, a ajouté Vegas avant d'éclater d'un grand rire contagieux.

– Merci, monsieur Vegas.

– Il n'y a pas de quoi, m'a-t-il répondu en se levant. Et ne me ridiculise pas, petit soldat de Tiwinza. Il faut que l'on voie que tu travailles avec Vegas. Et maintenant, au boulot, et que ça saute !

En écrivant ces mots, je m'avise que nous devions faire une drôle de paire, lui et moi, cet été-là et le suivant, où je suis retourné à *Proceso* en jeune homme possédant déjà une expérience du journalisme, une certaine

assurance, et rêvant de devenir écrivain. Je revois le gros Vegas marcher d'un pas lourd, ronchonnant et soufflant dans la touffeur estivale, épouvanter les gens avec son humeur rogue, et je me revois derrière lui, moi, son bleu, le petit soldat de Tiwinza, le rédacteur en herbe à qui une capacité d'écrire récemment acquise avait épargné le plongeon dans la guerre avec tant d'autres gars de son âge, ou la besogne humiliante d'un employé chargé du ménage. J'étais plutôt l'auxiliaire de Vegas et, auprès de lui, je me sentais protégé. Et je l'ai été. Aussi partais-je en mission comme une flèche quand retentissait son : « Et que ça saute ! »

Cette semaine-là, sentant qu'il ne me quittait pas des yeux, j'ai entrepris les démarches nécessaires pour pouvoir relever le défi et réussir mon reportage. J'ai rencontré et interrogé tous les chefs indiens que j'ai pu trouver à Lima, je me suis entretenu avec quelques anthropologues qui avaient étudié les tribus du nord du Pérou, et avec des linguistes spécialisés dans les langues jivaro. Je me suis déplacé en compagnie du photographe Marcos Saavedra, un homme âgé, chétif, aux cheveux poivre et sel, réputé ne jamais reculer devant les tâches les plus risquées, sinon suicidaires. Peu nous importait de suer à grande eau dans le petit réduit que lui cédait le magazine, d'aller photographier ces chefs avec leurs colliers et leurs plumes, de chercher des images de lances et de flèches dans des instituts disposés à nous les prêter. Le lundi, en arrivant, Vegas m'a prévenu que le bouclage aurait lieu le soir même, et j'ai dû essuyer une décharge d'adrénaline. Au cours des derniers jours, je n'avais pas arrêté de combiner mentalement les premières phrases de mon article, l'organisation des paragraphes et l'accroche possible alors même que de nouvelles informations venaient bousculer mon plan et m'obligeaient à tout reconsidérer. Le lundi soir, j'ai reçu les planches-contacts des clichés que nous avions pris et je me suis rendu avec le matériel graphique de mon article au bureau de De Rivera. La scène que j'y ai découverte est inoubliable. C'était un soir historique et je n'en savais rien. Le président lisait d'une voix nasale un discours sur les résultats de la guerre et, dans le bureau du directeur adjoint les éditeurs du principal organe d'opposition du pays, Rossi, Vegas, Lili Valencia, Carranza, Balboa, semblaient assister à la fin honteuse d'un championnat de foot. Tous invectivaient à tue-tête les propos que le président tenait à l'écran, se levaient de leur siège, se rasseyaient, filaient à bout de nerfs vers la porte du couloir et en revenaient, allumaient une cigarette et s'arrachaient les cheveux de désespoir. Au

milieu des cris et des rires nerveux, intervenant parfois et parfois examinant les planches-contacts à la loupe, De Rivera essayait de choisir les images qui illustreraient mon reportage. Pendant ce temps, au comble de l'impatience, je m'efforçais d'interpréter ses expressions, les cercles et les signes cabalistiques qu'il traçait sur certaines épreuves avec un crayon de cire. Jusque-là il était resté concentré sur son travail, mais il leva les yeux quand le président annonça que nous avions repris Tiwinza. Tous s'étaient d'ailleurs levés de leur siège comme un seul homme au même instant, indignés par ce mensonge. Rossi riait pour ne pas pleurer, Lili insultait l'écran qui n'était plus pour elle le cadre de l'image du dictateur, mais le dictateur même, Balboa et Carranza s'étaient pris la tête à deux mains et Vegas secouait le menton de droite à gauche, dérouté. Malgré les cris et les vociférations, mon regard ne lâchait les mains impeccables de De Rivera, qui tenaient les tirages, que pour se river sur son œil gauche, de nouveau déformé par la loupe. Quand le président aborda sa péroraison et que même Vegas, cheveux en bataille et chemise hors du pantalon, se leva lui aussi de son siège, De Rivera posa les planches et me regarda dans les yeux.

– Ces photos sont merdiques, Gabriel, tout cela n'est qu'un désastre absolu, dit-il d'une voix étouffée par le charivari, et je me suis demandé s'il parlait de mon travail ou du monde tel qu'il est.

J'ai regagné discrètement mon bureau, plutôt accablé, mais je me suis mis à travailler rageusement sur l'ordinateur du gros pendant que les autres, à deux pas de là, commentaient encore l'intervention présidentielle à grands cris. Une heure et demie plus tard, j'avais écrit les deux premiers paragraphes de mon histoire et ma gorge était encore serrée quand De Rivera m'a appelé et m'a ordonné d'aller le rejoindre dans le bureau des graphistes, la dernière salle au fond. Je me suis précipité dans le long couloir au bout duquel j'ai poussé la porte vitrée et, après avoir traversé le palier du sixième, j'ai découvert un autre couloir, aussi long que celui que je connaissais, mais flanqué d'espaces très éclairés dans lesquels j'ai aperçu des tables couvertes de matériel photo et des classeurs de rangement, une vaste salle avec des planches à dessin, des lampes d'architecte, des crayons de couleur et des règles. Au bout du couloir, au milieu d'une pièce obscure, devant une table lumineuse qui diffusait une lumière spectrale, se tenait De Rivera en compagnie de Félix Ojeda, le responsable du magazine. Ils examinaient les agrandissements des photos de Saavedra sélectionnées d'un trait de crayon de cire par De Rivera, et aussi des archives du magazine que

le sous-directeur avait exigées pour tâcher de sauver un article qui, pour le moment, semblait condamné à disparaître.

– C’est ton premier bouclage, petit ? m’a demandé De Rivera.

– Oui, monsieur De Rivera.

– Eh bien, tu vas voir l’enfer que c’est.

J’allais le voir, en effet, et apprendre à le connaître pendant les années suivantes, au cours desquelles je devais m’affirmer comme journaliste, animal nocturne indissociable de la cigarette et du café, jusqu’au jour où j’ai renoncé à travailler pour la presse afin d’épargner mes nerfs et ma raison. Mais ce soir-là, vivre pour la première fois « l’enfer du bouclage » me donnait l’impression de mettre un pied sur une terre inconnue, lointaine et inaccessible aux jeunes gens de ma condition.

De Rivera posa devant lui un gabarit sur lequel était imprimé le logo de l’hebdo, et il disposa sur la zone libre de la table les agrandissements des photos de Saavedra et les images d’archives. Il les étudia attentivement, en déplaça certaines et, brusquement, ses grandes mains soignées aux ongles coupés avec une précision millimétrique tracèrent sur le papier quadrillé quelques lignes pour déterminer les espaces réservés aux images choisies. En procédant au montage, il parlait pour lui seul, comme s’il accomplissait un rite secret, et après avoir contemplé le résultat, l’air satisfait, il écrivit sur les images et dans les cases correspondantes des numéros de repérage, traça de nouvelles lignes pour indiquer l’emplacement des légendes et écrivit très clairement le titre de l’article, « Les Jivaros du Condor », au-dessous duquel il esquissa le texte du chapeau, plaça la manchette et signala les espaces dans lesquels devrait s’inscrire le texte, sur les trois pages qui, comme l’indiquait le sommaire, avaient été destinées à mon article. Il était animé d’une étrange patience, peut-être conscient que cette opération initiatique réalisée sous mes yeux était pour moi un véritable tour de magie. Après avoir contemplé son diagramme, il a échangé un regard complice et un sourire avec le chef graphiste et m’a remis tout le matériel.

– Tu as quatre mille cinq cents signes pour nous raconter ton histoire, m’a-t-il dit.

Je suis retourné au bureau de *Mar adentro* avec mon matériel et, pendant que le gros Vegas s’entretenait avec des hommes politiques et des conseillers ministériels afin de trouver les éléments de son prochain

éditorial, j’ai commencé à écrire mon article avec une concentration extrême, sans doute galvanisé par les tasses de café que j’allais chercher dans un petit local jouxtant le bureau de Rossini et les cigarettes que je grillais plus vite que mon ombre. Au même moment, dans la nuit, d’autres rédacteurs écrivaient, comme moi, ce qui ferait le prochain numéro du magazine. J’avais oublié mon âge et qui j’étais. L’arrivée de Vegas et ses grognements quand il relut, derrière moi, les comptes rendus d’informations et consulta des données m’ont ramené à la réalité. Il ne fallait pas le décevoir. Aussi, quand j’ai senti que mon texte était prêt, l’ai-je imprimé et le lui ai-je remis comme si je lui signifiais ainsi ma gratitude et ma loyauté. Le gros l’a lu d’une traite et m’a dit :

– File chez les correcteurs et ensuite apporte le tout au chef graphiste. Pas la peine de le montrer à De Rivera.

Dans une pièce aux murs nus, presque dépourvue de meubles, trois hommes âgés attendaient, assis autour d’une table vide, les textes des rédacteurs du magazine pour les couvrir d’annotations inintelligibles qui étaient des corrections grammaticales et des améliorations stylistiques. L’un d’entre eux a révisé méticuleusement le mien et me l’a rendu avec un regard sévère par-dessus ses lunettes. J’ai entré les corrections sur l’ordinateur de *Mar adentro* et je suis allé remettre la disquette de la version définitive à Ojeda, selon les consignes de Vegas. Le chef graphiste se tenait dans une pièce abondamment éclairée où plusieurs personnes travaillaient sur leurs logiciels de mise en page les ultimes versions du prochain numéro de *Proceso*. Sur le plus grand écran du bureau, Ojeda a ouvert un document où figuraient, déjà mises en place, les photos choisies par De Rivera, et il a fait glisser à partir de mon fichier, tout au long des trois pages, les passages du texte que je lui indiquais. Il m’a ensuite demandé de lui remettre le matériel que De Rivera m’avait confié, et je le regardais, épaté, ajuster la taille des photos et le texte dans l’ordre indiqué par le sous-directeur sur le brouillon, ainsi que le titre et les légendes, quand le téléphone voisin a sonné. Ojeda a décroché, et la voix tonnante du directeur s’est fait entendre à l’autre bout du fil.

– Je ne vais pas pouvoir mettre ton texte en forme avant un bon moment, m’a dit le chef graphiste en sortant. On n’a plus besoin de toi, ici. Va te reposer.

Alors, je me suis rendu compte qu'il était trois heures du matin, que de toute la journée je ne m'étais rien mis sous la dent, et je n'avais ni faim ni sommeil. Vegas était parti. À la porte de l'immeuble, Silvio Carranza bavardait avec le gardien en fumant une cigarette.

– Comment ça s'est passé pour toi ? m'a-t-il demandé.

– Bien, bien, ai-je répondu, je suis resté pour boucler une « histoire ».

– Je te raccompagne, a-t-il dit, et son sourire a été pour moi la plus belle des félicitations tandis que nous marchions côte à côte le long de l'avenue Emancipación.

Cette nuit-là, je n'ai pas très bien dormi. Le mardi, j'ai eu du mal à me concentrer sur mes brèves, et j'ai passé le mercredi en état d'alerte, en ne songeant qu'au lendemain. Le jeudi, trop impatient pour attendre davantage, je suis allé à la rédaction prendre mes deux exemplaires attribués gratuitement : avec les articles signés par Rossi, Vegas, Carranza, De Rivera et les colonnes de divers collaborateurs et analystes, il y avait trois pages consacrées aux Jivaros de la Cordillère du Condor. Je ne pouvais détacher mes yeux du titre en caractères rouges, des photos prises par Marcos Saavedra, des images d'archives, de mon texte et surtout de mon nom, en grandes capitales : GABRIEL LISBOA.

En essayant de me remémorer ce que j'ai éprouvé ce jeudi matin, tout ce qui me revient à l'esprit ressemble à ce qui m'est arrivé peu avant de commencer à écrire ce texte sur lequel je travaille depuis quelques jours à n'importe quelle heure, tantôt le matin, tantôt le soir, parfois même la nuit, devant l'écran de l'ordinateur, dans ma chambre du quartier de Santa Anita : une autre « histoire », racontée dix ans après la publication de mon premier article, sans date précise de bouclage ou, plutôt, avec un bouclage dont ni moi ni personne ne saurait prédire la date.

Le vendredi, je suis arrivé à *Proceso* avec un peu de retard et, dans le bureau de *Mar adentro,* Tito Najarro et Silvio Carranza m'ont embrassé pendant que Vegas clamait de sa voix puissante mais désormais paternelle que le petit soldat de Tiwinza s'était fait connaître, mais qu'il ne devait pas s'y tromper et se prendre pour un « grand ». J'ai senti à cet instant-là que j'étais né pour écrire, et que j'allais consacrer à l'écriture le reste de ma vie. Une idée bien claire s'est imposée à moi : le journalisme était le meilleur moyen de me faire une place dans le monde.

Je n’avais pas encore rencontré, bien sûr, le poète Santiago Montero.

OceanofPDF.com

4

Quand la période des vacances a touché à sa fin et que je suis retourné au mois d'avril à l'université de Lima pour y accomplir mon deuxième cycle, j'ai eu l'impression d'entrer dans une cour de récréation peuplée de morveux ignorant tout du monde réel. Avec leurs sandales et leurs shorts, leurs lunettes noires sur un nez enduit de crème solaire, leurs polos moulants sur une peau hâlée, je me rappelle les avoir considérés avec une certaine rancune : ils étaient assurément chez eux dans cet endroit où je ne me sentais pas à ma place ; la plupart avaient passé leurs vacances dans le nord du pays ou dans leur maison en bord de mer au sud de Lima ; quelques-uns étaient allés en Europe ou aux États-Unis ; d'autres avaient couru l'aventure ou fait des virées nocturnes dont je ne pouvais même pas rêver, mais cette fois je savais qu'aucun d'entre eux n'avait pu vivre aussi intensément que moi cet été-là, un été de risques, d'enrichissement et d'expériences auprès de gens aussi magnifiques que Silvio Carranza, De Rivera ou Vegas ; pour la première fois, je me sentais en possession de quelque chose qui leur manquait et qui allait me permettre de me battre dans le monde où je devais retourner.

J'avais quitté *Proceso* après avoir publié deux ou trois autres articles signés de mon nom et, le dernier jour, comme je venais de dire au revoir à mes compagnons de *Mar adentro*, Francisco de Rivera m'avait informé que tout le monde, y compris le directeur, était satisfait de mon travail, et que l'été prochain je serais rémunéré. À ces mots, j'ai compris que plus jamais je n'exercerais un de ces emplois qui me rendaient si terriblement et secrètement honteux quand je rentrais au campus de l'université par la porte de l'avenue Olguín avec le désir d'effacer de mon esprit ces viles besognes pour que l'humiliation qu'elles m'infligeaient ne puisse pas se lire sur mon visage. Cette année-là, mon retour à l'université fut tout autre. Le couloir d'entrée étroit, les pavillons de cinq étages aux vitres teintées où j'avais suivi le programme interdisciplinaire du premier cycle, les rampes d'accès, les vastes jardins avec leurs bancs de bois et leurs bassins, l'allée qui menait au pavillon où l'on enseignait les sciences de la communication, les grandes

salles aérées avec leurs pupitres individuels et leurs tableaux nickel, d'où la vue s'étendait sur les cafétérias, les espaces verts resplendissants et, plus loin, sur les aires de stationnement où la plupart de mes camarades garaient leur voiture étaient toujours les mêmes. Eux aussi étaient les mêmes, ils suivaient les mêmes cours que moi et comme moi choisiraient en fin de cycle une spécialité – design, cinéma, journalisme, télévision –, et s'ils me saluaient encore avec une courtoisie que je trouvais froide et distante, je sentais que l'atmosphère était moins menaçante. Quelque chose avait changé, qui n'était autre que moi. Je n'étais plus le même.

La première fois que j'avais mis les pieds sur le campus de l'université de Lima, je m'étais senti pareil à un invertébré pris dans une charge de bisons. Pendant les premiers jours où je ne connaissais encore personne et où il m'en coûtait de me sentir si peu semblable aux autres étudiants, j'avais détesté l'oncle Emilio de toutes mes forces. Les vêtements que je portais me faisaient honte, tout comme mon accent, qui venait d'un quartier qu'aucun d'eux ne connaissait et d'un collège dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Bien des fois, les premiers temps, je me suis demandé si l'oncle Emilio aurait eu le même cran et la même hardiesse pour me faire inscrire à cette université si j'avais vraiment été son fils, s'il avait songé à la douleur que pouvait m'infliger le contraste entre ma vie antérieure et les conditions que m'imposait l'université. Mais quand j'ai réussi à obtenir une bourse en plus du prêt universitaire, les reproches que je lui adressais mentalement pour m'avoir envoyé dans ce milieu ont disparu, la course pour y rester a alors commencé et, soutenue par la foi que ces études me sortiraient de ma situation de précarité, elle n'a plus dépendu que de moi.

J'avais fait des études secondaires un peu brouillonnes à Santa Anita, le quartier où vivaient ma tante et mon oncle. Le collège Manuel Encinas était un établissement qui avait toutes les caractéristiques des écoles publiques : des toilettes en piteux état et des salles de classe aux carreaux cassés qui laissaient passer le froid et dans lesquelles s'entassaient près de quarante-cinq élèves sur des pupitres pour deux. Après y avoir terminé le secondaire, j'ai préparé l'examen d'entrée à l'université San Marcos, considérée comme la meilleure de celles, publiques, auxquelles pouvaient aspirer les candidats de mon niveau social. Avec le peu d'argent que ma mère réussissait parfois à envoyer de sa province, j'ai pu effectuer cette

préparation dans une vieille université du centre de Lima où se pressaient dans une chaleur écrasante quatre-vingts adolescents venus de toutes les écoles publiques du pays sans la moindre idée de ce qu'ils voulaient faire de leur vie.

Je me suis inscrit en histoire sans grande conviction, me laissant guider par l'intuition, parce que c'était la matière qui m'avait le plus intéressé au lycée. À la différence des autres endroits où j'avais échoué quand la relation entre ma mère et mon père était devenue explosive et qu'ils avaient tous deux disparu de ma vie, il y avait chez l'oncle Emilio une bibliothèque dans laquelle s'entassaient de nombreux livres d'histoire qu'il achetait d'occasion, ainsi que des encyclopédies et des dictionnaires. J'ai alors trouvé un asile très confortable dans les biographies historiques que mon oncle couvait des yeux, mais qu'il m'encouragea vivement à lire dès mes premiers jours chez lui. Peut-être ne l'a-t-il jamais su, mais je les ai toutes dévorées, le plus souvent après la sortie du collège, pendant les fins d'après-midi moroses, ou après les petits boulots que je trouvais dans le coin pour les mois d'été, et qui me permettaient en partie de subvenir aux frais de mon séjour chez eux (ma mère me l'avait maintes fois dit : « Montre-toi reconnaissant, fais-toi une place, ne sois pas comme ton père. ») Après avoir lu toutes ces vies de personnages historiques, je suis passé à des ouvrages plus volumineux, reliés en maroquin bleu, qui traitaient de la Seconde Guerre mondiale, sujet qui nous passionnait tous deux, mon oncle et moi. M'est venue alors l'idée que je pourrais m'inscrire en histoire et, pourquoi pas, envisager un avenir relativement assuré de professeur d'université ou de collège.

À dix-sept ans, en 1992, j'étais depuis peu curieux de découvrir le monde, de savoir enfin ce qu'il y avait dans Lima, au-delà du quartier de Santa Anita. La ville qui se découvrit alors à moi – immense ensemble urbain désordonné devenu presque par hasard la capitale d'un pays pour ainsi dire ingouvernable – était dégradée, sur le point de succomber à l'assaut des groupes subversifs d'extrême gauche. À peine arrivé sur le campus de ma « prestigieuse » université, j'ai eu froid dans le dos. Les murs des tristes édifices des diverses disciplines répartis sur des gazons à peine ponctués de quelques buissons étaient couverts d'inscriptions violentes. Une main agressive y appelait chacun à se joindre à la lutte du peuple et à la guérilla menée contre le gouvernement du Pérou. Dans les cours, des polycopiés placardés partout lançaient des consignes en

majuscules, avec des points d’exclamation, des faucilles et des marteaux. Quand je suis arrivé à l’auditorium où devait avoir lieu le discours de bienvenue, les quelques étudiants qui étaient comme moi des nouveaux venus semblaient contrariés ; d’ailleurs, tous ceux qui empruntaient la rampe d’accès à la salle regardaient d’un air navré les bâtiments, au loin, lacérés de couleurs, les vitres brisées lors des affrontements avec les forces de l’ordre, et les espaces nus où s’étaient trouvés les jardins. Une fois les portes de l’auditorium ouvertes, nous avions gagné nos places et attendions qu’un éminent archéologue prenne la parole quand une bande de types au visage cagoulé a fait irruption. Certains sont allés écrire au tableau des consignes relatives à la lutte armée et aux affrontements qui se déroulaient dans les environs de Lima, pendant que d’autres distribuaient des tracts appelant à l’affiliation à la Juventud Sanmarquina, le groupe contestataire de l’université populaire, et haranguaient les nouveaux, après quoi ils étaient tous repartis comme ils étaient venus, et le professeur s’était lancé dans une allocution assommante, complètement indifférent aux slogans qui couvraient le tableau derrière lui.

Quelques jours plus tard, je venais de raconter l’épisode à table quand l’oncle Emilio dévoila un plan, auquel ma tante Laura s’opposa aussitôt. Il avait appris, par le fils du gérant de la pizzeria qui faisait son droit à l’université de Lima, qu’il existait un système de prêt universitaire pouvant couvrir en totalité ou en partie le coût des études, à condition que le bénéficiaire s’engage à le rembourser une fois dans la vie active. L’oncle Emilio était sûr, au vu de mes résultats au concours d’entrée à l’université San Marcos, que je pouvais y prétendre. De toute manière, qu’avais-je à perdre ? Au pire, je ne serais pas admis à l’université de Lima et resterais inscrit à San Marcos. Et mon oncle avait l’intuition que ça marcherait, et il croyait en moi.

– Tu auras au moins le plaisir d’y avoir fait tes études, dit-il en me lançant un regard complice.

Un soir, l’oncle Emilio m’apporta la brochure de l’université de Lima et en regardant les photos des installations, en étudiant la liste des perspectives professionnelles qu’elle offrait, j’ai fini par me décider pour des études en sciences de la communication. J’ai préparé l’examen seul, à la maison, comme je l’aurais fait pour n’importe quelle épreuve à San Marcos, et j’ai été admis en août, parmi les dix derniers. Dans un discours adressé aux

nouveaux, le responsable de la sécurité de l'université nous a expliqué les plans d'évacuation du campus prévus au cas où un groupe du Sentier lumineux chercherait à s'en emparer. « Vous savez, nous a-t-il dit, qu'il y a dans les salles de notre université des fils d'hommes politiques et d'hommes d'affaires parmi les plus importants du pays », ce qui a déclenché parmi nous de petits rires nerveux. C'était un mois avant l'arrestation du leader sentiériste Abimael Guzmán Reynoso, ce dont personne ne pouvait encore se douter.

Dès lors, tout se ramena à lutter pour garder la tête hors de l'eau. J'étais incapable de me mélanger à ces étudiants issus des plus riches familles et des collèges privés les plus chers du pays, et en même temps je me persuadais que rien ne me distinguait d'eux pour ce qui était d'assister aux cours et d'y participer. Je refusais tout contact avec les garçons qui m'entouraient – et que je ne considérai bientôt plus que comme des rivaux dans la course aux avantages universitaires –, et me livrais à un exercice d'indéfectible concentration, presque obsessionnel et maladif, en vue d'obtenir, avec les qualifications nécessaires, une bourse complète qui me libérerait du prêt universitaire. J'avais été classé en catégorie E, celle des rares étudiants issus des collèges publics, ce qui représentait une dette qui, bien que non négligeable, pouvait être qualifiée de raisonnable. À la fin du premier semestre, j'étais classé sixième, ce qui m'a valu automatiquement une demi-bourse. Au second semestre, après un effort aussi soutenu que ceux que j'allais devoir fournir pendant toutes mes études, j'étais le deuxième de ma classe et j'obtenais la bourse entière ; par la suite, je me tiendrais parmi les cinq premiers. L'été, je travaillais pour payer mes vêtements, participer aux frais de déplacement et avoir mon argent de poche, en notant tout ce que je devais à l'oncle Emilio afin de le lui rendre un jour, comme je rendrais à l'université ce qu'elle m'avait avancé pendant le temps où je n'avais perçu qu'une demi-bourse. Je croyais que cette alternance études-petits boulots allait durer jusqu'à l'obtention de mon diplôme sans me douter que tout allait changer à partir du soir où l'oncle Emilio, en rentrant de la pizzeria, nous avait annoncé qu'il avait demandé à Francisco de Rivera s'il n'y aurait pas une petite place pour moi à *Proceso*.

C'est aussi à ce moment-là que j'ai commencé à lire de la littérature. Je ne sais plus très bien comment j'y suis venu. Il se peut que je me sois dit, à un certain moment, que cela m'aiderait à suppléer à mes insuffisances de langage, évidentes en présence des autres étudiants et des professeurs, mais

il me semble aujourd'hui que dans le fond c'est une sensation de solitude irrémédiable et de malaise qui m'y a poussé. À la maison, je parlais un peu de ma vie étudiante, surtout pour satisfaire l'insatiable curiosité de l'oncle Emilio, mais je gardais pour moi beaucoup de choses. En réalité, je me sentais réellement perdu, habité par des forces contradictoires en perpétuel affrontement qui me soumettaient à des sautes d'humeur constantes et imparables. Le collège et l'université San Marcos étaient des fragments de mon passé qui d'une certaine manière avaient cessé de m'appartenir et, en même temps, je n'avais pas le sentiment de faire partie de l'université dans laquelle je faisais mes études. Je me suis réfugié dans la lecture. D'abord quelques romans, entre les cours et pendant l'été, dans des éditions bon marché ou d'occasion. J'y trouvais des personnages d'origine humble à l'ambition démesurée, qui réussissaient à s'introduire et à s'imposer dans les salons les plus respectables de Paris ou de Milan, et leur nature et leurs actes hantaient aussi inlassablement mon esprit que les questions que je me posais sur moi-même. Je pensais souvent à eux quand je me sentais désolé pendant les pauses, quand il me venait des envies de pleurer, ou plus tard à la bibliothèque, ou encore quand je ne désirais plus qu'une chose : quitter le campus en courant, gagné par la colère et un sentiment d'impuissance.

Ce fut pendant mon troisième semestre à l'université, alors que j'étais entré à la faculté des sciences de la communication et que je commençais à suivre des cours d'art et de lettres, que je crois avoir vu pour la première fois le poète Santiago Montero, un garçon un peu trop maigre, à la peau translucide, assis dans le fond de la salle de cours, jambes croisées, portant des jeans élimés et chaussé de Converse, complètement absorbé par les diapositives de peintures et de sculptures projetées sur le mur. La scène a peut-être été réelle. Dans ce cours d'histoire de l'art, nous étions les deux seuls étudiants à ne pas bâiller, et il se peut que ce soit ce qui nous a rapprochés. Il nous arrivait, dans les escaliers, d'échanger des impressions probablement inspirées par une anecdote liée à la vie d'un peintre ou par le détail d'un tableau, et Montero avait l'art de s'éclipser en un éclair. Il ne suivait que certains cours à l'université de Lima, parce qu'il voulait en même temps terminer ses études de lettres à San Marcos, université à laquelle j'avais définitivement tourné le dos. Il avait étudié le droit pendant deux ans à celle de Lima, mais s'était rendu compte que les débouchés ne lui convenaient pas, et il avait choisi les sciences de la communication.

Je savais qu'il *écrivait*. Il avait été le lauréat d'un concours de poésie – Jeux Floraux organisés par les étudiants – grâce à quelques poèmes publiés dans le petit journal mural du département, imprimés sur des feuilles volantes et que presque tout le monde avait déjà oubliés. Nous avons échangé quelques mots pour la première fois le jour où, fort de ma nouvelle assurance, ou de ma nouvelle façon d'être, je l'ai abordé près de la cafétéria avec un naturel quelque peu surfait et lui ai posé à brûle-pourpoint une question qui l'a mis aussi mal à l'aise que si je lui avais demandé s'il souffrait d'une maladie honteuse.

– Tu es poète, n'est-ce pas ?

À voir son expression, je m'en suis aussitôt repenti : Montero avait eu un mouvement de recul comme pour esquiver un coup.

– Nous sommes tous poètes jusqu'à preuve du contraire, a-t-il répondu. Des poètes, il y en a partout, jusque sous les pierres du chemin. À Lima, ils apparaissent par génération spontanée.

Montero a tiré sur sa cigarette, a regardé autour de lui, et m'a montré un garçon qui s'approchait de l'endroit où nous nous trouvions. Rien en lui ne retenait l'attention, sinon la présomption de sa démarche. De près, il avait toute l'apparence du matheux de génie ou du fort en chimie que chacun évite, de tristes cheveux lisses, des lunettes en écaille noire qui lui mangeaient presque les yeux, et sa chemise aux manches longues passait sous la ceinture de son pantalon avec la plus grande rigueur.

– En voilà un, me dit Montero, qui *était* poète.

J'ai eu une expression dubitative, et il m'a assuré qu'il disait vrai. Le garçon s'appelait Rafael Callirgos et il y en avait des centaines comme lui, a-t-il ajouté, des centaines de poètes ou d'aspirants au titre de poète, nichés dans les couloirs et les salles de l'université. Je m'étais fait des poètes une image de types dépourvus de prestance, légers ou chétifs (comme Santiago Montero), ou bien extrêmement sombres, voire tragiques, avec un faciès sévère à la César Vallejo, mais en aucun cas semblables à ce petit gars imberbe qui avait tout d'un fort en thème. Ce que j'ai dit à Montero.

– Attends de voir Tête de poète, un ami qui a eu la vocation le jour où il s'est bien regardé dans un miroir, a-t-il rétorqué. Il s'est rendu compte qu'avec la tête qu'il a il ne lui restait plus qu'à écrire des vers.

Callirgos est passé près de nous et, sans dire un mot, d'un geste vif des mains qu'il a aussitôt enfouies dans ses poches, a salué Montero, lequel s'est contenté en réponse de lever les sourcils, avant d'éclairer ma lanterne.

– Nous avons fait connaissance à l'atelier de poésie d'Ignacio Parra.

– Il y a un atelier de poésie à l'université de Lima ? ai-je demandé, surpris.

Il n'y avait pas d'espace culturel ou éducatif à Lima sans atelier de poésie, m'a-t-il expliqué. Celui de l'université existait depuis des années, mais dans une sorte de clandestinité et sans le moindre retentissement, parce que celui qui le dirigeait était par trop délirant. Il l'avait fréquenté pendant quelques mois, avant de comprendre qu'il valait mieux découvrir la poésie en la lisant, ou en discutant avec ceux qui s'y connaissaient. C'était ce qu'il faisait de temps en temps avec Mateo Ramírez Ganoza – un poète plus âgé qu'eux, en fin d'études, qui avait publié un recueil de poèmes –, quand celui-ci avait un peu de temps à lui consacrer, bien entendu.

L'idée de demander à Montero de me présenter à son mentor ne m'est pas venue à l'esprit. Mais je lui ai dit que j'aurais beaucoup aimé aller à cet atelier de poésie pour rencontrer ceux qui voulaient se consacrer à l'écriture. Montero a tiré sur sa cigarette et m'a demandé si j'étais libre le mercredi suivant à dix-huit heures. Je lui ai dit que oui, avant de chercher à savoir pourquoi.

– C'est le jour et l'heure de l'atelier de Parra.

J'allais en perdre le sommeil pendant plusieurs nuits.

OceanofPDF.com

5

Le jour dit, Santiago Montero et moi nous sommes retrouvés dans l'escalier de la faculté de communication avec des têtes de conspirateurs prêts à commettre leur premier délit. À dix-sept heures, sans échanger un mot, nous sommes allés à la cafétéria où, après avoir commandé un café et allumé une cigarette, Montero m'a livré les informations indispensables sur Ignacio Parra comme s'il était un ennemi public sur lequel nous nous préparions à tomber à bras raccourcis. Parra avait lui aussi fait des études de communication à l'université de Lima, puis avait préparé une maîtrise en sociologie à l'université publique de Californie. Pour une raison que personne, et même pas lui, n'aurait su expliquer, il avait fini par combiner sa vocation poétique et ses études universitaires de manière telle qu'il était devenu une sorte de gourou fébrile, grand pratiquant de ce qu'il appelait « la poésie massive à des fins de lucre », et qui consistait à préparer l'entrée dans le nouveau siècle en diffusant massivement la poésie. Parra organisait dans le parc central de Miraflores de marathoniennes séances de lecture de poèmes écrits par des auteurs inconnus et dirigeait un programme radiophonique sur une station difficile à localiser qui diffusait habituellement de la musique dodécaphonique, des opéras et des concerts New Age. Il s'y entretenait avec des poètes dont nul n'avait entendu parler, parce que les autres – les grands, que personne ne connaissait non plus, remarqua Montero en passant, un sourire aux lèvres – déclinaient ses invitations ; parfois, il combinait lectures de poèmes et musique éthérée, en prêchant pour ce qui était de toute évidence son projet le plus ambitieux : la création d'une école de poésie qui, au nom de la nation, octroierait le titre de poète aux élèves qui auraient cumulé trois années d'études, d'épreuves et d'examens.

– Mais pourquoi veut-il faire tout ça ? ai-je demandé à Montero. Dans quel but ?

– Vivre de la poésie, a-t-il répondu d'un air amusé, comme si l'affaire, au lieu de le révolter, lui semblait drôle. Parra prétend devenir le Stephen King

de la poésie péruvienne.

– Et sa poésie, à quoi ressemble-t-elle ?

– Un véritable désastre.

Quand il m'a dit qu'il était temps d'y aller, nous avons écrasé nos cigarettes et filé rapidement vers l'escalier extérieur du bâtiment administratif comme si nous allions assister à un match. L'atelier se tenait dans un bureau assez vaste du quatrième étage qui, à en juger d'après l'éclairage homogène, était une salle de conférences où devaient avoir lieu les réunions du comité de direction. Autour d'une longue table en verre sur laquelle étaient posés quelques livres, des photocopies, des cendriers, des bouteilles d'eau et de soda, un groupe assez important et assez étrange d'adolescents entourait un homme de type européen, d'âge moyen, aux cheveux gris bouclés ; il parlait d'une voix de politicien ou de présentateur de radio, et s'interrompit brusquement en remarquant notre présence. C'était Parra. Il adressa un léger geste de la main à Montero, qui lui répondit aussi brièvement. Nous nous sommes assis dans un coin, dos à la porte, face au mur nu.

Pendant que Parra expliquait, à propos du texte qui avait été distribué aux membres de l'atelier, quelque chose sur la façon d'utiliser les épithètes dans la langue littéraire, j'ai remarqué que pas un seul de ces aspirants poètes ne ressemblait à un étudiant de l'université. Comme si, pendant le temps qu'ils y avaient passé, ils étaient restés cachés dans un endroit écarté, à l'abri de la lumière. Il n'y avait pas là un seul de ces fils à papa aux airs de conquérant que l'on pouvait croiser dans les pavillons du campus ou sur le chemin du parking, ni une seule de ces filles sveltes aux robes ou aux pantalons moulants qui écrasaient tout le monde du haut de leur chignon ou de leur chevelure léonine. Autour de la table, coude à coude, il y avait trois garçons avec des têtes de matheux – parmi lesquels Callirgos, qui salua de nouveau Montero – et à côté d'eux un quatrième qui, à cause de ses cheveux et de son cou, m'évoqua vaguement un grand porc-épic (je devais apprendre par la suite qu'il signait ses textes « Le Pécari »). En face de moi, une fille affligée d'une acné phénoménale essayait en vain de cacher ses seins énormes sous le rebord de la table et, à côté d'elle, un Japonais aux airs de kamikaze bardé de pin's et d'écouteurs regardait tous les autres de ses petits yeux impénétrables. Il y avait aussi deux filles pareilles à des brutes peu gâtées par la nature, et qui ne regardaient personne ; une quasi-naine au

visage de rongeur, les yeux rivés sur la table, et une adolescente qui pouvait être belle mais le cachait sous une épaisse couche de maquillage, et allumait une cigarette au mégot de la précédente. Dans ce contexte, certains des traits de Montero – son long nez effilé, ses yeux enfoncés dans les orbites et leurs légers cernes – paraissaient plus accentués et le rendaient méconnaissable. Et moi, de quoi pouvais-je avoir l'air ici ? J'esquivais, par crainte, la réponse à cette question quand deux garçons entièrement vêtus de noir ont capté toute mon attention.

– Ces deux-là sont les Poètes Darks, m'apprit Montero. Ils écrivent des poèmes socio-gothiques et signent indifféremment Enrique et Isaac. Nul ne sait qui est qui.

Les Poètes Darks regardaient les papiers posés devant eux et les autres membres de l'atelier entre leurs franges ridicules de longs cheveux enduits de gel, entre lesquels se dévoilaient en partie leurs visages innocents qui se voulaient fiévreux ou funèbres. Ils s'efforçaient de prendre un regard menaçant sans y parvenir. Il y avait aussi là un personnage très intimidant, un garçon avec un visage étrange, dont le crâne tondu avait des allures de polyèdre, et à qui l'on n'aurait su donner un âge ; ses yeux agités vous scrutaient avec un mélange de menace et de panique d'une véracité telle qu'ils avaient quelque chose d'effrayant, et il avait des lèvres rectilignes à peine visibles et un large front. Une tête de tueur en série.

– C'est l'Enfant à tête d'oreiller, me souffla Montero. Ne le regarde pas comme ça, il va croire que tu lui cherches noise.

J'ai passé tout le temps qu'ont duré l'explication de Parra et les interventions des aspirants poètes à éviter le regard de l'Enfant à tête d'oreiller, dont Montero affirmait qu'il n'était pas, en dépit de son apparence, le fou dangereux de l'atelier : il s'agissait indiscutablement d'un lunatique, mais inoffensif. L'Enfant était pareil à la musique metal : il se voulait satanique mais n'était qu'un consommateur compulsif de pornographie et de *gore* qui écrivait de bons poèmes, quoique tous assez étranges. Excepté quand il lisait ses textes sur un ton théâtral en levant une main aux doigts très écartés pendant les réunions de l'atelier, on ne l'entendait jamais, et nul n'aurait su dire s'il était un poseur, un type réellement brillant ou le plus triste des mongoliens. Non, le fou dangereux, ce n'était pas lui mais Vicente Malatesta, un type qui ne se présentait jamais sur le campus autrement qu'en tenue militaire, treillis, chaussures incluses,

mais sans chaussettes, et qui n'avait pas écrit une seule ligne depuis les dix-huit mois qu'il fréquentait l'atelier de Parra ; parfois, il n'y faisait rien d'autre que noter une phrase dans son carnet et la répéter à satiété devant les poètes matheux qui le surveillaient du coin de l'œil, terrorisés, ou regarder avec insistance et dessiner de manière obsessionnelle les filles assises autour de la table – ce qui plongeait la Poétesse du corps, comme Montero appelait l'adolescente très maquillée, dans une véritable panique. Ce n'était pas tout : il marchait sur les talons des professeurs après les cours sans leur adresser le moindre mot, écrivait sur les tableaux des phrases séduisantes ou criminelles, se balançait témérairement sur son pupitre en parlant tout seul, et quelqu'un l'avait un jour trouvé dans les toilettes en train de gifler violemment sa bite en lui adressant des reproches incompréhensibles.

– En voilà un qui est réellement imprévisible, gloussait Santiago Montero, amusé. Nous nous croyons tous à moitié fous, mais ce type prend la chose au sérieux.

Pendant la pause que nous a accordée Parra, et dont nous avons profité pour griller des cigarettes et aller chercher du café au distributeur du premier étage, il a ajouté que la suite allait devenir plus intéressante, et il ne s'est pas trompé : Parra a demandé aux étudiants de lire leur « nouveau matériel » – s'ils en avaient et s'ils désiraient en faire part aux autres. Ni l'Enfant à tête d'oreiller ni Malatesta n'avaient quoi que ce soit à présenter.

Le premier à lire « son matériel » fut le poète matheux assis à côté de Callirgos. Tremblant, sans quitter des yeux le papier posé devant lui, il nous « fit entendre » un poème auquel, à cause de ses expressions controuvées, de ses figures de rhétorique et de ses formules mathématiques, personne ne comprit goutte. Personne n'osa non plus émettre d'opinion. Après un silence qui commençait à devenir gênant, Parra donna la parole à la Poétesse du corps, et un silence d'une tout autre nature se fit. Elle sortit une feuille de papier du livre posé devant elle, demanda la permission d'allumer une cigarette, l'alluma sans attendre la réponse, la posa sur le rebord du cendrier, puis elle passa sa langue sur ses lèvres rouges brillantes et, baissant parfois les yeux sur le papier qu'elle tenait entre ses doigts aux ongles vernis, parfois les levant vers les visages impavides de ses auditeurs, elle lut un poème assez long, aux phrases courtes et tranchantes, dont le rythme s'accéléra de concert avec sa respiration, bientôt haletante. En

regardant ses yeux faits et sa bouche peinte, je comprenais pourquoi Montero lui avait donné le nom de Poétesse du corps.

– Alors, que dis-tu de sa poétique ? me demanda-t-il.

– Hallucinante.

C'était le mot juste. Devant son auditoire de morveux, dont la plupart devaient être vierges – j'aurais été étonné qu'il en allât autrement des poètes matheux, de l'Enfant à tête d'oreiller, du grand porc-épic, de Malatesta le cinglé, ou encore des Darks –, la poétesse adolescente nous a offert un généreux strip-tease verbal : *Au-delà de ma peau tout est évanescent / tout est vide près de ton ombre / porte-musc effaré / juteux gris / glissant. / Tu as laissé un vide qui m'attriste entre mes jeunes jambes / mes cuisses de pute et de vierge / mon corps ouvert comme une fleur carnivore t'offre / mes seins mon con ma langue / les fleuves de sang qui te réclament dans mon abîme liquide et irriguent mon corps / béant seulement pour toi / petite bête apeurée aux yeux de brigand / de macho / de mâle de maquereau, de maître si tu le veux. / Veux-tu que je redevienne une pute quelconque à genoux ? / Est-ce ce que tu veux ? / Ton réceptacle sacré de sueur de salive de sperme…*

À l'évidence, la Poétesse du corps cherchait à perturber les esprits encore faibles de tous ceux qui se croyaient les futurs chantres péruviens. Les commentaires qui suivaient ces lectures étaient les plus absurdes qu'il m'avait jusqu'alors été donné d'entendre. La bande des onanistes qui le soir même se châtieraient en s'identifiant au porte-musc effaré de la Poétesse du corps donnait avec une froideur inébranlable son avis sur ces licences lyriques. Qui étaient toujours estimées « intéressantes ». Un des poètes matheux y allait d'un : « L'emploi de la voix poétique sous les masques de la vierge et de la putain est pertinent ; il y a, disons, un choc de sens assez intense… », ou : « Dans la partie où tu parles de ton vagin mouillé qui se remplit d'écume… », ou : « J'aime beaucoup l'image forte des rats qui courent sur tes mamelons en érection. » Des choses de ce genre. La Poétesse du corps expliquait alors que les éléments de son corps – ses gros tétons, son vagin, sa gorge – étaient des symboles qui lui permettaient de canaliser ses sentiments les plus profonds, et ils l'approuvaient. Quant à moi, je serais certainement resté pendu aux lèvres de la Poétesse du corps toute la soirée si l'un des Darks n'avait lu son « matériel ».

– Ce poème s’intitule « L’impasse des chauves-souris », annonça sur un ton solennel Isaac, à moins que ce ne fût Enrique.

Une mitraille de vers obscurs et misérabilistes suivit, dans lesquels le soi-disant poète empruntait la voix d’un adolescent maudit qui errait entre les rats des dépotoirs, se nourrissait de chauves-souris, défl orait les chiennes pouilleuses des rues et s’abreuvait de « la liqueur amère de l’inanité ». Le poète Dark et son ami, toujours ivres, toujours drogués, étaient deux des déshérités pour qui il n’y avait ni Christ, ni Dieu, ni chance, et qui lisaient dans l’absolue indifférence de leurs auditeurs. La Poétesse du corps fronçait les sourcils et gardait les yeux baissés, Malatesta dessinait frénétiquement, c’était à peine si le Japonais kamikaze cillait, et Montero regardait le plafond comme pour implorer qui sait quelle compassion. Seul l’Enfant à tête d’oreiller, le visage toujours tourné du côté de Parra, posait un regard de côté, fixe, sur le Dark. L’approuvait-il secrètement ? Se préparait-il à se jeter sur lui pour le rouer de coups ? Quand le Dark se tut, Parra mit fin à la séance avec une vague expression de déroute, en disant que la semaine prochaine nous pourrions commenter le poème et émettre nos critiques.

– Rien qui vaille la peine, me dit Montero, en regardant autour de lui pour s’assurer que personne ne nous entendait, tandis que nous sortions du bâtiment dans la nuit noire. Tout ça n’est que révérende merde.

Après cette séance et avant de nous quitter, nous nous sommes assis sur l’un des bancs proches de notre département, et Montero m’a retracé ce qu’avait été « l’âge d’or » du groupe de Parra au cours des années où lui-même, alors étudiant en droit, prenait part à ces réunions en compagnie de poètes dignes de ce nom, comme le sceptique Mateo Ramírez Ganoza, ou Jorge Ramírez Zavala, un ami de San Marcos qu’il avait invité comme intervenant bénévole. De mon côté, j’ai continué de fréquenter l’atelier et de lui rendre compte de sa décadence, ce qui le faisait hurler de rire.

À vrai dire, c’est dans ce bâtiment administratif où l’atelier avait lieu que je me suis senti pour la première fois à ma place et à mon aise. J’avais le sentiment que l’endroit me convenait et que j’y menais une sorte de vie nouvelle, entre la discipline des cours, l’emploi du temps et les heures studieuses que je passais à la bibliothèque afin de me classer parmi les premiers. L’atelier de Parra a été la source de révélations inestimables, ce que je n’ai jamais admis devant Santiago Montero. J’y suis devenu davantage conscient de mon sentiment d’être à l’écart et de mon désarroi, et

j’ai compris qu’il n’était pas étonnant que je trimballe toujours des romans à lire dans les bus que je prenais pour rentrer chez mon oncle. J’ai également compris que, nonobstant la nullité de la plupart de leurs textes, tous ces garçons et ces filles de l’atelier étaient des jeunes gens en quête d’eux-mêmes, qui essayaient d’exprimer comme ils le pouvaient ce qui leur était propre, ou ce qui les préoccupait, ou ce en quoi ils se reconnaissaient. Je passais au crible les créations poétiques des autres, je me chauffais au feu des stances de la Poétesse du corps, j’écoutais avec étonnement et une certaine admiration les poèmes doctes et violents de l’Enfant à tête d’oreiller. C’est là aussi que j’ai osé écrire et lire mon premier texte littéraire.

Jamais je n’ai pu dire s’il s’agissait vraiment d’un poème, mais disons que j’ai tout fait pour que ça en soit un. Confronté aux autres, écoutant leurs voix emportées, j’avais ressenti une curieuse inquiétude qui semblait annoncer le désir de me faire entendre à mon tour. Ce que j’exprimerais serait-il aussi médiocre que ce que lisaient certains d’entre eux ? Je croyais que non, mais un je-ne-sais-quoi me retenait, et l’impatience que j’éprouvais en quittant l’atelier et en montant dans l’autobus qui me ramenait chez moi s’estompait tandis que je discourais pour moi seul chemin faisant. Un jour, en plein cours, je me suis surpris en train d’écrire dans mon carnet de notes et, bientôt, presque indépendamment de ma volonté, est apparu le monologue d’un homme mûr qui évoquait simplement sa vie de célibataire sans enfants dans son humble demeure du quartier de Santa Anita, si loin de la vie aisée que l’on menait dans celui de Miraflores, où il travaillait. Je cherchais sans doute à conjuguer ou à établir une continuité entre des expériences personnelles que je considérais comme disloquées. J’ai employé des mots savants, certaines tournures littéraires qui, pensais-je, pouvaient m’aider à revêtir d’un certain mystère quelques passages du texte, que j’ai corrigé de mon mieux et, un soir, à l’atelier, j’ai demandé la parole et lu mon travail d’un trait sans lever les yeux des pages de mon carnet. À mon tour, j’ai subi l’épreuve du silence des autres et n’ai pour ainsi dire rien retenu de ce qu’ils m’ont dit ensuite, hormis que c’était un texte « honnête » mais très peu poétique.

Bien entendu, jamais je n’ai montré à Santiago Montero ce que j’avais écrit ni ne lui ai mentionné cette tentative. Nous nous retrouvions avec une certaine régularité l’après-midi, après un cours, et si nous nous croisions par hasard, jamais nous ne passions notre chemin après nous être salués : il y

avait apparemment entre nous un accord tacite qui nous imposait d'engager une conversation. Un mercredi, alors que je me rendais à l'atelier, il a attaqué Parra avec une emphase inhabituelle.

– Parra est un imposteur, s'est-il écrié en écrasant sa cigarette sur le gazon. Il faudrait le dénoncer. Il vous tient tous pieds et poings liés. Tous.

J'ai senti que ce « tous » m'incluait dans le lot, et j'ai préféré ne rien dire. Puis, à ma grande surprise, Montero, qui n'était pas retourné à l'atelier depuis le jour où il m'y avait conduit, m'a emboîté le pas. Je sais clairement, à présent, que l'explosion qui a suivi n'aurait pas été d'une telle violence et que j'aurais continué de fréquenter l'atelier pendant encore quelques mois si Parra, en tant que « poète en action », n'avait pas pris l'initiative de partager lui aussi avec nous son dernier poème.

– Il s'intitule « L'homme-masse », annonça-t-il.

Je l'avais déjà entendu lire ses vers au cours de certaines réunions précédentes, et si quelque chose était clair pour moi, c'était que, malgré ses bonnes intentions, Parra était un poète épouvantable. Ses idées exaltées sur la création d'une industrie culturelle qui pourrait faire de la poésie une activité lucrative et attractive pour des millions de consommateurs appartenaient à une logique des plus candides que l'on pouvait considérer avec une certaine sympathie, mais ses tentatives de traduire cette « poétique » en poésie digne de ce nom étaient tout simplement des échecs flagrants. Ses poèmes étaient des enchaînements de vers que n'importe quel demeuré pouvait comprendre, mais qui finissaient par ressembler sans le vouloir au rap le plus insipide. J'ai tout d'abord imaginé que « l'homme-masse » c'était lui et que le poème était un manifeste bien dans son style en faveur de ses idées, mais je me trompais. L'« homme-masse » était quelqu'un d'autre, un poète qui, d'après ce que j'entendais, avait été lu et porté aux nues par les foules. La voix de Parra était rageuse : « C'est là qu'est l'homme-masse / L'homme-masse avec ses lunettes / Et une tasse / Et en face de lui la masse / qui écoute ses poèmes et l'applaudit / L'homme-masse et ses cheveux gris ses prix sa fatigue / et sa voix de porc sous un grand citronnier / C'est là que se tient l'homme-masse / Devant la table / Et moi / assis / qui écris sur l'homme-masse dans mon carnet… » Alors, Montero, qui, sans chercher à dissimuler une grimace de dégoût, dessinait à traits nerveux dans son carnet et hochait la tête d'accablement, a lancé

d’une voix guerrière, dès que Parra eut fini de lire son poème et que se fit le silence habituel :

– C’est un très mauvais poème.

Parra s’est figé, avec une expression qu’aujourd’hui encore je ne saurais décrire. Peu à peu, certains des assistants ont émis leur opinion sur ce que le maître avait lu sans revenir sur le jugement de Montero, qui semblait ne pas s’être fait entendre. Les poètes matheux estimèrent que l’œuvre du maître était un plaidoyer intéressant contre le prestige des prix littéraires, la Poétesse du corps y vit un poème sur la poésie qui met en scène les vanités des créateurs… Puis, à un moment, le silence se fit de nouveau. Parra parut sortir de sa léthargie et demanda à Montero s’il voulait bien développer ce qu’il avait dit quelques minutes plus tôt.

– La meilleure manière de déquiller un bon poète, c’est d’écrire mieux que lui, et pas d’écrire à son sujet comme un cochon, dit-il.

Parra s’indigna. Il haussa le ton et une dispute enflammée sur les mérites du poète visé par le maître – que tous deux, curieusement, évitaient de nommer – éclata. De qui parlaient-ils ? Pour Parra, il s’agissait d’un homme très bien introduit dans les médias, mais au talent indéniablement surévalué ; pour Montero, c’était le meilleur poète que le Pérou avait eu au cours des dernières décennies.

– Tout ce que les membres de cet atelier pourront jamais écrire ne lui arrivera pas à la cheville.

– Il y a du vrai dans ce que dit Montero, déclara l’Enfant à tête d’oreiller, rompant le silence qu’il gardait depuis plusieurs réunions.

Je n’ai rien dit, mais cette intervention de l’Enfant avait apparemment ouvert les vannes, et tous les autres prirent la parole en même temps. Je ne tardai pas à m’aviser que presque tous détestaient cordialement l’homme-masse, dont Montero prenait farouchement la défense, tantôt avec dédain, tantôt avec une flagrante indignation. Parra, blessé, éleva la voix jusqu’à ce que le calme à peu près revenu permette de comprendre que ses propos étaient destinés à nul autre qu’à Santiago Montero. Il déclara que tous les goûts étaient respectés dans son atelier, que toutes les critiques y étaient favorablement accueillies, mais qu’il lui semblait indispensable, si l’on souhaitait pouvoir dialoguer et respecter un certain consensus, que les membres de l’atelier considèrent comme un bon poète, ou du moins comme

un poète à part entière, celui qui dirigeait ces rencontres. Il ne tolérerait pas une mise en question de son autorité. Si quelqu'un croyait qu'il n'était pas un bon écrivain, il était libre de quitter l'atelier et de ne plus y remettre les pieds.

Montero se leva de sa chaise, prit ses affaires et sortit sans un mot. Je fis de même, non sans avoir adressé une mimique de regret à Parra, blessé et défait. Une fois dans la rue, j'ai vu Santiago Montero s'éloigner entre les pavillons en direction du parking. J'ai couru vers lui. La cafétéria était encore ouverte et nous y sommes entrés. Il avait les traits crispés, lèvres serrées sur une cigarette. Montero a commandé un café et m'en a offert un. « Qui est cet homme-masse que Parra déteste tant ? » lui ai-je demandé.

– Antonio Cisneros[1], m'a-t-il répondu.

Une heure plus tard, après l'avoir quitté, je suis allé à la bibliothèque, où j'ai emprunté un livre de Cisneros. Très vite, je me suis rendu compte que je comprenais les poèmes de Cisneros comme jamais je n'avais compris ceux des membres de l'atelier, et qu'ils me touchaient en exerçant sur moi une influence déterminante. Surtout celui de l'homme seul qui, dans une université anglaise, écrit à un ami péruvien une lettre sur le déracinement et la vulnérabilité qu'il éprouve à se trouver loin de son pays, dans la plus grande solitude. Du bâtiment où il se trouve – qu'il appelle « la tour de verre » –, il peut voir les autres édifices du campus, les étudiants d'un pays prospère apparemment plus forts que lui, dans la chaude protection du foyer : ils sont en sécurité, leur voiture les attend sur l'aire de stationnement. J'étais dans une tour de verre semblable à la sienne, et ce poème, écrit dans un autre hémisphère avant ma naissance, était absolument mien, il m'appartenait. Vers dix heures du soir, en sortant de la bibliothèque, les bâtiments de l'université me sont apparus comme des lucioles dans la nuit bruineuse de juin. En rentrant chez mon oncle, j'avais la gorge nouée d'émotion. Le lendemain, je n'avais qu'une hâte : croiser le fuyant Santiago Montero et, sans lui parler du nœud dans la gorge, lui faire savoir que j'avais compris la poésie de l'homme qu'il admirait tant.

Note

1. Antonio Cisneros (1942-2012), un des plus grands poètes péruviens. Son œuvre a été couronnée de nombreux prix de poésie dont le Premio Iberoamericano de Poesia Pablo Neruda. *(NdT.)*

OceanofPDF.com

6

Quelques jours plus tard, j'ai fait part à Montero de plusieurs questions que j'avais notées dans mon carnet. Il y a répondu avec patience, parfois avec émotion, et un lien s'est alors établi entre nous qui, avec le temps, est devenu une amitié véritable.

D'après les poèmes de Cisneros que je préférais, Montero m'a conseillé plusieurs de ses recueils, dont *Medir y pesar las diferencias del otro lado del canal*[1], un poème qu'il tenait pour remarquable. Dès lors, aux articles que je devais parcourir pour les cours sur les théories et les modèles de la communication et aux romans que je lisais pendant les fins de semaine sont venus s'ajouter des recueils de poèmes que Montero me passait comme s'il s'était agi de pétards ou d'armes à feu. Tout à coup, ce que j'avais pu apprendre à l'université, et qui s'était limité à César Vallejo et José María Eguren, s'ouvrait et débouchait sur de nombreux noms dont je n'avais jamais encore entendu parler, et qui incluaient l'esprit vif et indemne de Mateo Ramírez Ganoza, une très grosse tête aux cheveux en broussaille, aux yeux en amande inquisiteurs et à l'air absent de ceux qui n'atterrissent jamais. Nous le voyions parfois traverser les couloirs de l'université lesté de livres d'art et absorbé par les enregistrements des voix de E.E. Cummings, Ezra Pound ou Dylan Thomas qui vibraient dans les écouteurs de son baladeur.

Avec le temps, Montero et moi nous sommes mis à parler de choses plus personnelles. J'avais commencé à beaucoup aimer le cinéma, que Montero voulait étudier, et chacun de son côté fréquentait les ciné-clubs – moi la Cinémathèque de Lima, lui le Cinematógrafo de Barranco. Montero, qui avait vu beaucoup plus de films que moi, lisait peu de romans, mais était fasciné par la musique et les arts plastiques. Un soir que nous évoquions les cours d'histoire de l'art du premier semestre, et le rôle qu'ils avaient joué dans l'éveil de notre intérêt pour les peintres et les autres artistes, Montero a levé un coin du voile : son père, spécialiste en mécanique, vouait un intérêt délirant à l'astrologie et à la littérature fantastique, qu'il dévorait avec une

curiosité d’enfant intacte, et sa mère était un peintre amateur et une bonne lectrice. Il avait grandi au milieu des livres, romans ou éditions avec des illustrations originales, et je n’ai pas osé lui parler de l’humble bibliothèque de l’oncle Emilio et du petit livre intitulé *Art abstrait et Art figuratif* que j’avais lu et relu au collège, mais j’ai eu le courage de lui avouer que le samedi matin j’allais à la bibliothèque pour consulter les livres d’art luxueux que l’on ne pouvait emprunter. De but en blanc, Montero m’a posé la question qui allait pour la première fois nous faire sortir ensemble de l’université de Lima.

– Es-tu jamais entré dans une galerie d’art ? Dans un musée ? m’a-t-il demandé.

– Jamais, lui ai-je répondu, honteux.

Il y avait une exposition, pas très loin du campus, à laquelle il devait aller, et il m’a invité à l’accompagner.

– Tout de suite ? répliquai-je pour tenter de me dérober, de peur de manquer un de mes cours, de compromettre mes études, ma bourse, mon avenir.

– Mais oui, tout de suite.

– J’ai cours…

– Cette expo t’en apprendra davantage.

Alors, j’ai accepté – sur un coup de tête, davantage dû, je crois, à la perspective de sortir pour la première fois avec un camarade de l’université que par intérêt pour l’exposition. Montero tira fortement sur sa cigarette, se dirigea vers la sortie de l’avenue Olguín et me conduisit jusqu’à sa voiture – une Honda Civic bleue de 1981, garée parmi de nombreuses autres devant le mur rouge du Jockey Club du Pérou –, et, après avoir roulé une quinzaine de minutes sur l’avenue Javier Prado en direction de San Borja sans me donner la moindre indication sur l’artiste dont nous allions voir les œuvres, même pas son nom, il se gara derrière le Museo de la Nación. Je revois sa silhouette mince sortir de l’auto, monter en quelques enjambées l’escalier du mastodonte de béton dans lequel je n’étais jamais entré, traverser le gigantesque hall d’accueil, et emprunter, avec l’assurance d’un familier des lieux, l’ascenseur qui menait à l’une des salles du troisième étage où était exposé un ensemble de tableaux de l’artiste dont, en lisant le panneau affiché à l’entrée, je pus enfin découvrir le nom. Je fus touché que Santiago

eût pris la peine, ce soir, de m'y conduire pour partager avec moi ce qu'il aurait fort bien pu garder pour lui.

Saisir ce que ces tableaux exprimaient n'a pas été aussi simple qu'avec la poésie de Cisneros. Dans la première salle, une série de petits formats aux scènes horripilantes de facture très délicate montraient des hommes et des femmes tubéreux et des bêtes affamées s'entrelaçant, copulant et éjaculant d'une manière saisissante. Dans la deuxième, comme si l'artiste avait renoncé à tout ce qu'il avait peint précédemment, les tableaux tenaient de la satire : ce n'étaient que des cadres nus desquels se détachaient vers l'extérieur des formes organiques, qui laissaient au centre un vide, une absence de contenu, et donnaient l'impression que le peintre n'avait conservé que le côté strictement conceptuel de son travail – ce que j'avais du mal à comprendre, et Montero éprouvait apparemment une difficulté semblable.

– On dirait qu'il autopsie la structure même de son langage, qu'il n'en conserve intact que le squelette pour mieux la connaître avant de faire le grand saut, dit-il.

Peut-être voyait-il juste. Dans la salle suivante nous attendaient des tableaux de beaucoup plus grand format que les précédents où, sur une surface constituée de plaques de métal, de bois et de clous qui faisait voler en éclats l'idée de cadre, le peintre avait repris certaines de ses premières créatures terribles. Toutes semblaient vouloir s'échapper du support. C'est ce que j'ai suggéré à Montero, qui a approuvé. Il savait que ce qui nous attendait dans la quatrième salle allait me méduser. Là, d'énormes créatures paraissaient libérées dans l'espace, sculptures de déchets, de bouts de bois, de chiffons, de plaques de métal et de tubes brûlés répandues sur les vastes murs : leurs mains, comme dans la première salle, étaient tordues, leurs yeux exorbités, et le silence de l'endroit semblait absorber leurs cris, mais l'angoisse était cette fois traduite par le choix des matériaux, et l'un de ces monstres tenait dans ses énormes pattes griffues un petit tableau vide. J'ai alors su que je n'oublierais jamais ce jour, et j'ai refait le tour des salles pour tâcher de découvrir comment les changements formels reprenaient les mêmes obsessions, ou d'autres récurrences, au fil du temps. Il y avait là quelque chose qui m'échappait et que je désirais comprendre. La rencontre physique, concrète, avec ce travail avait été un véritable choc esthétique. Quand je suis sorti du musée, Montero m'attendait en fumant une cigarette.

– Allons-y, m’a-t-il dit.

Nous avions tous deux eu l’impression que les immeubles des avenues, les lumières des voitures en circulation et les gens marchant d’un pas pressé sur les trottoirs étaient une projection en noir et blanc, comparés à la débauche visuelle que nous venions de contempler. Nous sommes restés un moment silencieux, assis dans la Honda, à regarder les hauts murs de ciment du musée. Montero a tout à coup suggéré que nous allions boire un coup et, contrevenant à ma discipline habituelle, j’ai accepté. Il s’est arrêté devant un bar de Miraflores, où il a acheté quelques bières, et quand nous nous sommes approchés de la route de la corniche, il a dit que dans les environs vivait l’artiste dont nous venions de voir l’œuvre diverse et magnifique. « Tu te rends compte, a-t-il murmuré, visiblement ému, que le type qui crée ces trucs-là n’est qu’à quelques mètres de nous et qu’il respire comme nous l’air de Lima ? »

Nous nous sommes arrêtés dans un parc de la corniche où nous avons fait un sort à toutes les canettes, et j’ai commencé à sentir une euphorie due à la sensation d’être loin de l’université, des polycopiés et de la tristesse de mon foyer. Nous avons acheté d’autres cigarettes – à partir de ce soir-là, ce serait moi qui serais chargé des cigarettes et Santiago des bières –, et nous avons parlé de ce que nous avions vu et qui nous avait aussi bouleversés l’un que l’autre. C’était pour moi merveilleux de pouvoir partager avec lui l’émotion de cette découverte. Ce que ce soir nous avait apporté d’essentiel, dit-il, c’était que nous avions vu une *œuvre*, celle d’un artiste qui pendant des années avait été obsédé par les mêmes problèmes, les mêmes questions, mais qui avait recouru à des mécanismes formels différents pour les aborder. En étais-je conscient ? J’ai répondu à Montero que je ne connaissais presque rien de l’art péruvien, et encore moins de l’art contemporain. Il a ouvert de grands yeux. N’avais-je jamais vu les nus, les installations, les hommages à Léonard de Jorge Eduardo Eielson ? N’avais-je jamais vu les peintures de Ramiro Llona ? Il voulait tout me montrer.

La nuit était tombée, nous avions beaucoup bu et étions affamés. Il me proposa d’aller dîner chez lui. Je me surpris à accepter sur le ton le plus naturel, bien qu’intérieurement un peu étonné et inquiet. J’avais une curieuse impression d’irréalité, en même temps que je me demandais à quoi pouvait ressembler la maison de Santiago Montero. Peut-être parce qu’il me semblait plus intéressant que les autres étudiants avec lesquels j’entretenais

une certaine camaraderie, ou parce que c'était la première fois que quelqu'un m'invitait chez lui pour un autre motif que les études, je me suis imaginé que sa maison devait être singulière et que cette singularité allait la lier à moi. C'était étrange. Même si, quelques minutes plus tard, je n'ai pu dire en quoi consistait ce qui la distinguait effectivement des autres, je me suis senti attaché à l'endroit. J'avais devant moi la façade blanche d'une construction d'un étage située dans le quartier de Surco, au coin du vaste jardin du lotissement Higuereta, avec son entrée pour piétons surmontée d'un arc chaulé et de plantes grimpantes, et un grand portail qui donnait sur le parking, agrémenté d'un parterre devant lequel Santiago garait sa voiture. Nous entrâmes dans la maison par la porte de derrière, et je revois l'énorme cuisine où un téléviseur captait le regard de deux employées, la porte à double battant ouvrant sur un salon aux meubles cossus et aux murs couverts de natures mortes et de portraits sans doute peints par sa mère. Je me rappelle la cheminée, d'un côté de la pièce, et aussi le bureau du père de Santiago, envahi de livres que je pourrais lire quand j'en aurais envie, me dit mon ami, avant de me conduire jusqu'au petit séjour qui se trouvait face à l'entrée, une pièce de dimensions modestes aux murs de brique nue, avec un banc de ciment en forme de L, adouci par de nombreux coussins. Je remarquai la disposition des meubles et les ornements divers que ses parents avaient sans doute rapportés de leurs voyages à l'étranger et, pendant que je découvrais tout cela, je ne cessais de me demander ce qui avait bien pu conduire un garçon comme Santiago Montero à fréquenter l'atelier de Parra et à essayer d'écrire de la poésie.

En revanche, je ne me souviens pas bien si c'est ce soir-là que j'ai fait la connaissance des parents de Santiago, mais c'est fort probable. Quoi qu'il en soit, ils arrivaient toujours de la même manière dans la maison : après avoir rentré leur voiture dans le garage, ils s'arrêtaient à un bout de la petite salle de séjour, nous saluaient aimablement et nous demandaient en souriant si tout se passait bien à l'université (avec le temps, ils voudraient aussi savoir si tout se présentait bien pour ma bourse, et quand je leur dirais que je l'avais obtenue une fois de plus, ils me souriraient encore) ; le père poussait son fils, en le chambrant gentiment, à lui dire quand il allait enfin se décider à se faire couper les cheveux, et la mère le prévenait qu'il fumait trop, qu'il devrait arrêter, et ne pas sortir sans se couvrir, après quoi ils commentaient le film qu'ils venaient de voir ou racontaient une anecdote concernant tel ou tel membre de la famille – un oncle, une cousine – et

s’inquiétaient ensuite de Luis et d’Angela, les aînés de Santiago, qui vivaient encore sous leur toit. Montero avait hérité le nez de son père, un homme aussi grand que lui mais, à la différence de son fils, plutôt sanguin et corpulent, et de sa mère le grain de peau et la pâleur. Chaque fois que je voyais les parents de mon ami, je ne pouvais m’empêcher de comparer leurs attitudes, leurs manières et leurs vêtements avec ceux de ma tante Laura et de mon oncle Emilio, et j’éprouvais un certain chagrin ; et quand je voyais le père et le fils l’un à côté de l’autre et que tous deux prenaient la même expression, je me demandais si certaines des miennes me venaient de mon père, et si je le reverrais un jour ; alors j’éprouvais de la colère envers je ne sais quoi, parfois envers cette famille et sa maison, avant de me repentir et d’avoir une envie un peu forcée de tous les embrasser et de rester avec eux pour toujours.

Ce soir-là, nous avons mangé seuls – par la suite, nous le ferions avec ses parents, sa sœur et son frère – et j’ai été émerveillé par la carafe d’eau, les serviettes en tissu, le panier à pain et l’huilier qui se retrouvaient immanquablement sur la table des Montero. Un peu plus tard, après être allés acheter des bières et des cigarettes dans un petit commerce de l’autre côté du parc, nous sommes rentrés dans la maison par la porte principale, et nous avons passé la nuit, Santiago et moi, dans le petit séjour, à écouter de la musique, fumer et parler de poésie, de cinéma, du peintre dont j’avais découvert les tableaux avec tant d’émotion, de tout. Sans doute sommes-nous allés encore une fois chercher des bières, mais je n’en ai pas le moindre souvenir. Ce qui est clair, c’est que nous étions tous les deux ivres quand Santiago m’a demandé tout à trac si *j’écrivais*. Je n’ai sur le moment pas su lui répondre et me suis mis à rire aux éclats, en sentant que ce rire me protégeait de ce qui était devenu une menace. Il a ri lui aussi, puis nous sommes restés un moment silencieux et je lui ai dit non sans peine que je ne savais pas, que tout dépendait de ce qu’il entendait par *écrire*.

– Écrire de la littérature, a-t-il alors dit sèchement.

– Eh bien, je n’écris ni de la poésie ni de la fiction, ai-je commencé, comme si je m’excusais. J’ai publié des articles, des reportages…

– Tu parles de *Proceso* ?

J’ai hoché la tête comme si j’avais trouvé une planche de salut dans une mer agitée.

– Ça, ce n’est pas écrire, a-t-il décrété.

J’en suis resté muet, contrarié et sans défense, comme si quelqu’un avait brusquement dévoilé l’alibi ou le leurre auquel je m’étais raccroché pendant ces derniers mois pour me donner le sentiment que je progressais d’une manière ou d’une autre. Nous n’avons plus rien dit, jusqu’au moment où Santiago a donné son avis sur la musique que nous écoutions, je lui ai emboîté le pas et, pendant le reste de la nuit, nous avons fait comme si nous n’avions pas parlé de ce dont nous avions parlé, et quand les bières sont venues à manquer, je lui ai dit qu’il était très tard et que je devais rentrer chez moi. Alors, la réalité de ce qui avait été dit sur l’écriture m’a saisi. Nous nous sommes levés péniblement, en titubant à cause de l’alcool qui commençait à tambouriner dans nos têtes, et nous avons encore fumé une cigarette sous l’arc de l’entrée, environnés par les fenêtres obscures des façades du parc Higuereta. Avant que je ne m’en aille, Santiago et moi nous sommes embrassés, et j’ai alors su que nous venions de sceller notre amitié. Il m’a offert quelques clopes, pour la route. J’avais amplement sujet à réflexion, après tout ce que j’avais vécu ce jour-là ; je savais aussi que le voyage du retour, de Higuereta à Santa Anita, par le quartier d’Ate Vitarte, allait être terriblement long.

Note

1. Il existe une traduction française de Raquel et Emmanuel Hocquard de ce poème d’Antonio Cisneros dans le recueil intitulé *Chant cérémonial contre un tamanoir* publié par les Éditions Unes, en 1989. *(NdT.)*

OceanofPDF.com

7

Quand ont commencé les cours de mon septième semestre universitaire, après la fin d'un cycle de mauvaises nuits passées à finir des travaux et à étudier en vue des examens, Santiago Montero m'avait presque convaincu de m'inscrire en cinéma avec lui. Je m'étais inscrit en journalisme sans grandes expectatives, plus pour la sécurité que me vaudraient les résultats obtenus en me permettant de conserver ma bourse semestrielle que pour les enseignements que je pourrais en tirer. Au bout de quelques jours, j'avais dû constater que les cours n'approchaient pas, même de loin, un bouclage avec Vegas, Carranza ou De Rivera. C'est alors que Santiago, arguant que je n'avais plus guère à apprendre en journalisme et que le cinéma était une activité créatrice dans laquelle nous pourrions, en travaillant ensemble, réaliser des choses extraordinaires, m'avait persuadé de reporter toutes mes attentes sur ce qui pourrait changer ma vie : la réalisation cinématographique. Le professeur était un cinéaste né dans le Cuzco qui avait tourné quelques films dans les années soixante-dix puis renoncé à cause de la crise du cinéma national ; c'était un petit homme chétif aux cheveux argentés qui s'exprimait avec délicatesse et semblait marcher sur les pointes en nous découvrant par le menu les aspects techniques du métier, et qui vouait une admiration sans bornes à Sam Peckinpah. Nous sommes arrivés à son cours avec l'illusion de deux bambins qui entrent dans la salle de jeux d'une crèche, dépassés par les idées audacieuses et dramatiques sur les moyens de filmer ce qui serait notre première œuvre, un court-métrage sans concessions esthétiques d'aucune sorte. Quand le professeur nous a informés que pendant ce semestre le travail consisterait à réaliser en équipe un film comique, Montero m'a lancé un regard épouvanté.

Ce devait être le semestre héroïque de notre grande amitié. Le matin même où nous avons compris qu'aucune de nos idées originales ne survivrait aux effets comiques et que nous allions devoir partir de zéro, nous avons appris que la direction de l'université avait déclaré ouverte à toutes les facultés de l'université l'inscription pour les Jeux Floraux, qui cette année incluaient un concours de poésie et un autre de nouvelles. Le

prix serait, pour les deux gagnants, un ordinateur. À peine avons-nous lu l'annonce placardée sur le panneau proche de l'escalier intérieur du département de communication que nous avons aussitôt eu le désir irrésistible de nous porter candidats.

Montero, nerveux, tirait comme un malade sur sa cigarette et, après avoir esquivé mes premières salves de questions, il finit par m'avouer sur l'un des bancs du campus que depuis quelques mois il écrivait des poèmes pour un recueil. « Pas un recueil, précisa-t-il, les poèmes de ce qui en sera peut-être un. » Il était possible de les présenter au concours, mais il était tout aussi possible, ce faisant, de se griller, ce qu'il ne voulait surtout pas. Pas plus que nul autre. Exception faite de l'Enfant à tête d'oreiller, les poètes de l'atelier de Parra ne constituaient pas une menace, ni les matheux, ni Malatesta, ni la Poétesse du corps, ni les Darks, mais il restait pourtant Mateo Ramírez Ganoza, qui avait sans doute achevé un recueil. « S'il se présente, je pars perdant », dit Montero en écrasant un mégot comme si c'était un insecte, ce à quoi je répliquai que Ramírez Ganoza, à cause de son âge, n'oserait peut-être plus se porter candidat. Santiago aurait alors toutes les chances de gagner.

– Mais non, rétorqua-t-il en regardant les bâtiments, au loin, comme s'il cherchait à deviner la présence de francs-tireurs aux fenêtres. Il peut toujours y avoir un véritable poète caché derrière la première porte. Les bons écrivains ne se font jamais remarquer.

C'était vrai. Mais, à mieux considérer les choses, Montero était aussi, à sa façon, un poète caché, et peut-être en serais-je un moi aussi un jour. Rien n'empêchait que Santiago fût un écrivain embusqué qui tirerait sur les autres d'un créneau indétectable, et je voulais être auprès de lui pour voir comment ses adversaires tomberaient foudroyés.

Un soir, tout a pourtant changé. Tandis que je suivais un cours assommant, j'ai de nouveau été étreint par une étrange inquiétude, très proche de l'angoisse à laquelle j'avais été en proie lors de mon entrée à l'université de Lima, mais cette fois doublée d'une exaltation nouvelle. Comme tant d'autres fois, l'impression que tout était très loin de moi me hantait, larvée, depuis le début de la journée, et j'en étais conscient, mais quelque chose la rendait aujourd'hui différente ; il me semblait que les autres étudiants et le professeur étaient les figurants d'un film dont j'étais le spectateur, et qu'ils parlaient une langue étrangère, inintelligible, perception

qui recelait une singulière euphorie. À la fin du cours, une étrange force intérieure me poussa à quitter rapidement le campus et à emprunter l'avenue Javier Prado vers le secteur de Camacho, en enchaînant une succession de monologues proches de la prière qui en d'autres occasions étaient venus me secouer et s'étaient dissipés mais qui ce soir-là ne me lâchaient plus. C'était comme le délire ininterrompu d'un type qui pouvait être moi, incapable d'arrêter la mélopée du flot de ses pensées tandis qu'il marchait comme un fou dans les rues d'une ville située à des années-lumière de lui. À un certain moment, j'ai cessé de voir ceux que je croisais et j'ai eu la même envie de pleurer qui me prenait naguère ; mon regard s'attacha alors aux fentes des chaussées, aux rainures des trottoirs et aux détritus qui les jonchaient et j'ai marché, marché en accélérant le pas jusqu'à la maison de mon oncle avec la fougue d'une bête sauvage. J'ai remonté l'avenue Los Frutales, traversé Santa Anita jusqu'à la rue de Los Ruiseñores avec l'exaltation d'un fou ou d'un possédé. En arrivant à la maison, je me suis précipité dans ma chambre, me suis emparé d'un stylo et d'une feuille de papier et j'ai écrit ce qui avait pris forme dans mon esprit sans avoir une idée claire de ce que c'était. J'ai écrit avec l'énergie accumulée pendant la marche, et ce qui m'est apparu à la lecture a été le monologue de quelqu'un qui faisait ce que je venais de faire. Ce fut comme l'irruption d'un ouragan au milieu de ma chambre. Quand il fut passé, je me sentis épuisé.

Le lendemain, je me suis réveillé comme on sort d'une transe et j'ai dû me faire violence pour aller à l'université. Montero était assis sur sa serviette de cuir noir, avec une tête qui ne valait guère mieux que la mienne – cernes prononcés, yeux rouges, air absent –, et j'ai enfin compris pourquoi il manquait parfois les cours ou y arrivait dans un état comateux proche de celui où je l'ai trouvé ce matin-là : Montero écrivait entre les cours ou pendant la nuit, dans le tremblement de l'insomnie qui lui faisait mener une double vie. Quand la ville dormait, quand les autres se livraient au sommeil, il s'asseyait à sa table et écrivait des poèmes, stimulé par le café et les cigarettes.

J'ai moi aussi commencé à mener en secret une double vie. Le soir, je ne lisais plus de romans, ni mes polycopiés, je m'efforçais de donner à l'homme qui m'apparaissait en classe ou pendant les trajets en autobus une consistance narrative, une histoire. Je l'imaginais, marchant comme je le faisais parce qu'il était amoureux, et que l'objet de son désir restait aussi

inaccessible pour lui que l'étaient pour moi toutes les filles de l'université. Je n'ai pas osé envisager la possibilité d'une disparité sociale, raciale ou économique entre mon personnage et la jeune fille avec laquelle il avait apparemment une liaison, ce qui eût été trop douloureux pour moi ; je me suis contenté de piocher dans un chapitre de *Marelle*, de le citer et d'expliquer cette disparité entre mes créatures par la métaphore lointaine que note l'un des personnages du roman de Cortázar, Morelli, dans un de ses carnets : l'image de deux amibes qui appartiennent à des mondes différents *parce que c'est comme ça*. À certains moments, pendant qu'il marchait comme moi, mon personnage reformulait à satiété les explications sur cette relation impossible que moi, en tant qu'auteur, j'étais incapable de concevoir concrètement à cause de ma totale inexpérience sentimentale. Dans la nouvelle que j'écrivais – mais était-ce vraiment une nouvelle ? –, il ne se passait rien. Mais ce texte a été le premier que j'ai achevé et considéré comme mien. Pendant les semaines suivantes, j'y ai travaillé entre les cours et aussi le soir, en suivant les règles de ponctuation que m'avait enseignées Silvio Carranza pour me permettre de rédiger les brèves. À un moment je lui ai donné un titre : *Eaux distinctes*, je l'ai mis au propre sur l'un des ordinateurs de l'université, je l'ai corrigé, et j'ai décidé, avec une certaine panique, de le montrer à Montero avant le concours des Jeux Floraux. Lui seul pourrait me dire ce que ça valait. Peu à peu, le texte et moi n'avons plus fait qu'un. Je portais le manuscrit dans ma serviette, en guettant le meilleur moment pour le remettre à Montero, mais les choses n'étaient pas aussi simples.

Quand le groupe de travail sur le cinéma a été formé, que Santiago a été choisi comme metteur en scène et moi comme assistant, nous nous sommes efforcés d'imaginer une histoire susceptible de faire rire qui ne cesserait pas pour autant d'être intéressante. La situation comique trouva son point de départ dans le désir que nous avions tous deux de fumer pendant les cours, et nous avons cherché un développement amusant et absurde, couronné d'une touche kafkaïenne. Dans un plan d'ensemble, un type qui ressemblait à Montero entrait dans une classe bondée et redoublait d'efforts pour fumer sans que personne ne le remarque. Dans un plan rapproché, on pouvait voir son désespoir et dans un plan moyen sa tentative d'allumer une cigarette dans un coin de la classe. Un plan rapproché et en contre-plongée montrait le professeur réclamant son attention et lui indiquant près du tableau la pancarte où figure le symbole « Interdit de fumer ». Le garçon ne comprend

pas et n’éteint pas sa cigarette. Le professeur se fâche et tape sur le mur avec une énergie telle que le trait rouge qui, sur la pancarte, barre la cigarette se détache et tombe par terre. Un plan d’ensemble montre aussitôt les étudiants qui, voyant tomber le trait rouge, sortent immédiatement des cigarettes, des cigares et même des havanes, et un plan plus rapproché découvre le professeur, cheveux ébouriffés, qui plante une cigarette entre ses lèvres sous l’écriteau qui maintenant permet de fumer. Dans la dernière prise de vue, le professeur, angoissé, regarde la caméra avec la mimique de celui qui ne comprend absolument rien au nuage de fumée qui l’enveloppe jusqu’à le faire disparaître. L’idée nous a bien entendu paru absurde et géniale.

Pendant que nous bouclions le story-board du court-métrage et imaginions ce que pourrait être le casting en passant en revue nos camarades, j’ai avoué à Santiago que j’avais *écrit* quelque chose que j’aimerais qu’il lise.

– Alors, comme ça, tu es toi aussi poète, a-t-il fait avec une intonation que j’ai trouvée sur le moment indulgente, si ce n’est ironique.

– Ce ne sont pas des poèmes, lui ai-je répondu. C’est une nouvelle.

– Je la lirai un de ces jours et je te dirai ce que j’en pense, m’a-t-il dit en glissant les feuillets dans sa serviette. Tu comptes la présenter au concours ?

Je lui ai répondu que je ne savais pas.

Pendant les jours suivants, j’ai eu bien du mal à contenir mon impatience. J’imaginais Montero en train de lire le monologue de l’homme qui marche, que je jugeais à présent irréparablement stupide. Je conservais un absurde espoir, mais pendant les réunions de la pré-production du court-métrage, et même pendant les jours de tournage qu’il dirigea tantôt d’une poigne hésitante, tantôt avec la plus grande clarté, Montero ne donna aucun signe d’avoir lu ma nouvelle, et je crus que mon récit avait dû lui paraître si mauvais qu’il préférait charitablement jeter un voile sur mes ambitions littéraires.

Toutefois, un après-midi, après le tournage, Montero a tiré le manuscrit de sa serviette, l’a posé à côté de lui, a allumé une cigarette et m’a dit sans mettre de gants :

– Dans ce texte il n’y a pas d’histoire. Et sans histoire il n’y a pas de nouvelle.

Selon lui, il n’y avait pas non plus de personnages clairement définis, seulement des élucubrations et une présence largement fantasmatique assénée au lecteur. Le style était contourné à l’excès, avec trop de transports lyriques, des problèmes d’adjectivation, des tours artificiels.

– Cependant, a-t-il ajouté, le texte est puissant. Il a du nerf. C’est plus que tout ce que l’on peut t’enseigner dans n’importe quel atelier. Personne ne va jamais t’apprendre comment écrire quelque chose qui émeuve, soit honnête, donne des idées, tu comprends ? Pour le reste, la maîtrise des techniques, des dialogues, bref, tout ce qui peut te manquer, tu l’apprendras en lisant, en écrivant, encore et encore… Mais ce qui est là, au fond de ces pages, cette urgence, elle vient de toi et elle est tienne.

Je suis rentré chez moi le regard enfoui dans le texte que Montero m’avait rendu couvert de biffures sur les subordonnées que j’avais mal construites et sur les adjectifs dont j’avais abusé ou mésusé. Découragé, je me demandais si je ne ferais pas mieux de renoncer, mais, dans mon esprit, ce malheureux qui était moi et en même temps un autre marchait encore, mû par une incompréhensible angoisse, aussi ai-je continué d’œuvrer obstinément.

Le matin du jour où nos travaux devaient être rendus, nous avons cacheté ensemble les enveloppes – l’une contenant ses poèmes, l’autre ma nouvelle – avec l’enthousiasme de deux gamins qui préparent leur cadeau de la fête des Mères. Nous avions photocopié nos textes, agrafé les copies, écrit nos pseudonymes au marqueur sur les enveloppes de papier kraft, et nous sommes allés les déposer au service administratif le plus discrètement possible, avec le visage fermé de ceux qui préfèrent passer inaperçus parce qu’ils ont fait quelque chose qu’il ne fallait pas et dont ils ont honte.

Un peu plus tard, devant la table de montage, ce fut la débâcle. Sous nos yeux, à une vitesse inférieure à la normale, les photogrammes en blanc et noir de notre travail évoquaient plus un film d’épouvante allemand des années vingt qu’une comédie contemporaine, à cause de l’éclairage, du choix des plans et des visages crispés des étudiants qui s’étaient laissé convaincre de jouer pour nos beaux yeux. L’ombre du professeur s’étirait sur le mur de la classe comme celle de Nosferatu, le visage du protagoniste qui avait envie de fumer présentait le faciès dramatique d’un marin du cuirassé *Potemkine*, et les silhouettes des autres étudiants étaient pareilles aux zombies ou aux morts-vivants pétrifiés d’un film de série B dirigé par

un Ed Wood des mauvais jours. Pressentant la catastrophe, nous avons tout de même procédé au montage pendant le temps qui nous était imparti. Le gag, la scène cruciale du court-métrage, nous a paru amusant et finalement, quand nous avons fait défiler l'ensemble sur la console, nous sommes tombés d'accord : il s'agissait d'un truc vraiment bizarre, mais pas si mal que ça.

– Après tout, il se peut que le prof trouve hardi de faire un film comique avec une esthétique d'avant-garde, a dit Montero pour me consoler et pour se consoler lui aussi.

Cette obstination à nous remonter le moral ne l'a pas quitté les jours suivants, alors qu'un autre malheur risquait de nous frapper : « Un concours, c'est la roulette russe », répétait-il, ou : « Pense à tous les grands écrivains qui n'ont jamais remporté le moindre prix et dont les œuvres sont mille fois préférables à celles de lauréats dont personne ne se souvient. Borges a envoyé plusieurs nouvelles de *Fictions* et de *L'Aleph* à des concours organisés par les municipalités argentines, qui jamais ne lui ont accordé la moindre récompense. »

– Parfois, ne pas gagner un concours vaut mieux que le gagner, ajoutait-il.

Le jour de la projection de notre film qui devait clore le semestre était aussi celui de la proclamation du résultat des Jeux Floraux. Nous étions, Santiago et moi, complètement démolis. Sur le campus régnait l'agitation des derniers jours de l'année, le soleil resplendissait, mais Santiago avait sa tête des jours d'hiver.

– Les résultats sont affichés, me dit-il en me serrant la main. Finalement, Mateo Ramírez ne s'est pas présenté.

Je lui ai demandé s'il avait gagné. À son expression contrariée, j'ai aussitôt compris que ma question était stupide et je me suis dirigé vers le panneau d'affichage. Un poète appelé Juan Luis Ibarra avait remporté le prix avec un ouvrage intitulé *Les Replis de la nuit*. *Piano noir,* le recueil de Santiago Montero, occupait la deuxième place.

Les résultats du concours de la nouvelle n'avaient pas encore été publiés, mais Santiago était sûr qu'Ibarra en serait le lauréat, ou serait classé second. Personne ne savait d'où il sortait. Il n'avait pas fréquenté l'atelier de Parra, Santiago ne le connaissait pas, Mateo Ramírez Ganossa non plus, et il ne

faisait pas de doute qu'il s'était caché mieux que nous, qu'il avait tiré et fait mouche.

Une demi-heure plus tard, dans la petite salle de projection au sous-sol du bâtiment de la faculté des sciences de la communication, tous nos camarades du cours étaient là, et nous eûmes tout à coup la certitude que notre court-métrage allait être réduit en bouillie. Je pensais encore à cet Ibarra quand le professeur est entré et que la lumière s'est éteinte. Les films avaient dans l'ensemble été correctement tournés, avec des traits d'humour un peu niais, mais les gags fondés sur la maladresse des mouvements, les objets qui tombent, les quiproquos étaient franchement drôles, et les réactions plutôt bon enfant. Santiago et moi étions paralysés et muets. Tout à coup, le générique de notre film est apparu, écrit à la craie sur un tableau. À l'écran, ce que nous avions fait semblait encore plus dramatique et ce qui devait être une légère allusion à l'expressionnisme allemand avait tout du film d'épouvante. Santiago disparut au fond de son siège au moment du gag final qui ne fit rire personne. Quand les lumières se sont rallumées, tout le monde nous est tombé dessus à bras raccourcis : les règles de l'éclairage avaient été bafouées, le jeu des acteurs était affligeant et le gag final prétentieux et ridicule. C'était un bide complet, et notre film fut classé dernier.

D'une certaine façon, je me suis senti soulagé. Au moins les choses étaient claires : adieu le cinéma, je me consacrerais au journalisme, qui me convenait mieux et dont j'avais déjà une certaine pratique. Je n'ai rien dit à Montero, mais j'en étais là tandis que nous remontions l'escalier. Nous sommes restés un long moment adossés au mur près de l'entrée du bâtiment, allumant une cigarette après l'autre, Montero lançant ses mégots sur le gazon comme s'il voulait déclencher un incendie. Un employé s'approcha pour épingler au panneau d'affichage les résultats du concours de la nouvelle des Jeux Floraux. Le nom d'Ibarra figurait en première et deuxième place, à côté du titre des nouvelles qu'il avait écrites dans le plus grand secret. Puis venait une assez longue liste de mentions honorables, parmi lesquelles on trouvait encore trois ou quatre nouvelles d'Ibarra. Mon regard a parcouru rapidement la colonne, comme on le fait toujours quand on consulte des résultats d'examen et, parmi les six ou sept noms de jeunes auteurs dont les nouvelles portaient des titres plus simples que la mienne, j'ai découvert *Eaux distinctes*.

Aussitôt, j’ai eu envie de bondir et de chanter victoire, mais une force contraire m’en a empêché. Évitant le regard de Santiago, je me suis dirigé vers les toilettes, où je me suis enfermé pour pousser en mon for intérieur un long cri, et retrouver mon calme. Quand je suis retourné auprès de Santiago, il sortait de sa serviette un nouveau paquet de Lucky Strike.

– Et alors ? a-t-il demandé.

Alors j’ai ri, incapable de contenir davantage ma joie. Et lui aussi. Je me dis à présent que, malgré la déception qu’il venait d’encaisser, il se sentait réellement proche de moi qui, comme lui, mourais d’anxiété et de peur face à l’incertitude de notre avenir professionnel.

– Te voilà dans la course, alors, m’a-t-il dit avec soulagement, mais d’une voix mourante. Te voilà toi aussi dans le bain.

J’ai pensé que c’était bien le cas, et j’en ai été heureux. Toujours adossé au mur de brique et assis sur le sol, Santiago souriait.

OceanofPDF.com

8

Les derniers jours de cette année 1995 ont été nettement plus heureux que ceux de l'année précédente. J'habitais toujours chez ma tante Laura et l'oncle Emilio mais, à vingt ans, le jeune homme qui retournait à *Proceso* savait désormais ce qu'était le journalisme, avait tourné un court-métrage et écrit un texte de fiction remarqué. Je ne lisais pas seulement des romans avec une attention accrue, mais aussi les recueils de poèmes que Montero me recommandait, j'allais au cinéma et au musée, et l'année 1996 s'annonçait faste.

À peine arrivé à *Proceso* un lundi soir de la deuxième semaine de décembre, j'ai constaté que tout avait changé pour moi. J'ai franchi le seuil de l'immeuble de la rue Camaná sans devoir présenter mes papiers, monté les marches de marbre des six étages comme si je l'avais fait la veille et, la porte vitrée du magazine une fois poussée, je me suis retrouvé dans le couloir où j'avais fait tant d'allées et venues les nuits de bouclage, puis devant le bureau de *Mar adentro* – qui était vide –, et enfin devant la porte du bureau de De Rivera, où je suis entré après avoir frappé. Le sous-directeur s'est levé de son siège pour me souhaiter la bienvenue. Autour de lui, tout était à sa place habituelle : le bureau, le canapé, le téléviseur et la reproduction du tableau de Gauguin. Il m'a demandé si j'allais bien et si tout se passait comme je voulais à l'université, et comme je lui répondais que oui, que j'avais toujours ma bourse, et que ce n'était pas l'envie de travailler à *Proceso* qui me manquait, De Rivera s'est assis, m'a invité à en faire autant, a passé deux ou trois coups de fil pour confirmer quelque chose et m'a annoncé que cet été je recevrais un salaire fixe de deux cents dollars, en plus des défraiements pour les déplacements et les repas. « Bon, ce n'est pas un salaire mirobolant, mais ce n'est pas si mal pour un début, non ? » a-t-il ajouté en souriant.

Deux cents dollars, c'était plus que je n'avais jamais gagné de ma vie, c'était en fait ce que gagnait l'oncle Emilio, sans compter les pourboires. Je ne me rappelle pas ce que j'ai alors répondu à De Rivera, mais en revanche

je me souviens très bien de l'odeur qui régnait dans le bureau, mélange de vieux papier et de classeurs couverts de poussière, de mégots de cigarettes et de relents de café, qui s'était incrustée là depuis des années, et j'ai souri. Adieu l'atelier de Parra, adieu les cours, l'autre visage de ma vie s'offrait à moi. Ce soir-là, en quittant le bureau de De Rivera et en empruntant le long couloir, j'ai reconnu, sous les éclairages, le gros Saúl Vegas qui sortait au trot du bureau de *Grand Large*, chargé d'une pile de documents, les lunettes remontées sur le front. Il m'a aussitôt demandé si je reprenais du service. Je lui ai répondu que je commençais vendredi.

– Ce que tu as vécu ici l'été dernier n'a été qu'une partie de campagne, mon gars. Maintenant, prépare-toi au massacre.

L'hyperbole qui caractérisait le langage de Vegas m'a fait rire sur le chemin du retour à la maison, mais le fait est qu'il ne se trompait pas. Le vendredi, après les exclamations de Tito Najarro, tout à sa joie de me voir de retour, et l'accueil plus formel mais chaleureux de Silvio, Vegas m'a enseveli sous une montagne de travail : tout allait très vite, et il arrivait toujours essoufflé aux réunions du vendredi. « Qui allons-nous traîner dans la boue cette semaine ? » criait-il en faisant irruption dans le bureau. Deux jours plus tôt, on avait découvert que le ministre de l'Intérieur vendait des maisons. Quelles étaient les implications politiques ? Que se passait-il ? « Ce n'est pas un sujet ! grognait-il, en éclatant aussitôt de rire. L'Ogre va nous tuer ! » Ce premier après-midi, le retour au magazine a été un pur plaisir : appels urgents que Vegas passait aux membres du Congrès qui étaient de ses amis, arrivée en flèche de Rossi qui venait échanger les dernières nouvelles avec Vegas, consultations entre eux deux et le gros Balboa pour choisir les sujets irréfutables qu'ils allaient présenter au directeur. Le fils de ce dernier est arrivé et a convoqué tout le monde en réunion, et pendant que Silvio et Vegas sortaient armés de carnets et du dernier numéro, je me suis mis à éplucher les journaux pour m'immerger dans l'actualité pendant que Tito me posait des questions sur l'année qui venait de s'écouler. Il riait et voulait savoir si j'avais une petite amie ou un petit ami, quelles conneries j'avais bien pu faire à l'université, et si j'avais encore ma bourse. Quand il sortit et que je fus pour la première fois de la journée seul dans le bureau, je constatai que les caricatures de Borges et de Cortázar étaient toujours à leur place, et qu'ils me regardaient à travers le verre. Personne n'avait occupé cette table pendant mon absence, et rien ne semblait avoir changé, si ce n'était qu'à présent je savais à peu près

exactement où j’étais. Les cris du directeur, qui tempêtait non loin de là, me furent familiers.

Mes textes commencèrent à paraître au cours des premières semaines de janvier. C’étaient de longs passages que Vegas incluait dans ses articles politiques, parfois des encadrés indépendants et complémentaires du sujet traité. Très vite, et tout naturellement, je suis devenu son limier. Vegas faisait irruption dans le bureau le vendredi avec mille choses à faire, je recevais ses instructions et je filais en ville pour aller interviewer un membre du Congrès, tel ou tel expert, un ex-ministre, et je lui rapportais les informations que je recueillais minutieusement. J’écrivais mes textes avec plus d’assurance que l’année précédente et, après les lui avoir remis, je m’asseyais à côté de lui, alors que la nuit était tombée depuis longtemps, pour voir comment il les éditait sans jamais manquer de pousser de profonds soupirs devant le moniteur. Pour récompenser ma ténacité, Vegas se mit un jour à m’enseigner ce qu’il savait, ou une partie de ce qu’il savait : moyens d’employer efficacement les qualificatifs, d’attribuer les déclarations de nos sources ou de synthétiser une grande quantité d’informations, tournures rhétoriques pour bien amorcer un paragraphe, manière irréfutable de conclure. Quand il avait inclus mon texte dans un éditorial, je m’asseyais à mon bureau, sortait les magazines archivés disponibles et je passais le reste de la soirée à lire les exemplaires des années et des décennies précédentes en attendant que Vegas me demande un travail urgent – appeler tel ou tel homme politique, vérifier une révélation, chercher un ancien numéro du magazine – et je découvrais entre-temps les textes, les entretiens et les comptes-rendus encore puérils de journalistes désormais éminents dans d’autres organes de presse, ou devenus depuis un de ces éditeurs de *Proceso* qui éveillaient en moi le plus grand respect quand je les croisais ici ou là au siège du magazine.

Grâce à ces lectures nocturnes, dans le silence de ce bureau un peu décati du centre de Lima, en attendant que le jour poigne et que je puisse rentrer chez moi par le premier bus, j’ai appris une bonne partie de ce qui devait faire de moi, plus tard, un journaliste. Je lisais beaucoup pendant les moments d’accalmie de ces bouclages d’aube, et je m’imaginais les anciens rédacteurs de *Proceso* dans des moments semblables, avec les mêmes silences et les mêmes appels de nuit, les mêmes tasses de café et les mêmes cigarettes, un déferlement de cris pareil à celui qui courait présentement dans les couloirs en tous sens, les éclats de voix des conversations animées

aux petites heures de la nuit, tout ce qui se gravait dans mon esprit, les premiers jours du nouvel été d'apprentissage, une fois que la fatigue avait gagné la partie et que je m'endormais la tête sur une table ou allongé sur le canapé de cuir du bureau, et que je me réveillais d'un sommeil agité, ankylosé par une mauvaise position, dans le noir, parce que Vegas était parti en éteignant les lampes. Alors, je me levais et ne trouvais plus autour de moi que mégots, papiers en désordre et tasses de café vides. Je sortais, marchais tel un zombie dans les rues désertes de la Lima du point du jour où tout danger avait cessé de menacer, et me dirigeais vers la Plaza Mayor et le pont de pierre, où je prenais le bus qui me conduisait chez moi, rompu corps et âme.

Ce dévouement a fini par porter ses fruits. Au bout de quelques semaines de pratique, j'étais tellement familiarisé avec le style du magazine que, même si j'étais toujours stagiaire, je publiais presque régulièrement des articles indépendants dans les pages de la rubrique politique, en même temps que je fournissais un nombre non négligeable de brèves à Silvio pour sa chronique. En outre, le lundi, Rossi me convoquait dans son bureau et me demandait de « traduire en espagnol » les passages inintelligibles des indiscrétions policières que le gros Balboa rapportait en prétendant les faire passer pour des informations de journaliste. J'effectuais tous ces devoirs avec énergie et concentration. J'allais maintenant sans astreinte d'un bureau à l'autre du magazine, dont je connaissais désormais à peu près tous les secteurs, y compris le culturel. Je m'étais organisé de manière telle que je pouvais faire toutes ces choses avec assez d'efficacité.

Je mentirais pourtant si je disais que toutes ces tâches avaient pour moi la même importance. À vrai dire, je me prenais d'un intérêt jaloux pour les brèves où figurait mon nom. Rien de ce que je pouvais faire de la semaine n'avait autant d'importance pour moi que le travail d'édition que Saúl Vegas leur consacrait sur le petit Mac du bureau. Tout ce qui faisait alors ma vie dépendait directement du résultat de cette confrontation. Il n'empêche que je n'ai jamais pu savoir avec certitude à quel moment, au cours de ces bouclages, Vegas s'est aperçu que je voulais devenir écrivain. Je n'étais d'ailleurs même pas capable de me fixer un tel objectif, à ce moment-là.

Je sais très bien ce qui a déclenché une discussion à ce sujet, lors de ma première mission hors de Lima : le gouvernement réélu de notre président

dictatorial avait décidé de privatiser toute la production pétrolière péruvienne, dont la raffinerie de Talara, dans la région de Piura. Une grande tension y régnait : les employés avaient déclaré qu'ils défendraient les biens nationaux jusqu'à la mort. Je devais y aller, il y a là une « histoire », m'a dit Vegas.

– Il nous faut des détails, mon vieux, a-t-il bramé alors que je sortais de son bureau. Pas seulement de l'info pure et dure, mais de la couleur, de l'expressivité, du pris sur le vif, quoi.

Il ne m'a rien dit d'autre. J'ai lu tout ce que j'ai pu trouver sur le sujet, et en partant vers le Nord je n'étais plus qu'un paquet de nerfs angoissé. J'ai observé tout ce que j'ai pu jusqu'à épuisement, j'ai tout noté, même l'inutilisable. Il ne s'est pas passé ce à quoi l'on s'attendait ce week-end-là – la ville était d'un calme de défunte –, mais je suis allé chez plusieurs employés de la raffinerie afin de les interroger sur leurs conditions de vie et la manière dont ils s'organisaient pour lutter contre la privatisation. J'ai écouté, noté et enregistré toutes leurs revendications. De retour à Lima, le lundi en fin de matinée, Vegas m'a envoyé interviewer des experts et, le mardi, à la même heure, il m'a demandé de couvrir les pourparlers entre les délégués des travailleurs et le ministre de l'Énergie et des Mines. De retour au bureau, le mardi soir, j'ai écrit mon compte-rendu d'un trait. Il commençait ainsi :

> Le problème de la privatisation de l'entreprise péruvienne Petróleos del Perú continue de faire des étincelles, au point que l'on s'attend à ce qu'éclate un incendie gigantesque. Tout semble ne plus tenir qu'à un fil. Cette semaine, le Premier ministre Alberto Pandolfi a rencontré les dirigeants syndicaux de la ville de Talara pour négocier les conditions de la reprise…

– Ça ne vaut pas un clou, a lancé Vegas en arrêtant de lire. On ne peut rien faire de ça. Tu l'as écrit avec un cœur de glace.

– C'est pourtant construit comme les amorces des brèves, monsieur Vegas, lui ai-je répondu, sur la défensive. Il y a là toutes les informations…

– Écrase, mon gars. C'est un texte que n'importe quel journaliste aurait pu écrire le cul vissé sur sa chaise en passant quelques coups de fil.

Vegas s'est tu et j'ai ravalé ce que je voulais dire en regardant ses lunettes presque collées à l'écran, ses doigts qui faisaient défiler le texte.

– On ne sent pas que tu as été là-bas, tu comprends ? C'est comme si on ne t'y avait pas envoyé.

– Je me suis entretenu avec les travailleurs de Talara, ai-je avancé mollement pour me défendre. Il y a là leurs déclarations, je cite les documents qu'ils m'ont remis.

– Je t'ai demandé un reportage, vieux. Un re-por-ta-ge. Je veux que tu me racontes une histoire, c'est si dur à comprendre ? Je veux que tu me peignes un conflit, que tu m'écrives un drame. Ce texte, là, c'est de l'info, et le lecteur en a largement assez avec les pensums qu'écrit Hilario dans *Economía*. Je veux une image forte pour commencer, comme si c'était le début d'un film. Un type qui a assez de couilles pour lever le poing, ou sur lequel on braque une arme, ou qui tringle la femme de son pote, enfin, quelque chose. Un truc qu'on lit dans les bons romans, c'est clair, cette fois ? Allez, au travail. Je sors manger un morceau. Et que ça saute !

Assis devant l'ordinateur comme un chat sur la braise, l'appétit coupé et sans la moindre envie de fermer l'œil, j'ai reconsidéré ce que j'avais pu voir et entendre pendant mon voyage et après mon retour à Lima. Si Vegas m'avait demandé d'écrire « comme dans un roman », c'était parce qu'il me faisait confiance, me suis-je dit. Je pouvais me fier à lui et ne plus douter de moi. J'éprouvais une sorte de colère et un désir effréné de faire mes preuves qui m'ont poussé à écrire comme si j'engageais une course contre la montre et, tandis que la violence montait en moi avec l'excitation, je grillais cigarette sur cigarette et buvais tasse de café sur tasse de café quand je croyais sentir la concentration me faire défaut, si bien que vers une heure du matin, complètement fébrile, j'ai mis le point final. Vegas s'est assis devant mon nouveau texte.

> Mardi dernier, 14 janvier, à six heures du matin, portant encore les marques de fatigue du long et pénible voyage en autocar qui les a conduits en quatorze heures de Talara à Lima, les dirigeants syndicaux Justo Ordinola et Marcial Aguirre sont arrivés devant la porte du ministère de l'Énergie et des Mines dans une tentative désespérée d'être reçus. La structure monumentale de l'édifice contrastait violemment avec la silhouette de ces deux hommes qui, deux jours auparavant, au siège quasi ruiné du syndicat des travailleurs, avaient fait devant leurs familles et leurs collègues le serment de s'opposer aux machinations que pourraient ourdir le ministre et ses conseillers. Toutefois, ce matin-là, ils semblaient disposés à céder…

– C'est trop long pour une accroche, mais c'est autre chose, a dit le gros en souriant, satisfait. Trouve un bon titre.

En sortant dans le couloir, j'aurais pu embrasser la première personne qui se serait trouvée sur mon chemin. Quelque chose avait évolué entre Vegas et moi, et j'ai commencé à changer de point de vue. Il a relu mon reportage,

approuvé mon titre, écrit le chapeau, et s'est relancé dans sa routine impitoyable de rédacteur en chef de la rubrique d'actualité politique. Une fois mon texte et celui de Najarro édités, il passait avec nous au secteur graphique pour contrôler le montage de ses pages, puis allait se rasseoir vers deux heures du matin pour se battre avec les informations économiques de Pepe Hilario, qui étaient sa croix. Vegas invitait Hilario à prendre place à côté de lui comme s'il s'adressait à un écolier, et il le harcelait de questions jusqu'à ce que les données techniques soient tirées au clair, hors de la gangue de la syntaxe tarabiscotée de son collaborateur. Cette épreuve terminée, il se rendait dans le bureau du directeur pour la dernière réunion du bouclage, qui pouvait durer une heure, et à laquelle participaient aussi, mine défaite, Rossi, De Rivera et Carranza. À près de quatre heures du matin, quand la plupart des rédacteurs avaient quitté l'immeuble et rentraient chez eux, il s'asseyait de nouveau devant son ordinateur pour rédiger enfin son éditorial.

Pendant ces nuits où je voyais Vegas écrire d'un seul jet des textes cinq à six fois plus longs que les miens, je me demandais comment un homme si intelligent et avec son sens de l'humour, sa richesse lexicale et son expérience pouvait vouer ses capacités à ces énormes éditoriaux politiques délicieusement écrits, qu'il ne signait pas, au lieu de se lancer dans un roman. Jamais je n'ai pu trouver de réponse à cette question. Bien des années après ces nuits d'insomnie dans les bureaux de *Proceso,* alors que Saúl Vegas était devenu une grande voix de la radio la plus importante du pays et l'un des journalistes les plus influents et les mieux payés du Pérou, je l'ai interviewé en tant que rédacteur de la revue *Semana* et, sans crier gare, en aparté, il m'a laissé voir à quel point l'écriture était importante pour lui.

– As-tu enfin écrit quelque chose ? m'a-t-il demandé après avoir invité le photographe de ma revue à prendre un verre de vin pour faciliter le contact.

– Pas encore, Saúl, lui ai-je répondu (il y avait alors longtemps que je ne lui donnais plus du « monsieur Vegas », mais que je l'appelais simplement par son prénom).

– Eh bien, arrête de déconner et écris, mon vieux, m'a-t-il dit. Le journalisme va te tuer comme il nous a tous tués.

J'ai vu Vegas mourir bien des fois au cours des longues nuits de ces années lointaines. Il m'est arrivé de me réveiller sur le canapé du bureau et,

en le voyant travailler, d'avoir la certitude d'être témoin d'un moment exceptionnel, inoubliable. Je le voyais se rapprocher de l'écran lunettes levées dans ses cheveux gris pour relire une phrase, ou examiner un document ou des textes d'archives posés à côté de lui, cette fois avec les lunettes à leur place. Parfois, il s'immobilisait brusquement pour vérifier une donnée, retrouver une source, passer un coup de fil et demander un vieux numéro du magazine, puis se rasseyait après avoir tiré sur ses bretelles et se remettait à écrire sans plus s'interrompre, imperturbable, absorbé en lui-même sous la lumière pâle du tube fluorescent. Aux profonds soupirs de satisfaction qu'il poussait de temps en temps, je croyais deviner qu'il avait terminé un paragraphe. Pas une seule fois je ne l'ai vu revenir sur un passage achevé. Si rien ne venait le distraire, il ne s'arrêtait pas avant le point final. Il lui arrivait d'éclater brusquement de rire, d'un rire clair, souvent cruel, qui me réveillait parfois. Je le voyais emporter sa disquette pour que les graphistes insèrent son texte au montage et je savais alors qu'il rentrait chez lui le bouclage terminé, pour le repos du mercredi, et que je ne le reverrais que le vendredi suivant.

Mais cette routine a cessé la nuit où j'ai écrit ma première « histoire » sur Talara. Il a pris la disquette sur laquelle il avait enregistré son éditorial, s'est approché du canapé, et m'a secoué.

– Allez, viens, mon vieux. Lève-toi. Je te ramène chez toi.

Je l'ai remercié et me suis levé. C'était la première fois que je quittais les locaux du magazine avec Vegas et la première aussi que j'étais fier d'être ce que j'étais. Sortir avec lui en disant au revoir aux rares rédacteurs encore au travail, c'était comme un rêve devenu réalité. Je n'étais plus un stagiaire, ce que j'avais obtenu en écrivant. Dès lors, après chaque bouclage, à l'aube de chaque mercredi, Vegas et moi empruntions ensemble la Vía Expresa – lui au volant, moi à côté de lui – et nous roulions dans la ville qui commençait à s'éveiller. Je n'ai pas oublié ces courts voyages. Pour exorciser la tension arrivée à son point culminant au cours des heures précédentes, Vegas mettait de la musique d'opéra dans le lecteur du tableau de bord, et répondait aimablement aux questions que je posais sur les autres éditeurs et les jeunes journalistes de *Proceso*, les écrivains et les grands hommes de l'histoire du Pérou. Nos conversations étaient brèves, elles duraient le temps d'aller du centre de Lima à la première sortie de l'avenue Javier Prado, où Vegas me laissait dans un endroit sûr avant de continuer sa route

vers le quartier de Miraflores, où il vivait. Une fois descendu de la voiture, en attendant le bus, je me posais des questions absurdes, par exemple quelles pouvaient être les dimensions de la bibliothèque de Vegas, quelle éducation il avait donnée à son fils. Parfois, mes pensées allaient à l'oncle Emilio, à qui je racontais, dès que je le pouvais, tout ce qui m'arrivait, et je devais alors retenir mon émotion en arrivant sous son toit.

Pendant tout le reste de l'été, en me rapprochant de chez moi après le bouclage, Vegas ne manqua jamais de me faire entendre que je pourrais être son complice à la rédaction de *Proceso,* et son jeune ami. Je le compris la nuit où un garçon des archives qui avait à peu près le même âge que moi lui apporta un dossier avec des extraits de presse qui ne correspondaient pas aux années demandées.

– Tu bosses comme un sabot ! lui lança Vegas en prenant la voix caverneuse qui m'avait fait frémir. Je vais en parler au directeur ! Tu te fous de ma gueule !

Le garçon se répandit en excuses, blanc comme un linge, et Vegas, après avoir hésité, prit un air magnanime pour lui dire qu'il pouvait partir, que pour cette fois il passerait là-dessus, mais qu'à la prochaine il ne le raterait pas. Le garçon en resta comme paralysé de saisissement. Vegas marmotta quelques propos inintelligibles et se replongea dans ses documents. Je me replongeai dans les miens, de peur qu'il ne décharge sur moi sa colère. Quand le garçon sortit brusquement en silence, je levai les yeux sur Vegas. Il me regardait avec une expression malicieuse et irrésistible par-dessus ses lunettes d'écaille.

– Tu as vu la tête de con qu'il a faite ? m'a-t-il dit, et nous avons ri de bon cœur.

Avec le temps, m'est revenu ce que Tito Najarro m'avait dit le jour de mon arrivée au *Proceso*. Vegas était en fait un galopin enchanteur, qui vous faisait rire pour vous manifester son affection, mais adorait jouer le rôle du ronchon et du vieil acariâtre. C'était la première fois que je me frottais à un caractère de cette trempe. Ceux qui ne le connaissaient pas le redoutaient, surtout les graphistes, un groupe de types assez jeunes qui assemblaient les photos et les textes avant d'envoyer les pages en préimpression. On ne chômait pas lors du bouclage du mardi soir, et le rédacteur en chef devait souvent s'asseoir à côté du graphiste pour s'assurer que le montage était correct, ôter parfois quelques mots de trop, ou en ajouter quelques-uns

quand il en manquait. Aucun graphiste, évidemment, n'aimait avoir sur le dos, même pour un instant, le gros Saúl. L'écriture de Vegas, plutôt baroque et fluviale, excédait souvent le nombre de signes prévu. Quand, peu avant l'aube, il montait au secteur graphique les cheveux en bataille, la chemise hors du pantalon, les bretelles pendant sur l'épaule et d'une humeur massacrante, il ne fallait pas lui demander de faire une coupure dans son texte : c'était se condamner à plonger dans une eau infestée de requins. J'étais parfois à côté, en train d'ajuster mes textes ou d'insérer une légende sous une illustration de mon article, et je voyais la victime de la semaine suer d'abondance auprès de mon chef en s'efforçant de lui suggérer une coupe d'une manière aussi subtile que possible. Une nuit mémorable, quand le graphiste de service lui dit qu'il avait réduit la photo autant qu'il l'avait pu et qu'il était indispensable de supprimer au moins deux cent cinquante caractères, Vegas resta un moment silencieux à regarder fixement son interlocuteur.

– Dis-moi, maraud, fit-il enfin en ce qui parut être tout d'abord un murmure, as-tu lu la Bible ?

Le garçon ouvrit les yeux comme des soucoupes.

– Pardon, monsieur Vegas ?

– Je te demande si tu as lu la Bible, maroufle ?

(J'adorais entendre Vegas traiter les gens de « malotrus », « paltoquets », « pignoufs », « faquins »).

– Oui, monsieur Vegas.

– Peux-tu te rappeler, alors, ce que disent les premières lignes de la Genèse ?

Le garçon resta muet.

– Au commencement était le Verbe ! s'écria Vegas, en me cherchant des yeux et en m'adressant un sourire. Tu saisis ? La parole avant tout ! Après elle, et seulement après elle, viennent toutes ces fanfreluches de photos et autres illustrations, toute cette poudre aux yeux sur laquelle s'extasient les exécuteurs comme toi. Parce que oui, monsieur le butor, c'est toi et tes semblables qui couchez la parole sur le billot. Alors, fais de ce texte ce que tu veux, mais sans moi. Je me tire de cette porcherie, tu m'entends ? Je ne souffrirai pas de rester ici une minute de plus. Quittons cette bauge, Lisboa.

Il en allait presque toujours ainsi. Vegas faisait son grand numéro de fin de nuit avant d'abandonner le navire. Ce soir-là, je l'ai suivi rapidement dans l'escalier, nous sommes entrés dans notre bureau, il a fourré en vitesse ses affaires dans sa mallette, nous avons filé vers l'ascenseur et, au moment où nous sortions de la cabine, nous avons entendu la voix du directeur résonner, tonitruante, quelque part dans la rédaction.

– Veeegas ! Veeeeeegas !

En de pareils moments, j'aurais donné ma vie pour Saúl. « Fonçons, vieux », m'a-t-il dit et, avec un sourire d'adolescent, il s'est précipité dans l'ombre en direction de la sortie, pour échapper aux appels toujours plus proches et plus retentissants du directeur, et je l'ai suivi, avec autant de peur que d'amusement.

– Ne laissez pas sortir Vegas ! hurlait l'Ogre, au loin. De Riveraaa !

Pendant les fuites comme celle-ci, je sortais le premier dans la rue pour m'assurer que la silhouette du directeur n'apparaissait à aucune fenêtre de la rédaction, puis j'appelais Vegas, qui sortait à son tour, nous rasions les murs pour ne pas être vus et nous traversions la rue comme nous pouvions pour gagner le parking.

– S'ils veulent de grandes photos, alors qu'ils fassent eux-mêmes les coupures, ou que l'Ogre supprime ce qu'ils veulent, grogna Vegas en démarrant, avant de rigoler. Au point où nous en sommes, laisse-moi te dire qu'ils me les cassent.

– Un bouclage de moins, don Saúl, ai-je fait, aussi lessivé que lui.

– Tu l'as dit, vieux. Un bouclage de moins.

Il a appuyé sur l'accélérateur et la voiture a filé en direction de la Vía Expresa.

Quand, la semaine suivante, Vegas m'a chargé d'écrire une chronique sur une journée à la Casa del Pueblo, le siège du parti apriste – l'Alliance populaire révolutionnaire américaine – qui avait été en pleine effervescence à la fin des années quatre-vingt et qui ressemblait désormais à une maison hantée, je l'ai fait en me disant que s'il m'avait confié cette tâche, c'était parce que j'étais « à moitié écrivain ». À partir de là, j'ai donné à mes reportages un ton plus narratif, en veillant à y intégrer des descriptions, des observations, des dialogues, et j'ai découvert avec plaisir que ce genre de travail m'enchantait. Quand, pendant les bouclages, je consultais les vieux

numéros du magazine, je m'intéressais maintenant aux pages culturelles que j'avais jusqu'alors négligées. C'est ainsi que j'ai trouvé dans celles des années quatre-vingt des textes écrits par De Rivera, alors simple rédacteur, et Vegas, à qui j'en ai parlé, m'a appris qu'ils avaient été rassemblés dans un formidable recueil de chroniques et de reportages intitulé *Anguille sous roche*. Je me suis procuré ce livre, je l'ai dévoré sans en laisser une miette et j'ai commencé à considérer mon travail hebdomadaire d'un autre œil, en envisageant sérieusement de devenir un jour un écrivain à part entière, sans abandonner le journalisme.

J'ai également considéré d'un autre œil De Rivera, que je croisais de temps en temps à la rédaction, et chaque fois que je l'observais pendant les bras de fer qui opposaient parfois les uns et les autres, je trouvais à son aspect, à ses manières quelque chose de frappant qui rendait tout ce qui l'entourait plutôt gris, petit, misérable. C'était l'homme le plus grand de la rédaction, celui qui avait la peau la plus claire, les traits les plus réguliers, et qui restait le plus élégant, même aux moments les plus durs des bouclages. Il était aussi celui qui s'habillait avec le plus de goût et faisait songer à un personnage de Scott Fitzgerald égaré dans la pollution et le désordre de Lima, auxquels il se serait adapté. Le plus surprenant était encore de le voir au volant de sa Mercedes rouge décapotable, indifférent au smog, aux marchands ambulants et au chaos des rues d'une ville qui avait un petit air de Calcutta.

Cet été-là, il m'est apparu que cet homme avait trouvé moyen de rester indemne et relativement raisonnable dans la nef des fous qu'était *Proceso* en 1996. Par exemple, il était le seul de toute l'équipe du magazine capable de désamorcer les emportements méphistophéliques du directeur et de lui opposer des arguments dans les choix à faire – publication de telle photo en couverture, de tel titre, ou de tel compte-rendu – sur des chapitres considérés d'un commun accord comme réservés au génie incontesté du directeur. Deux fois, j'ai pu les observer pendant qu'ils prenaient une décision dans une petite salle du secteur graphique où l'on épinglait sur des panneaux de liège des agrandissements photos afin d'avoir une idée plus précise de la présentation visuelle de certains articles très importants, entre autres ceux de Vegas. Entendre notre directeur parler sur un ton posé, voire doucement, quand il s'adressait à son adjoint tenait du surnaturel.

C’est ainsi que mon admiration n’est plus allée seulement à Vegas, mais aussi à De Rivera. Par la suite, j’ai appris que ce dernier avait été un grand directeur de programmes d’actualité à la télévision, que sa réputation de séducteur n’était plus à faire et qu’il était une figure des soirées mondaines liméniennes. Tout cela, bien entendu, m’a paru magnifique, mais ce qui m’a véritablement impressionné a été d’apprendre que le court roman et les deux recueils de nouvelles qui lui avaient valu une certaine notoriété au Pérou avaient été écrits alors qu’il travaillait à *Proceso* et que plusieurs de ses personnages étaient des journalistes qui vivaient des expériences similaires aux miennes dans l’immeuble de la rue Camaná, aussi n’ai-je jamais plus considéré ce qui m’y entourait ni vécu les bouclages de la même manière.

Bien des choses que j’apprenais sur De Rivera me venaient de Tito Najarro, qui me les racontait pendant les pauses ou les déjeuners hâtifs du lundi et du mardi, l’œil brillant d’excitation et de désir. Il me parlait des conquêtes de De Rivera et de ses aventures, de ses mondanités et de ses manœuvres de séducteur, si bien que je veillais à garder mon sérieux quand je croisais notre sous-directeur dans un couloir ou allais dans son bureau pour régler une affaire sérieuse. Il ne manquait jamais, alors, de m’adresser son sourire photogénique et de me demander de transmettre ses salutations à « mon père ».

Un soir, Tito Najarro est arrivé agité au bureau et m’a fait signe qu’il avait quelque chose à me dire en particulier. Sans ôter les verres fumés à travers lesquels il reluquait avidement les adolescents dans les rues, il m’a raconté que *La Industria*, le journal le plus puissant du pays, avait offert au sous-directeur de *Proceso* de diriger toutes ses publications périodiques, parmi lesquelles la revue *Semana*, pour une somme tout à fait exorbitante dans le milieu de la presse péruvienne. J’étais sûr que De Rivera n’avait pas accepté une telle proposition, et je l’ai dit à Tito, qui m’a aussitôt répondu que c’était déjà fait, après quoi il m’a révélé le chiffre de l’avance sur contrat que De Rivera avait reçue. « Nous avons tous un prix », a fait Tito avec un rire espiègle. Quand il a vu la déception se peindre sur mon visage, il a ajouté, sans doute pour me consoler, que par attachement au magazine, le sous-directeur avait renoncé à réclamer tout ce qu’on lui devait à *Proceso*.

– Il est encore là pour une quinzaine, a-t-il précisé.

Le départ de De Rivera fut pour moi douloureux et je me rends aujourd'hui compte que d'une certaine manière il a mis fin à mon expérience au magazine. Pendant les jours qui ont suivi l'annonce de son départ, j'ai travaillé avec une nette impression d'être perdu et mal dans ma peau, comme si mon noyau familial venait brusquement d'éclater. Incapable de me concentrer, je ne pouvais pas rester en place. Une nuit de bouclage, n'y tenant plus, j'ai demandé à Vegas de m'expliquer les raisons du départ de De Rivera. Je ne comprenais pas, lui ai-je dit, comment un tel journaliste avait pu quitter le magazine pour entrer dans un groupe aussi terne et aussi peu indépendant que celui de *La Industria* et nous laisser tous tomber. Ce matin-là, Vegas conduisait sans hâte sur la promenade des Héroes Navales et l'intransigeance avec laquelle j'avais exprimé mon point de vue l'a fait sourire. Il comprenait mon sentiment, m'a-t-il dit, mais avec le temps les choses deviennent plus complexes que je ne pouvais le voir à mon âge. J'ai voulu savoir à quoi il pensait exactement, mais il n'a pas voulu s'expliquer davantage. Je n'ai plus rien dit, et Vegas non plus. Après quelques longues secondes, Vegas m'a brusquement demandé si j'avais perçu les deux cents dollars de salaire que l'on m'avait promis. Je l'ai regardé et lui ai répondu que non.

Alors s'est produit ce qui me pousse à reconstituer maintenant le déroulement de l'échange entre Vegas et moi : sur ma réponse, il a regardé fixement devant lui la Vía Expresa déserte, ensuite il a eu un mouvement de tête et une expression dubitative, puis il a allumé une cigarette, ce qu'il n'avait encore jamais fait au volant. C'était vrai : je n'avais pas encore été payé, mais j'imaginais que l'on me donnerait la totalité de mon dû en une seule fois, avant que je retourne à l'université, ce qui me permettrait d'acheter quelques chemises, une ou deux paires de chaussures et des livres. Je savais que pendant les semaines précédentes Vegas avait un peu gonflé mes défraiements, en présentant comme des rendez-vous réels de simples appels téléphoniques, et qu'il avait même inventé deux déplacements dans la région de Lima pour arrondir la somme que l'on me devait encore.

– Dans le fond, De Rivera a bien fait, a-t-il dit brusquement, brisant le silence. Nous devrions tous laisser tomber cette vie de hiboux que nous menons pour des clopinettes.

Je me suis avisé que Vegas ne parlait pas spécialement pour ma gouverne, mais aussi pour la sienne. Je ne sais où j'ai trouvé le courage de

lui dire que je n'étais pas d'accord. *Proceso* était extraordinaire, avec lui, De Rivera, Rossi, Balboa, Silvio… Ils formaient, nous formions, une grande équipe. Sur ce, je me suis tu.

Vegas a tiré sur sa cigarette, le regard de nouveau posé sur la voie déserte qui s'ouvrait devant nous comme s'il somnolait, mais il a soudain respiré profondément, a paru revenir à la réalité pour m'expliquer, non sans une certaine lassitude, que De Rivera avait bien fait parce qu'il serait payé régulièrement, travaillerait dans une atmosphère plus tranquille et, surtout, il aurait le temps de se consacrer à ce qu'il aimait vraiment. À ces mots, comme si une association d'idées l'inspirait, Vegas m'a posé une question abrupte.

– Tu veux être écrivain toi aussi, pas vrai, Lisboa ?

– Je ne sais pas encore, don Saúl, lui ai-je répondu, un peu honteux.

Nous sommes restés muets pendant quelques secondes.

– Écoute, Gabriel, a alors dit Vegas sur un ton un peu plus résolu, je ne sais pas si tu veux être écrivain, mais si c'est le cas, tu devrais te le dire, tu comprends ? Tu devrais te le dire chaque jour. Te dire que tu veux être ce que tu as décidé d'être… Sais-tu ce qui se passe, mon gars ? C'est qu'il y en a beaucoup, là-dedans, dans l'immeuble que nous venons de quitter, et dans les autres rédactions de journaux ou d'autres organes de presse, qui n'osent jamais se dire ce qu'ils désirent vraiment faire. Tu ne dois jamais tomber dans ce piège, vieux, jamais cesser de te dire tes vérités.

Je n'ai su que lui répondre et, sans doute parce que rien ne me venait à l'esprit, j'ai osé lui poser une question.

– Vous avez vous aussi voulu être écrivain, n'est-ce pas, don Saúl ?

Ce fut comme si le temps s'arrêtait. Je revois encore le profil de Vegas, son regard rivé sur la route, les contours noirs du Stade national qui se découpaient sur le ciel pâlissant. Moi aussi je regardais la voie déserte, les rambardes bleues et jaunes des hauts murs qui la flanquent, les fleurs couchées des terre-pleins.

– Je l'ai voulu, jusqu'au jour où j'ai lu *Guerre et Paix*. J'ai alors compris que tout ce que je pourrais écrire n'arriverait jamais à la cheville de ce roman-là.

Les lignes au sol disparaissaient sous la voiture, le ciel s'éclairait.

– Et quand j’ai lu Borges, je me suis rendu compte que si nous nous y mettions tous, nous pourrions à peine écrire un seul de ses livres. Le journalisme me permet d’écrire quelques pages, sans plus. Vouloir être l’auteur d’un livre exclusivement mien est trop prétentieux pour moi.

J’aurais voulu dire quelque chose, mais je n’ai pas pu.

Vegas a alors remarqué qu’il avait laissé passer la sortie que nous prenions d’habitude, et il a pris la suivante, celle qui conduit à l’avenue Aramburú. Il s’est garé, a déverrouillé les portières et m’a dit au revoir. Le lendemain nous attendait le rude travail d’une nouvelle nuit de bouclage. Je lui ai serré la main et je suis sorti de la voiture. J’ai refermé la portière et, au moment où j’allais me retourner, Vegas s’est penché à la fenêtre du côté où je m’asseyais.

– La vérité, c’est que je n’ai jamais essayé. Par lâcheté, a-t-il dit, une main agrippée à l’enchâssement de la vitre. C’est ça la vérité.

Un instant plus tard, il démarrait. Jamais plus, de tout le reste de l’été, Vegas et moi n’avons reparlé d’écriture.

OceanofPDF.com

9

Je ne recevais toujours pas les deux cents dollars mensuels que me devait *Proceso*, mais les bons de transport et les notes de frais que gonflait Vegas me permettaient de me déplacer, d'acheter des livres d'occasion, de sortir, pour aller voir un film ou Santiago Montero. Nous nous retrouvions le vendredi ou le samedi, quand, sans bouclage dans l'immédiat, l'approche de la nuit n'était pas pour moi synonyme d'angoisse. En compagnie de Santiago, j'oubliais ce dans quoi je trempais toutes les semaines – l'odeur de renfermé du bureau, l'humeur viciée des nouvelles et le scandale des corruptions – et je découvrais un autre monde. Parce que, contrairement aux journalistes que Vegas m'avait donnés en exemples à ne pas suivre, Montero, tout à fait étranger aux événements du Pérou et d'ailleurs, semblait se vouer corps et âme à ce qu'il avait décidé d'être. Âgé de près de vingt-trois ans, il n'avait qu'une urgence : rassembler les ressources et le courage nécessaires pour affronter la vie précaire qu'annonçait sa décision de se consacrer à la poésie. Comme il ne s'intéressait guère qu'à l'art et à la poésie, mes inquiétudes concernant mon avenir à l'université et le remboursement du prêt universitaire qui m'avait été accordé devenaient en sa présence des vétilles, dont je me gardais bien de parler. Montero vivait dans une autre réalité pour laquelle j'aurais donné n'importe quoi. Quand j'allais le voir, je le trouvais en train de traduire des poètes nord-américains de la seconde moitié du xx^{e} siècle qu'au Pérou seul Mateo Ramírez Ganoza connaissait bien. Il passait ses soirées à regarder des films sur un lecteur de cassettes VHS, courait les vernissages et était fasciné par les trouvailles lyriques des paroliers du rock argentin des années soixante-dix.

Santiago me faisait écouter de la musique sur la chaîne de son salon, et je percevais l'importance que ces découvertes allaient avoir pour moi. Quand il citait un artiste que je ne connaissais pas, je l'interrompais : l'album blanc des Beatles ? Bob Dylan ? Leonard Cohen ? Dylan, oui ça me disait quelque chose. En m'entendant, Montero ouvrait de grands yeux, complètement dérouté. Une cigarette entre les doigts, il jouait le scandalisé

sans grande conviction, mais l'éclat de ses yeux ne m'échappait pas. Enfin, il pouvait montrer à quelqu'un ce qu'il bâtissait dans la solitude depuis des années, un monde dont je ne savais absolument rien et qu'il partageait avec un plaisir d'enfant qui exhibe ses jouets.

En évoquant l'amitié qui nous liait en ces années-là, je me dis que Montero redoutait peut-être l'instabilité de son avenir et s'élançait plus facilement dans le vide en regardant tomber avec lui quelqu'un qui n'était autre que moi. Depuis les Jeux Floraux, j'étais moins un garçon tout juste capable d'écrire une nouvelle passable qu'un casse-cou embarqué avec lui pour une dangereuse aventure. Jamais je n'ai envisagé de le contredire, parce que l'idée qu'il se faisait de nous me plaisait beaucoup : elle me faisait me sentir plus grand et meilleur que je ne croyais l'être. M'a-t-il ainsi convaincu que je pouvais devenir un écrivain ? Ai-je alors commencé à croire au rêve d'une mission créatrice commune ? C'est plus que probable. Le regard fantasque de mon premier ami m'avait donné une place dans le monde.

L'avenir s'annonçait pourtant incertain et difficile, et Montero l'envisageait en de longs monologues hérissés de craintes. Se sentir une vocation, disait-il, c'est une force à l'éclat trompeur, qui a détruit l'esprit et la vie d'innombrables adolescents géniaux taraudés par la souffrance. Il n'exagérait pas : c'était arrivé à presque tous les poètes que j'essayais de lire à ce moment-là. Avec son tee-shirt gris et sa chemise de flanelle à carreaux, le regard absorbé en lui-même, Montero fumait à la sortie du musée de la municipalité de Miraflores en énumérant, à l'appui de ses dires, les poètes péruviens qui avaient connu un triste sort : César Vallejo poussant sa femme à coups de pied pour la faire avorter et se traînant, misérable, dans les rues de Paris ; Martín Adán, devenu alcoolique et fou, passant d'un hôpital psychiatrique à l'autre, regard absent fixé sur l'horizon marin ; José María Eguren terrorisé par un rien, reclus dans sa petite ville portuaire de Barranca comme dans un jardin d'enfants ; Emilio Adolfo Westphalen et Rodrigo Hinostroza soumis à un profond silence et sans le moindre désir de communiquer avec qui que ce soit ; Jorge Eduardo Eielson nu et pleurant de chagrin dans une chambre, à Rome ; Lucho Hernández mort en Argentine sous les roues d'un train ; José Watanabe subsistant péniblement dans une petite maison de San Miguel qui ne lui appartenait même pas ; Antonio Cisneros marchant comme un cinglé dans les rues de

Miraflores aux premières heures du jour, demandant au premier venu de lui payer une bière.

– Et si nous allions à sa rencontre cette nuit ? ai-je proposé.

– Non, a fait sèchement Montero en allumant une autre cigarette et en regardant d'un œil indifférent les voitures rouler le long de l'avenue Larco, dans un de ces moments où il se considérait comme un type en définitive médiocre, qui écrivait parfois quelques poèmes et se faisait battre au concours de poésie dans une université « qui n'avait même pas une faculté de lettres », comme il disait.

– Je ne suis pas vraiment un poète, aucun de nous deux n'est un vrai poète. Il nous manque la folie. Et peut-être devrions-nous nous estimer heureux qu'il en soit ainsi.

Je l'écoutais, à l'autre bout du banc et, loin de m'inquiéter de l'entendre tenir de tels propos, je me sentais bouleversé jusqu'au tréfonds par l'évocation de tous ces destins héroïques, par la dévotion avec laquelle Montero prononçait le nom de ces grands hommes si malheureux, et je lui donnais raison, ou me contentais d'opiner du chef en silence, parce que je n'avais aucun argument à lui opposer. Comment pouvions-nous prétendre vivre de notre plume dans un pays comme le Pérou ? Prétendre écrire dans un milieu où presque personne ne lit, où il n'y a même pas de maisons d'édition, de suppléments culturels dans les journaux, de gens intéressés par la culture ? Les exemples que Santiago venait de citer étaient autant de preuves que ce n'était pas tant la folie que la précarité économique qui avait fauché en herbe les vocations créatrices. Sur cette conclusion, nous reprenions notre promenade sans plus rien dire, en fumant et en regardant la mer de la baie de Lima sous la lune.

Nous ne parlions pas toujours d'art, bien entendu. Avec le temps, inévitablement, nous en étions venus à parler de nous-mêmes : nos aventures du dernier semestre, le désastre qu'avait été notre court-métrage, les filles qui nous avaient aidés à le tourner. Au cours d'une de ces conversations, tandis que nous évoquions non sans rire les réactions des spectateurs, Santiago m'a timidement fait part de l'intérêt qu'il portait à la fille aux cheveux courts qui avait défendu notre film ce matin-là. Comment s'appelait-elle ? Je n'en savais rien, et nous sommes passés à autre chose. Toutefois, Montero est revenu sur l'évocation de cette épreuve dans la petite salle de cinéma de la fac.

– Elle a dit qu’elle trouvait notre film intelligent, non ?

Santiago avait clairement envie de reconsidérer l’affaire. Je sais à présent qu’il sentait qu’une sorte de lien s’était établi entre cette fille et lui et il voulait que quelqu’un le confirme, alors que, incapable de rien remarquer de tel, j’étais la personne la moins indiquée pour le faire.

Si ces échanges m’ont appris quelque chose, c’est que, sur le chapitre sentimental, il y avait un fossé infranchissable entre l’expérience de Montero et la mienne. Un mois avant notre rencontre, m’a-t-il confié, il avait rompu une liaison de plusieurs années avec une fille de son âge qui, comme nous, faisait des études de communication à l’université de Lima et habitait près de chez lui, à Higuereta. Ils étaient tombés amoureux de façon quasi imperceptible, parce qu’ils vivaient au même endroit, avaient les mêmes amis, fréquentaient le même parc, les mêmes magasins. Elle avait commencé à composer ses propres chansons au moment où lui-même gribouillait ses premiers vers. Depuis leur puberté, ils avaient découvert ensemble poètes, musiciens et réalisateurs en même temps que l’amour et la sexualité. Montero avait donc déjà connu amourette et conquête, aventures et ruptures, l’affliction et la solitude qui en résultent, si différentes de celles que l’on éprouve du simple fait d’être toujours seul. Montero me disait encore qu’il se sentait assez bien seul, mais que cette fille lui manquait parfois, même s’il pensait que ce qui lui manquait vraiment c’était d’être avec quelqu’un dont il serait amoureux. Toutes ces confidences me rendaient vaguement honteux et me plongeaient dans des silences qui révélaient ma totale ignorance de ces affaires et aussi que je n’étais pas près d’en apprendre quelque chose.

Un soir de février, Santiago et moi prenions un verre à la terrasse d’un café de Barranco, La Luna, quand, comme portée par une brise légère qui souleva les serviettes et souffla les cendres de nos cigarettes, la fille qui avait défendu notre film entra avec deux de ses amies dans le bar et alla s’asseoir à une table derrière la nôtre, d’où elle m’adressa, sans rien dire, un bref signe de la main auquel je répondis à peine et qui parut faire bondir Montero. Il se retourna aussitôt et leva lui aussi la main en un salut un peu insistant, mais sans doute irrésistible, maintenant que j’y pense. Elle lui sourit en lui retournant un salut très différent de celui qu’elle m’avait destiné. Il m’a alors semblé la voir telle qu’il la voyait peut-être : son mince polo de fil, sa peau quasi transparente, le nœud dans ses cheveux au-dessus

de sa tempe, sa main qui tenait une cigarette près de sa bouche. Montero avait perdu le fil de la conversation et, pendant le reste de la soirée, avant qu'elle ne nous dise au revoir, il fuma encore plus que d'habitude. Alors, je me suis rendu compte qu'il en pinçait pour elle. Restait à savoir si quelqu'un comme elle pouvait aussi en pincer pour quelqu'un comme lui.

J'ai appris par Montero qu'elle s'appelait Valeria Klimt – nous étions l'un et l'autre ravis qu'elle porte ce nom – un soir où je l'ai appelé de la rédaction de *Proceso*, au cours des dernières semaines de l'été, alors que j'étais débordé et n'avais plus le temps de voir qui que ce soit.

Depuis la nuit où Saúl Vegas m'avait avoué pour quelle raison il n'était pas devenu un écrivain, il me semblait ne plus percevoir que froideur de sa part, et la distance grandissait insensiblement entre nous. Quand nous nous sommes revus, le vendredi qui a suivi ces confidences, Vegas s'est conduit comme s'il ne s'était rien passé, et notre relation est redevenue strictement professionnelle. Je n'ai gardé aucun souvenir précis des derniers bouclages à *Proceso*, ni du jour où j'ai fait mes adieux à toute l'équipe du magazine, ce qui me conduit à penser qu'il ne s'est rien passé de notable, ou alors que le souvenir de la conversation avec Saúl dans sa voiture a fini par effacer tout ce que j'ai vécu ensuite au siège de l'hebdomadaire.

Quand je suis retourné à l'université pour le premier semestre 1996, j'étais loin d'éprouver le même sentiment de sécurité ou d'indépendance que l'année précédente, après mon premier stage à *Proceso*, quand j'étais absolument sûr de savoir ce que je voulais et du rôle que j'allais jouer dans le monde. Voulais-je vraiment être journaliste ? Je me sentais à présent une fois de plus un peu égaré et pas tout à fait à ma place, pas seulement à cause de l'endroit où je vivais et du travail auquel je m'étais adonné pendant tout l'été, mais parce que j'avais des doutes quant à la matière que j'avais choisie pour finir mes études. Les enseignements pratiques des derniers cycles – programmes de radio et de télévision, enregistrements en extérieur – ne me motivaient pas et les cours de journalisme me désespéraient. Je les suivais sans envie, j'écoutais de très loin les notions relatives au circuit de l'information, à la dynamique interne des rédactions, à la rédaction d'articles, et j'écrivais machinalement, sans élan, les textes que l'on nous demandait pour nous exercer. À certains moments de découragement, je regrettais de ne pas m'être inscrit en cinéma avec Santiago Montero.

À ce moment-là, ma vie à l'université dépendait presque entièrement de nos conversations. J'allais le chercher après les cours pour l'écouter me relater tout ce que j'avais manqué d'étudier en sa compagnie et, accoudé à la rampe ou assis sur les marches de l'escalier qui rattachait le département de communication et la bibliothèque au reste de l'université, il me résumait les cours et, au fil des jours, parlait de plus en plus fréquemment de Valeria Klimt. Les premiers temps, j'en étais accablé, parce que je trouvais qu'il s'abêtissait, mais j'ai fini par comprendre son inquiétude et son désarroi, qui ne m'étaient pas étrangers, même si ses soucis étaient vertigineusement loin des miens. Mais ne désirais-je pas, tout au fond de moi, vivre quelque chose de semblable ?

Je vivais par procuration. Pendant que je m'ennuyais sur mon pupitre sans adresser la parole à personne, Montero faisait avec Valeria Klimt la délicieuse expérience de la complicité grandissante, de l'échange de regards pendant les cours et les allées et venues sur le campus, ils faisaient l'impossible pour se trouver ensemble dans les mêmes groupes de travail, ou éprouvaient ensemble la même déception face aux réactions des amies de la jeune fille qui malgré elles cherchaient à les séparer. Montero passait au crible les moindres expressions, les moindres mots qui, pour lui, révélaient leur attirance mutuelle, et je ne pouvais faire autrement que de le croire.

Tout avait commencé le week-end où ils s'étaient rencontrés chez un ami et étaient restés jusqu'à la fin de la fête. Leurs points de vue sur les films qu'ils venaient de voir coïncidaient, ils se moquaient des mêmes réalisations péruviennes et estimaient l'un et l'autre qu'il fallait aller voir toutes les œuvres inscrites au programme d'une rétrospective que la cinémathèque de Lima consacrait à un réalisateur allemand. Elle lui avoua alors n'avoir jamais mis les pieds dans le centre de Lima, ce qui les fit rire. Quand ils se revirent à l'université la semaine suivante, Montero rassembla assez de courage pour l'inviter au cinéma. Le soir de la projection, il ne vit pas grand-chose du film et n'y comprit rien. Ils marchèrent longtemps, cette fois-là et, par la suite, ils se retrouvèrent pour aller voir des films plus commerciaux dans les cinémas de Miraflores et de San Isidro, ensuite vinrent les soirs où ils s'enhardirent, osèrent entrer dans les bars de Barranco et, à chacune de ces sorties, Montero fut conscient qu'il allait lui en coûter de surmonter sa timidité malgré les regards échangés et les éloges prudents qu'ils se distribuaient, les frôlements involontaires et leurs

rougeurs. Un jour, dans sa voiture, Valeria lui confia qu'en plus de son goût pour le cinéma, elle avait toujours voulu être danseuse classique, ou apprendre la danse moderne, et de son côté il lui avoua qu'il écrivait de la poésie, non sans éprouver une légère honte, qui s'effaça vite parce qu'elle se mit à l'interroger avec une véritable curiosité et, quand il lui confia encore qu'il venait d'écrire un poème, elle lui dit qu'ils ne sortiraient plus ensemble aussi longtemps qu'il ne le lui aurait pas montré.

Ce poème ferait plus tard partie de son premier recueil publié, quoique sous une forme très différente de celle qu'il avait soigneusement copiée de sa main à l'intention de Valeria. Dans la version imprimée, on trouve encore l'image de deux jeunes gens sveltes qui ne peuvent être que Valeria Klimt et Santiago Montero. Le poème est bien entendu cryptique, mais il évoque probablement leur rencontre amoureuse, et c'est sans doute pour cela que Valeria s'est gardée de dire à Santiago ce qu'elle en pensait quand ils se sont vus, les fois suivantes. La situation est revenue au point mort et n'aurait sans doute plus évolué sans l'intervention de la sœur de Valeria, qui, le soir où ils la rencontrèrent dans un bar, demanda s'il s'agissait bien du « garçon au poème » et, sans laisser à Santiago le temps de répondre, lui confia que Valeria gardait le poème dans son sac, qu'elle ne cessait de le lire et devait sans doute l'avoir sur elle. Quand elle les quitta et qu'ils furent seuls, Valeria ne savait plus comment se mettre à l'abri du regard de Santiago qui, pour sa part, ne savait plus quoi dire, partagé comme il l'était entre la frayeur et l'exaltation.

Montero me raconta l'effet de cette indiscrétion le lendemain de la rencontre : en voyant Valeria rougir, tête baissée, il avait compris qu'il l'aimait, et ils sortirent du bar pour marcher sur le boulevard de Barranco en se demandant dans quel autre bar ils pourraient bien entrer pour échapper à eux-mêmes, quand l'inertie les guida jusqu'à La Luna, où ils s'étaient salués pour la première fois en ma présence. Au moment où ils allaient s'asseoir à une table en terrasse, elle s'excusa en disant qu'elle devait aller aux toilettes où elle resta une éternité, probablement en colère contre sa sœur et ne sachant pas quoi faire. Quand elle revint, Montero avait eu le temps de boire deux bières pour se donner un peu de courage. Valeria s'assit, n'osant pas le regarder puis, sentant ses forces la trahir, elle allégua qu'elle ne se sentait pas bien et préférait rentrer chez elle. Alors, Montero posa son verre et lui demanda en bafouillant s'il pouvait l'embrasser. Elle

ne répondit pas, se contenta de le regarder droit dans les yeux et le laissa se rapprocher.

– Mais je n’ai pas eu à lui demander si elle voulait de moi, me dit encore Montero. Nous étions tout simplement ensemble, et elle éprouvait la même chose que moi depuis le début.

OceanofPDF.com

10

Le commencement de la relation entre Santiago Montero et Valeria Klimt a été pour moi la période de plus grande solitude à l'université, sinon la pire. Après m'avoir raconté la naissance de son amour, Santiago a disparu de ma vie, enfin, peut-être pas complètement, mais c'est ainsi que je l'ai ressenti. Je l'ai revu quelquefois sur le campus, bien évidemment, toujours avec Valeria, main dans la main, ou assis à son côté sur un banc de l'université, mais nous ne nous voyions plus seul à seul, ni ne sortions ensemble. Je sais à présent que j'aurais pu me rapprocher d'eux et ne pas perdre la compagnie de mon ami, mais j'ai préféré m'éloigner parce que, à la lumière de ce qui m'arrivait, je sentais que leur vie n'était pas faite pour moi et qu'elle n'était même qu'une sorte de mauvaise et méchante blague. Je les évitais parce que j'avais décidé de disparaître de la surface de la Terre.

Cette conquête de Montero m'a fait sentir à quel point j'avais été seul avant de le connaître, et désorienté quant à ma vocation et à ma place dans le monde. J'en prenais d'autant plus conscience que je m'ennuyais pendant les cours qui ne me motivaient pas et me concentrais sur les lectures qui m'aidaient à combattre un sentiment permanent de confusion. Puis les choses se sont mises en mouvement.

Les lésions de l'acné, sur mon visage, ne dataient pas d'hier ; elles étaient apparues pendant mes derniers jours au collège, mais elles n'avaient encore jamais été aussi nombreuses ni aussi profondes, au point de me poser de graves problèmes. Pendant que je préparais mon entrée à l'université, puis pendant les premiers semestres de cours, elles avaient sans doute accentué ma timidité et sapé mes capacités de me lier aux autres, mais cependant pas au point d'expliquer tout à fait ma réclusion et mon mal-être. J'avais bien d'autres raisons de me sentir mal dans ma peau, et l'acné n'était, me disais-je, qu'une disgrâce de l'adolescence sur laquelle il valait mieux ne pas trop s'attarder, et qui s'estomperait ou disparaîtrait avec le temps et le secours de

crèmes dont on vantait les miracles à la télévision. L'acné déclinait quand je cessais d'être anxieux avant les examens ou entre deux épreuves.

Les éruptions ont commencé à se multiplier comme jamais pendant ce deuxième mois de mars à *Proceso*, ce que j'ai attribué à la tension du travail en compagnie de Vegas, aux dures nuits de bouclage, à l'argent promis qui n'arrivait pas et à toutes les cigarettes que je fumais. Les abcès, d'abord localisés sur le front, autour de la bouche et du nez qui ne sapaient qu'à demi ma dignité lors des missions que me confiait le magazine ou des virées nocturnes avec Montero, ont gagné insidieusement les joues, les pommettes et le menton. Horriblement gêné, je cherchais à éviter autant que possible les contacts avec autrui, en me disant que les problèmes disparaîtraient avec la rentrée universitaire. Mais quand les cours ont commencé, les pustules étaient telles que j'ai dû prendre des antibiotiques – qui restaient à peu près sans effet. Elles ont envahi le front, les oreilles et le cou de telle sorte que j'ai fini par me demander si le phénomène ne serait pas irréversible. Alors, j'ai craint le pire. Il vient un moment, presque toujours pendant l'adolescence, où l'on prend conscience que certaines choses *n'arrivent qu'à nous*. Pendant quelques années, j'avais cru connaître le sort commun et, même aux pires moments, il me suffisait de regarder autour de moi, n'importe où, dans les bus, les rues, pour constater que je n'étais pas le seul affligé de cette disgrâce. Le moment n'en est pas moins venu où les choses ont pris une tournure telle que j'ai dû admettre l'évidence : mon sort n'était semblable à celui de nul autre, nulle part.

Aller plus loin me coûte. Je ne sais si je vais pouvoir décrire dans toute sa gravité le mal qui m'affectait alors, ni s'il est indispensable de le faire. En tout cas, il y a maintenant de nombreuses années, dans une urgence plus grande, beaucoup plus incontrôlée et moins hardie et impérieuse que celle qui m'y pousse à présent, j'ai évoqué l'épreuve que je traversais alors et qui a fait de moi un autre homme dans une nouvelle – le seul de mes textes qui m'ait jamais satisfait, avant le début de celui-ci –, portrait d'un pauvre garçon pareil à moi qui fait non sans peine ses études dans une université clairement inspirée de celle de Lima et qu'une soudaine maladie grave change du jour au lendemain en un véritable monstre. Si j'évoque pourtant ce que fut ce mal, ce n'est pas tant à cause de ses incidences sur mon apparence que parce qu'il m'a fait celui que je suis devenu et qui écrit ces lignes.

Tout a commencé par un étrange malaise dont il ne reste presque plus trace, à part les cicatrices sur mon visage. D'un songe nébuleux surgissent diverses images de moi : je marche dans l'ombre des murs de l'université pour abriter mon visage du soleil et du regard des autres ; aussi discrètement que possible, j'entre dans les salles de cours bon dernier et en sors le premier pour éviter les échanges de saluts ; je suis exposé à la curiosité de ceux qui dans la rue m'examinent du coin de l'œil ; receveurs et gardiens déploient des efforts surhumains pour fixer du regard la photo de mon carnet d'étudiant et pas mon visage ; je penche la tête vers le sol quand les jeunes enfants écarquillent les yeux en m'apercevant et montrent sans pudeur mon visage à leur mère qui, gênée, leur fait baisser le doigt ; je subis d'absurdes nettoyages de peau chez un coiffeur du quartier, travesti mal décoloré qui cure mes pustules et en extrait avec peine le pus, et je rentre chez moi, à Santa Anita, bouillant de rage et de colère, la peau du visage à vif et les yeux rougis par les larmes.

Je me vois condamné à la solitude, parlant seul des heures entières et surmontant ma honte pour me rendre au dispensaire de l'université, où un médecin examine mon visage sous de puissants réflecteurs, palpe les lésions avec des gants chirurgicaux, m'annonce qu'il existe un remède à ce mal et me demande si j'ai de l'argent et de combien je puis disposer, puis je me vois à la comptabilité de *Proceso,* une pièce très haute de plafond, en train de dire à une secrétaire pressée que je ne bougerai pas de là aussi longtemps que l'on ne m'aura pas réglé ce que l'on me doit pour le travail effectué pendant l'été, après quoi je rentre l'argent dans la poche du pantalon et, plein d'un espoir insensé, me rends, l'ordonnance à la main, dans le seul laboratoire de Lima où l'on vend le médicament affublé d'un nom de raticide. Je revois la boîte semblable à un modèle réduit de vaisseau spatial et ses avertissements sur les précautions à prendre, comme si elle contenait une matière radioactive ; j'entends encore les recommandations du médecin concernant les principaux effets indésirables – somnolence, vertiges, nausées – et ses explications relatives à l'évolution de la maladie. Le remède allait exacerber « à un point monstrueux » les symptômes, aussi a-t-il fini par me conseiller d'éviter pendant un temps de me regarder dans un miroir.

Je me vois de nouveau seul, déterminé à livrer consciencieusement cette bataille. J'achète pendant des mois ce médicament avec toujours moins d'espoir, je porte le comprimé à mes lèvres sans la moindre conviction,

gagné par un immense découragement et je sens le mal, loin de céder, grandir et envahir les dernières zones indemnes de mon visage. Un matin, je suis à deux doigts de perdre la raison. Je me rase, ou essaie de me raser, et entaille presque aussitôt quelques lésions. Le sang coule, j'éprouve une vive douleur, la colère s'empare de moi, de la main qui tient le rasoir et, en voyant dans le miroir mon visage ravagé, ma peau rongée par l'acné, l'envie me vient de me défigurer à jamais. Elle me tient quelques secondes, cinq ou six, pendant lesquelles une force pousse la lame vers ma peau lésée. Une autre force, sans doute la conscience des conséquences que cet acte aura pour moi plus tard, la repousse loin de moi. Dans la nouvelle qu'allait m'inspirer cet épisode, quelque chose de semblable arriverait à mon protagoniste, mais la scène n'y serait pas décrite directement ; elle serait reconstituée par le père du garçon, serveur dans un restaurant, à partir du récit de son épouse, qui a entendu des cris de douleur venus de la salle de bains, où elle a trouvé son fils couché par terre, couvert de sang, le visage défiguré par la rage et l'insanité. La blessure qu'il s'est infligée est si profonde qu'elle va le marquer à jamais et faire de lui un bon à rien qui tournera mal et finira criminel. Moi, en revanche, je laisse tomber le rasoir par terre où je m'avachis et fonds en larmes, tel un enfant, sur le sol froid, jusqu'à l'arrivée de ma tante Laura, qui me couvre de baisers comme si j'étais son fils.

Un jour, j'ai décidé de ne plus me raser, de ne plus me regarder dans un miroir avant la fin du traitement, et j'ai cessé de surveiller les progrès de l'acné qui s'acharnait à me défigurer ; je les ai seulement devinés aux poussées localisées qui ont enflammé ma peau pendant les dernières semaines de la cure et aux regards inquiets des quelques personnes que je ne pouvais éviter de voir, parmi lesquelles Santiago Montero : près de moi, dépassé, il s'efforce de paraître naturel pendant qu'il me parle de ses cours, des nouveaux disques qu'il s'est offerts et qu'il me recommande, ou de ce qu'il fait avec Valeria, sachant très bien que devant la défiguration qui s'impose à sa vue tout ce qu'il raconte doit sembler dépourvu de sens. Nous nous parlons sans nous regarder, nos yeux observent tout ce qui nous entoure sur le campus, excepté nos visages, et nos regards se croisent seulement de temps en temps pour exprimer ce que nous ne pouvons nous dire autrement et qui m'affirme à la dérobée qu'il est toujours proche de moi. Je me vois aussi me séparer rapidement de lui et fuir l'université en

souhaitant lui avoir fait aussi peu peine que possible, et en m’efforçant de ne pas pleurer.

Parce que je pleurais souvent dans les rues, les bus qui me ramenaient chez moi, les toilettes du campus – il me semblait être revenu à mes premiers jours à l’université, quand les assauts de la crainte ou de l’accablement me surprenaient brusquement, me rendaient immensément vulnérable et m’inspiraient d’absurdes songes dans lesquels tout me réussissait et que je me consacrais à des tâches héroïques et de grande envergure. Mais la réalité se rappelait vite à moi.

Je me souviens aussi du colossal besoin de sommeil qui s’était alors emparé de moi. Je dormais toujours dans la même position, comme momifié à l’intérieur d’un sarcophage très exigu, parce que, autrement, le seul frôlement de l’oreiller réveillait la douleur, quand je ne tachais pas les draps de sang et de pus ; toutefois, malgré cette gêne, j’adorais dormir à cause des nombreux rêves que je faisais alors, des rêves où tout était très clair, même ma peau, aussi nette qu’elle l’était encore l’été précédent, quand j’étais entré au *Proceso* pour la première fois et avais appris à écrire. Tout d’abord merveilleux, ces rêves s’étaient peu à peu empreints d’une légère angoisse quand je prenais conscience d’être en train de rêver, que la fin de la fantaisie s’annonçait en même temps que le réveil inévitable et le retour à la vie réelle. Rendu au monde des lésions et de la douleur, je m’efforçais d’oublier que j’avais un visage et je m’imaginais souvent en homme immatériel : il me semblait que, détaché de mon corps, mes yeux étaient les fenêtres d’une conscience qui se déplaçait dans un univers sans consistance aucune. Deux fois seulement j’ai eu la force de m’assurer que j’étais un être fait de chair et de sang quand, posant les doigts sur ma joue, j’ai eu l’impression de toucher la carapace d’un tatou ou d’une tortue.

Et puis, un jour, tout cela a pris fin. J’avais ouvert les yeux dans la position rigide des derniers mois et quand je me suis levé avec les précautions habituelles, j’ai aperçu sur mon oreiller des squames pareils à des restes d’un tissu organique comme fossilisé. J’ai cru pendant quelques secondes que c’était un rêve. J’ai porté les mains à mon visage. Non, ce n’était pas un rêve. J’ai couru à la chambre de ma tante Laura comme un gamin et je l’ai forcée à poser les mains sur mon visage. Des tissus desséchés étaient tombés par plaques comme les morceaux d’un masque sous la matière inerte duquel apparaissait une surface lisse, quoique rouge.

Pour la première fois depuis des semaines, je me suis regardé attentivement dans le miroir de la salle de bains et j'ai détaché quelques peaux mortes qui adhéraient encore à mon visage. Au bout de plus de deux mois, je reconnaissais enfin mes traits après m'être rasé. C'était les derniers jours du mois de juin.

Le médecin, satisfait, a arrêté le traitement. Les effets indésirables du Roaccutane ont complètement disparu au cours des dernières semaines du trimestre, si bien que j'ai pu préparer mes examens avec assiduité afin de conserver ma bourse. Les efforts à accomplir retrouvaient leur sens, et m'appliquer reprenait tout son intérêt. Si je n'ai pas cherché à sortir de ma solitude et de ma réserve, peut-être pour ne pas donner aux autres l'impression que j'étais lunatique, quelque chose en moi avait changé. C'était nouveau, mais je n'aurais su dire en quoi exactement. Entre les cours, une fois achevées les tâches collectives et individuelles, dans de brefs moments de distraction, j'étais gagné par une incroyable exaltation, un débordement inhabituel de confiance en moi. Un je-ne-sais-quoi me poussait à m'intéresser à tout et m'enthousiasmait. Sur ces entrefaites, un jour où je songeais vaguement à un poème que j'avais lu à l'atelier de Parra, dans lequel mon oncle serveur monologuait, je me suis souvenu de ses propos, qui retraçaient une histoire nous concernant l'un et l'autre. Venus d'un endroit secret ou inexplorable, et en même temps sûr et proche, ils étaient la trame d'un récit. Dès lors, je n'ai plus eu qu'une envie : voir s'achever le semestre et me consacrer enfin à l'écriture d'une nouvelle. Oui, une nouvelle que je sentais monter en moi telle une étoile sur mon horizon intérieur.

Sitôt venues les vacances de mi-année, j'ai acheté une ramette de papier, choisi deux bons stylos, apporté sur le petit bureau de ma chambre quelques-uns des dictionnaires de mon oncle Emilio, le tome de son encyclopédie médicale consacré aux maladies de la peau et, aussitôt aveugle et sourd à tout le reste, plongé dans un état d'émotion grandissante, j'ai écrit les phrases que j'avais travaillées mentalement les jours précédents et que je pouvais à présent coucher sur le papier. Ma main impatiente a bientôt fait apparaître un serveur solitaire, qui avait indubitablement quelque chose de l'oncle Emilio. Sur le seuil de la pizzeria où il travaillait, un dimanche, très tard, par une nuit glaciale dans le quartier de Miraflores, il monologuait, et son discours triste devenait parfois frénétique. Pourquoi

l’oncle Emilio était-il là ? me demandais-je pendant que j’écrivais. Pourquoi travaillait-il autant ? À qui la faute ?

Quand j’ai fini le premier paragraphe, j’étais certain que l’histoire allait aborder ce qui avait été ma maladie et aussi ce qui me liait à l’oncle Emilio, ou ce que j’aurais aimé qui nous lie s’il avait vraiment été mon père. Pendant les heures que je passais enfermé à la maison ou à marcher comme un possédé dans les parcs de Santa Anita, j’ai compris que j’étais, comme le fils putatif de ma nouvelle, responsable de la situation dans laquelle se trouvait ce père, *mon père*. Puis sont apparus d’autres éléments du récit, une histoire d’amour avortée entre ce reflet de moi-même et une étudiante de l’université à laquelle je prêtais certains traits d’une amie de Valeria Klimt ; les étés pendant lesquels le père et le fils travaillaient ensemble à la pizzeria ; le moment où l’adolescent devenu monstrueux se lacère le visage dans la salle de bains, et devient à jamais un *autre* – quelqu’un qui n’était pas moi, en définitive, mais que j’*aurais pu* être. À mesure qu’elles apparaissaient, ces vies possibles, différentes de la mienne, allaient se perdre dans les feuilles qui s’entassaient d’un côté de mon bureau.

Ce que j’ai finalement raconté à partir du moment où le protagoniste se défigure et s’enfuit de chez ses parents, c’est le chagrin du père après la disparition du fils qu’il ne peut aider, l’espoir trompeur de son retour, le vide de la solitude et le moment où ils se retrouvent.

J’ai terminé une première version débridée pleine de ratures et de taches et, en la mettant au propre, j’ai étoffé le processus de transformation du fils, la relation avortée avec l’étudiante et le travail du serveur comme s’il s’agissait de détailler le scénario d’un film. J’avais réussi à me regarder avec les yeux d’un autre et à éprouver de la compassion face à ce qui aurait pu être. J’avais transformé un épisode terrible de mon histoire en autre chose. J’aurais pu pleurer de tristesse sur mon vécu et j’étais pourtant prêt à bondir de mon siège, à applaudir et à me mettre à danser dans cette chambre où la douleur s’était changée en événements racontés avec force et emportement, et qui me paraissaient magnifiques. J’étais de nouveau seul, mais cette fois heureux.

Pendant les jours suivants, je me suis attelé à cette seule tâche avec tout le sérieux dont j’étais capable. À un certain moment, j’ai éprouvé le besoin de confronter ce que j’avais raconté avec la réalité, et je me suis rendu à Miraflores. Un carnet de notes à la main, j’ai arpenté à plusieurs reprises la

rue Mártir Olaya et le passage Champagnat, je me suis attardé devant la pizzeria où travaillait mon oncle pour mieux cerner et recréer ensuite, avec une fidélité plus grande, l'horizon quotidien de mon personnage. Avec ces notes et ces indications, j'ai passé des soirées et des nuits à polir le texte, sans cesser de consulter des dictionnaires pour choisir des mots que je voulais précis, et je sais aujourd'hui que je suis alors devenu celui que je suis. Ce serveur qui en définitive n'était plus mon oncle et cet adolescent malade qui tout compte fait n'était pas moi étaient brusquement devenus des parts intrinsèques de mon être. J'étais plus vivant dans la peau de mes personnages que dans le monde réel, plus à l'aise dans l'atmosphère qui les entoure que dans celle qui m'environne, et de toutes mes forces j'ai désiré que ma vie soit, dans l'avenir, une prolongation de ces jours de juillet 1996.

OceanofPDF.com

Deuxième partie

OceanofPDF.com

1

Je crois que j’ai mis un point final à la nouvelle quand je me suis aperçu que « le serpent de lave », image qu’emploie le serveur pour décrire la cicatrice qui marque à jamais le visage de son fils, pouvait être le titre de la nouvelle et que changer telle ou telle épithète ne modifierait en rien l’effet d’ensemble du récit. Un moment est venu où j’ai senti que j’avais cessé d’écrire le texte et que je le lisais comme si j’assistais au spectacle qu’aurait donné quelqu’un d’autre que moi. Quand je suis revenu à la réalité, il m’a semblé être de retour d’un voyage très lointain, délesté de lourds bagages, avec une idée différente de moi-même et de ce que devait être ma vie. Comme si je me remettais d’une longue maladie, j’avais le plus pressant désir de sortir, de marcher dans les rues, de parler à quelqu’un. Il ne restait que quelques jours avant l’inscription pour le neuvième semestre, et deux semaines avant le début des cours, aussi ai-je appelé Santiago et lui ai-je raconté tout ce qui m’était arrivé.

– Viens demain, m’a-t-il dit, Valeria est en Europe depuis deux semaines.

Je l’ai trouvé couché sur son lit, entouré de ses dessins et de ses collages, de ses livres de poésie et de ses carnets de notes, des cartes postales que Valeria lui envoyait des villes qu’elle découvrait. Il était un peu enrhumé, m’a-t-il prévenu, mais il profitait de son esseulement pour rassembler et relire une série de poèmes dispersés dans divers carnets et sur des feuilles volantes. Il avait reconnu un climat à peu près semblable dans tous ces textes, une sorte de caractère commun. Quand il m’a dit qu’il me trouvait « différent » et « bien », et qu’il a été évident pour l’un et l’autre qu’il pensait aux changements de mon visage, nous nous sommes efforcés d’éviter le sujet et il m’a demandé de lui parler de ma nouvelle.

– Je te l’ai apportée, ai-je fait en lui montrant les feuilles de papier pliées, couvertes de mon écriture la plus soignée.

– Je vais la lire tout de suite, m’a-t-il annoncé. Si tu veux, tu peux jeter un coup d’œil à mes poèmes, comme ça, nous serons quittes.

J’ai compris qu’il les avait préparés à mon intention, aussi les ai-je lus avec toute la concentration dont j’étais capable. Ce que j’y trouvais, je m’en souviens, c’étaient des instantanés d’une ville fantastique hantée par la peur, comme projetée sur l’écran d’un cinéma à l’abandon, mais ma concentration se dérobait et je ne pouvais m’empêcher de regarder, par-dessus les feuilles de papier, le profil de Montero à la lumière de la lampe, derrière lui, sa peau très blanche et ses longues mains de malade qui tournaient les pages de ma nouvelle et les alignait soigneusement de l’autre côté du lit. Quand j’ai vu qu’il s’approchait des dernières pages, j’ai essayé de fixer de nouveau toute mon attention sur un poème dans lequel un homme contemple longuement la mer, devant sa ville, avec le désir mélancolique de s’y noyer. Un moment, j’ai désiré être cet homme. Montero ne disait mot, et quand je l’ai de nouveau regardé, il avait fini de lire ma nouvelle et la relisait. J’ai terminé comme j’ai pu la lecture de ses poèmes.

– Ça, c’est vraiment une nouvelle, a-t-il alors dit, toujours assis sur son lit.

Je vois encore son visage pâle, ses longues mains qui feuilletaient les pages jointes.

– Ta première nouvelle, a-t-il ajouté dans un sourire.

Encouragé, j’ai osé lui dévoiler que je comptais la présenter au concours des Jeux Floraux de cette année, après quoi je me suis tu. Santiago a de nouveau regardé mes feuillets.

– Si Juan Luis Ibarra se présente, m’a-t-il dit, tu n’as guère de chances, parce qu’il a une plus grande maîtrise littéraire et plus de ressources rhétoriques que toi, mais rien n’indique qu’il a l’intention de concourir.

On ne pouvait écarter l’éventualité d’un franc-tireur embusqué, mais il se pouvait que cette année le franc-tireur ce soit moi : mon travail était bien structuré, il ne manquait pas de souffle, les personnages étaient vivants, et en certains endroits – comme celui où le père et le fils se regardent dans les yeux – il était émouvant.

– Le style, par moments, rappelle un peu trop Vargas Llosa, a-t-il ajouté. Et tes images lyriques doivent trop à Cisneros.

– Je les admire, ai-je dit sur un ton d’excuse.

– Je sais, je sais, a fait Montero. Mais après le concours, le grand travail qu'il te restera à faire, ce sera de trouver ta propre voix et de cesser d'emprunter celle des autres.

Je lui ai demandé si cet emprunt était un mal. Il m'a regardé, a sorti des cigarettes de sa table de nuit et, après avoir avalé une bouffée de tabac, a rejeté la fumée et a souri.

– C'est un mal quand on emprunte aux médiocres. Heureusement, ce n'est pas ton cas.

Je n'ai pas oublié les paroles de Montero pendant le semestre qui a suivi, au cours duquel je me suis fait de nouveaux amis et ai un peu mieux connu Valeria Klimt, tout en me préparant à affronter en solitaire (Montero m'avait prévenu qu'il ne se présenterait pas) l'épreuve des Jeux Floraux. Dès le commencement des cours, j'ai pris l'habitude d'enregistrer tout ce que j'écrivais sur une disquette. J'attendais mon tour dans les salles d'ordinateurs de l'université et, patiemment, les feuilles volantes posées à côté du clavier, je saisissais et corrigeais mon texte. Au lieu de me prendre quelques heures comme je l'avais cru, ce travail a occupé tous mes moments libres. Je sortais d'un cours et courais chercher un ordinateur disponible pour réécrire ma nouvelle, en préciser soigneusement les moindres termes, ajouter une épigraphe, une subordonnée, en retirer une autre. Constater que rien n'était définitivement arrêté était désespérant, mais je prenais peu à peu plaisir aux facilités qu'offrait le traitement de texte : copier, coller, déplacer les lignes, effacer et rétablir des phrases écrites quelques minutes plus tôt. J'en suis bientôt venu à espérer par-dessus tout gagner ce concours à seule fin de disposer d'une machine avec laquelle je pourrais passer des heures et des heures à créer des histoires.

L'oncle Emilio a lu *Le Serpent de lave* à la moitié du semestre et je pourrais dire que, dès lors, ses sentiments envers moi ont changé. Il adorait les romans, mais jamais il ne s'était douté que les récits naissent de l'expérience transfigurée des écrivains. Je ne sais pas trop ce qu'il a ressenti quand il s'est découvert transformé en un personnage littéraire qui, de surcroît, était le narrateur et mon père. Depuis toujours il avait apporté un soutien sans réserve à ma vocation et à mes intérêts, il les avait encouragés avec énergie et conviction. Je le revois entrant dans ma chambre avec un de ses dictionnaires à la main, les lunettes baissées sur l'arête du nez, pour me suggérer d'employer tel mot auquel il était secrètement attaché –

pusillanime ou *absorbé*, par exemple – à telle ligne de ma nouvelle ou dans une description de la pizzeria où il travaillait. Jamais je n'oublierai son expression de fierté et de satisfaction quand, quelques mois plus tard, il découvrit l'un des mots qu'il m'avait ainsi suggérés publié dans la revue de l'université de Lima qui incluait tous les récits des finalistes et des gagnants.

Le Serpent de lave a bel et bien remporté le premier prix de la nouvelle aux Jeux Floraux de cette année-là. J'ai attendu l'annonce des résultats tout l'après-midi, en fumant comme un condamné à mort et en me rendant entre les cours au bâtiment de l'administration où se réunissait le jury, dont le verdict ne devait être proclamé que le lendemain. Après avoir reconnu mon nom en haut du document, j'ai cru à une hallucination et, m'efforçant de mettre de l'ordre dans mes pensées, j'ai relu la liste des résultats : Juan Luis Ibarra ne s'était pas présenté et je ne connaissais aucun des finalistes. J'avais les jambes coupées et les larmes aux yeux.

Le prix a été pour moi la conclusion de ce semestre et le dernier événement de mon parcours universitaire. Je n'éprouvais aucune joie d'avoir obtenu la moyenne suffisante pour conserver ma bourse l'année suivante – la dernière que je devais passer à l'université –, seulement une nette sensation de fatigue. Le semestre n'avait rien apporté de nouveau, les cours étaient aussi ternes que mes inquiétudes relatives à ce qui m'attendait l'été prochain à *Proceso* où les choses n'allaient pas très bien. L'équipe avait achevé de se dissocier sous divers coups de l'adversité : précarité de la situation financière, esprit pernicieux du directeur, retards immanquables des paiements. Silvio Carranza était parti aussi discrètement que Juan José Santos ; Rossi, après un violent accrochage avec le directeur, avait quitté le siège du magazine avec sa voiture de fonction en menaçant de ne pas la rendre aussi longtemps que ce qu'on lui devait ne lui aurait pas été payé ; Liliana Valencia avait été engagée par la télévision et Raúl Balboa dirigeait une société de surveillance. Tout ce qui restait, dans l'immeuble de la rue Camaná, c'était la mauvaise humeur de Saúl Vegas. Je ne pouvais oublier le retard des paiements, mes attentes dans le bureau de la comptabilité, mes heures d'impatience devant la porte fermée, les cris exaspérés du fils du directeur réclamant que l'on me paie, et mon découragement était profond.

En me rendant ma dernière copie – un texte dans lequel j'avais mis en scène un reportage réalisé pour Vegas l'été précédent –, le professeur de

rédaction journalistique m'a proposé de postuler une place de stagiaire au plus ancien et important journal du pays, *La Industria*. Si j'étais accepté, je deviendrais « boursier », je recevrais une bonne paie, régulièrement, et je pourrais faire suffisamment connaître mon travail pour pouvoir obtenir un poste de rédacteur dans l'un des nombreux secteurs du journal. Il en était sûr. La seule chose qui m'est venue à l'esprit, à ce moment-là, c'est que De Rivera, qui cette année-là s'était chargé avec succès de la direction des revues de *La Industria,* avait fait de *Semana* un hebdomadaire du samedi que je dévorais le dimanche matin chaque fois que l'oncle Emilio en apportait un exemplaire du restaurant. Sans y réfléchir à deux fois, j'ai accepté.

Un frais matin de décembre, avec une bonne vingtaine de jeunes gens sur leur trente et un – des étudiants supposés issus des meilleures universités privées du pays –, j'ai parcouru, intimidé, les installations de la vénérable maison. Sans nous lâcher d'une semelle, en nous épiant du coin de l'œil avec méfiance, nous contemplions les dalles de marbre des sols en damier, les très hauts plafonds, les moulures, les lambris et les vitraux de la grande demeure coloniale qui ressemblait davantage à un ministère qu'à la rédaction d'un journal. Je me suis vite rendu compte, en empruntant les couloirs sans âme en leur compagnie, que le climat qui y régnait était radicalement différent de celui de *Proceso,* et je ne l'ai pas aimé. Les journalistes (ou peut-être s'agissait-il de photographes ou d'administrateurs, il était impossible de les distinguer) disparaissaient dans des passages ou entre de hautes colonnes et personne, absolument personne ne détonnait. Mon professeur m'avait averti de ne pas révéler que j'avais travaillé à *Proceso* (on considérait, à *La Industria,* que le magazine avait une « mauvaise influence » sur les journalistes en formation), aussi me suis-je mordu la langue pendant l'entretien collectif et ai-je essayé pendant les épreuves de rédaction d'éviter les ficelles que Vegas m'avait apprises. J'ai quitté l'endroit sans grand espoir, parce que nous avions tous eu droit au même traitement impersonnel, mais mon professeur m'a téléphoné au cours de la soirée pour m'annoncer que je faisais partie des cinq stagiaires retenus pour cette année. Il m'a félicité. J'étais assez loin de sauter de joie.

Sans pouvoir éviter un pincement de culpabilité chaque fois que je pensais à *Proceso,* je me suis présenté à *La Industria* le premier jour ouvrable de l'année 1997. On nous a conduits, les quatre autres candidats sélectionnés et moi, dans une salle très haute de plafond, où pendaient

d’anciens lustres dont la lumière ne servait pas à grand-chose. Nous étions un peu déconcertés. Un vieil homme maigre aux cheveux blancs, à la voix flûtée et au complet irréprochable nous a souhaité la bienvenue avant de nous tenir un discours plutôt assommant sur les valeurs du journalisme. Ensuite, il nous a appelés chacun à tour de rôle par notre nom pour nous assigner une place au journal. J’ai été le premier. Quand je me suis arrêté devant son bureau, il m’a demandé à quel secteur allaient mes préférences.

– J’aimerais écrire des chroniques, ai-je répondu innocemment, ou bien des articles sur la littérature, ou sur les arts.

– Très bien, a-t-il fait avec un demi-sourire. Tu iras à la rubrique sports.

J’en suis resté muet.

– C’est ça, le journalisme, a-t-il expliqué. On doit d’abord couvrir ce qu’on ne connaît pas.

Le premier jour de l’été, avec les chaussures, le veston et la cravate de mon oncle, ridicules dans ce contexte, j’ai passé la matinée au Stade national de Lima, à attendre l’arrivée promise d’un avant argentin de cinquième catégorie qui devait se présenter devant la Federación Peruana de Fútbol pour signer un contrat avec un important club local. Je me sentais assez mal dans cette tenue en pareil endroit et je me sentis encore plus mal quand je découvris que la bande de types en lesquels j’avais cru voir des hooligans de Santa Anita prêts à en découdre était un groupe de journalistes sportifs dépêchés par leurs journaux pour la même raison que moi. Ils formaient un peloton homogène de cheveux mouillés, de carnets imprégnés de sueur dans lesquels ils notaient à la hâte informations, idées et titres, et je ne comprenais pas un traître mot à leur jargon. Je ne voulais même pas penser à ce que j’aurais été en train de faire, à cette heure, à *Proceso*. Ce jour-là, le présumé buteur ne s’est pas présenté, et personne ne m’a adressé un mot pendant tout le temps que j’ai passé debout à attendre. Je suis retourné au journal les mains vides et les pieds en compote.

Cet épisode était le signe précurseur d’un été de contrariétés et de déprime pendant lequel j’allais chercher contre toute raison à tirer quelque chose des sempiternelles équipes de football dans leur fortin de Breña, sur un terrain d’entraînement d’une station balnéaire du Sud, ou parfois dans un hôtel à l’extérieur de Lima. J’avais pris un mauvais tournant et ne pouvais faire marche arrière : les collègues des autres organes de presse me semblaient balourds et mesquins, les joueurs de foot me servaient toujours

les mêmes clichés en bordure de terrain et devoir écrire un compte-rendu à partir des rares informations que je glanais me plongeait dans un total découragement. J'ai passé les semaines suivantes à remplir machinalement mes obligations en me demandant, à mes moments perdus, où pouvait se trouver le siège de la revue *Semana*. J'ai bientôt erré dans la salle glaciale sur laquelle donnaient les rédactions des rubriques les plus sérieuses – politique, société, monde, affaires intérieures, activités sociales –, puis dans les couloirs plus contemporains du secteur culturel et, de l'autre côté du grand escalier, devant les bureaux gris de la comptabilité et de l'administration, sans rencontrer De Rivera ni aucun de ses rédacteurs et photographes. Où diable étaient-ils ? Me reconnaîtraient-ils s'ils me croisaient ? Que pourrais-je leur dire, alors ? Au bout de quelques jours j'avais exploré toutes les salles du journal sans trouver trace d'eux. Un soir, j'ai demandé à l'un des rédacteurs de mon secteur où travaillaient les journalistes de *Semana*.

– Les journalistes de *Semana* ne travaillent pas ici, m'a-t-il rétorqué.

– J'ai un ami rédacteur chez eux et j'aimerais le voir, ai-je réussi à avancer.

– Dans ce cas, tu devras aller le chercher dans l'immeuble d'en face, de l'autre côté de la rue. C'est là que se trouvent tous les cinglés et les fumistes de De Rivera.

L'information m'a complètement dérouté et mes diverses obligations m'ont fait oublier, au fil des jours, l'immeuble que j'apercevais de l'autre côté de la rue Miró Quesada. Totalement prostré, j'écrivais sans la moindre envie, quittais le journal de plus en plus tôt et, à vrai dire, si le responsable du secteur ne m'avait pas convoqué pour me reprocher l'insuffisance de mon rendement, cette situation se serait éternisée. Le type m'a passé un savon en me disant que je ne faisais preuve d'aucune initiative, que mes comptes-rendus transpiraient l'ennui, et qu'il n'y avait pas en eux la moindre profondeur. J'aurais bien aimé pouvoir lui montrer un exemplaire de *Proceso* et quelques-uns de mes reportages, mais la culpabilité et l'inquiétude étaient les plus fortes. En rentrant chez moi, j'ai dû me rendre à l'évidence : il me fallait assumer la situation dans laquelle je m'étais mis et remplir de mon mieux mes obligations.

Un matin, je suis allé au Stade national m'entretenir avec un boxeur péruvien qui devait participer à un championnat international, et j'y ai

rencontré un entraîneur cubain qui surveillait trois garçons visiblement de la plus humble origine en train d'évoluer avec agilité sur un ring délabré. Intrigué, je leur ai posé quelques questions et ils m'ont appris qu'ils étaient de la province de Chincha, qu'ils s'entraînaient le matin et devenaient l'après-midi marchands ambulants, de façon à pouvoir payer tout le nécessaire pour apprendre à boxer. La nuit, ils dormaient sur des grabats improvisés d'un côté du ring. Quelque chose s'est réveillé en moi : j'ai pris l'enregistreur et je les ai tous interviewés, puis j'ai demandé au photographe de faire leur portrait, poing tendu vers l'objectif, en prétendant que c'était aussi une commande du journal. Quand le boxeur que j'attendais est arrivé, je lui ai brièvement posé quelques questions, et j'ai rapidement mis cet entretien au propre en arrivant à la rédaction, où je suis ensuite resté accroché à l'ordinateur pour essayer de retracer l'histoire des gamins pugilistes, comme si je me trouvais à *Proceso* en pleine nuit et qu'à l'autre bout du bureau, dans l'air conditionné et la lumière blanche de *La Industria*, Saúl Vegas poussait de gros soupirs d'exaspération. Avant de m'en aller, j'ai imprimé le texte et l'ai remis à mon chef – un homme de couleur âgé qui n'arrêtait pas de s'extasier sur les formes des jeunes femmes de la rédaction – avec une note expliquant mon sujet, et les planches-contacts des portraits. Le lendemain, un silence a salué mon entrée dans le bureau de la rédaction.

– Ça, c'est une chronique ! m'a lancé le vieux, de son bureau, en me regardant puis en regardant mon texte sur l'écran de son ordinateur. Ça, c'est une chronique pour la page centrale !

Mon histoire a paru sur deux pages au milieu du supplément sportif du journal, après que j'y ai apporté quelques ajustements suggérés par le secrétaire de rédaction. Dès lors, je n'ai plus fait qu'écrire tous les deux ou trois jours des histoires centrées sur l'humanité de personnages liés aux sports : la solitude d'un joueur de football venu du Ghana et perdu dans le pays lointain qu'était pour lui le Pérou ; la lutte d'une vieille gloire nationale de ce même sport contre son accoutumance à la pâte de cocaïne brute ; les rites de sorcellerie de la jeteuse de sorts d'un club ; les rêves des joueurs de tennis de la lointaine périphérie de la ville… Du jour au lendemain, j'avais trouvé là où je m'y attendais le moins un espace où écrire, et je commençais à me sentir bien parmi les rédacteurs de la rubrique : ils m'appelaient par mon prénom, je leur rendais la pareille, nous ne nous méconnaissions plus.

Toutefois, je n'étais que le stagiaire d'un été à *La Industria*, la solution restait temporaire : un soir que je revenais d'interviewer sur sa dépression un joueur d'échecs qui avait failli devenir le grand champion américain, mon rédacteur en chef m'a annoncé que je devais être « basculé » dans un autre secteur, comme le stipulait le règlement du journal relatif aux stagiaires, et qu'il avait reçu du vieil homme aux cheveux blancs auquel je m'étais présenté le jour de l'entretien d'embauche des instructions précises pour me transférer à la rubrique Bourse et défense du consommateur. Sur ce, il m'a donné le nom de mon nouveau chef et une sorte de fiche de rendement que je devais lui présenter, dans un bureau du sous-sol, et a seulement ajouté :

– Désolé, mon vieux.

Le ciel me tombait sur la tête. Je suis sorti prendre l'air et arpenter les rues voisines pour mettre de l'ordre dans mes idées et voir ce qu'il me restait à faire. J'allais au hasard, tout entier à mon angoisse, mon pouls s'emballait et je sentais revenir le vieil état d'âme désespérant que je ne connaissais que trop bien, quand une partie de moi, faite d'adrénaline pure, s'est détachée et a traversé la rue Miró Quesada pour pénétrer d'un pas assuré dans l'immeuble où la rédaction de *Semana* avait son siège. Après avoir consulté l'organigramme du groupe avec les noms de toutes les revues affichés dans le hall d'entrée, j'ai pris l'ascenseur, j'en suis sorti dans le vestibule du septième étage et je me suis présenté à l'accueil, où j'ai prétendu, avec une assurance nouvelle, avoir rendez-vous avec M. Francisco de Rivera. Au bout de quelques minutes, j'ai vu arriver une toute petite femme à la physionomie de rongeur qui m'a informé d'une voix où perçait la remontrance que M. De Rivera n'avait aucun rendez-vous prévu avec M. Gabriel Lisboa.

– Dites-lui seulement que je désire lui parler, me suis-je entendu lui répondre. Il décidera s'il veut me recevoir.

– Très bien, a-t-elle fait, et elle s'est éloignée.

Quand elle est revenue et m'a demandé de la suivre, il m'a semblé que je revenais à moi. La porte s'est ouverte, et nous avons traversé une longue salle basse de plafond avec des tubes fluorescents allumés en pure perte dans l'éclairage naturel de l'endroit et la fumée des cigarettes de tous ceux qui travaillaient là, visiblement à leur aise. Nous sommes arrivés dans un endroit dégagé, sur un tapis bleu qui nous a conduits dans un bureau

lambrissé dont la large fenêtre laissait voir les anciens immeubles de la Lima de l'époque coloniale éclairés par le chaud soleil de février. De Rivera contemplait les toits d'un regard absent en attendant que sa secrétaire m'annonce. Quand elle l'a fait, il s'est tourné vers moi, m'a adressé un sourire chaleureux et s'est levé de son siège pour me saluer. J'ai reconnu sa chemise à carreaux, son jeans, sa moustache et sa grosse main chaude quand elle a serré la mienne. C'était bien De Rivera, même si autour de lui il n'y avait plus de lumières moribondes mais celle, pure, de son nouveau bureau, et au lieu de la reproduction d'un Gauguin comme à *Proceso*, une photo de Charlie Parker en train de jouer du saxo allongé sur la scène sur laquelle des fans tambourinaient comme des fous, bouche ouverte et yeux exorbités. De sa voix de stentor, il m'invita à m'asseoir en face de lui, curieux de savoir ce qu'on avait pu me faire pour que je vienne le trouver avec cette tête de désespéré.

– Francisco, lui ai-je dit, conscient que je l'appelais pour la première fois par son prénom, il faut tout simplement que tu me sauves la vie. Je ne vais pas pouvoir rester dans l'immeuble d'en face.

– Tu travailles à *La Industria* ? a-t-il fait en se rapprochant. Tu n'étais pas à *Proceso* avec Saúl ?

J'ai remué la tête d'un côté à l'autre en éprouvant un soudain soulagement. Je lui ai tout raconté, quoique dans le désordre : les retards de paiement, mes difficultés économiques, la possibilité décourageante de devoir bosser pour le reste de l'été sur les indices boursiers.

– En quels termes es-tu resté avec *Proceso* ? m'a-t-il demandé. Tu sais qu'ils peuvent m'en faire voir de dures s'ils apprennent que je t'ai donné du boulot ? L'Ogre pourrait me massacrer !

– Je ne veux pas t'attirer des ennuis, Francisco, crois-moi.

Nous sommes restés un moment sans rien dire, De Rivera plongé dans ses réflexions. J'ai appris par la suite que je n'étais pas le premier à venir lui demander une telle faveur : divers rédacteurs et petits éditeurs de *Proceso* qui désiraient appartenir à son équipe l'avaient fait avant moi, et De Rivera n'avait pas pu résister à certaines de ces sollicitations, de sorte que deux d'entre eux faisaient maintenant partie des équipes des revues qu'il dirigeait, et que le jour où l'un d'eux avait signé une chronique dans *Semana*, l'Ogre avait appelé De Rivera pour exiger de lui à grands cris qu'il ne débauche plus un seul de ses collaborateurs sous peine de poursuites.

Depuis, une sorte de mur de Berlin était dressé entre les deux rédactions, et moi qui ignorais tout, je venais le prier de se mouiller une fois de plus. Je suppose qu'il dut soupeser le risque et s'interroger sur les représailles qu'il encourrait s'il engageait un stagiaire qui travaillait déjà pour un autre secteur du journal.

– Attends-moi un moment, m'a-t-il dit tout à coup en se levant et en quittant le bureau. Je vais voir ce que je peux faire.

Les minutes qui ont suivi ont été les plus longues de ma vie. Il ne m'avait pas laissé beaucoup d'espoir, et j'imaginais déjà les froids bureaux du sous-sol de *La Industria* de l'autre côté de la rue. Quand De Rivera est revenu, le sourire aux lèvres, il m'a semblé que nous étions de nouveau complices et que revenait la gaieté de naguère.

– Nous n'avons pas de stagiaires à *Semana*, a-t-il fait avec une mimique de contrition qui ne pouvait masquer le plaisir. Mais j'ai trouvé un remède de cheval pour lequel tu vas devoir montrer tout ton cran.

J'ai souri à mon tour.

– Tu n'as rien contre la mode et les boutiques, n'est-ce pas ?

Je lui ai répondu du fond du cœur et avec soulagement que je n'avais absolument rien contre elles, et nous avons ri en nous regardant dans les yeux.

OceanofPDF.com

2

Le lundi matin de la semaine suivante je me suis présenté au septième étage de l'immeuble où siégeaient les publications que dirigeait De Rivera avec le sentiment de renaître à la vie. Francisco m'avait offert une place de stagiaire à la revue de mode *Bazar* et à la revue féminine *Bella,* et je devais en contrepartie collaborer à *Semana* et présenter des sujets pour l'hebdo, victoire plus grande pour moi que celle d'avoir remporté le prix des Jeux Floraux. En effet, si j'étais arrivé à *Proceso* en connaissant son prestige sans l'avoir jamais lu, j'étais un véritable fidèle de *Semana,* revue que j'adorais, aussi étais-je fermement convaincu qu'il n'y avait pas mieux dans le milieu de la presse pour écrire des chroniques, des reportages, et essayer de devenir un écrivain. J'allais gagner à peine le quart de ce que m'attribuait le journal, mais peu m'importait, comme peu m'importaient les avertissements que m'avait donnés l'homme aux cheveux blancs quand je lui avais fait connaître ma décision, ce qui revenait à renoncer au système de « bourse » de *La Industria* : « De Rivera t'offre un gâteau, mais moi je te donne une montre », m'avait-il dit après avoir lu ma lettre de démission, dans son bureau lugubre. Sa montre ne m'intéressait pas. J'ai bouclé mon article sur le joueur d'échecs déprimé et ne me suis jamais présenté au secteur boursier.

À peine étais-je arrivé au septième et avais-je mis les pieds dans la vaste salle de l'*open space* que je me suis avisé de tout ce qui différenciait le département que dirigeait De Rivera du siège principal du journal. Il devait être neuf heures du matin et, contrairement à ce qui se passait en face, il n'y avait pratiquement personne, seulement deux ou trois rédacteurs devant leurs ordinateurs. Ceux de *Bazar* étaient inoccupés, je me suis assis dans le grand cercle au milieu de la vaste salle pareille à un hangar, et j'ai ouvert le roman que je lisais alors. Je n'allais pas tarder à apprendre que les tables avec quatre ordinateurs qui bordaient cet espace circulaire et se succédaient jusqu'au bureau de De Rivera étaient les postes de travail de la plupart des publications du journal : *Bella,* magazine féminin, et *Bazar,* revue de mode ; *Ocio,* hebdomadaire d'actualité culturelle et des spectacles ; *Tuerca,* journal

de l’automobile ; *Vocación*, revue éducationnelle et professionnelle ; *Mundo PC*, revue informatique. De l’autre côté, couvrant un espace plus petit à l’angle avec le secteur voisin, avaient été disposés les ordinateurs de la rédaction de *Pantalla*, magazine du cinéma et de la télévision, et ceux de *Semana*, la revue la plus importante de toutes. Juste à côté se trouvait la salle de réunion. Les rédacteurs des diverses revues et les stagiaires qui ne disposaient pas d’un appareil personnel venaient à tour de rôle écrire leurs articles sur les ordinateurs entre lesquels je m’étais assis et se battre pour accéder au seul téléphone mis là à leur disposition. J’allais aussi bientôt savoir que presque toutes les machines étaient réservées d’abord aux membres de l’équipe de *Semana*, qui ne se mêlaient guère aux autres. Quand l’un d’entre eux apparaissait dans cette zone et se dirigeait vers un appareil, celui qui s’en servait s’interrompait quasi machinalement pour le lui céder. Je l’ai fait plusieurs fois, bien entendu, au cours de cet été-là ; non sans crainte ni mécontentement, j’enregistrais aussitôt le texte personnel sur lequel je travaillais, le copiais sur disquette et je guettais ensuite le moment où j’allais pouvoir me remettre à l’article que ma directrice m’avait demandé.

Elle s’appelait Katerina Graciano et, dès le jour de mon arrivée, aux alentours de midi, j’ai eu le sentiment que mon séjour à *Bazar* allait être tout à fait catastrophique. En deux minutes, je me suis rendu compte que cette femme svelte au rire explosif, aux cheveux très noirs sur une peau de cire et au regard vorace était complètement givrée. Elle passait tout son temps, ce jour-là comme tous les autres, à faire des réussites sur son ordinateur sans adresser la parole à personne, à lire des revues féminines et à attendre les images de mode de ses photographes en se rongeant les ongles. Quand les photos arrivaient, elle s’asseyait pour les examiner sur une table lumineuse autour de laquelle elle discutait pendant des heures avec leur auteur en passant du registre de la gamine mal élevée à celui de la vieille sorcière, puis à celui de la mère qui gronde son enfant. Je n’ai jamais réussi à savoir, cet été-là, quand elle écrivait, ni pourquoi elle passait un temps infini devant son écran. Ce premier jour, juste après le déjeuner, elle m’a fait apporter une pile de revues frivoles et m’a dit de les lire attentivement pour m’imprégner de leur style, rien de plus. Le deuxième jour, elle a fait la même chose, et je me suis demandé si elle ne cherchait pas à se moquer de moi. Le quatrième, elle m’a montré quelques articles de presse étrangère qu’elle avait marqués avec des Post-it et m’a invité à « leur

donner une tournure créative » pour se faire une idée de mon style, dont De Rivera lui avait promis monts et merveilles. C'est ainsi, en attendant mon tour devant les ordinateurs, et en adoptant un point de vue féminin, que j'ai écrit mes premiers articles pour Bella : « Ne plus avoir peur d'eux au lit », « L'obsession de l'orgasme », « Secrets pour les satisfaire », qui ont paru sans signature ou signés d'un nom de femme. L'expérience a été pour moi amusante, et m'a valu l'approbation et la sympathie de Katerina, contente de n'avoir pour une fois presque rien à changer aux textes de son stagiaire. Je les expédiais pour avoir le temps de chercher des sujets susceptibles de convenir à *Semana,* mais j'avais beau me casser la tête, rien ne venait. Peu à peu, j'ai pu mettre un visage sur les signatures des journalistes qui se disputaient les ordinateurs et se retrouvaient le vendredi midi, à l'appel retentissant de De Rivera, dans la salle de réunion pour planifier le prochain numéro de la revue, au milieu d'éclats de rire qui se faisaient entendre malgré la porte fermée et qui rendaient secrètement envieux, comme je l'étais, les rédacteurs et les stagiaires des autres revues.

Il m'était impossible de me joindre à ces réunions parce que je n'avais rien à proposer, ce qui me démoralisait, si bien que je préférais éviter Francisco quand je l'apercevais. Je doutais sérieusement d'avoir les capacités nécessaires pour faire un jour partie du staff de *Semana*. Toutefois, un soir, alors que j'étais assis en compagnie de Santiago Montero dans un bar de Barranco, un miracle s'est produit. En plus des couvertures de vieilles revues aux murs et des bicyclettes au plafond, divers modèles de *rockolas*, anciens juke-box multicolores, décoraient la salle. Je les avais déjà aperçus, quand nous étions venus, Santiago et moi, boire un verre dans ce bar, mais ils ne m'avaient pas frappé comme ils venaient de le faire. J'ai demandé au serveur ce qu'il en était, il m'a dit qu'ils appartenaient au patron, un vieil homme imposant que l'on voyait le plus souvent debout à côté de la caisse enregistreuse. Au moment de payer, je suis allé lui demander s'il les collectionnait depuis longtemps.

– De nombreuses années, m'a-t-il répondu en souriant. J'en ai d'autres chez moi.

En entendant la voix claironnante de De Rivera qui convoquait son monde le vendredi suivant, je me suis levé courageusement de mon siège pour aller me joindre à la conférence de rédaction, à la surprise des autres rédacteurs. Je suis entré dans la salle avec les membres de *Semana* un peu

contrariés par ma présence, et je suis allé m'asseoir aussi discrètement que possible à la grande table blanche autour de laquelle tout le monde s'installait. J'ai adressé un sourire timide à Francisco, de toute évidence content de me voir là. La séance a commencé par des remarques du directeur sur le dernier numéro de la revue, les articles qui avaient bien marché, les avis qu'on lui avait communiqués en fin de semaine, et l'impact de la couverture, sur quoi les rédacteurs ont lancé quelques plaisanteries. Je me disais que ces réunions étaient beaucoup plus simples que je ne me l'étais imaginé quand Francisco a changé de ton, lancé un « Bon » sur un ton différent de celui qu'il avait pris jusqu'alors, et que le silence s'est fait. L'un des rédacteurs, sans doute le plus audacieux, a attiré son attention, et la ronde a commencé.

J'ai alors compris la dynamique de ces conférences de rédaction, et je me suis repenti d'être venu me mêler à celle de ce jour-là.

Chaque rédacteur installé autour de la table blanche était venu avec divers sujets à proposer, au moins deux qu'il estimait percutants. Puis, de son mieux, en recourant à tous ses talents rhétoriques, et porté par son habileté à défendre ses idées, il se lançait dans son scénario, interrompu par les commentaires de De Rivera, soutenu par la solidarité de ses collègues. À tour de rôle, chaque participant se soumettait à l'obligation stressante de « vendre » ses sujets. De Rivera ne refusait jamais durement ; il lançait une phrase ingénieuse ou une boutade qui faisait rire l'assemblée et lui permettait de passer à un autre sujet : « Eh bien, qu'avez-vous d'autre ? » Le rédacteur retournait alors à son carnet de notes et revoyait à la hâte ses idées. Le plus souvent, les autres attendaient la nouvelle tentative en silence, comme on assiste à une exécution, mais il arrivait que certains, ou tous, prennent la défense de la proposition que De Rivera ne trouvait pas suffisamment pertinente pour la revue, et tâchent de le convaincre. Quand ils réussissaient, le directeur regardait fixement le rédacteur et lui disait : « Alors, occupe-toi de ça », ce qui voulait dire que la suggestion était approuvée et que le rédacteur était tranquille pour la semaine. De Rivera notait le sujet sur la feuille de papier qu'il avait devant lui et l'on passait au suivant. Les choses étaient parfois plus simples ; quand le thème lui convenait, De Rivera le notait en interrompant l'explication. Il arrivait aussi que l'idée proposée soit telle qu'après l'avoir entendue il bondisse d'enthousiasme sur son siège et s'exclame de sa grosse voix d'homme des bois qui paralysait tous les rédacteurs, même ceux qui se trouvaient de

l’autre côté de la porte : « Paarfait ! Cet article va faire quatre, cinq, six pages ! » criait-il, avant de se mettre à en esquisser le plan devant ses journalistes, en indiquant ce que devraient être le développement, les portraits des personnages, le titre, la photo d’accroche et celle de la couverture. Le rédacteur savait alors qu’il était à son sommet et serait envié par tous ses collègues pendant une semaine.

Autant qu’il m’en souvienne, rien de tel ne s’est produit pendant la première réunion à laquelle j’ai assisté. C’est seulement vers la fin, sans doute dans l’intention de me laisser le temps d’observer les autres pour savoir comment m’y prendre, que Francisco m’a demandé quel était mon sujet. J’ai senti que je perdais pied. « Et toi, Gabriel, qu’as-tu pour cette semaine ? » J’ai réussi à dire : « L’homme aux rockolas. » Intrigué, il a répété : « L’homme aux rockolas ? » À la moitié de mon exposé, quand j’ai précisé que l’homme avait plusieurs autres appareils chez lui, De Rivera a noté avec un petit sourire de satisfaction et a mis fin à la réunion. Tout le monde s’est levé, j’ai voulu faire de même et me suis aperçu que j’étais comme cloué sur place.

« Les rockolas de ma vie », ma première chronique dans *Semana*, a paru une quinzaine de jours plus tard sur trois pages, signée de mon nom. Je me suis relu deux ou trois fois sur ce beau papier imprimé avec une encre qui ne tachait pas les doigts, ce dont nulle autre revue du pays ne pouvait encore s’enorgueillir, et j’ai vu l’oncle Emilio relire lui aussi l’exemplaire qu’il avait montré à tous ses collègues du restaurant. À *Semana*, le regard de ceux qui utilisaient les ordinateurs communs a changé, tout comme le traitement que me réservaient les rédacteurs. Quand je travaillais sur un ordinateur, personne ne venait me demander de céder ma place, et certains ont commencé à me saluer. Je me sentais maintenant plus à mon aise au septième étage, et si j’étais encore loin d’être un rédacteur, je me trouvais enfin à l’endroit qui me convenait et j’y faisais ce qu’il fallait y faire. En plus des textes anonymes que j’écrivais avec le plus de glamour possible pour les magazines féminins, j’ai réussi à publier un deuxième article dans *Semana*, et il m’a semblé voir s’approcher l’indépendance que j’avais tellement désirée depuis que j’étais arrivé chez ma tante et mon oncle.

Je ne me trompais pas. Les premiers jours d’avril, quand je dus retourner à l’université, Katerina m’a offert de devenir collaborateur permanent de ses deux revues, « en free-lance », a-t-elle précisé. Je pourrais gagner de

l’argent en écrivant à domicile, sur commande, et je percevrais pour chacun de mes articles l’équivalent d’un mois de stage. Comme j’allais recevoir l’ordinateur que j’avais gagné avec ma nouvelle, et dont je disposerais chez moi, j’ai accepté. Dans son bureau, De Rivera fut surpris que je le quitte une fois de plus. « Les portes de *Semana* te seront toujours ouvertes, m’a-t-il dit. Si cela t’intéresse de collaborer à la revue. Bien sûr tu seras payé en conséquence. » Il m’a aussi fait comprendre qu’il ferait son possible pour me trouver un emploi sûr quand j’aurais quitté l’université.

– Tu en as encore pour combien de temps ? a-t-il grommelé, sourire aux lèvres. On dirait que tu veux y passer ta vie.

– C’est mon dernier semestre, Francisco.

– Espérons-le.

En revenant à l’université pour ce qui devait être la fin de mon parcours étudiant, je savais que désormais rien ne serait plus pareil, et j’en profitais pleinement, débarrassé de mon angoisse. Maintenant pourvu d’un numéro de sécurité sociale et de l’ordinateur gagné aux Jeux Floraux – le Compaq Presario sur lequel je travaille tous les matins et où j’ai rédigé mes premiers articles en free-lance –, j’avais conquis mon indépendance : cette année-là, j’ai payé mon inscription, cessé de demander de l’argent à mon oncle pour mes besoins quotidiens et même commencé à participer aux petites dépenses de la maison. J’avais obtenu tant d’unités de valeur au cours des années précédentes, de peur de perdre ma bourse, que j’ai seulement assisté à trois cours du soir. Pour la première fois, je n’avais pas à lutter pour être qualifié. Le matin, je m’entretenais avec des directrices de boutiques, des stylistes et des dessinateurs de mode auxquels Katerina m’adressait, et l’après-midi j’allais à la bibliothèque de l’université lire et travailler sur mon mémoire de fin d’études, prêt à aller faire mes armes dans le monde.

Santiago Montero et moi nous sommes souvent vus pendant ces derniers mois d’université, parce que j’avais moins d’obligations que les années précédentes et que sa relation avec Valeria avait perdu de son intensité. J’essayais de me montrer compréhensif quand il me parlait de leurs désaccords, de leurs divergences de caractère, ou de ce qui les éloignait l’un de l’autre à cause de leurs « sensibilités différentes », mais en vérité cela me coûtait de terribles efforts. Nous parlions de ce que nous ferions une fois dans la vie active et, quand nous étions un peu grisés par la bière ou assommés par les innombrables cigarettes que nous fumions, Montero me

demandait si *je l'avais fait,* si *j'écrivais*. Un silence criminel s'installait entre nous, comme s'il avait fait allusion à un cadavre caché dans un placard. Je trouvais le courage de lui dire que non, et d'ajouter aussitôt : « Et toi ? » Montero se réfugiait derrière un nuage de fumée et s'enfonçait entre les coussins du living : il en était au même point que moi. Nous partagions alors une impression de soulagement et de vague culpabilité.

Je n'aurais pas songé à ces questions si Santiago ne les avait pas posées chaque fois que nous nous voyions. Pourquoi n'écrivions-nous pas ? Il m'arrivait d'accuser les études, la quête d'une véritable place dans une des revues de *La Industria,* mais pour Montero nous étions peut-être deux garçons trop simples, trop éloignés de ceux qui vivent une vie intéressante, et il finissait par m'en convaincre. M'en rendais-je compte ? Nous ne faisions rien d'autre que nous retrouver chez lui pour écouter de la musique et discuter au lieu de créer une œuvre réellement exceptionnelle, ou très violente, ou tout à fait impitoyable et éblouissante. Nous menions une vie ordinaire et il devenait évident que nous n'avions ni la volonté ni l'énergie de vivre autre chose. Je l'écoutais et je le regardais, dans ses baskets All Star et ses polos de couleur, puis me regardais avec mes chaussures bon marché et mes pulls en laine tricotés par la tante Laura, et je lui donnais raison bien malgré moi. Il n'y avait rien de moins héroïque que nous.

C'est probablement pendant une de ces conversations décourageantes que Montero m'a reparlé de Jorge Ramírez Zavala. Nous étions au plus bas, un soir, quand il m'a dit que si quelqu'un était capable de faire quelque chose d'important, d'articuler ce qui lui était donné de vivre et de le transmuer en littérature, c'était Ramírez Zavala. J'ai tout d'abord eu quelque difficulté à faire le rapprochement entre ce nom et le garçon que Montero était allé chercher à l'atelier de Parra en ma compagnie, puis je me suis souvenu que c'était lui que Montero appelait Tête de poète. Il l'avait bien connu à l'université de San Marcos, où ils suivaient tous deux des cours de littérature, et l'avait invité à l'atelier de poésie. Ils étaient devenus très proches, bien que leur amitié fût circonscrite aux discussions sur la poésie péruvienne – sujet sur lequel ils tombaient toujours d'accord – et à un échange de poèmes. Montero avait ainsi commencé à admirer en secret le talent de Ramírez Zavala, à apprécier son rapport au langage et le champ d'expériences qu'il ouvrait. Puis Santiago avait quitté San Marcos et Ramírez Zavala cessé de fréquenter l'atelier de Parra, si bien qu'ils s'étaient perdus de vue. Il l'avait retrouvé quelques soirs auparavant lors d'une

lecture publique de poésie, et ils avaient repris leurs conversations. Le regard de Ramírez Zavala était resté perçant et profond, ses mains tremblaient toujours, son attitude devant toute chose était tantôt hiératique, tantôt provocante. Ils s'étaient revus deux fois depuis lors et Tête de poète avait confié ses dernières œuvres à Montero, qui les jugeait éblouissantes.

– À quoi ressemblent ses poèmes ? ai-je demandé.

Santiago les trouvait étranges. Ils racontaient sa vie, ou ce qui semblait être sa vie, en recourant à des images à la fois impitoyables et magnifiques qui évoquaient une précocité vite dévastée par la rancœur, des scènes d'une enfance meurtrie où l'inspiration avait semé une violence de champ de bataille, véritable journal de guerre d'un vétéran confronté, dans un esprit insomnieux et fébrile, à une Lima en flammes.

– Il a vécu beaucoup plus que nous et il a indéniablement un talent qui nous dépasse, a conclu Santiago en faisant tomber la cendre de sa cigarette avant de se servir une nouvelle bière.

– Comment peut-on évaluer le talent ? ai-je aussitôt voulu savoir.

– Il y a bien des manières de s'en rendre compte, a répondu Santiago, avant de me les égrener.

Jorge Ramírez Zavala avait reçu une éducation assez semblable à la mienne. Il avait grandi dans un bidonville du district de Rímac, fréquenté une école publique, comme moi celle de Santa Anita, et il était lui aussi issu d'une famille divisée. Mais il y avait chez lui beaucoup moins de livres que chez l'oncle Emilio, et il s'était vu contraint d'arrêter ses études à l'université San Marcos pour se mettre au travail. Malgré tous ces handicaps, son don des langues et son goût étaient impressionnants. Il lisait les auteurs anglais et américains dans le texte, connaissait par cœur les poèmes d'Ezra Pound et de Dylan Thomas, comprenait aussi le français et l'italien et lisait les poètes qui écrivaient dans ces deux langues. À la différence de Montero, il lisait également de nombreuses œuvres de fiction – celles du boom latino-américain et de la *Lost Generation* que je commençais seulement à découvrir, et bien d'autres auteurs encore dont je n'avais jamais entendu parler : Henry Miller, Malcolm Lowry, Paul Bowles, J.D. Salinger. Il aimait la critique littéraire, l'esthétique, les bandes dessinées, la littérature underground et la photographie. Et, par-dessus tout cela, il y avait non seulement sa vie, son noctambulisme effréné, sa détermination à faire toutes sortes d'expériences sexuelles et sentimentales

dont Santiago et moi ne savions rien, mais encore son style, qui nous dépassait, et son indéniable beauté.

– C'est une sorte de dandy pauvre et très élégant, qui écrit comme personne. C'est César Vallejo. Oui, il pourrait bien l'être. Tout dépendra de sa façon de maîtriser sa folie, me disait Montero.

Après de telles explications, je me sentais réduit à néant, honteux de m'être mis si tard à la lecture, de ma totale ignorance d'une autre langue que l'espagnol, du côté plan-plan de mon simulacre de famille, de ma vie sentimentale et sexuelle inexistante. Sans plus pouvoir envisager d'écrire avant d'avoir tout appris de Jorge Ramírez Zavala, je me contenterais de rédiger mes articles pour *Bazar* et de terminer mon mémoire. Pendant les jours suivants, j'ai essayé de ne plus penser à Ramírez Zavala, et à vrai dire je n'étais pas loin d'y parvenir quand, un malencontreux matin, en sortant de la bibliothèque de l'université, ce que j'ai vu a achevé de me démolir : assis sur un banc du campus, Santiago Montero bavardait avec l'Enfant à tête d'oreiller, ce garçon à moitié autiste que j'avais connu à l'atelier de Parra, et que je n'avais jamais vu s'entretenir avec qui que ce soit. À l'université, il était toujours seul et s'il regardait les autres c'était avec une expression telle qu'il semblait vouloir les rouer de coups. Je le voyais à présent approuver d'un mouvement de tête, non sans pourtant une sorte d'indifférence froide dans le regard, ce que lui disait un Montero dont les mains, qui tenaient quelques feuilles de papier, tremblaient. Je me suis senti mal à l'aise de les épier ainsi et je suis retourné à la bibliothèque où, incapable de me concentrer, j'ai vainement essayé de me remettre au travail.

À l'heure du déjeuner, j'ai trouvé Santiago assis sur les marches de l'entrée. Nous avons parlé de tout et de rien jusqu'au moment où j'ai lâché ce qui me brûlait la langue :

– Je t'ai vu avec l'Enfant à tête d'oreiller.

– Il voulait me montrer des poèmes, m'a répondu Santiago. C'est un poète remarquable.

– Et pourquoi s'est-il adressé à toi ? ai-je lancé, sans pouvoir me défaire de l'impression que je me mettais, ce faisant, plus bas que terre.

– C'est un ami de Jorge Ramírez Zavala, m'a répondu Santiago, ce qui m'a donné une autre impression, celle de recevoir le coup de grâce. C'est lui qui m'a conseillé de parler à l'Enfant à tête d'oreiller.

OceanofPDF.com

3

Dès lors, j’ai nourri une certaine rancune à l’égard de Santiago Montero et de ses amis poètes, et n’ai plus désiré qu’en finir avec l’université et me consacrer entièrement à la chronique et à l’essai. La littérature, je le savais à présent, était réservée à ceux qui comme Ramírez Zavala étaient hors pair ou aussi talentueux que Montero. Moi qui trouvais ma vie dénuée d’intérêt, je voulais être écrivain et pouvoir au moins, dans mes articles, raconter celle de gens plus intéressants que moi. N’était-ce pas un autre moyen, licite, de devenir écrivain ? Mon impatience était grande de voir venir la fin de l’année universitaire pour pouvoir aller travailler à plein-temps à *Semana* et devenir le chroniqueur que j’espérais être un jour. C’était ma destinée. À l’idée de quitter bientôt l’université, contrairement aux autres étudiants, je n’éprouvais ni peine ni angoisse. Pendant les dernières semaines du semestre il y a eu entre moi, la préparation de la cérémonie de remise des diplômes et la fête qui devait s’ensuivre une distance colossale ; je ne participerais ni à l’une ni à l’autre. La pensée de ma future carrière de journaliste et des méthodes à suivre pour rembourser au plus vite le prêt que m’avait octroyé l’université ne me lâchait plus. Je me sentais comme un coureur avant le signal du départ. Dès la fin des cours, j’ai déposé mon mémoire et me suis rendu presque en courant au bureau de De Rivera pour lui dire que j’étais enfin un homme libre, prêt à affronter son destin.

– J’ai eu peur que tu ne sois un de ces étudiants éternels, a-t-il fait en se levant et en se dirigeant vers la porte. Tu viens à la conférence ?

On aurait dit que rien n’avait changé, ni l’énorme table blanche ni le groupe des rédacteurs parmi lesquels je me suis assis sur la première chaise inoccupée, avec une idée précise derrière la tête. C’était un camarade de cours qui me l’avait donnée sans le vouloir en me parlant de son expérience de stagiaire au journal *Expreso* : il m’avait appris que Carlos Ney Barrionuevo, qui avait inspiré à Mario Vargas Llosa le personnage de Carlitos de *Conversation à « La Cathédrale »,* était encore vivant et toujours journaliste en activité pour la chronique judiciaire de ce

périodique. Quand mon tour est venu, je l'ai dit à De Rivera, qui n'a fait qu'un bond et s'est écrié, en donnant à l'idée toute son envergure : « Les rédacteurs de la chronique rouge ! » C'était ainsi que l'on appelait, au journal, la chronique policière. Aussitôt après, il m'a assigné une cascade de tâches que j'ai notées aussi lisiblement que je le pouvais dans mon carnet : prendre contact avec les principaux journalistes chargés des chroniques policières ; interviewer Carlos Ney, bien entendu, mais aussi Guillermo Thorndike, qui avait été le directeur de publication d'*Expreso*, Jorge Salazar et quelques autres chroniqueurs remarquables de la presse à sensation, dont un de *La Industria*, inévitablement. De Rivera était exalté : « Grande nouvelle, vieux, avec photos, encadrés, citations, quatre, cinq, six pages ! » soliloquait-il en notant les grandes lignes sur une feuille vierge.

– Je veux une grande histoire, tu as compris ? m'a-t-il dit avant de pointer son crayon vers la direction de *La Industria*. Avec ça, je vais aller en face demander ton contrat.

J'étais de nouveau sur le terrain. Chaque jour de cette fin du mois de juillet, je me suis démené pour bien ficeler l'article. J'ai interviewé tous ceux que De Rivera m'avait désignés, lu tout ce que j'ai trouvé sur le sujet, et accompagné deux rédacteurs de cette presse populaire dans leur mission sanglante. Au cours de ma conversation avec Thorndike dans sa maison de San Borja, je lui ai confié que j'allais bientôt m'entretenir avec Carlos Ney, et il m'a dit : « Tu vas être surpris. Son regard est celui d'un homme qui a tout vu. » J'avais ces paroles à l'esprit quand j'ai découvert les yeux bleu ciel de Ney, dans son appartement un peu désuet de la rue Porta, à Miraflores, où j'ai passé avec lui tout un après-midi pendant lequel nous n'avons pas arrêté de bavarder en buvant des tasses de thé. C'était singulier : j'étais en présence d'un personnage de roman – un grand roman sur le pays et ses journalistes que j'avais lu avec une sorte de fébrilité – qui était en même temps un homme en chair et en os, usé, aux cheveux gris, occupé à évoquer les années pendant lesquelles il avait initié celui qui allait devenir le protagoniste du roman – Santiago Zavalita – à la vie nocturne de la Lima des années cinquante et à ses bordels, et même si son pas traînant, ses photos en compagnie de Vargas Llosa en 1982 étaient tout aussi réels – sur une de celles-ci, Ney regardait de côté, apparemment content de lui et défiant, un Vargas Llosa souriant avec un exemplaire de son roman *La Guerre de la fin du monde* en main –, il y avait dans tout cela quelque chose qui ne l'était point. À un certain moment, « Carlitos Ney » a pris dans sa

bibliothèque un recueil de ses poèmes – que j'ai conservé – et me l'a dédicacé. En déchiffrant son écriture vieillotte, j'ai brusquement senti qu'un monde étranger à la réalité se mettait à vivre avec moi. À la fin de l'entretien, l'enregistreur éteint, il a longuement évoqué « Mario », comme il appelait Vargas Llosa, et même si j'ai oublié une bonne part de cette conversation, je sais qu'elle m'a éclairé et ouvert des voies. Ce dont je me souviens, en revanche, c'est d'avoir osé demander au journaliste si ce que Vargas Llosa avait raconté sur *La Crónica*, le journal où il avait travaillé, était vrai ou imaginaire.

– Mario n'a absolument rien exagéré, m'a répondu « Carlitos ». Ou si, peut-être. Mais tu sais, petit ? Les livres de Mario sont autrement plus puissants que mes souvenirs de ces années-là.

J'ai écrit mon article pendant les jours fériés de la fête de l'Indépendance : je tapais frénétiquement sur les touches du clavier de mon ordinateur en écoutant de temps à autre les enregistrements et en consultant quelques livres, tout en imaginant aussi l'apparence graphique qu'il pourrait avoir. Pour titre, j'ai emprunté celui que le Chilien Alberto Fuguet avait donné à l'un de ses romans, *Tinta Roja*, « Encre rouge », et j'y ai mis la dernière main le lundi, juste après la fête. Ensuite, je l'ai adapté à la dimension des photographies qui devaient l'illustrer en faisant de sorte que Felipe Ordinola, qui était alors l'éditeur de *Semana*, n'ait rien à y changer. L'article est en effet sorti sur six pages et a fait la couverture du numéro. Après l'avoir vu exposé, le samedi, à la devanture du kiosque à journaux, j'ai attendu l'appel qui m'aviserait de mon admission au sein de l'équipe de rédacteurs de *Semana*. L'oncle Emilio partageait cet espoir.

Nous nous trompions. Quand, le mardi suivant, un appel de *La Industria* a retenti chez nous, j'ai décroché aussitôt.

– Allô, Gabriel ? dit une voix inconnue.

– Oui.

– Gonzalo Ferrero. Je suis le directeur d'*Ocio*. C'est Francisco qui m'a donné votre nom…

Tout d'abord, je n'ai pas compris. J'ai cru qu'il s'agissait d'une blague. *Ocio* était l'organe de presse le plus modeste de tous ceux que dirigeait Francisco, un petit agenda culturel qui se limitait à de brefs comptes-rendus de films, de pièces de théâtre et d'expositions.

– Tu connais *Ocio*, n’est-ce pas ?

– Oui, bien sûr.

– Bon. Un poste de rédacteur vient d’être créé et je voudrais savoir si ça t’intéresse.

– Eh bien… Oui.

– Bon, alors, je t’attends demain, pour te mettre au courant. Ici, au bureau, à quinze heures. Tu sais où nous sommes, non ?

Je connaissais parfaitement la rédaction d’*Ocio*, pour l’avoir longée mille fois en traversant l’*open space*, sans jamais m’y arrêter : quatre tables de travail y étaient accolées, non loin du bureau de De Rivera, avec d’un côté Gonzalo Ferrero et une graphiste aux lunettes énormes et, de l’autre, deux jeunes rédacteurs. C’est vers là que je me suis dirigé le lendemain après-midi, assez mal à l’aise, à vrai dire. J’avais déjà vu Ferrero, avec ses cheveux très courts et ses lunettes aux montures épaisses ; après m’avoir salué avec courtoisie, il m’a invité à m’asseoir, a allumé une cigarette et, devant son ordinateur, m’a expliqué en quoi consisterait mon travail, si je l’acceptais. L’idée de Francisco était que je travaille pour *Ocio* et que je propose des sujets pour *Semana*.

– C’est une porte d’entrée pour *Semana*, m’a dit Ferrero, qui semblait lire dans ma tête. Tu fais ici ce que tu as à y faire et, pour le reste, c’est une affaire entre De Rivera et toi.

Il m’a ensuite dit combien je gagnerais.

– Ça te va ?

– Ça me va.

– Très bien ! s’est-il exclamé, satisfait. Il nous reste à t’attribuer les secteurs et au travail ! Barraza ! Viens ! Je te présente Gabriel Lisboa.

J’avais aussi vu de nombreuses fois Barraza, mais comme il était toujours pressé ou le nez collé à l’écran de son ordinateur, nous n’avions jamais échangé un mot. Il s’est levé, s’est approché de moi, l’air contrarié, et nous nous sommes serré fermement la main avant d’écouter Ferrero qui s’est adressé à nous comme si nous étions deux tennismen d’un jeu en double sur le point d’entrer sur le terrain pour un set décisif. Barraza s’occupait du cinéma parce que c’était un expert en la matière, de la musique et des

musées. Si cela me convenait, je m'occuperais de la page arts et théâtre et aussi de celle des loisirs.

– Dans cette dernière, il y a de tout, m'informa Ferrero, excursions, spectacles folkloriques, courses de taureau, sports d'aventure…

Ferrero me montra la revue. Comme Barraza, je devrais écrire pour « In Situ », qui faisait l'ouverture, un article de deux ou trois pages sur un événement culturel ou un spectacle et m'occuper de l'agenda. Contrairement aux rédacteurs des autres revues, il fallait être là de neuf heures à dix-sept heures et les textes devaient être remis avant notre départ. Est-ce que tout cela m'allait ? J'ai répondu que oui. Puis Ferrero m'a présenté à la graphiste, Rocío Palacio. Je commencerais le lendemain, jeudi. Katerina Graciano, devant sa machine, m'adressait des grimaces.

Tout allait très vite et je devais m'adapter à la cadence. Quinze jours après avoir quitté l'université j'avais un emploi, un horaire, une carte de presse, une table de travail et un ordinateur dans le groupe de *La Industria*, en plein centre de Lima. Le vendredi, De Rivera m'a convoqué dans son bureau. Il avait beaucoup aimé mon histoire sur les chroniques policières et, grâce à elle, il avait convaincu Ferrero en un instant. Il n'y avait pas de nouveau poste fixe à *Semana*, mais *Ocio* était un bon moyen de me faire une place dans le milieu, ce qui était le plus important, en fin de compte ; je pourrais écrire dans *Semana* quand je le voudrais, et il garderait un œil sur moi. Ces paroles me rassurèrent, mais elles me peinèrent également : malgré tous mes efforts, j'étais encore loin de faire partie de l'équipe de *Semana*. Je me suis consolé en me disant que, grâce à mon salaire, je pouvais commencer à rembourser le prêt que l'université m'avait accordé et aider ma tante et mon oncle.

Je me suis plongé dans la routine. Comparés aux bouclages de *Proceso* et à la pagaille et à la bonne humeur de ceux de *Semana* – que nous épiions du coin de l'œil –, ceux d'*Ocio* avaient tout d'une remise de documents comptables. Tout se passait d'une façon si automatique et avec si peu de dynamisme que j'ai eu du mal, les premiers temps, à m'adapter à ce manque d'élan. Le jeudi, Ferrero demandait à Barraza et à moi ce que nous avions à proposer, et rien ne provoquait le moindre heurt. Les articles paraissaient comme par inertie : le concert ou le meilleur film de la semaine, l'exposition la plus prometteuse. Tout dépendait des connaissances et des critères de Ferrero qui, je m'en suis vite rendu compte, étaient

exceptionnels dans tous les domaines culturels. Quand il était convaincu de la qualité d'une œuvre, il l'inscrivait sur un fichier Word qui lui servait d'index pour la revue. Il n'arrêtait pas de lire pendant que nous travaillions.

Jamais je n'avais rencontré quelqu'un qui lisait autant et avec un tel rythme et une telle concentration que Gonzalo Ferrero. Sans sa manière scrupuleuse de réviser notre travail sur son ordinateur, on aurait pu dire qu'il se souciait plus des livres qu'il apportait que du sort de la revue qu'il dirigeait. Le vendredi, et parfois en fin de semaine, Barraza et moi recueillions les informations indispensables, le lundi et le mardi nous établissions en bâillant à nous décrocher la mâchoire les agendas de la semaine, travail monotone et appauvrissant qui consistait à relever les informations relatives aux films, aux pièces de théâtre, aux concerts, aux loisirs de plein air et aux manifestations artistiques qu'offrait Lima. Souvent, en écrivant ces guides dans la torpeur de l'après-midi et en luttant contre l'envie de dormir après le déjeuner, je regardais les rédacteurs de *Semana* entrer et sortir du bureau de De Rivera et me disais que je séchais sur pied à mon poste ; alors, je me mettais à réfléchir frénétiquement à un sujet possible pour *Semana*. Comme je souffrais d'une pénurie d'idées, j'avais cessé de me rendre aux conférences de rédaction, qui m'intimidaient, mais j'allais parfois dans le bureau de De Rivera, pour lui faire part de ce à quoi j'avais pensé. Quand il approuvait ma proposition, j'étais heureux et en même temps inquiet des épreuves qui s'annonçaient pour la semaine. J'écrivais mes chroniques le soir, après avoir terminé le travail astreignant pour *Ocio*, c'est-à-dire qu'arrivé à neuf heures au travail j'en repartais passé minuit, aussi éreinté qu'après les bouclages de *Proceso,* mais sans la même satisfaction. Au bout de quatre mois de cette double vie, je n'en pouvais plus. C'est alors que j'ai pris la décision de ne plus écrire pour *Semana*.

Aujourd'hui encore, il me semble que j'ai fait le bon choix, parce que si d'un point de vue professionnel je n'ai rien appris pendant cette étape à *Ocio,* jamais encore je n'avais découvert autant de choses : grâce à Gerardo Barraza les sorties dans Lima, et grâce à Gonzalo Ferrero tout ce que j'ignorais de la littérature et de la langue littéraire.

Ferrero et Barraza avaient à peu près le même âge et donnaient l'impression d'être les deux faces d'une même pièce, plus exactement, l'un était comme l'opposé de l'autre. Tous deux avaient fait leurs études dans un

établissement privé, révélé une intelligence hors du commun et acquis la maîtrise des langues étrangères ; l'un et l'autre, passionnés de lecture depuis leur enfance, s'étaient inscrits en lettres à l'Université catholique, où on leur avait promis un brillant avenir. Puis leurs vies, jusque-là parallèles, avaient pris des directions divergentes. Barraza fut renvoyé de l'Université catholique et alla étudier le cinéma à l'université de Lima, Ferrero obtint tous ses diplômes avec les meilleures mentions et voulut s'orienter vers une carrière universitaire à l'étranger. Pour lui, *Ocio* n'était qu'une occupation temporaire, pour Barraza elle était une fin en soi.

La différence entre eux devenait flagrante quand ils étaient assis face à face devant leur ordinateur pendant un bouclage. Avec sa chemise et son pantalon sans un faux pli et ses chaussures impeccables, Ferrero écrivait en silence, sur un bureau où chaque chose était rangée comme si tout ce dont il pouvait avoir besoin pour boucler son article était parfaitement au point dans sa tête ; son usage de la langue était presque parfait, sa pensée claire, plus complexe et plus incisive que celle de n'importe lequel des journalistes qui nous entouraient. En face de lui, barricadé derrière un monticule d'impressions de pages web, de photocopies d'extraits de livres, de notes qu'il prenait dans un cahier poisseux pendant la projection d'un film sur lequel il devait donner son avis, Barraza se battait avec son clavier, sautait d'un document à un autre comme s'il cherchait une donnée introuvable, s'arrachait les cheveux et lançait des imprécations silencieuses au plafond, pour passer à une longue litanie qui mettait en évidence le peu de cas qu'il faisait de lui-même. Pendant ces accouchements créatifs, qui me distrayaient presque toujours tandis que je rédigeais ma critique de la semaine, se dévoilait son aspect le plus sauvage : il se couvrait de sueur, faisait des mines pitoyables et ébouriffait les quatre cheveux qui lui restaient sur la tête. Quand il n'en pouvait plus, il se figeait brusquement puis filait aux toilettes, où il restait une éternité. Le voir se déplacer en pleine rédaction ne manquait pas de faire sourire : il portait des jeans bien trop grands pour lui, des chaussures sales pareilles à des tankers, des polos flottants et abîmés, et le tabloïd qu'il calait sous son bras n'annonçait pas l'intervieweur érudit et l'excellent prosateur qu'il était.

Contrairement aux miens, ses textes étaient très peu retouchés, et même quand il lui reprochait ouvertement son désordre et celui de son bureau, ou ses retards à la rédaction, Ferrero le respectait et l'appréciait beaucoup plus qu'il ne le laissait voir. Ce qui explique que pas une seule fois il ne l'ait

menacé de se passer de ses services. Le matin, Barraza se présentait avec une mine de déterré et l'haleine de quelqu'un qui ne s'est pas couché de la nuit, marmottait quelques vagues excuses, perturbé et effrayé, et c'était une rude épreuve de le voir et de l'entendre se justifier devant un Ferrero qui restait de marbre. Quand, en proie au découragement le plus noir, je me promettais de ne plus remettre les pieds à la rédaction la semaine suivante, Barraza me rendait les choses encore plus pénibles, les jours où nous déjeunions ensemble, en me parlant de son départ imminent, de son sort funeste, de sa façon de jeter sa vie à l'égout. De mon côté, je lui disais que je n'arrivais pas à m'habituer à ces horaires. Les rares fois où j'arrivais avant neuf heures, je ne trouvais qu'un seul journaliste assis à sa place, un livre ouvert et l'écran allumé devant lui : Ferrero, qui commençait à m'inspirer un profond respect.

Il était aussi critique littéraire à *Semana*, et j'étais réellement impressionné par sa façon d'analyser une œuvre, établissant des rapprochements avec tel ou tel des centaines de livres dont il savait tout et moi rien, et ce en seulement sept cents mots. Son style et sa maîtrise de la langue étaient une exception dans la presse péruvienne. Ce qu'il écrivait semblait être de l'intelligence pure. Je lisais ses articles, les découpais, les conservais, je couchais même sur le papier les noms des auteurs qu'il mentionnait et que je me promettais de lire un jour : V.S. Naipaul, Antonio Tabucchi, Philip Roth… Quand je le regardais éditer mes textes avant de les confier à la graphiste, je m'efforçais de contrôler mon agitation pour qu'il ne la remarque pas. Je voyais son regard attentif rivé sur l'écran et je cherchais à démêler ses moindres impressions, malgré le nuage de fumée de sa cigarette. Un jour, me surprenant en train de l'observer, il m'a fait signe de m'approcher et de m'asseoir à côté de lui. Ce fut une des rares occasions où il m'enseigna certains aspects du langage qui, avec le temps, feraient de moi un éditeur : l'inutilité des gérondifs et des adverbes, l'abus des subordonnées, les mots révélateurs de l'insuffisance lexicale et la recherche indispensable du terme le plus juste pour exprimer l'idée que l'on veut communiquer au lecteur. À chacune de ces occasions, le silence était de rigueur, seulement ponctué par son souffle et le geste de sa main qui se tendait vers le cendrier. Pendant ce temps, Barraza semblait tout démolir autour de lui.

Durant les premiers mois de notre collaboration, la relation entre Ferrero et moi est restée celle d'un patron à son employé, limitée à mes questions

sur les écrivains et les romans qu'il lisait et aimait, et à ses réponses didactiques et généreuses. Je m'avise, en écrivant ces lignes, que Ferrero a été le premier érudit que j'ai rencontré, pourvu des connaissances nécessaires pour comprendre la littérature, interpréter un livre en fonction de la tradition littéraire qui l'avait précédé, reconnaître les influences de tel auteur sur tel autre, repérer les écoles et les courants. Ces connaissances ont suffi à me persuader que Ferrero serait notre prochain grand écrivain. Je ne pouvais deviner que, tout comme moi, c'était un simple aspirant, et que ses innombrables connaissances ne l'assuraient de rien.

Nous avons fini par nous lier d'amitié. J'ai découvert sa vulnérabilité un midi où, de but en blanc, il m'a invité à déjeuner pour me parler de ma nouvelle, qu'il avait trouvée dans un numéro de la revue de l'université de Lima qu'un stagiaire lui avait laissée pour qu'il lise la sienne. Je n'ai plus su où me mettre. Nous nous sommes assis à une table à l'écart dans un restaurant en duplex proche du Palais du gouvernement, et je me rappelle mon étonnement quand Ferrero m'a dit tout à trac que l'histoire lui avait plu. Pour la première fois depuis que nous nous connaissions, c'est lui qui m'a posé des questions. Bien entendu, il n'a pas eu à me demander qui m'avait influencé ni à quels procédés j'avais eu recours ; ce qui suscitait sa curiosité, c'était ce que j'appellerai « l'histoire réelle », l'expérience qui avait servi de point de départ. Était-il vrai que mon père était serveur dans un restaurant ? S'agissait-il de la pizzeria proche du collège Champagnat ? Ferrero allait très souvent y manger quand il était plus jeune et que ses parents étaient encore vivants, et il pouvait même supposer, d'après la description que j'en avais faite, que le garçon qui s'occupait d'eux habituellement devait être l'oncle Emilio. Mon acné avait-elle été virulente à ce point ? Maintenant, les cicatrices ne se voyaient pas tellement, ajouta-t-il quand il remarqua ma gêne. J'ai répondu à ses questions de mon mieux, avec un mélange de crainte et de plaisir, et j'ai fini par lui parler de ma bourse universitaire, de la disparition de mon père ; à un moment donné, sans doute enhardi par l'effet de la bière, je lui ai confié que j'aimerais pouvoir un jour écrire un roman sur ma tante et mon oncle, au temps où ils étaient venus s'installer à Lima et avaient découvert la langue espagnole, mais que je m'en sentais tout à fait incapable. Ferrero avait enlevé ses lunettes et se frottait les yeux, apparemment très fatigué, tout à coup.

Nous sommes restés un long moment silencieux puis, s'armant de courage, il m'a confié qu'à mon âge il n'avait pas encore la moindre idée de

ce sur quoi il pourrait écrire ; il avait songé à des intrigues romanesques très compliquées – épisodes historiques, liaisons sentimentales entre intellectuels –, mais pas une n'avait achevé de le convaincre. Maintenant, à trente ans, il ressentait de plus en plus la nécessité impérieuse de créer quelque chose. Depuis un certain temps, il essayait d'écrire un roman policier.

– Tu penses le publier ?

– Si j'en suis vraiment satisfait.

Ferrero lampa son verre de bière, en commanda un autre et poursuivit son soliloque : le monde littéraire de Lima était lamentable, il le savait et ne voulait pas refaire les mêmes erreurs ni connaître les mêmes échecs que les écrivains de sa génération. Les romans péruviens publiés sporadiquement et toujours par miracle n'avaient ni éditeurs ni libraires et encore moins de lecteurs, et tous présentaient les mêmes défauts : manque de maîtrise du langage, pénurie d'idées, ignorance de la structuration, noirceur gratuite. Il pourrait, me confia-t-il, écrire un mauvais roman, pourquoi pas ? En tout cas, s'il échouait, comme bien d'autres l'avaient fait avant lui au Pérou, ce ne serait pas par manque d'ambition.

– Parce que le problème est là. Dans notre pays, nous en sommes dépourvus.

J'ai passé la nuit et les jours suivants à imaginer ce que donnerait l'apparition de Ferrero sur la scène littéraire péruvienne, le moment où le critique pertinent qu'il était se révélerait aux yeux de tous comme l'auteur d'une œuvre exceptionnelle et, à partir de là, quand je le voyais absorbé devant son ordinateur, je me demandais s'il n'était pas en train d'écrire son roman. Une fois, il m'en a montré les premiers chapitres et j'ai été enthousiasmé de voir défiler sur l'écran un texte qui semblait combiner forme et action avec maîtrise et intelligence. Ferrero ne me laissa pas lire plus avant et, pendant les mois qui suivirent, j'ai attendu qu'il le termine et le publie, convaincu que ce serait un succès, mais rien de tel n'arriva. La création est une expérience qui va bien au-delà de l'effort et de l'intelligence, mais je l'ignorais encore, et j'aurais continué de l'ignorer sans l'appel urgent de Santiago Montero, un après-midi, quelques mois plus tard.

– Il faut que tu viennes chez moi immédiatement, me dit-il sur un ton que je ne lui connaissais pas. C'est urgent.

– Que se passe-t-il ? ai-je demandé, inquiet.

– Quelque chose d’extraordinaire. Il faut que tu viennes.

Je n’ai rien pu obtenir de plus au téléphone. Mais quand j’ai raccroché, j’ai su que s’il venait de refaire irruption dans ma vie, c’était pour la chambouler de fond en comble.

OceanofPDF.com

4

Cet été 1998, j'allais avoir vingt-trois ans, et Montero venait d'en avoir vingt-cinq. Quand il m'a téléphoné, fin février, j'avais perdu tout espoir de vivre une vie différente de la routine à laquelle j'étais soumis. Comme je dépendais des horaires d'*Ocio*, je m'étais inscrit à des cours d'anglais de sept à neuf heures dans un institut de langues étrangères proche de *La Industria*. En compagnie d'élèves des écoles publiques en vacances, j'ai pris mes premières leçons avant d'aller me présenter, à l'heure, devant Ferrero, qui s'intéressait à mes progrès, m'imprimait les textes des chansons des Beatles, et m'expliquait en vain que Paul McCartney était beaucoup plus important que John Lennon. C'est pendant un de ces matins, alors que nous étions tous les deux seuls dans la salle, que Ferrero m'a parlé de son projet de quitter le pays.

Barraza, comme toujours, arrivait en retard, présentait ses excuses et se plongeait dans l'élaboration des agendas en suant à grosses gouttes à côté de moi comme s'il faisait la cueillette du coton. Nous ne sortions après dix-sept heures que si nous avions une critique à rédiger d'urgence. Autrement, si Barraza trouvait quelque chose d'intéressant à voir à la cinémathèque du musée des Beaux-Arts, nous filions directement au cinéma où nous somnolions au milieu d'un film chinois ou vietnamien auquel nous ne comprenions presque rien, mais que nous voyions sans payer grâce à la carte de presse de Barraza. Si c'était un vendredi, j'acceptais son invitation permanente d'aller boire quelques bières au bistrot voisin. Il me disait toujours que je devais me lâcher un peu, que je commençais à ressembler à Ferrero.

Dans les bars de la place Bolognesi, de la rue Washington, des renfoncements ou des arrière-cours des rues Quilca ou Caylloma, j'ai pris les premières cuites de ma vie. Pendant ces soirées inoubliables, touffues, excessives, nous avons taillé notre chef en pièces, dénigré les agendas et fini par parler ouvertement, avec nos tripes, de nos affaires personnelles, ce que je n'avais encore jamais fait avec personne, même pas avec Montero.

Pendant ces virées nocturnes, j'ai évoqué pour la première fois mon collège, ma famille, la pauvreté contre laquelle je luttais, ma tante et mon oncle, et Barraza ses désaccords avec son père, qu'il ne voyait plus, et avec le milieu hypocrite dans lequel il était né et avait grandi, ses rêves de devenir un écrivain et un cinéaste, qui s'étaient évanouis. Gagné par le découragement, le regard perdu, il parlait d'une façon précipitée, parfois incompréhensible. Il m'arrivait, sous l'effet de l'alcool, de lui avouer que mes activités m'avaient entraîné bien loin de tous les espoirs dont je m'étais bercé au cours de mes études, et j'osais lui parler, à mon tour, de mes projets avortés.

– Être écrivain, c'est pour les bourgeois, Lisboa, me rétorqua-t-il une nuit, ivre et exalté. Tu dois d'abord devenir un bourgeois, comme Ferrero ou De Rivera. C'est pour ça que moi, je ne pourrai jamais être un écrivain.

Le cas de Barraza était véritablement particulier. Il avait reçu une éducation dont il n'avait pas à se plaindre, il parlait l'anglais et le français à la perfection et avait lu dès sa jeunesse de nombreux classiques dans le texte. Moi, non, il le savait, mais quelle différence cela faisait-il ? Barraza avait eu son père auprès de lui, mais il aurait préféré n'avoir personne ou alors un oncle comme le mien ; il ne s'était jamais senti à son aise dans sa maison bourgeoise de Chacarilla del Estanque, et avait toujours éprouvé le désir de se rapprocher des humbles, de s'exprimer naturellement et d'être spontané, ce qui l'avait conduit au mouvement underground et à se démener pour montrer à ses copains contestataires de tout bord qu'il n'était pas « de la haute ». Jamais il ne les amenait chez lui ; quand il se rendait dans leurs quartiers de Magdalena ou de Pueblo Libre, il descendait du taxi quelques pâtés de maisons avant sa destination pour arriver à pied comme tous les autres. Jamais il ne s'était senti appartenir à quoi que ce soit. « Et toi, que veux-tu être, Lisboa ? Un écrivain respectable ? » Je préférais me taire. Nous nous quittions vers deux ou trois heures du matin, quand je sentais que je ne pourrais pas supporter une goutte d'alcool de plus. Péniblement, je me levais pour aller pisser, en me souvenant de ma tante et de mon oncle qui, inquiets, devaient attendre mon retour sans pouvoir dormir. Parfois, je surprenais dans les yeux de Barraza un éclat dont je ne saisissais pas précisément la nature, mais auquel je devinais que pour lui la nuit ne faisait que commencer, qu'en sortant de cet endroit il allait se rendre dans un autre, vivre quelque chose de différent, s'accointer avec des gens dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Lorsque je sentais la peur s'installer en moi quand il essayait de me convaincre de l'accompagner, je refusais,

montais dans un taxi non sans être intrigué de ce qu'allait bien pouvoir être la suite de sa nuit, et me traitais de lâche. Indépendamment de ces soirées du vendredi, de la gueule de bois du samedi, et de l'arrivée à *Ocio*, le lundi matin, d'un Barraza qui parfois ne s'était pas changé depuis que je l'avais quitté, ma vie était régie par la monotonie. Je progressais lentement dans mon apprentissage de l'anglais, écrivais les « agendas », allais parfois au cinéma avec Barraza pendant la semaine, et je lisais. Je ne savais si toute ma vie allait ressembler à ça, si mes ambitions et mes projets étaient définitivement enlisés et si je n'allais plus bouger de ce poste. J'en étais là quand j'ai reçu l'appel de Montero.

En me rendant chez lui, je ne cessais de me demander ce qui avait pu le décider à reprendre contact avec moi de cette manière, depuis tout le temps que nous avions passé sans nous voir. Était-ce encore une affaire sentimentale ? Pourquoi, dans ce cas, n'appelait-il pas son grand ami Jorge Ramírez Zavala ? J'allais bientôt apprendre que Santiago et Valeria avaient rompu, mais je ne trouvais ce jour-là pas d'autre explication. En arrivant chez lui, le Santiago que j'ai vu m'a paru débarquer d'une autre planète. On l'aurait cru sur le point de tomber d'inanition ou d'entrer en lévitation. Malgré ses yeux cernés, sa peau presque translucide, ses cheveux ébouriffés et son visage mangé par une barbe de naufragé, il y avait en lui quelque chose de dévoré par la lumière et une énergie qui opposaient un démenti flagrant à l'image du garçon accablé que j'avais tant de fois vu effondré sur les marches de l'université. Partout dans sa chambre s'amoncelaient des papiers ; sur des ficelles tendues d'un bout à l'autre de la pièce, des feuilles manuscrites pendaient comme des vêtements mis à sécher, d'autres textes étaient punaisés sur un panneau de liège, où l'on voyait aussi des photographies prises par lui ou par d'autres, des illustrations, des dessins, des citations extraites de recueils de poèmes, une explosion d'informations chaotiques à donner le vertige. Santiago semblait ne pas avoir dormi depuis des jours et, en me voyant entrer, il vint à ma rencontre en esquivant les manuscrits répandus sur le sol.

– C'est un livre, me dit-il quand il fut près de moi, avec une expression que je ne suis pas près d'oublier. Je le tiens.

– Un livre ? ai-je fait, dépassé.

– J'ai trouvé une issue à tout ça, une façon de tout relier. C'est incroyable. Il est en moi… je le vois clairement.

Je suis resté sans voix devant ce que semblait dévoiler le regard de Montero. Un livre ? Quand il est allé chercher des bières à la cuisine, j'ai vu de nombreuses canettes vides ici et là, froissées, et des mégots entassés dans de vrais cendriers et d'autres, improvisés. Sur un tableau, d'un côté de la pièce, s'alignaient des indications qui semblaient correspondre à l'ordre des différentes parties d'un recueil, sorte d'index qui aurait été remanié plusieurs fois. Je me suis approché de certains poèmes fixés sur le panneau de liège, j'en ai reconnu deux, évidemment retravaillés, et j'en ai lu d'autres que je ne connaissais pas.

– Je ne t'ai pas appelé parce que j'étais trop plongé là-dedans, a dit Montero, derrière moi, et il m'a tendu une bière glacée. Je ne pouvais penser à rien d'autre, je t'assure.

– Je comprends, je comprends, ai-je fait, un peu coupable.

– J'ai le sentiment que je vais y arriver cet été, que je suis à deux doigts, à deux poèmes ou trois, de l'achever, m'a-t-il confié en regardant le désordre de sa chambre comme s'il s'agissait d'un paysage fabuleux.

Montero s'exprimait en termes plutôt obscurs, ou qui me semblaient étranges, en tout cas. En sa présence, j'ai lu plusieurs de ses nouveaux poèmes, certains des anciens, et j'ai découvert qu'il y avait effectivement en chacun et en tous un élément nouveau qui les reliait, encore un peu fuyant peut-être. Montero avait trouvé comment donner à cet ouvrage son unité à l'issue d'une longue conversation avec Jorge Ramírez Zavala. Celui-ci avait été très clair, en lui disant que ses poèmes étaient, pour la forme, irréprochables, mais qu'ils « tournaient le dos » à l'authenticité du fond. En essayant de défendre ses textes, Santiago en était arrivé à comprendre que ses images étaient des masques, des mécanismes de défense dressés par sa peur de dire ce qui véritablement le poussait à lire et à écrire de la poésie. C'est ainsi qu'il avait découvert la possibilité de se servir de ces masques pour révéler sa peur. Les faiblesses de sa création devenaient sa grande force. L'œuvre en cours en était le premier témoignage.

– Je sens que les derniers poèmes viennent d'ailleurs, m'a-t-il dit, et son regard en était comme une confirmation. C'est comme s'ils naissaient quelque part hors de moi.

Ses propos me semblaient étranges, mais j'étais captivé de le voir ainsi donner à sa vie une direction nouvelle, si éloignée de la morosité de la mienne. Il dormait mal, et peu, pas plus de quatre heures par nuit, il se

levait, écrivait, regardait des films, la télé, ou lisait, sortait faire un tour, mais sans perdre de vue ses poèmes, qui étaient devenus une sorte de caméra à travers laquelle il regardait le monde et y était rattaché.

Le lendemain de ces retrouvailles, je travaillais sur un « agenda » d'*Ocio* pendant que Ferrero était totalement absorbé dans la lecture d'un roman, et j'éprouvais une sorte de rage et de bonheur à l'idée de pouvoir connaître quelque chose d'aussi intense et d'aussi différent de ce qui faisait ma vie, en me demandant si Montero allait vraiment achever ce recueil. Je suis allé chez lui plusieurs fois pour m'en assurer, je l'ai soutenu en lisant ses poèmes dans l'ordre qu'il pensait leur donner pour la publication et en lui livrant l'interprétation que j'en faisais. Santiago comparait aussitôt mes idées avec celles qu'avait émises Jorge Ramírez Zavala, que j'avais le plus vif désir de rencontrer et auquel j'aurais volontiers cassé la figure. L'occasion allait bientôt se présenter, au cours d'une des nuits suivantes, dans des conditions difficiles. Montero et moi étions assis chez lui, dans le séjour, et nous cherchions un titre pour le recueil quand le téléphone a sonné. Il a décroché. Son visage a brusquement changé et, en reposant le combiné, il avait le regard perdu.

– C'est Jorge. Un truc grave. Encore une fois. Il faut que j'y aille.

Montero est monté en vitesse à sa chambre, en est redescendu avec les clefs de la voiture et a ouvert la porte qui donnait sur le parking. Nous avons filé en direction de l'avenue Aviación. J'allais lui dire de me déposer à un arrêt de bus pour rentrer chez moi mais, sans doute en proie à la peur, il voulait que je l'accompagne. J'ai accepté machinalement, et m'en suis repenti aussitôt quand il a écrasé l'accélérateur et s'est mis à conduire comme un forcené tout en me demandant de lui indiquer le chemin jusqu'à l'avenue Tacna. Je n'ai pas tardé à comprendre que Santiago n'était jamais allé chez Jorge Ramírez Zavala, et j'en ai éprouvé un certain soulagement en même temps que je découvrais que j'étais jaloux.

– Nous y sommes, a-t-il dit brusquement, en braquant pour se garer.

Ramírez Zavala est sorti de l'ombre de ce qui ressemblait à une petite chapelle de l'époque coloniale encastrée entre de très vieilles maisons, vite rejoint par Montero. Il m'a semblé entendre Jorge dire à Santiago : « Je croyais que tu viendrais seul », et tous deux se sont éloignés. J'avais l'impression de faire un mauvais rêve. Santiago baissait la tête pour écouter ce que Ramírez Zavala lui disait à l'oreille, visiblement contrarié, peut-être

par ma présence, car tous deux ont regardé dans ma direction. J'avais envie de fuir, mais, par peur d'être grossier, je me suis borné à m'asseoir à l'arrière de la voiture, d'où je les ai vus s'entretenir encore un instant. Ramírez Zavala semblait au comble de l'exaspération. Montero l'a secoué, et ils se sont approchés de la voiture, tête baissée, et se sont assis à l'avant, sans un mot, pas même de politesse, comme si j'étais l'Homme invisible. C'était à peine si je comprenais ce qui se passait.

– Alors, c'est du côté de Carabayllo ? a demandé Montero en mettant le contact.

– Oui. C'est là qu'ils ont conduit ce salopard, a grogné Ramírez Zavala.

Un silence épais s'est installé dans la voiture. Ramírez Zavala tirait furieusement sur sa cigarette, Montero conduisait en s'efforçant de ne rien laisser paraître de sa peur. Dans le rétroviseur, le visage de Jorge, éclairé par les hauts lampadaires qui se succédaient de distance en distance, était indéniablement beau, avec ses yeux dont l'or persistait dans l'alternance de l'ombre et de la lumière. Quand son regard a rencontré le mien, j'ai détourné la tête.

La Civic bleue de Montero s'est enfoncée dans des artères peu éclairées, bordées d'immeubles ou d'ensembles dont seulement quelques rares fenêtres étaient encore allumées, et s'est arrêtée au coin d'un parc dépouillé. De l'autre côté de la rue, quelques tubes fluorescents éclairaient un local peu facile à identifier. Ramírez Zavala est descendu et s'est éloigné après avoir claqué la portière. Montero a poussé un soupir et cherché des cigarettes dans la boîte à gants.

– Qu'est-il arrivé ? me suis-je enquis.

– Il ne me l'a même pas dit, m'a-t-il répondu.

Puis d'une voix rauque et amère il a ajouté :

– Je crois que tu ferais mieux de partir, Gabriel. Apparemment, l'affaire est plus « personnelle » que je ne le croyais.

J'ai quitté la voiture et arrêté le premier taxi qui passait. Au moment où il faisait demi-tour pour prendre la direction du centre-ville, j'ai vu que le local était un commissariat et que Ramírez Zavala en ressortait, suivi d'un homme âgé.

Je n’ai plus reparlé de cette soirée à Santiago Montero, et je n’ai revu Ramírez Zavala qu’un matin de la fin mai, au théâtre Segura. L’air était brumeux et froid, j’étais arrivé un peu en retard pour couvrir la conférence de presse d’un musicien brésilien invité au Festival de musique, quand quelqu’un m’a fait un signe de la main auquel je n’ai pas répondu. J’étais frappé par ce visage quasi cinématographique sur lequel je ne pouvais mettre un nom. Et puis, tout à coup, pendant que l’on interrogeait le musicien dans le foyer du théâtre et que je prenais des notes, j’ai constaté qu’il s’agissait d’un photographe dont les traits m’étaient vaguement familiers. Il m’a fallu quelques instants pour reconnaître le haut front, le nez droit, les yeux magnifiques de Ramírez Zavala, et j’ai aussitôt eu très honte de ne pas avoir répondu à son salut. J’ai attendu patiemment la fin de la conférence pour m’approcher de lui.

– Jorge Ramírez Zavala ? lui ai-je alors demandé, maladroit.

– Oui, a-t-il seulement répondu.

– Gabriel. Gabriel Lisboa.

– Mais oui, Gabriel…

Nous sommes restés à nous regarder, sans un mot.

– Montero m’a beaucoup parlé de toi, ai-je enfin dit.

– Et il m’a beaucoup parlé de toi.

Nous nous sommes serré la main et j’ai été surpris par la douceur légèrement moite de la sienne, et la sérénité de son regard, si différent de celui qu’il avait ce fameux soir. Avec une certaine précipitation, en essayant de remédier aux grincements de nos premiers contacts, je l’ai invité à déjeuner. Il a accepté, à condition que chacun paie son écot. Nous sommes allés au Carbone, en face du théâtre, où, après avoir commandé nourriture et boisson, nous nous sommes lancés dans notre première conversation. Ramírez Zavala s’était orienté vers la photographie après ses études à San Marcos, et avait l’intention de retourner un jour à l’université, il ne savait quand. Il avait obtenu un poste de reporter photographe au journal *El Sol*.

– Montero m’a dit que tu écrivais de la fiction, des nouvelles, a-t-il avancé ensuite avec curiosité.

– Oui, que j’*écrivais*.

– Comment peux-tu dire que tu as arrêté d’écrire à… quel âge as-tu ?

– Vingt-trois ans.

– Comment peux-tu dire que tu n’écriras plus de fiction à ton âge ? s’est-il exclamé en riant.

J’ai essayé de le lui expliquer, sans pouvoir éviter de me sentir de la dernière maladresse. C’était vrai, j’avais écrit des nouvelles, mais il y avait longtemps que plus rien, digne d’être conté, ne se passait dans ma vie, mais en vérité je n’avais pas la volonté, ou la vocation, d’être comme Montero et lui.

– Tu es pourtant bien meilleur que moi, a-t-il rétorqué. J’ai essayé plusieurs fois d’écrire des nouvelles, et je n’ai jamais pu aller jusqu’au bout, par manque de discipline.

– Mais toi, tu es poète.

– Voilà encore une calomnie de Montero.

Je ne me souviens plus nettement de ce que nous nous sommes raconté ensuite en ce début d’après-midi. Sans doute avons-nous parlé de mon travail à *La Industria*, du recueil de Santiago, puis il a sorti du sac à dos, dans lequel il rangeait ses pellicules, la bande dessinée fantastique dont il s’occupait avec quelques amis, et l’un de ses textes sur Henry Miller, qu’il m’a offert. Je me suis senti très mal de ne pas avoir quelque chose à lui donner en retour. Après le déjeuner, assis sur un banc en face du théâtre, à côté de la statue de César Vallejo, j’ai remarqué la ressemblance entre le front de Jorge et celui de Vallejo, et je me suis rappelé que Montero le surnommait Tête de poète et le comparait à Federico García Lorca et à Javier Heraud[1]. Cela n’a pas échappé à Jorge, qui a jeté lui aussi un coup d’œil au monument avant de m’adresser un sourire, puis il a croisé les jambes, froncé les sourcils, placé une main de telle sorte qu’on aurait dit qu’elle tenait une canne et porté l’autre à son visage en imitant l’expression de l’auteur de *Trilce*. La ressemblance était saisissante.

– C’est vrai que Montero m’a beaucoup parlé de toi, a-t-il dit alors.

– Et il m’a beaucoup parlé de toi, c’est vrai.

Nous avons ri, et je l’ai quitté en lui promettant de lui faire signe un de ces jours. Sur le chemin du bureau, j’ai jeté un coup d’œil sur son commentaire de l’œuvre de Henry Miller et son propos m’a semblé si passionné, si vivant, que je n’ai pas pu m’arrêter, même de retour à *Ocio*.

En sortant du journal, j'ai filé rue Quilca pour me procurer des romans de Miller, en premier lieu *Tropique du Cancer*, dont Jorge parlait longuement. Je l'ai lu en une nuit, captivé. Voilà qui s'appelait vivre, et écrire. Quand allais-je pouvoir partager mon enthousiasme avec Ramírez Zavala ? Comment avais-je pu ne pas penser à lui demander son numéro de téléphone ou son adresse électronique ? L'entrée de Jorge dans ma vie allait être, comme un jalon, suivie de toute une succession de changements auxquels je ne m'attendais pas.

Un soir, vers la fin de l'automne, alors qu'à *Ocio* Barraza et moi nous occupions des agendas, Gonzalo Ferrero s'est soudain figé devant son moniteur, puis a porté les mains à son visage comme si quelque chose de terrible venait de se produire. Nous nous attendions au pire, figés nous aussi et muets, quand Ferrero m'a fait signe de m'approcher. Sous mes yeux, un message en provenance de l'université de Brown, à Providence, l'informait qu'une bourse complète – *fellowship*, ai-je lu – lui était octroyée pour des études de littérature hispano-américaine. Sous le coup de l'émotion, Ferrero nous a embrassés, Barraza et moi, et j'ai compris que pendant la plus grande partie du temps qu'il avait passé collé à son ordinateur il n'avait fait que préparer minutieusement son dossier pour postuler dans cinq grandes universités des États-Unis, dont trois appartenaient à l'Ivy League. Toutes allaient finir par accepter sa candidature, mais Brown était du plus haut niveau. Ferrero m'a confié qu'il poursuivrait son travail de critique et essaierait aussi d'écrire son premier roman. Il avait renoncé au polar. Barraza et moi étions si secoués que nous n'avons même pas envisagé ce que cela impliquait pour nous.

Quelques jours plus tard, alors que nous allions déjeuner ensemble au réfectoire, la secrétaire de De Rivera est venue dire à Barraza que le patron l'attendait dans son bureau. À son retour, il avait le visage défait et l'expression de quelqu'un qui a reçu une mauvaise nouvelle. Oui, il avait eu une promotion : éditeur d'*Ocio*, traitement doublé.

– Et tu ne vas plus travailler avec moi. De Rivera m'a demandé de chercher deux rédacteurs, pour nous remplacer. Il va falloir que je constitue une équipe à partir de rien, Lisboa.

Je me suis levé d'un bond et ai filé tout droit vers le bureau de De Rivera. Sur un ton rassurant, il m'a invité à m'asseoir.

– Tu as écrit bien assez d'agendas, me dit-il brusquement avec le sourire radieux d'un père qui confie pour la première fois à son fils les clefs de sa voiture. Nous voulons lire tes histoires. À partir de janvier prochain, tu fais partie de *Semana*, d'accord ? En attendant, pendant ces quelques mois qui restent, tu vas aider Barraza à mettre sur pied la nouvelle équipe d'*Ocio*, et boucler les éditions. Tu sais qu'il est désordonné.

– Très bien, Francisco, ai-je fait en me levant avec une expression béate que je ne pouvais cacher, prêt à aller fêter ça avec Barraza.

– Ah, j'oubliais, a ajouté De Rivera alors que j'étais sur le seuil. Dès le mois d'août, ton traitement sera celui d'un rédacteur de *Semana*. Félicitations.

La soirée où nous avons fêté le départ de Ferrero a été mémorable. Barraza a razzié la table du Chinois de la rue Capón et dévoré Ferrero de questions sur sa nouvelle vie aux États-Unis. Ce dernier a non seulement répondu à toutes, mais l'a rassuré sur les points de l'édition d'*Ocio* qui l'inquiétaient, et ils étaient nombreux. Obéissant à je ne sais quelle incitation, il nous a dit, à l'un et à l'autre, des choses que jamais je ne l'aurais cru capable de dire : que tout irait bien pour moi à *Semana*, qu'il avait beaucoup aimé mes articles et mes critiques, qu'avec un peu plus d'ordre et de concentration Barraza prouverait à De Rivera qu'il était un bon éditeur. En vérité, nous avions été pour lui une équipe « de luxe ». Quand nous sommes sortis marcher après le repas, il m'a fait promettre de ne jamais arrêter de lire ni d'écrire des nouvelles, et de son côté m'a promis de m'envoyer des passages de son roman, si ses études aux États-Unis lui laissaient le temps d'y travailler. Quand nous nous sommes séparés, nous avons dû juguler l'expression de notre affection, mais une fois Ferrero parti, Barraza et moi sommes allés nous saouler comme des condamnés à mort.

Si l'absence de Ferrero a créé un vide, elle a aussi ouvert une nouvelle période pleine de promesses et m'a donné une certaine liberté pour le temps qu'il me restait à passer à *La Industria*. Barraza était un chef tourmenté et incroyablement désordonné, mais il était amusant et sa vulnérabilité attendrissante, de sorte que lui servir d'écuyer et de soutien lors des bouclages de la revue pendant ces quelques mois n'a rien eu de pénible. J'ai choisi avec lui les deux rédacteurs qui devaient hériter de nos fonctions, et je l'ai aidé à asseoir son autorité sur eux. J'allais à mes cours d'anglais le matin et déjeunais avec lui en éprouvant la nostalgie anticipée de ce qui

allait bientôt disparaître de ma vie. La nouvelle rémunération m'a permis de contribuer aux dépenses familiales et donné le plaisir de pouvoir inviter ma tante et mon oncle à dîner, ou les emmener au cinéma, leur offrir cafés et pâtisseries et arriver à la maison avec des vins dont l'oncle Emilio disait monts et merveilles. J'ai pu aussi acheter quelques vêtements – deux chemises, deux jeans de seconde main, des chaussures – et peu à peu me débarrasser des pulls tricotés par ma tante Laura, ainsi que des polos portant des marques de soda ou de bière, cadeaux de l'oncle Emilio. Je suis entré dans une librairie et me suis offert des livres. Mon anglais s'est amélioré, tout comme mon état d'âme, sans doute parce que je pouvais rembourser mes dettes. Je crois que j'ai commencé à être heureux, ou du moins à sentir la flamme se rallumer en moi, et à croire que l'année à venir serait grandiose, une véritable revanche sur le destin. J'avais brusquement une grande confiance en moi et me sentais parfaitement capable de travailler pour la revue et de lui être utile. Je raconterais des histoires, même si ce n'étaient pas les miennes, j'apprendrais à écrire celles des autres en attendant qu'il m'arrive « quelque chose » dont je pourrais peut-être faire un récit.

Je n'ai pas revu les amis de Santiago Montero jusqu'au jour de la présentation de son recueil, petit événement organisé un soir de novembre à La Noche, dans le quartier de Barranco, auquel se sont joints les proches de Santiago, quelques-uns de ses amis de l'université et d'autres poètes, dont Jorge Ramírez Zavala et l'Enfant à tête d'oreiller. Après les interventions des commentateurs et de l'auteur, quelques-uns d'entre nous ont raccompagné Montero chez lui pour y fêter la parution de son livre. J'attendais beaucoup d'un entretien avec Jorge et j'étais anxieux de savoir qui était vraiment l'Enfant à tête d'oreiller.

Nous nous sommes égaillés dans le grand salon de la maison, entre les tableaux de la mère de Santiago. L'Enfant à tête d'oreiller avait pour nom Bruno Lorente, et il me sembla moins intimidant qu'au temps où il fréquentait l'atelier de Parra, même si, comme autrefois, il gardait cette posture d'observateur silencieux et son regard pénétrant de sicaire. Montero avait mis de la musique, apporté des bières de la cuisine, et bavardait un peu avec tout le monde, mais, plus tard, quand la plupart de ses hôtes eurent pris congé, il échangea avec Bruno Lorente et Jorge Ramírez Zavala des plaisanteries auxquelles je ne comprenais goutte et qui me révélaient entre eux une intimité dont je n'avais jusqu'alors eu que l'intuition. Il n'y eut

bientôt plus que nous quatre dans la maison, où nous avons continué de boire. À un moment, la bière a manqué et nous sommes sortis pour aller en acheter dans un débit de Surquillo. Bruno souriait et embrassait Jorge comme s'ils étaient frères, en lui tenant des propos qui m'échappaient. Je ne sais pas pourquoi je suis resté. Peut-être parce que je me sentais aussi proche de Montero qu'ils pouvaient l'être. Santiago a fini par me dévoiler le contenu de leurs plaisanteries, et Jorge par me raconter comment il avait connu Bruno Lorente : tous deux avaient vécu dans le quartier du Rímac, du temps où Jorge était l'ami intime du frère aîné de Bruno, Juan Carlos Lorente – lui aussi poète. Puis la famille de Jorge avait quitté le Rímac et n'avait plus arrêté de déménager jusqu'au jour où elle s'était installée à Camacho, où elle vivait encore, et où Juan Carlos invita un jour Jorge et lui confia que son frère Bruno écrivait lui aussi des poèmes. Jorge les lut, les trouva magnifiques, et les montra à Santiago pour avoir son avis. L'amitié était ainsi née entre eux trois.

Quand le jour s'est levé, nous étions en pleine forme, avec toute l'énergie de notre âge et, sans doute parce que c'était notre seule pierre d'achoppement commune, l'atelier de Parra a été la cible de nos railleries. Santiago récapitulait les surnoms donnés aux poétereaux et poéteresses : les Matheux ! Le Grand Porc-Épic ! La Poétesse du corps ! Les Darks ! Malatesta le cinglé ! Nous nous tordions de rire en nous remémorant les exploits de ce dernier, quand Bruno Lorente a brusquement arrêté et demandé à Montero avec une mine longue quel nom on lui avait donné, à lui.

– À toi ? a fait Montero en riant pour se dérober. On ne t'a donné aucun surnom.

– Montero, a dit Lorente sur un ton d'autorité qui tout à coup accentuait son visage anguleux, le trait droit de ses lèvres, son front si large, et le doigt qu'il pointait sur son interlocuteur, tu n'auras plus droit à mon respect si tu ne me dis pas maintenant comment vous m'appeliez.

Montero nous regardait avec une expression dont on n'aurait su dire si elle était amusée ou atterrée.

– Dis-le-moi.

– Bon, fit Santiago en avalant sa salive, nous t'appelions… l'Enfant…

Il reprit haleine et trouva enfin assez de courage pour le dire.

– L’Enfant à tête d’oreiller.

Un silence suivit.

– L’Enfant à tête d’oreiller, répéta alors Bruno Lorente, avec une mine figée de statue.

Le silence s’appesantit.

– C’est génial.

– Vraiment ?

– Oui, oui ! L’Enfant à tête d’oreiller ! Merveilleux.

Ce fut, je m’en avise à présent, ce genre d’attitude qui allait caractériser notre futur Conciliabule. La réaction de Bruno nous a tout d’abord paru bizarre, mais nous l’avons par la suite trouvée naturelle, d’autant qu’à partir de ce jour, quand nous l’appelions par son nom, détendu, il prenait son expression de tueur en série pour nous prévenir : « C’est Tête d’oreiller pour les intimes. »

C’est de lui qu’est venue l’initiative, ce matin-là. « L’Enfant à tête d’oreiller veut voir la mer », a-t-il dit tout à coup, et Montero a proposé d’aller à La Herradura, petite station balnéaire vieillotte, après Chorrillos, où se rendaient naguère certains hommes de plume péruviens pour faire la fête ou écrire des poèmes qui évoquaient le plus souvent l’océan, le sable froid, l’abandon, tout ce dont parlent nos écrivains. Nous y sommes arrivés vers midi, dans la voiture de Montero. La plupart des restaurants et des bars qui surplombaient la plage étaient fermés et semblaient plongés dans une solitude hivernale. Nous avons choisi le dernier, le plus rongé par le sel, El Nacional, et Jorge nous rappela que c’était là que Zavalita, le protagoniste de *Conversation à « La Cathédrale »*, venait boire quelques bières avec son frère, ce qui a suffi pour que nous arrêtions notre choix sur lui. Je revois tout dans les moindres détails, comme si je regardais un film : la voiture de Montero garée face au large, le ciel ocreux de cet après-midi de novembre, la plage déserte et trois jeunes poètes à peine âgés de vingt-cinq ans accompagnés d’un nouvelliste en herbe qui s’approchent d’un bar avec l’impression que l’endroit contient l’histoire de ce qui les attend, montent un escalier portés par le plaisir rare d’être vivants et de se connaître, arrivent sur la terrasse où ils découvrent des peintures sur les murs – un gros requin qui sort de l’océan, une femme en bikini tournée vers eux et vers la mer –, la table en plastique blanc à laquelle ils vont un instant plus

tard être assis devant des bières, des cigarettes et un cendrier : Santiago Montero, Bruno Lorente, Jorge Ramírez Zavala et moi.

Ce fut le premier partage mythique du manque de sommeil, du froid et de l'adrénaline due à la présentation du premier livre écrit par l'un de nous. Je ne sais plus, en revanche, combien de temps nous sommes restés là, ni comment nous sommes rentrés chez nous. Mais je revois la mer que nous contemplions en buvant et en fumant, je me rappelle nos rires, provoqués par l'image absurde d'un singe errant sur la plage et vitupérant comme un fou les vagues, avant d'apercevoir, avec ce qui ressemblait à de la mélancolie, une barque monter et descendre sur la houle à une certaine distance du rivage. Nous étions là, sans nous douter que nous allions former une famille, que nous reviendrions à El Nacional tous les ans, et nous précipiterions sur la vie qui nous attendait comme les vagues furieuses sur le rivage. Jusqu'au jour, bien après ces heures fondatrices passées à La Herradura, où Jorge Ramírez Zavala a quitté Lima pour toujours et nous a laissés orphelins.

Note

1. Poète et guérillero péruvien, mort à l'âge de vingt et un ans lors d'un affrontement avec la police en mai 1963.

OceanofPDF.com

5

1999 a été une année décisive. L'année de l'envol. Je l'ai compris dès mon arrivée à la première réunion du comité de rédaction de *Semana*, en janvier, quand De Rivera m'a présenté comme le nouveau rédacteur de la revue et que tout le monde m'a salué chaleureusement. Aussitôt assis à cette longue table, j'ai su ce que je devais faire, et comment m'y prendre. Je connaissais l'équipe de la rédaction, le secteur dans lequel chacun travaillait, quel était son principal intérêt et sa place. Ils étaient tous là et écoutaient attentivement De Rivera : les quatre rédacteurs permanents, auxquels je venais de me joindre – Pedro O'Riordan, responsable de la rubrique politique et sûreté nationale, qui ressemblait davantage au gorille d'une personnalité de premier ordre qu'à un journaliste péruvien ; Tatania de la Piedra, chargée des questions plus délicates, comme l'éthique ou la citoyenneté, et qui avait une opinion bien arrêtée sur toute chose ; Diana Sisley, qui s'occupait sereinement, comme si elle pratiquait le yoga, d'art, de surf et de décoration, et Samuel Canales, un agité aux yeux exorbités et fébriles, qui semblait tout connaître de la culture pop et écrivait avec un humour et une amoralité déconcertants –, puis la bande des collaborateurs apparemment sortis d'un centre de rééducation psychologique ou d'une nef des fous – Amalia Saravia, qui jouait les extraterrestres et proposait des articles sur les ovnis, les disparitions mystérieuses, la sorcellerie et les phénomènes paranormaux ; Jaime Rosales, un globe-trotter dont on ne pouvait savoir quand il était en voyage parce qu'il ne cessait d'aller et venir dans la rédaction au point de donner l'impression qu'il n'y avait pas rédacteur plus permanent que lui ; Ramón Gastaldo, un malabar rouquin au visage de porcelaine qui, pour des raisons obscures, était obsédé par les pénitenciers et les réclusions ; Jiménez Franco, grand distrait spécialiste des découvertes scientifiques et des articles de vulgarisation, dont les verres de lunettes étaient si épais qu'ils le défiguraient sans lui éviter de se cogner contre tout, et Marcela Graña, une vieille dame presque centenaire qui venait parfois trouver notre directeur pour lui proposer des sujets sur de magnifiques demeures menacées de démolition, des balcons en ruine, une

Lima en voie de disparition. Cette cour des Miracles avait un pivot : De Rivera, persuadé que pour disposer des sujets les plus divers et les plus originaux, il fallait recruter des excentriques suffisamment déjantés pour poser sur le monde un regard sans pareil.

– Alors, Gabriel, et ces histoires ?

Dès la première réunion, et aussi longtemps que j'ai été rédacteur de la revue, De Rivera m'a adressé la même question, qui disait clairement ce qu'il attendait de moi. Or, j'étais arrivé avec la ferme intention de lui donner ce qu'il demandait. Cette première fois, je lui ai proposé un article sur les photographes des vieux parcs qui, à l'heure du numérique, travaillaient encore avec ces appareils préhistoriques que l'on appelait « appareils photo minute ». C'étaient toujours des histoires un peu rudes recueillies au hasard des rues, qui avaient un côté suffisamment local et pittoresque pour contrebalancer le sérieux des articles politiques ou culturels et le chic des pages de mode. Quand je me suis avisé que, vivant à Santa Anita, j'étais au bord de la Carretera Central, pour ainsi dire à la limite de la Lima traditionnelle, endroit idéal pour explorer les mutations de la ville, j'ai écrit quelques articles sur les ressources qu'offraient les rues de mon quartier. Quand celles-ci ont commencé à se raréfier, j'ai consulté la presse populaire, regardé certaines émissions de télévision pour voir ce que je pourrais y glaner et si, en adoptant un point de vue original, je pourrais en tirer des histoires intéressantes. Quelques mois après mon arrivée à *Semana*, les autres rédacteurs, et en particulier Tatiana de la Piedra, toujours très bien informée sur ce qui se passait partout, m'ont soufflé des « sujets » qui, disaient-ils, étaient « dans mes cordes ». C'est ainsi que je me suis fait une place dans le groupe très compétitif dirigé par De Rivera.

Qu'ai-je appris à *Semana* ? Pas à écrire – je savais déjà le faire, pour l'essentiel, et plutôt bien –, mais à raconter une histoire, ce qui impliquait : savoir camper les personnages, restituer les cadres, créer une atmosphère, reproduire une odeur, une matière ; exprimer les sensations suscitées par ce que j'avais vu, les montrer sous divers angles ; maîtriser la chronologie, le lien entre le vu et l'écrit, transcrire de façon concise et explicite les informations livrées par les sources. J'ai aussi découvert Lima, ville beaucoup plus grande, prenante et fabuleuse que je ne l'imaginais. Inutile d'évoquer les efforts déployés pour écrire ces textes et les bouclages exténuants qu'ils m'ont coûtés : enfouis dans les archives de la revue,

maintenant dépourvus de toute valeur, ils dorment du sommeil du juste, comme tous les autres articles de presse. En revanche, je dois tout de même préciser que pendant tous ces mois de travail je me suis occupé des sujets les plus divers, les plus curieux. Avec l'énergie de mes vingt-trois, puis de mes vingt-quatre ans, j'ai parcouru la ville comme un prédateur vorace, passé toute une fin de semaine sur les plages d'Agua Dulce et de Pescadores pour essayer de comprendre pourquoi les gens y entrent dans l'eau habillés et chaussés ; j'ai fait le tour des discothèques sauvages d'Ate, du centre de Lima, de Callao et du boulevard Retablo, à Comas, et vu à quels excès se livrent les jeunes Liméniens qui se veulent excentriques et capables de n'importe quelle folie ; j'ai exploré un quartier de chamans des environs de la ville et je suis allé avec eux sur les hauteurs d'Ate, aux premières heures du jour, pour écouter leurs invocations à Satan ; j'ai assisté, à minuit, aux rites d'adolescents satanistes dans les anciens cimetières indiens de Pueblo Libre et de Magdalena, et aussi aux obsèques du prophète Ezequiel Ataucusi, à Cieneguilla, en compagnie de barbus tout droit sortis de la Bible, avec lesquels j'ai attendu la fin du monde ; en tant que juré, j'ai aussi assisté à la finale du concours de laideur dans la localité d'Imperial ; j'ai marché avec un bataillon de drag queens pendant leurs défilés nocturnes dans les quartiers de Miraflores et de San Isidro ; je me revois aussi, à Villa El Salvador, en compagnie de l'heureux gagnant d'une soirée avec Susy Díaz, la vedette des bonnes recettes, ou à Pamplona Alta, dans les cimetières clandestins où l'on peut ensevelir ses proches à bas prix, ou dans la ville de Cuzco, sur les traces d'un curé apostat que ses ouailles avaient séquestré pour l'empêcher de les quitter sur ordre de l'Église ou pendant les fêtes déprimantes des jeunes gothiques de Lima, et finalement dans de nombreux endroits dangereux où les journalistes n'osaient généralement pas mettre les pieds : la Huerta Perdida de Barrios Altos, la Mar Brava de Callao, la colline de San Cosme. Là, avec un photographe qui n'avait pas froid aux yeux et deux policiers plus effrayés que nous, j'ai descendu à la tombée de la nuit une ruelle de moins de cinq mètres de large entre une centaine de types déguenillés au crâne tondu qui crachaient à nos pieds et charriaient en les féminisant nos policiers effarés, prêts à dégainer.

Bien entendu, je n'ai pas écrit seulement sur de pareils sujets. De Rivera ne me l'aurait jamais permis. Je sais à présent que s'il en acceptait pour diversifier les contenus de sa revue, il cherchait aussi, comme il s'y était engagé, à me protéger.

– Ça ne va pas, mon vieux ? m’a-t-il un jour demandé en pleine conférence de rédaction, quand je lui ai présenté un thème encore plus marginal et risqué que les précédents.

– Mais si, Francisco, tout va bien.

– C’est que tes sujets, mon gars, ils sont bons, mais flippants. Tu as vu ? le printemps est là, a-t-il fait en découvrant ses dents irréprochables.

Tous ceux qui se trouvaient autour de la table ont éclaté de rire.

– Comment vais-je faire, moi, pour encourager mes lecteurs à en profiter avec un article sur des pilleurs de tombes ?

– D’accord, on ferait mieux de publier ça pour la Toussaint.

– Justement. Écoute, a-t-il ajouté en regardant du coin de l’œil ses coéquipiers qui souriaient déjà. Il y a un sujet qui t’irait comme un gant et qui irait encore mieux à ces beaux jours…

Il s’est interrompu, avant son coup de semonce.

– Comme tu sais, il y a une fête des fleurs à San Isidro. Un truc magnifique. Tu vois le tableau ? Apporte-moi de très belles photos de roses, de glaïeuls, de chrysanthèmes, d’orchidées, de divines métisses en train de bichonner leurs roses, des roses de diverses couleurs, parce que tu n’es pas sans savoir qu’il y en a des rouges, mais aussi des jaunes et, bien entendu, des roses, comme leur nom l’indique, des roses roses…

Quand il voulait être drôle, De Rivera accompagnait ses paroles de mimiques irrésistibles, et l’on riait. Il était comme ça, sans cesse à me bousculer pour me faire changer de cap : je devais laisser tomber une histoire à faire frémir pour aller interviewer un mannequin, assister à un défilé de mode ou voir une exposition de fines porcelaines. J’ai fini par comprendre que c’était là son idéal du journalisme, ou du moins ce qu’il en attendait. Un jour, alors que nous passions en revue les photos destinées à illustrer un de mes articles sur « La Costa Verde inconnue », partie pauvre du littoral liménien qui incluait le tronçon dangereux du Callao appelé Barracones, uniquement peuplé de glandeurs, de tueurs et de fous à lier, il décida de mettre en accroche une photo qui pour moi ne collait pas avec mon article ni avec le danger qu’évoquait mon titre. Il me semblait que nous avions de bien meilleurs choix pour illustrer mon texte ; des images déchirantes ou impressionnantes, davantage dans l’esprit du propos que

cette vue un peu kitsch d'une humble maison de la Magdalena devant un coucher de soleil sur la mer. Je l'ai dit à De Rivera, qui m'a montré l'écran.

– Regarde, Gabriel. Regarde ces géraniums, là, dans ces bidons, près de la baraque. C'est toute l'esthétique de ces gens qui mènent une vie de merde et qui, en dépit de leur malheur, de tout ce qu'ils endurent, s'accordent un moment de beauté, de joie. Tu vois ? On peut être très pauvre sans pour autant se priver d'une vue superbe sur le couchant, ou de géraniums, ces fleurs très humbles pourtant capables de donner toute sa beauté à un coucher de soleil pendant que l'on échange quelques paroles avec quelqu'un qu'on aime.

Je n'ai rien dit. J'ai regardé l'image comme si nous contemplions la mer.

En relisant ces dernières lignes, je me dis que c'est grâce à de telles choses – cette attitude, l'atmosphère de réjouissance collective de nos réunions – que *Semana* a été ce qu'elle fut, un groupe de jeunes rédacteurs qui gravitaient autour de De Rivera pour concrétiser la revue de ses rêves, depuis le moment où nous proposions nos sujets à celui où nous regardions avec lui la couverture du numéro en imaginant la tête qu'allaient faire les éditeurs et les rédacteurs de la concurrence. Pendant ces heures de travail collectif, De Rivera s'adressait souvent à moi quand il formulait ses idées sur ce que devait être une revue, peut-être à cause de ce que nous avions vécu tous les deux avant de faire partie de *La Industria*. Quand il racontait, en forçant un peu le trait, mais toujours au profit de la drôlerie, un bouclage épique à *Proceso*, et que ceux qui l'écoutaient ne savaient visiblement pas ce qu'ils devaient en prendre ou en laisser, il me demandait de témoigner de cette époque héroïque : vitres brisées en plein bouclage, bagarres à coups de poing dans la salle de rédaction, rédacteurs surpris machine à écrire à bout de bras, prêts à la faire passer par la fenêtre. Bien évidemment, je confirmais ses dires, même pour des histoires qui dataient des années quatre-vingt, quand j'étais encore à l'école primaire, et il m'arrivait aussi de raconter à mes collègues ce dont j'avais pu être témoin à *Proceso*, scènes dont Vegas était le personnage central, et ils adoraient apprendre ou m'entendre répéter comment il traitait les graphistes du magazine, et comment il s'enfuyait de la rédaction sous les hurlements du directeur qui retentissaient dans les rues désertes du petit matin liménien.

C'est justement grâce à Vegas que De Rivera m'a laissé voir quel cas il faisait de moi : il est un jour arrivé à la rédaction avec l'idée qu'il fallait

consacrer la couverture du prochain numéro à Saúl, qui avait finalement quitté la rubrique politique de *Proceso* pour devenir la voix la plus importante de la radio péruvienne.

– C'est toi qui l'interviewera, Lisboa, m'a-t-il dit devant les autres. Le gros est parfois d'une humeur massacrante, mais il t'aime beaucoup.

– Super, vieux, m'a répondu Vegas au téléphone. Je suis ravi à l'idée de discuter avec toi.

Je me suis préparé pour cet entretien comme pour un examen : aux archives de *Proceso*, j'ai demandé les chroniques de Saúl, et à ceux qui le connaissaient bien de me parler de lui. Ce fut un entretien mémorable. Des trois heures de dialogue ininterrompu, j'ai tiré sept pages dont de nombreuses personnes sont venues m'entretenir au cours des jours qui ont suivi leur parution, et même des semaines plus tard. De l'avis de tous, c'est le meilleur article que j'aie écrit pour *Semana*. Fort de ma nouvelle position d'interviewer, j'ai osé poser directement certaines questions gênantes ou indiscrètes à Vegas, qui a gentiment toléré mes imprudences et m'a fait des réponses franches, érudites et très drôles. Je n'exagère rien en disant que c'est la dernière grande leçon qu'il m'a donnée, et le meilleur des encouragements pour l'avenir que j'aie jamais reçu. En aparté, alors que j'avais éteint l'enregistreur et qu'il posait pour le photographe un verre de vin à la main, il a décoché le trait qu'il me réservait depuis le moment où je l'avais appelé pour prendre rendez-vous avec lui.

– As-tu *écrit* quelque chose ?

– Non, pas encore, Saúl, lui ai-je répondu, un peu honteux, sachant bien qu'il ne voulait pas parler de mes articles.

– Eh bien, arrête de déconner et écris, vieux. Je te l'ai déjà dit : le journalisme va te tuer. Il va tous nous tuer.

OceanofPDF.com

6

Aux remarques comme celles que m'avait values la publication de cet entretien et à d'autres suscitées par mes chroniques alors publiées dans *Semana*, j'ai commencé à sentir que j'avais droit à une petite reconnaissance de la part des lecteurs de la revue et de quelques collègues. Bientôt, j'ai pris conscience d'être aux yeux de certains quelqu'un qui « écrivait », même si j'étais encore loin de le faire comme me le recommandait Vegas, et j'en suis même venu à me demander si un « style » ne se dégageait pas, d'un article à l'autre, de ma façon de voir les choses, de mettre en scène les histoires, de commencer et de finir mes articles. Après avoir été passé au crible impitoyable de Ferrero pendant un an, j'avais si bien épuré mon style qu'Ordinola n'intervenait pour ainsi plus sur mes textes et que presque tout se réglait entre De Rivera et moi. Par la suite, je me suis rebellé. Je me bagarrais toujours plus âprement avec le directeur pour obtenir plus d'espace qu'il ne m'en accordait dans les colonnes, et je laissais percer mon malaise quand il me disait, du haut de son âge, qu'il valait mieux pour moi ne pas me croire destiné à renouveler seul le métier de journaliste et de ne pas me prendre pour Truman Capote, Thomas Wolfe ou Gay Talese.

Ma vie de rédacteur à *Semana* m'a peu à peu affranchi mentalement du cocon que m'offrait la maison de ma tante et de mon oncle en me faisant découvrir des gens très différents de moi, en changeant mes habitudes et en me donnant enfin l'expérience de quelqu'un de mon âge. Au gré de mes déplacements en ville, je me suis mis à fréquenter des bars, des troquets et des pubs dans lesquels je n'avais jamais imaginé entrer un jour, et à me mettre dans des situations assez semblables à celles que je découvrais dans les rares romans noirs que je pouvais lire. Tout m'était bon pour traîner dans la ville, la sentir, la scruter, y trouver de nouveaux thèmes chaque fois que je partais explorer – d'abord plutôt timidement, puis sans vergogne – les rues de l'immense capitale. L'horaire de *Semana* ne me permettait pas de continuer de prendre des cours d'anglais, les déplacements et les bouclages me faisaient arriver à la rédaction vers midi, et je rentrais à des heures

indues chez ma tante et mon oncle, surpris par ce changement. Bref, j'abordais autrement la réalité, et je commençais à m'accorder tout ce que je m'étais jusqu'alors refusé et que m'avaient laissé deviner mes lectures, et dont j'avais soif.

À cette nouvelle étape de ma vie est réapparu Gerardo Barraza, mais la plupart de mes découvertes de cette époque sont liées à Samuel Canales, le seul rédacteur de *Semana* aussi jeune que moi mais déjà emporté, contrairement à moi, par la fureur de vivre de son âge. Je me rappelle la première visite que je lui ai faite, chez lui, rue Joaquín Turina, à San Borja. Il avait là environ cinq mille disques vinyles, CD et cassettes, empilés dans des colonnes méticuleusement rangées, et une bibliothèque dont l'essentiel était composé de publications sur le rock, entre autres les livres du critique Lester Bangs, qui inspirait à Canales une dévotion quasi religieuse. C'est là, en essayant vainement d'écouter un album entier – parce qu'il avait toujours quelque chose d'encore plus extraordinaire à me faire entendre – que j'ai fumé de l'herbe pour la première fois. Dès lors, nous avons commencé à fréquenter les bistrots mal famés des rues Porta et Berlín, dans le quartier de Miraflores, et divers antres semi-clandestins où les jeunes frais émoulus de l'université ou en passe de l'être se réunissaient pour partager des joints et autres substances au cours de nuits fébriles, où tous s'accordaient pour protester contre un État jugé louche et autoritaire. Dans ces endroits mal éclairés où, sous l'effet des stupéfiants, la perception du temps n'était plus la même, Canales m'apparaissait comme le seigneur et maître de la nuit qui connaissait, saluait, embrassait une ribambelle d'adolescents et presque tous les musiciens des groupes de la contre-culture liménienne. C'est en sa compagnie, pendant l'une de ces nuits, que je me suis senti pour la première fois affranchi de la notion de devoir, capable d'en faire autant que les autres, le bec dans la bière et le nez dans la poudre : saluer les amis de Canales et les amies de ses amis, découvrir le labyrinthe obscur où se déroulaient les fêtes marginales et les bouges qui ne fermaient pas avant cinq ou six heures du matin. Barranco était une sorte de zone franche, en ces années-là, un endroit où boisson, sexe et drogues étaient autant de fruits mûrs que pouvait cueillir qui le désirait.

Nous aimions Barranco. Quand nous avions fini d'écrire les légendes qui devaient accompagner les illustrations de nos articles, après avoir relu ceux-ci sur papier, Canales, Barraza, certains photographes de la revue, d'autres rédacteurs du journal et moi nous précipitions comme une horde d'animaux

nocturnes sur ces repaires, car nous avions alors l'impression d'appartenir à une autre espèce, comme si, sous les effets conjugués de la bière, du tabac et de l'herbe, s'éveillaient en nous de nouveaux sens. Au milieu de la foule, des cris, des sauts sur place et des *light shows*, je me sentais investi d'une mission : écrire les histoires de la rue pour la revue la plus lue du pays, comme Canales le faisait avec les portraits des grandes vedettes dont tout le monde parlait, et nous imaginions ensemble un espace appelé « La Scène de Lima », ou quelque chose d'approchant que nous n'arrivions pas à définir clairement. Je rencontrais là d'autres collaborateurs de *Semana*, des amis de ces collaborateurs, et il n'était plus question que de siffler verre sur verre, d'écouter de la musique et de hurler avec elle, au comptoir du Sargento Pimiento ou du Dragón de Barranco, accrochés les uns aux autres, en parlant de nos articles et des rares livres publiés ces années-là, ou en considérant nos pairs, ceux qui poursuivaient leur carrière universitaire, à travers l'écran protecteur des cigarettes que nous allumions par le filtre aux heures tardives et de la bière que nous engloutissions en nous laissant emporter par la musique ; nous imitions les Pogues, écoutions des groupes incompréhensibles qui se produisaient dans l'arrière-salle du Sargento, nous chantions à tue-tête sans nous arrêter de picoler et, à certains moments d'euphorie, nous embrassions quelqu'un que nous aimions bien en lui disant que nous attendions de lui un roman en attendant qu'il nous réponde qu'il en attendait un de nous, ou nous faisions la connaissance d'un nouveau qui, en entendant notre nom, ne tarissait pas d'éloges sur notre travail, et nous fermions alors les yeux en jouant les humbles avant de siffler encore quelques verres et d'aller nous jeter sur notre lit en nous disant que c'était vrai, ce que le petit gars avait dit et que nous nous répétions à satiété, en nous demandant ce qui se passerait si nous nous mettions vraiment à écrire, à écrire ce qui nous venait à l'esprit pendant ces virées, parce que, pendant ces nuits, la tête pleine de lumières, de bruit, enlacé à quelqu'un qui vous couvre involontairement de postillons et vante vos articles, il était bien difficile de se leurrer, et de se dire que non, on ne voulait pas écrire, bien entendu qu'on le voulait, mais tout se formulait brusquement de façon imprécise, comme ces désirs qui tardent à être exprimés et en voyant une fille gracile enlacer quelqu'un on avait envie d'écrire la scène et en même temps de se jeter sur elle et de l'étreindre. Quand, une fois sorti dans la rue, je regardais le ciel bleu du matin à travers la vitre du taxi qui avançait laborieusement sur la Carretera Central en

direction de Santa Anita, je pensais avec angoisse au réveil pénible de l'après-midi en me demandant comment j'allais bien pouvoir accomplir la mission qui ferait peut-être la couverture de *Semana* de samedi prochain avec mon nom en gros caractères, même si au fil des mois la chose perdait un peu de son importance.

Aurais-je alors pu prévoir que je considérerais ces nuits comme je les vois à présent, à mille lieues de moi, en les évoquant dans un roman, opération magique alors hors de mes moyens, qui consiste à me remémorer ce qui fut et à le restituer en lui donnant vie ? Je ne crois pas. Je ne crois pas non plus que pendant ces nuits j'aurais été capable d'évoquer mes espérances de gagner un concours de nouvelles, ni les projets de films inaboutis que Montero et moi avions conçus, ni le rêve d'être un jour chroniqueur à *Semana*. Tout ce que j'ai vécu au long de ces virées nocturnes a été comme l'opposé de ce dont j'avais rêvé. Hors de l'université, tout était dur et violent, il fallait bosser pour gagner sa croûte, après quoi il ne restait plus qu'à se poivrer et mener secrètement une double vie en disant adieu à ses rêves. Montero avait écrit et publié son livre. C'était tant mieux pour lui. Depuis le matin que nous avions passé devant l'océan, à La Herradura, je ne l'avais plus revu, peut-être parce que sa vie rendait la mienne peu flatteuse, que je l'enviais et préférais ne plus voir le poète qui écoutait de la musique chez lui, ne sortait presque pas et restait fidèle à son art. Bah. La réalité était rugueuse, je m'y écorchais sans cesse, ou du moins voulais-je le croire et renier le monde idéal, pour moi cuisant, de Santiago Montero, et disons que je ne m'en suis pas trop mal tiré jusqu'au soir où j'ai reconnu, dans un coin du Sargento, Jorge Ramírez Zavala.

Je revois très bien son profil, son nez droit, ses yeux d'or. Sa main gauche tenait un verre, sa droite essuyait son front, et un demi-sourire le détachait de tout ce qui l'entourait. L'entrée du Sargento était alors une grande cour à l'air libre, avec au centre un comptoir de bois et sur les côtés des tables, le tout grouillant de monde. Nous sommes allés l'un vers l'autre en pilotage automatique et nous nous sommes donné l'accolade. Peu après, nous nous remémorions le matin à La Herradura, et je lui ai demandé où il en était. Il m'a montré une sacoche volumineuse posée à ses pieds en me disant qu'il avait là son matériel photographique.

– Je sors d'un bouclage, m'a-t-il dit. À vrai dire, je me suis enfui.

– D'*El Sol* ? Ils travaillent si tard que ça ?

– De *Proceso*. C’est maintenant là que je travaille.

– J’y ai fait mes premières armes.

– Je sais.

Autour de nous hurlaient ceux que l’on écoutait sans cesse au Sargento : Pulp, les Rolling Stones ou Iggy Pop. En s’efforçant de couvrir le vacarme, Jorge m’a appris qu’il était entré à *Proceso* sur une recommandation de son « parrain » Víctor Chacaltana, le grand photographe du magazine.

Comme presque tous ses collègues, Chacaltana était entré à *Proceso* en ignorant tout du métier et avait fait son apprentissage dans les chambres noires du secteur graphique où arrivaient les éclats de voix du directeur quand il réclamait les planches-contacts pour illustrer les articles du prochain numéro, et il s’était formé dans les rues au hasard des missions qu’on lui confiait, en se fiant à son intuition pour les tirages, en essuyant les insultes répétées de l’Ogre et en ramassant les épreuves que celui-ci piétinait de rage ; mais dès le départ, malgré quelques faux pas, il avait eu le coup d’œil et le nez creux, et bon nombre de ses photos étaient les illustrations parfaites des moments importants de l’histoire récente du Pérou. Des légendes couraient sur son art de tirer les portraits ou de trouver le bon angle pour photographier en état d’ivresse une scène historique et sauver ce faisant la publication de son travail. J’avais eu l’honneur de travailler avec lui pour quelques articles d’importance, et ainsi eu l’occasion de le voir faire. Je connaissais son rythme de travail, sa résistance aux effets secondaires de l’alcool et à la fatigue – il pouvait mener à bien sa mission même après quelques nuits sans sommeil et connaissait comme personne les musiciens du coin, les maquereaux, les putains et autres personnages de la nuit liménienne qu’il fréquentait après les bouclages. Jorge, avide d’aventures, son recueil de poésies en poche, acquérait en compagnie de son « parrain » une expérience trouble et enviable.

– Une fois, nous nous sommes réveillés dans une rue d’El Pino. Tu connais ?

– Non.

– Va y faire un tour. L’endroit vaut bien une chronique de *Semana*.

Ainsi Jorge me lisait. Encouragé, je lui ai raconté mille anecdotes sur la vie à *Proceso*, les rédacteurs, les graphistes et même sur la petite bonne femme qui leur servait du bouillon de poule à six heures du matin. Nous

n’avons pas tardé à aller à tour de rôle chercher des bières au comptoir en fendant la foule. J’étais étonné que Jorge n’écrive pas pour *Proceso*, que personne, au magazine, n’eût encore découvert son talent. Je n’arrivais pas à le croire, et je le lui ai dit. Au bout d’un long moment de discussion, nous étions assez ivres, et la clientèle s’était presque complètement éclipsée.

– Je connais un endroit, pas loin, m’a-t-il dit, qui ouvre à quatre heures tous les matins de l’année. On pourrait y poursuivre notre conversation.

C’est ainsi que j’ai découvert La Linterna Verde, fréquentée par les naufragés qui veulent faire durer la nuit avec assez de volonté ou de cocaïne pour l’étirer jusqu’au lendemain midi, et parfois plus encore. Au fond d’une ruelle étroite, nous avons traversé une cour, passé une grille, et nous nous sommes faufilés non sans peine dans un local bondé faiblement éclairé où les tables étaient disposées n’importe comment. Nous savions déjà à ce moment-là que se nouait entre nous une amitié au-delà de *Proceso* et de la littérature, mais nous étions alors trop ivres pour l’exprimer par des mots, ce qui ne nous a pas empêchés de parler de Montero, de son recueil de poèmes, des critiques auxquelles il avait eu droit, après quoi j’ai révélé à Jorge tout ce que Santiago m’avait dit de lui, et il m’a confié tout ce que Santiago lui avait raconté sur mon compte, et cela s’est passé dans la bonne humeur. Nous riions et commandions bière sur bière. Santiago croyait-il vraiment que l’un et l’autre avions autant de talent qu’il voulait bien nous en prêter ? Jusqu’à quel point étions-nous les produits de son imagination ? Il ne devait pas se douter à cette heure que nous faisions des libations en son honneur.

– Tu écris quelque chose ? m’a-t-il demandé d’une voix qui commençait à devenir pâteuse. Tu as l’intention de publier ?

– Pas du tout. Et toi ?

– Moi non plus.

Nous avons parlé de bien d’autres choses, cette nuit-là. De Bruno Lorente, l’Enfant à tête d’oreiller, du journalisme, de ce que nous aimions et qui nous rapprochait, et que Santiago ne partageait pas : la salsa que nous écoutions pendant notre enfance, le joyeux chahut du quartier, les problèmes avec les filles dans les écoles publiques, les romans de Vargas Llosa. Nous avons oublié le temps, jusqu’au moment où le bipeur de Jorge s’est fait entendre pour lui rappeler un reportage qui nécessitait sa présence dans moins de deux heures, et comme il était déjà la personne au monde à

laquelle je ne voulais surtout pas causer le moindre ennui, nous avons aussitôt mis fin à la discussion et sommes sortis tant bien que mal de La Linterna Verde, devant laquelle nous nous sommes longuement étreints avant qu'il ne prenne un taxi et que j'essaie en vain d'allumer une cigarette tandis qu'il me criait de la fenêtre de la portière quelque chose que je n'ai pas pu comprendre. Je ne savais même plus comment j'allais rentrer chez moi parce que je m'efforçais de résister au désir d'appeler Santiago pour lui annoncer que j'avais passé la nuit avec Ramírez Zavala quand j'ai réussi à me dire qu'il fallait que je prenne moi aussi un taxi, et ce qui s'est passé ensuite est à jamais perdu.

– Tu es arrivé à temps, l'autre matin ? ai-je demandé à Jorge quelques jours plus tard, chez Montero, alors que nous étions tous les deux sobres et assis sur la moquette – que Jorge appelait « le gazon bleu de la folie » – pendant que notre amphitryon nous servait des bières sous le regard fixe de Bruno Lorente, l'Enfant à tête d'oreiller.

– Tu parles, m'a-t-il rétorqué, souriant. À peine arrivé chez moi, j'ai vomi tripes et boyaux, et je ne me suis réveillé que le lendemain.

OceanofPDF.com

7

La défection de Jorge Ramírez Zavala après la cuite monumentale à La Linterna Verde l'avait placé dans une situation difficile à *Proceso*, et face aux réprimandes, il avait préféré jeter l'éponge et chercher du travail ailleurs. Il prenait des photos pour une revue spécialisée dans l'industrie et les mines quand j'ai entendu De Rivera se plaindre du manque d'articles de fond en littérature et philosophie. Sans hésiter, j'ai donné son nom.

– Jorge Ramírez Zavala ? a fait De Rivera, bougon.

– Oui.

– Il est bon ?

– Mieux que ça. De première.

– Il est cultivé, il écrit bien ?

– Comme personne.

J'ai aussitôt appelé Jorge, qui a pu rencontrer De Rivera un matin, en prétextant un ennui de santé auprès de la commission minière qui l'attendait. Ils se sont entretenus pendant une vingtaine de minutes, et quand Jorge est sorti, le directeur avait accepté une série d'articles sur des livres et des auteurs classiques. Bientôt, nous bouclions nos articles ensemble, les siens sur les chats d'André Malraux, les amours secrètes de Henry Miller, les dépressions de Malcolm Lowry, les aventures journalistiques agitées de Roberto Arlt, tous textes qui révélaient un lecteur attentif ; et son habileté à intégrer données biographiques et citations à des propos frappants et iconoclastes faisait les délices de De Rivera. J'aimais regarder Jorge travailler, ses yeux d'or rivés sur l'écran, ses mains courant sur le clavier avec la maestria d'un pianiste sur les touches.

Au même moment, Santiago Montero signa un contrat de rédaction pour le supplément culturel du quotidien *La Nación*, dans lequel il publia bientôt ses premiers articles sur la poésie et les arts plastiques. Il avait terminé ses études universitaires et, contre toute attente, avait trouvé un poste dans un organe de presse grâce à la recommandation de l'éditeur de son recueil de

poèmes, lui aussi poète. Cela signifiait, pour Santiago, soumis aux mêmes impératifs qui pesaient sur Jorge et moi, retarder le moment où il ne pourrait plus s'adonner qu'à la création littéraire. Il faisait son entrée dans le monde réel, et je le sentais plus proche de moi. Comme la rédaction de *La Nación* n'était qu'à quelques pas de *La Industria*, de l'autre côté de la Plaza Mayor, nous nous retrouvions de temps en temps tous les trois pour prendre un café ou déjeuner ensemble. C'est dans un des restaurants proches du Palais du gouvernement, après avoir faussé compagnie à Barraza et à Canales, que Santiago et Jorge m'apprirent que Bruno Lorente avait changé de surnom.

– Il ne s'appelle plus l'Enfant à tête d'oreiller ? ai-je fait en riant.

– Non, il s'en est lassé, a dit Jorge.

– Il se fait maintenant appeler Spanton, l'Enfant Spanton.

– Ou Sa Divine Grâce l'Enfant Spanton, a ajouté Jorge, à demi mort de rire.

– Voilà ce qu'il en est quand on prête le flanc au formalisme.

Un soir, en fin de semaine, Jorge et moi venions de boucler nos articles quand Santiago nous a appelés pour nous inviter à nous rendre chez lui où Spanton venait d'arriver. En chemin, Jorge m'apprit que Bruno Lorente avait pêché son nouveau surnom dans un poème de Lorca intitulé « L'enfant Stanton », qui fait partie de *Poète à New York*.

Ils étaient assis tous les trois sur le gazon bleu de la folie quand Jorge avait dit à Bruno Lorente que l'Enfant à tête d'oreiller le faisait penser à l'Enfant Stanton de Lorca. Puis, de jeu de mots en jeu de mots, en passant par *espanton*, « gros épouvantail », ils en étaient arrivés, allongés sur la moquette bleue, à cet Enfant Spanton.

Ce soir-là, Bruno Lorente et moi ne nous sommes pas dit grand-chose, peut-être même ne nous sommes-nous rien dit, et il en est allé ainsi les premières fois que Santiago et Jorge ont essayé de nous rapprocher. Je ne peux pas dire que Bruno s'y opposait, ni que l'idée d'un groupe de quatre amis lui répugnait, mais peut-être par timidité, ou par prudence, il a pris son temps pour s'habituer à ma présence, m'observer de son regard fixe, et parfois me contredire. De mon côté, je découvrais une dynamique acquise avant que je ne vienne me joindre à eux, les surnoms idiots qu'ils se donnaient, le ton railleur sur lequel ils parlaient d'eux-mêmes et des autres, leur façon absurde de citer indifféremment un poète de premier ordre et le

plus niais des chanteurs de la radio la plus baveusement sentimentale du moment. La seule chose qui changea, avec mon arrivée, ce fut que, nous trouvant un peu à l'étroit vautrés tous les quatre sur la moquette du petit séjour, nous l'avons abandonnée pour aller courir la ville.

– Spanton veut voir des gens, dit Bruno, un soir où bière et cigarettes manquaient chez Montero, reprenant sa vieille habitude de parler de lui à la troisième personne. Il en a assez de vos trombines.

La ville est devenue le théâtre de nos exploits, où ce qui se passait comptait moins que le fait d'être ensemble. Nous étions encore très jeunes, et je crois que nous avions besoin d'appui pour tenir debout dans le monde, nous étions trop faibles et trop seuls pour pouvoir nous passer de ceux qui pouvaient accorder quelque importance à nos problèmes, ou peut-être étions-nous comme des adolescents de fraîche date qui jamais encore n'avaient eu une bande de copains. Quelque chose de particulier se passait quand nous étions réunis, qui ne se manifestait pas si l'un de nous était absent. Chacun se sentait meilleur dans cette configuration, ou avait l'assurance d'être protégé au sein d'une véritable famille. Nous étions alors comme en représentation et en un tournemain tout nous paraissait délirant, ce qui, maintenant que j'y songe, n'était qu'une façon très efficace d'occulter le plus dur et le plus triste de ce par quoi nous avions dû passer, ou de ce qui nous arrivait dans la réalité présente, un moyen de tenir à distance ce qui faisait mal et que nous pouvions conjurer ensemble en parlant poésie, musique, en cherchant les surnoms les plus pointus et les plus biscornus pour nous moquer des autres et faire contre mauvaise fortune bon cœur en citant sans arrêt les poètes péruviens qui nous rappelaient notre vulnérabilité comme s'il n'y avait pas d'autre moyen de donner voix et corps au monde.

Il n'empêche que quelques mois plus tard Montero a commencé à nous faire faux bond, parce qu'il avait lié connaissance, après un récital de ses poèmes, avec une fille réellement belle qui, assise au premier rang de l'assistance, avait posé sur ses genoux un exemplaire de son recueil couvert de surlignements et d'annotations. Elle s'appelait Viviana, faisait des études de philosophie à l'Université catholique, avait le teint pâle, des cheveux noirs et des yeux envoûtants. Dès le moment où ils prirent langue, ce même soir, Montero s'aperçut qu'elle s'était renseignée sur son compte, savait où il vivait et avait même fait le tour de sa maison. Il commença à sortir avec

elle et fut pris dans une spirale émotionnelle qui l'emporta pendant près d'un an et qu'il appela plus tard « la montagne russe d'une folie de jeunesse ». Quand il eut disparu de notre horizon, Jorge se plaignit de ses absences jusqu'au jour où il disparut à son tour, à cause d'une stagiaire engagée par *El Sol*, où il avait travaillé, et qui était d'une sensualité volcanique.

Spanton et moi, à défaut de conquêtes féminines et d'engagement sentimental, nous sommes trouvés seuls et mieux connus ; c'est alors que j'ai pu découvrir la théâtralité qu'il pouvait déployer en présence d'un ami. À peine nous étions-nous rejoints un samedi soir et étions-nous entrés au Bembos de l'avenue Benavides pour manger un morceau sur le pouce qu'il s'abandonnait à son délire verbal à propos de tout ce qui nous entourait. Il fallait, pour passer commande, donner son nom au garçon qui tenait le comptoir. « Assurbanipal », a lancé Spanton avec, sur le visage, son expression hiératique de tueur à gages.

– Assur quoi, monsieur ? a demandé le garçon, pour noter la commande sur son calepin.

– Banipal.

– Banépal ?

– Banipal avec un *i*, vous avez compris ?

– Oui, monsieur.

– Vous pouvez m'appeler Assur.

– Très bien, monsieur.

– Assur, mais seulement entre nous, sinon, il faut me dire : monsieur Assurbanipal.

Parfois, quand c'était une jeune fille qui tenait le comptoir, il se lançait dans d'interminables explications sur la manière correcte de prononcer le nom qui lui était venu à l'esprit.

– Chandragupta. Non, pas Guta. Gupta, avec un *p*. Et c'est Chandragupta IV, pas le cinquième ni le troisième du nom, le quatrième.

– Nabuchodonosor. Mais tu peux me dire Nabucco, ma jolie. Ou Bucco, si tu préfères.

– Raspoutine le Moyen. Non, pas le Grand. Le Moyen. Le Petit est mort ce matin.

Le garçon, devant sa caisse, était parfois tout sourire : il avait compris que c'était une blague en me voyant hilare, parce que je savais que Spanton allait se lancer dans des considérations byzantines sur son nom malgré l'impatience des consommateurs qui attendaient derrière lui pour passer leur commande. Après avoir ri, avec une mine complice, il demandait à Bruno de reconnaître qu'il ne s'appelait pas Hypérion Grammatical ou Hétéroclite, mais celui-ci, visage de marbre, le regardait fixement, pointait le doigt sur lui, et l'employé se répandait en excuses.

– C'est bon pour ce coup-ci, répliquait Spanton. Mais ne recommencez plus. Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive, savez-vous ?

Spanton prenait son plateau, s'asseyait à côté de moi, et attendait avec un sourire béat qu'une voix hésitante mais très zélée annonce au micro : « Monsieur Deng Xiaoping IV », ou « Monsieur Pol Pot, votre commande est prête ». Alors Spanton se levait et, avec le plus grand sérieux, allait chercher son plat.

Tel était Bruno Lorente. Il parlait en prenant des voix différentes, jouait des rôles, trompait tout le monde, sur les trottoirs, en se faisant passer pour ce qu'il n'était pas, et il fallait bien lui donner la réplique, s'adresser à lui en anglais quand il était un touriste à la recherche de « femmes péruviennes », ou quand il fallait chanter *Bon anniversaire* pour lui dans un restaurant. Le premier soir où nous nous sommes trouvés seuls, il n'y est pas allé de main morte. Au Sargento, nous avons traité Jorge et Santiago de lâcheurs. Nous en avions gros sur le cœur en regardant les filles qui entraient. Les aventures de nos deux amis mettaient en relief notre incapacité de nous débrouiller avec les personnes du sexe opposé, difficulté qu'ils ne semblaient connaître ni l'un ni l'autre. Spanton disait de lui-même, à la troisième personne, qu'il avait toujours été un mongolien, un inadapté qui voyait dans les femmes des créatures d'un autre monde, avec lesquelles il n'arrivait pas à communiquer.

– C'est la même chose pour toi ? m'a-t-il demandé.

J'ai acquiescé d'un hochement de tête.

– C'est à cause de ton visage, n'est-ce pas ? a-t-il fait avec le plus grand aplomb.

– En partie, ai-je répondu en allumant une cigarette et en regardant ailleurs.

– Comment t’es-tu soigné, Lisboa ? Avec du Roaccutane, toi aussi ?

– Comment le sais-tu ?

– C’est la seule façon d’en venir à bout, m’a-t-il répondu en se palpant les joues.

Nous sommes restés un moment silencieux à notre table, à regarder avec frustration et impuissance les couples enlacés ou en train de se bécoter. Spanton a reconnu avec de la rancune dans la voix que s’il venait dans de pareils endroits, c’était uniquement à cause de Montero et de Ramírez Zavala, qui de temps en temps levaient quelques filles faciles, mais qu’il traiterait volontiers au napalm tous ceux qui se trouvaient là, lui le premier. Cet endroit l’incommodait et moi aussi.

– Dans ce cas, que faisons-nous ici, mon pote ? m’a-t-il demandé d’une voix qui semblait sortir d’une catacombe. Tu veux t’éclater ?

Dans la BMW que Spanton conduisait comme un fou, nous avons pris l’habitude de nous rendre lui et moi dans les endroits les moins sûrs de Lima, qu’il connaissait bien pour les avoir explorés seul. Tout d’abord les boîtes de San Miguel et de l’avenue Argentina, puis celles de Los Olivos et de Pro, du boulevard Retablo à Cosmas, de Zárate, à San Juan de Lurigancho, et celles de Callao et de Lince. Je nous revois encore jeter les canettes de bière vides par la portière pendant que la voiture file à toute allure et que nous écoutons les Clash à plein volume, avec des envies de nous précipiter sur le premier poteau ; regarder des fumeurs d’herbe complètement raides danser dans des pince-fesses mal famés ; boire de la sangria avec deux superbes filles pendant que les feux d’artifice du Nouvel An éclatent au-dessus de nos têtes ; entrer et sortir de bouges et de bordels, parler aux putes et écouter avec elles Echo & The Bunnymen dans la voiture de Bruno tout en chantant *The Game*. Lors de ces sorties, nous adoptions un comportement très théâtral, et en entendant Bruno contrefaire sa voix au point qu’on en oubliait ce qu’était la sienne, j’ai fini par me demander s’il voulait être lui ou un autre, et s’il ne cherchait pas à échapper à lui-même.

Il nous arrivait cependant de parler sérieusement, et j’ai appris qu’il avait laissé tomber le droit pour les sciences de la communication. Maintenant que nous avions quitté l’université pour vivre notre vie dans les rues, lui menait toujours une vie de privilégié, conduisait la voiture de son père et ne possédait pas un sens des responsabilités plus développé que celui d’un

adolescent. Il allait de la poésie – qu'il écrivait quand l'envie lui en venait – au thrash metal, du cinéma gore au triple X, passait une grande partie de son temps à frapper sur la batterie d'un groupe qu'il avait formé avec deux camarades de l'université de Lima, et à casser les oreilles aux malheureux auditeurs de ses concerts qui tendaient toujours au massacre, avec des morceaux de trente à quarante minutes aux titres extravagants : *Les Enfants du Roaccutane* ou *Spanton et les voix imaginaires de son esprit*.

Je l'ai vu jouer pendant toute la première moitié de l'an 2000, quand nous ne nous quittions pas, et si quelques-uns des concerts qu'il donna avec son groupe à Barranca ou à Miraflores sont mémorables, le plus impressionnant fut celui qui eut lieu environ un an et demi après le début de ma carrière de rédacteur à *Semana*. Montero travaillait depuis un an à *La Nación*, où il s'était affirmé comme rédacteur de la rubrique Culture, Ramírez Zavala écrivait tant d'articles pour *Semana* qu'il avait quitté son autre emploi et disputait à Rosales le titre de rédacteur permanent, et je m'étais depuis quelque temps éloigné de mes thèmes habituels piochés dans les rues pour réaliser des entretiens avec des hommes politiques ou des acteurs, ainsi que des reportages sur des sujets d'actualité, et De Rivera m'avait chargé de la rédaction de « Morsure », l'éditorial de la revue. Le soir du concert, c'était l'anniversaire de Spanton, et l'on avait disposé des sièges dans le vaste jardin de sa maison. Devant un auditoire d'une trentaine de personnes, parmi lesquelles Ramírez Zavala, Montero, son amie Viviana et moi, Spanton a donné le plus endiablé de ses concerts. Il s'acharnait sur la batterie et poussait des hurlements en réponse à nos cris : « Spanton, génie ! », « Spanton, poète du vécu ! », ou « Spanton, rocker du dimanche ! », et à la fin, pratiquement nu, il a lancé ses baguettes au public et s'est drapé dans les couleurs du Pérou. Tard dans la nuit, quand presque tout le monde avait tiré sa révérence – même Montero qui avait échangé quelques propos vifs avec Viviana et filé à l'anglaise –, Jorge Ramirez Zavala m'a attrapé par le bras et m'a soufflé qu'il voulait me dire quelque chose d'important.

– Je suis le nouveau rédacteur permanent de *Semana*, m'a-t-il annoncé, sur quoi il a levé son verre. De Rivera m'a annoncé aujourd'hui qu'un poste de rédacteur s'était libéré, et qu'il était pour moi.

– Ça alors !

– Je vais couvrir les reportages de terrain, écrire des articles sur les fous, les estropiés, les zones à risque, les drag queens, égrenait-il en riant de voir la tête que je faisais.

Spanton a apporté des boissons et nous a pris tous les deux par les épaules.

– Et qui s’en va ? ai-je alors demandé en faisant mentalement le tour des rédacteurs de la revue pour essayer de deviner qui avait bien pu démissionner et pourquoi.

– Toi, m’a dit Jorge. C’est toi qui t’en vas.

J’ai senti que mon sang se glaçait dans mes veines et que je dessaoulais brusquement. Voyant mon incompréhension et la panique s’emparer de moi, il a ajouté aussitôt, sourire aux lèvres et regard étincelant :

– Ordinola a été affecté à un autre secteur, et De Rivera t’a fait monter en grade, Lisboa. Il m’a dit de ne rien te dire, mais je ne peux pas garder ça pour moi. Tu es le nouvel éditeur de *Semana*, mon chef.

OceanofPDF.com

8

D’aussi loin qu’il m’en souvienne, cette nuit-là, j’ai pris la pire biture de ma vie, et je me suis endormi par terre, sur la terrasse de la maison de Bruno, dans le quartier de Camacho. Le lendemain soir, après être rentré je ne sais comment chez mon oncle et avoir dormi toute la journée, je me suis rendu dans le cybercafé le plus proche, et j’ai envoyé un mail à mes trois amis en évoquant les événements de la nuit précédente – le concert, la fuite de Montero, la danse de Spanton sur *Billie Jean* de Michael Jackson, la cuite innommable qui avait suivi – sous forme de récit extravagant semé d’exorbitances, et ce fut comme si j’avais ouvert la boîte de Pandore. Pendant les mois qui ont suivi, nous avons échangé des messages dans lesquels Spanton, fidèle à son habitude de parler de lui à la troisième personne, nous traitait comme si nous étions ses sujets : « Spanton s’adresse à vous », « De Spanton à l’humanité », « Autre discours de Spanton aux hommes (parce que les femmes refusent de l’entendre) », « Spanton consulte les oracles et attend la fin de toute chose, Spanton inclus », « Spanton interpelle Spanton, qui ne l’entend pas ». Dans une prose archaïsante et extravagante, il créa l’histoire d’une secte de monstres qui traversaient pathétiquement leur vingtaine, accablés par un désir constant de connaître les plaisirs de l’amour, par le manque de femme et de talent, l’autisme, la solitude et le chagrin. Jorge et Santiago ne tardèrent pas à venir grossir cette rhétorique, et le résultat fut une cascade de messages très créatifs qui me montrèrent à quel point j’étais loin de pouvoir égaler leur capacité d’imagination et l’inventivité de leur langage, et plus leurs mails aux titres farfelus me plaisaient, plus j’étais découragé par ma propre médiocrité.

J’avais à peine vingt-cinq ans, j’allais devenir le bras droit de De Rivera, mais je sentais déjà flancher ce qui me poussait à écrire les reportages de mille à mille cinq cents mots qui paraissaient régulièrement le samedi dans *Semana*. Je ne trouvais plus autant d’intérêt à faire la couverture, la forme de mes textes tendait à se répéter et devoir les boucler aussi rapidement devenait un calvaire. Je suis sûr que si j’étais resté simple rédacteur, j’aurais

fini par renoncer au journalisme afin de pouvoir m'adonner à un travail sur des textes plus longs, mais, aujourd'hui, je suis heureux que cette promotion m'ait fourni la dernière occasion d'apprendre ce que je ne connaissais pas encore du journalisme et de relever un défi qui, à première vue, dépassait mes compétences et me forçait à me confronter avec ce que je redoutais le plus en moi. J'étais un bon rédacteur, je le savais, et c'était là le fruit de plusieurs années d'efforts, mais il s'agissait maintenant de prendre le commandement d'un navire que je n'avais jamais rêvé de gouverner, d'être responsable de plus d'une vingtaine de personnes, alors que je ne l'avais encore jamais été de quiconque, et de décider pour De Rivera quand celui-ci était absent ou en vacances. J'étais parmi les derniers arrivés, et maintenant chargé de diriger des gens qui connaissaient la revue de l'intérieur depuis plus longtemps que moi et qui, exception faite de Canales, étaient tous mes aînés. Je ne m'en sentais guère capable et avais l'impression d'être un de ces jeunes héros des romans de Conrad qui doivent brusquement prendre la destinée d'un navire en main et affronter, avant les fureurs de l'océan, les assauts de leurs peurs, sans plus de préparation.

– Ton ascension est fulgurante, mon vieux, m'a dit De Rivera le lundi qui a suivi la saoulographie chez Spanton. Ce n'est pas moi qui vais te mettre des bâtons dans les roues.

L'ascension impliquait aussi d'autres aspects. Tout d'abord, ma rémunération avait triplé, et j'avais droit au meilleur ordinateur et au meilleur bureau de l'étage, celui de De Rivera mis à part. Ma relation avec les éditeurs des autres revues et, bien entendu, avec leurs rédacteurs et les employés du groupe changea radicalement. Je n'ai pas tardé à m'asseoir pour déjeuner à l'une des tables du Manhattan, restaurant tranquille éclairé par d'énormes baies vitrées au rez-de-chaussée de l'immeuble, à m'acheter de nouveaux vêtements – toujours un peu passe-partout – et surtout beaucoup plus de livres que je ne pourrais en lire pendant des années. J'ai emmené ma tante et mon oncle dans des endroits dont ils n'auraient jamais pu rêver, j'ai envoyé de l'argent à ma mère et en ai même mis de côté.

Prévoyant, De Rivera avait pris ses précautions et engagé Jessica López, la toute menue éditrice de la revue d'orientation professionnelle, pour m'assister dans le travail d'éditeur que je n'avais jamais pratiqué. Jessica s'est assise à côté de moi, les premiers jours, et j'ai d'abord été surpris par

la facilité avec laquelle elle écrivait sur n'importe quel sujet en quelques minutes, trouvait aussitôt un titre et une conclusion. Seul Ramírez Zavala faisait parfois mieux, quand je lui demandais de venir en vitesse pour me donner un coup de main, en bon ami qu'il était.

Mes débuts à ce poste se sont déroulés dans une atmosphère plutôt froide. Il m'a fallu un certain temps pour convaincre les rédacteurs que je pouvais les aider à améliorer leurs textes, et ma nouvelle position a heurté Canales et Barraza, à cause de ma préférence marquée pour Jorge Ramírez Zavala. Je sentais que Tatania de la Piedra et certains autres collaborateurs, sans doute en désaccord avec la décision de De Rivera, avaient pris leurs distances et je ne pouvais me cacher la peur et l'angoisse qui me tenaient parfois. J'avais trop de choses à apprendre en trop peu de temps et je n'étais pas encore suffisamment aguerri pour ne pas pâtir des erreurs inévitables que je n'ai pas manqué de commettre. Il y en eut pas mal, et je pensais à Ferrero chaque fois que je travaillais sur les textes des autres. En corrigeant, j'introduisais des coquilles qui se retrouvaient imprimées et Tatiana, linguiste de formation, grimaçait de désapprobation. Il me fallait faire un violent effort sur moi-même pour lui donner des ordres, à elle et aux autres, ou les convoquer afin de leur demander d'éclaircir certains points, ou les presser de me rendre leur travail. Chaque fois, ils me répondaient avec un regard fuyant ou sur un ton insaisissable. Alors, je sortais faire un tour pour combattre mon anxiété et ne pas leur montrer à quel point je me sentais mal à l'aise, ce que je ne cachais pas à Jorge, qui essayait tant bien que mal de me rassurer.

Au milieu de ce déploiement de zèle inconsidéré et absurde, alors que je me sentais plus vulnérable et plus seul que jamais, est réapparue Cecilia, ma première petite amie, aux jupes de laquelle je me suis pendu comme un enfant. Je la connaissais depuis mon passage à *Ocio*, alors qu'elle était l'attachée de presse du centre culturel La Solitaria.

Quand je l'ai revue, elle occupait encore le même poste pour le même organisme, mais était aussi l'agent de divers artistes indépendants dont elle préparait les *books* et qu'elle présentait aux médias. Plus âgée que moi de quatre ou cinq ans, c'était une ancienne élève des Beaux-Arts qui, avec quelques autres étudiants de l'Université catholique, avait fondé La Solitaria après avoir abandonné ses études, parce que, estimant que l'école des Beaux-Arts ne valait rien, elle désirait participer au développement de

la vie culturelle liménienne. Du temps où j'étais rédacteur à *Ocio,* je la voyais souvent. Son abondante masse de cheveux noirs rejetée en arrière et retenue par un élastique, les lèvres un peu pincées, elle m'apportait les catalogues des expositions dont elle s'occupait et ne manquait jamais de me tenir informé des expositions à venir ou de me vanter, avec un intérêt contagieux, les prouesses d'un de ses poulains. Un soir, pendant un vernissage, nous nous étions embrassés. J'étais venu seul, gauche et maladroit comme toujours dans de semblables situations, ignorant encore les effets du champagne, et, bientôt à l'aise avec l'artiste, ses amis et son père, j'ai pris la main de Cecilia, qui ne me l'a pas refusée. Quand nous avons quitté la galerie, aussitôt dans la rue, nous nous sommes embrassés, et nous sommes montés dans sa voiture. J'avais oublié les cicatrices de ma figure et, fustigé par le désir, je me sentais un autre homme quand, à chaque feu rouge, elle m'embrassait avec fougue. J'avais plongé mon visage dans sa chevelure quand elle a dit : « Il y a longtemps que tu me plais. Je savais que quelque chose allait se passer ce soir », ce qui m'a saisi d'effroi. Elle a ri, accrochée au volant, éclairée par la lumière d'un réverbère. « J'ai envie de te conduire chez moi, Gabriel, me souffla-t-elle. Tu veux ? » J'ai prétexté de vagues excuses, un bouclage difficile, un cours d'anglais, ou je ne sais quoi d'autre.

– Où veux-tu que je te dépose ? a-t-elle dit, d'une voix sèche.

– À Larco, ça ira.

Rentré chez moi, je me suis couché, désorienté, car je ne pouvais comprendre la peur qu'elle m'avait inspirée. Quelques jours plus tard, quand elle m'a appelé à propos d'une nouvelle exposition, Cecilia m'a nettement fait comprendre qu'il ne s'était rien passé entre nous. Plus tard, quand je suis devenu rédacteur à *Semana*, nos relations professionnelles ont cessé, mais je la croisais parfois dans des soirées. Un vendredi soir, j'étais sorti sans intention précise dans le quartier de Barranca en compagnie de Jorge Ramírez Zavala et d'Alejandra Vinatea, une stagiaire du journal *El Sol* avec laquelle mon ami partageait au lit des ardeurs apparemment inextinguibles, et je l'ai aperçue assise à l'une des longues tablées du bar Juanito. Elle avait les cheveux coupés au ras du cou et, entourée d'artistes, elle bavardait avec emphase. Je me suis approché de son groupe et dans mon désir de renouer avec elle, j'approuvais sans hésiter tous les propos qu'elle tenait, si bien que nous avons fini par en rire. Nous n'avons pas

tardé, aussi spontanément que la première fois, à nous prendre par la main et, au moment où les autres se levaient pour partir, avec une hardiesse qui ne me ressemblait guère, je lui ai soufflé à l'oreille :

– Cette fois, je vais chez toi.

– Tu es un idiot, m'a-t-elle répondu, riant encore.

Cecilia vivait dans un deux-pièces spacieux, avec une petite cuisine, dans la partie la moins huppée de Miraflores, au dernier étage d'une grande maison, auquel on accédait par un escalier étroit et raide flanqué de pots de géraniums. Dans sa chambre plutôt désordonnée était affichée la reproduction d'un tableau silencieux de Hopper, et une grande fenêtre donnait sur la rue Enrique Palacios, grise dans le crachin de ce jour-là. C'est dans cette chambre que j'ai trouvé refuge pendant les premiers bouclages désastreux de *Semana* et que j'ai fait l'amour pour la première fois, à l'âge incroyable de vingt-cinq ans.

Tout s'est toujours déroulé entre nous comme une arrivée à destination. Certaines nuits, je ne venais chez elle que pour me coucher à son côté et me laisser caresser les cheveux, les yeux fermés, en écoutant sa voix douce qui m'apaisait. La conversation tournait constamment autour de moi : à distance de ce qui m'arrivait, elle faisait abstraction d'elle-même pour m'aider à surmonter mes hésitations, mes doutes, et pour me consoler en me disant que tout irait bien, que De Rivera ne m'avait pas choisi sans raison. Elle « adorait » ce que j'écrivais, elle était sûre qu'un bon rédacteur ne pouvait faire qu'un bon éditeur, que je ne manquerais pas de le démontrer, et que si ça ne marchait pas, je n'aurais qu'à laisser tomber et à *écrire*. C'est avec elle, lors de ces multiples occasions où, désespéré, je sanglotais dans ses bras, que je suis arrivé à la conclusion suivante : je voulais être écrivain ou rien.

Mes difficultés, me dis-je à présent, ont sans doute permis à Cecilia de comprendre pourquoi je ne pouvais maintenir une érection qui me permettrait de soutenir jusqu'au bout la découverte et la reconnaissance de son corps, auxquelles je me livrais avec la curiosité d'un homme et la peur d'un adolescent. Nus, épuisés, nous mettions fin à nos ébats et, tête nichée entre ses seins, je me lamentais sur mon impossibilité de la satisfaire, pendant qu'elle me couvrait de baisers et me tranquillisait. Toutefois, une nuit, habitué à ma nudité et à la sienne, il est arrivé ce en quoi elle a vu la conséquence naturelle d'une volonté qui se réaffirmait au terme d'une

dépression ou d'une insécurité maladive – il est vrai que je commençais à maîtriser mon travail d'éditeur et à me sentir plus à l'aise dans son lit moelleux face à la fenêtre avec vue sur la rue Enrique Palacios : j'ai tout à coup senti mon sang se réveiller, mon assurance revenir et, aussitôt, sans y penser, j'ai pu enlacer Cecilia, et lui faire l'amour.

– Tu m'as prise au dépourvu, Gabriel, m'a-t-elle dit alors.

Nous avons éclaté de rire et, en la voyant sauter de joie sur le lit, je me suis rendu compte qu'elle m'aimait vraiment. De mon côté, je ne savais pas exactement ce que j'éprouvais pour elle, même si j'étais heureux. Je me sentais idiot et émerveillé, une joie intérieure radieuse me faisait rire pour un rien. J'avais envie de faire la fête et je l'ai invitée à sortir souper. Elle m'a demandé ce que je voulais fêter.

– Le sentiment que je vais pouvoir être un bon éditeur de *Semana,* lui ai-je répondu, et j'étais sincère.

– Comment ça ?

– Je ne sais pas d'où ça me vient, mais pour la première fois j'ai le sentiment que j'en serai capable.

Les choses allaient plus vite en ce début de siècle, comme mon cœur. Cecilia est devenue ma confidente. Je lui racontais tout quand je l'appelais de la rédaction pendant la nuit et quand j'allais chez elle lui faire l'amour. Je la désirais, je pouvais satisfaire mon désir et le sien, et je la sentais fière de moi. Je m'habituais à mon nouveau poste, n'ignorais plus rien de ses routines, et je sentais une tout autre capacité grandir en moi qui me permettait de voir juste dans mes pensées et mes décisions. Tout commençait le vendredi, quand j'allais me joindre à De Rivera et à O'Riordan pour examiner les affaires politiques, les faits divers, et choisir trois thèmes possibles à exploiter au cours de la semaine. Quand O'Riordan était parti, De Rivera saisissait le dernier numéro de la revue à peine sorti de presse et le relisait avec moi. Alors, tantôt calmement, tantôt avec emportement quand il découvrait une grosse erreur – une photo mal placée, un doublon dans la mise en page, un mauvais choix des caractères –, il revenait sur les fautes commises dans les numéros précédents et me donnait de brèves leçons sur l'organisation et la présentation d'une revue : « Il faut qu'elle respire, tu comprends ? Et ça, tu l'obtiens avec diverses variations, comme pour une symphonie. » Il me faisait faire des travaux pratiques en temps réel dans la publication de la revue la plus lue du pays, et De Rivera

était devenu mon professeur particulier. Il m'a montré sur quels critères choisir une bonne photo de couverture ou l'illustration d'un article, comment veiller à l'aspect graphique des doubles pages et à l'emplacement des illustrations sur le chemin de fer. Il sortait de son bureau pour appeler les rédacteurs qui attendaient à leur poste ou autour des ordinateurs collectifs, et nous nous rendions tous à la salle de réunion. Assis à côté de lui, je voyais mes collègues lutter pour placer leurs sujets, et quand De Rivera acceptait un projet et le notait sur son calepin, je faisais de même sur mon carnet en me demandant rapidement lesquels pourraient être bouclés en une semaine, en consultant ceux gardés en réserve lors de la dernière édition, pour déterminer les combinaisons possibles et le nombre de pages à prévoir pour chacun. Après la réunion, quand les rédacteurs allaient déjeuner ou prendre les premiers contacts par téléphone, je devais établir le sommaire du prochain numéro en veillant à l'ordre dans lequel les articles paraîtraient comme s'il s'était agi des morceaux d'un concert ou des numéros d'un spectacle, et j'intercalais des articles plutôt courts et des rubriques de six ou de trois pages pour créer un « rythme », tout en tenant compte des jours de bouclage de chaque cahier de la revue et des délais dans lesquels les rédacteurs devraient me remettre leur travail. Je les consultais au cours de la semaine, pour savoir où ils en étaient, et quand ils pourraient achever leur texte. Ce faisant, je me suis rendu compte que les choses changeaient : Canales fit une blague sur la longueur de son article, Tatiana me demanda gentiment de lui accorder un jour de plus pour un entretien, et les autres ne détournaient plus les yeux en m'adressant la parole. De Rivera émit moins d'objections sur les sommaires que je lui présentais, et je n'eus pour ainsi dire plus à les retoucher. Quelques semaines plus tard, il les examinait avec satisfaction, sans rien y changer, avec une expression ou un commentaire indiquant qu'il attendait beaucoup du prochain numéro.

Mais ni la première fois qu'il accueillit ainsi mon travail, ni le vendredi matin où, dans son bureau, il inspecta le périodique d'un bout à l'autre avant la réunion et me fit un seul commentaire : « On dirait que tu as finalement compris ce qu'est une revue, mon vieux », je n'ai éprouvé la joie qui a été la mienne quand j'ai édité pour la première fois impeccablement et sans difficulté une première page politique de Pedro O'Riordan. Si je redoutais un moment particulier de la semaine, si quelque chose me créait véritablement de grosses difficultés, c'était passer par l'expérience radicale

et dangereuse d'un bouclage avec lui, le dernier jour de notre semaine, le jeudi soir. Mais j'étais l'éditeur de *Semana*, et je ne pouvais m'y soustraire.

Les textes de Pedro O'Riordan étaient les seuls que De Rivera désirait lire à tout prix et à n'importe quelle heure de la nuit, alors que, paradoxalement, c'étaient ceux que l'on remettait le plus tard. Du lundi au mercredi, il fallait boucler les articles en douceur, arrêter l'ordre du sommaire d'après le plan de De Rivera, en fonction des annonces publicitaires retirées ou ajoutées, et même si les négociations avec les rédacteurs étaient ardues et ne me permettaient pas de quitter la rédaction avant une ou deux heures du matin, je n'avais pas mis plus d'un mois à contrôler la situation. Le jeudi, c'était une autre paire de manches, parce que Pedro remettait son article vers deux ou trois heures du matin pendant que De Rivera, chez lui, veillait en attendant que nous lui envoyions le texte pour donner son bon à tirer. Il n'y eut jamais moyen de hâter les choses. O'Riordan était le seul journaliste de reportage de la revue et sa méthode ne correspondait en rien à celle des rédacteurs et requérait un régime spécial. Le jeudi, vers dix heures du soir, quand tout le reste était prêt, que les épreuves avaient été relues, Pedro arrivait à la rédaction comme un taureau dans l'arène, lesté de porte-documents, de carnets et de deux téléphones portables qu'il laissait sonner en s'installant. Bien entendu, il n'avait pas encore écrit une seule ligne, et il ne nous restait qu'à l'attendre et à l'encourager en fumant et en buvant du café ; je bavardais avec Jessica López et je priais tous les saints de notre panthéon pour qu'il ne tombe pas de fatigue, ne se perde pas au milieu de l'océan de données et d'idées qu'il avait rassemblées pour l'article et qu'il nous livre à temps un texte rédigé de façon acceptable. Nous le laissions faire, entièrement dépendants de lui, en le regardant se battre contre la montre, le sommeil de De Rivera entre ses mains, tributaires de sa résistance. Il écrivait en manches de chemise et avec violence en répondant aux appels sans arrêter de demander où on en était, de déchaîner et d'ignorer les cris de Mariela La Hoz, la graphiste à la langue bien pendue qui, morte de sommeil, le harcelait sans pitié. Un moment venait où il tentait de quitter la rédaction, si bien que nous montions la garde et l'obligions à manger avec nous. Pedro ou Jessica, Mariela ou moi commandions alors des plateaux-repas, nous nous bourrions de café et de Coca-Cola pour tenir le coup et, après avoir rigolé en évoquant des bouclages mémorables, nous obligions O'Riordan à se rasseoir à son bureau pour mettre une bonne fois pour toutes un point final à son fichu

papier. Quand nous nous enfoncions plus avant dans la nuit et que Mariela commençait à y aller de ses imprécations contre tout l'arbre généalogique de Pedro, et contre le mien, parce que je ne le forçais pas plus violemment à terminer son travail, O'Riordan lâchait enfin son article et commençait à se battre avec le chapeau, Jessica et moi nous jetions sur son texte comme deux chacals morts de faim. Alors venait l'heure tendue et vertigineuse entre toutes du bouclage de *Semana*. Il s'agissait d'éditer aussi vite que possible l'article le plus long, le plus important et le plus inextricable du numéro, alors que nous étions à bout de forces. J'étais pourtant prêt à affronter ces soixante à quatre-vingt-dix minutes pendant lesquelles le texte de Pedro allait subir la transformation qui le mènerait, comme un sou neuf, sur l'écran de De Rivera. Les rares fois où Pedro nous remettait son travail à une heure décente, je le relisais le premier et Jessica le relisait ensuite, mais en général, le manque de temps nous obligeait à travailler ensemble et à haute voix ; nous attaquions alors chaque paragraphe en fumant cigarette sur cigarette et en engloutissant tout le café que la machine pouvait produire, corrigions et éclaircissions la prose tantôt réprobatrice, tantôt passionnée de Pedro, en lui injectant de la puissance narrative ou des trouvailles linguistiques de haute précision jusqu'au moment où j'estimais qu'il était prêt et l'envoyais par courrier électronique à un De Rivera encore éveillé et de mauvaise humeur.

– Non mais, tu as vu l'heure ?

Après des minutes qui nous paraissaient des siècles, De Rivera appelait la rédaction pour éclaircir certains points, et commençait alors une négociation téléphonique sur des formulations qu'il fallait épurer. Quand sa messagerie électronique était en panne, je devais lui lire le texte au téléphone, ce qui me coûtait de gros efforts, parce qu'il me semblait alors entendre le plus pathétique des présentateurs. Il écoutait sans rien dire à l'autre bout du fil, me demandait parfois de répéter tel ou tel passage, puis disait que cette partie-là ne lui allait pas, et il fallait alors chercher ensemble une solution, moments qui me paraissaient ne plus avoir de fin, me culpabilisaient et me donnaient envie de raccrocher et de reprendre ma place de rédacteur, ou de quitter *Semana* au galop pour aller chercher refuge dans ma tanière ou dans le lit et la chaleur du corps de Cecilia.

Mais rien de tel ne se produisit la nuit inoubliable que je dois maintenant évoquer, et qui, j'en suis sûr, est restée gravée dans la mémoire de Jessica,

Pedro et Mariela. J'étais éditeur depuis deux ou trois mois, et nous avions affaire à une longue chronique très fouillée sur la fuite de Vladimiro Montesinos, le chef des services du renseignement péruvien, un modèle de corruption vendu à la CIA, et son arrestation au Venezuela. Comme en d'autres occasions, Pedro avait achevé tard son article et quand j'ai pu appeler De Rivera, il était près de quatre heures du matin. Privé de sommeil, je m'attendais au pire chaque fois que je finissais de lire un paragraphe et passais au suivant, mais je suis arrivé au bout de l'édito politique sans avoir été interrompu une seule fois par mon chef. Chaque phrase était précise, chaque mot à sa place et, en lisant le texte à haute voix, je m'étais rendu compte que le travail de Pedro et notre édition de son texte avaient été mieux que jamais complémentaires. Après être arrivé au point final, je n'ai rien entendu à l'autre bout du fil qu'un soupir de satisfaction.

– Parfait, vieux, a dit De Rivera. Impeccable. Félicite Pedro et Jessica de ma part. On se voit demain.

J'ai raccroché et regardé les collègues qui m'entouraient sans comprendre exactement ce qui venait d'arriver. Mariela, qui avait préparé la mise en page du texte, s'est elle aussi approchée de mon bureau.

– Il a approuvé à la première lecture, leur ai-je annoncé, brusquement épuisé. Il nous félicite tous. Nous pouvons rentrer chez nous.

Ce qui se produit à un pareil moment, la joie qui éclate entre quatre personnes seules dans un immeuble de bureaux déserts, à l'aube, je me sens incapable de bien le rendre. Je vois encore Pedro, bras grands ouverts, saisir et soulever dans les airs notre menue Jessica qui rit aux éclats, et, reposée sur le sol, applaudit et bondit de joie. Je nous revois nous embrasser tous les trois au milieu de la pièce, à côté d'une table sur laquelle des restes de poulet s'entassent dans une assiette en carton, quand retentissent soudain les trompettes de la marche d'*Aïda* sur l'ordinateur de Pedro. La journée commence à peine pour nous, le monde semble nouveau, si bien qu'une fois les épreuves corrigées et l'édition prête, nous sortons fêter ça en nous tenant par la main, et nous courons les bars ouverts de Lima sans nous soucier de l'heure avec un Pedro O'Riordan qui ne lâche pas ses dix kilos de porte-documents et de carnets. Pour la première fois, j'ai été reconnu capable de diriger une revue même en l'absence de De Rivera et en cet instant, ma peur évanouie, plus rien ne compte pour moi.

OceanofPDF.com

9

– Il y a un mail de Spanton, me dit Jorge, assis à côté de moi le jeudi suivant, à midi, alors que nous bouclons le courrier des lecteurs, avant que je ne rédige l'accroche et qu'il ne termine la titraille du feuillet où doit s'inscrire la première page politique de Pedro O'Riordan.

Ni l'un ni l'autre n'avions eu le temps d'ouvrir les derniers messages arrivés dans nos boîtes aux lettres électroniques. Depuis que mes responsabilités s'étaient accrues et mes rendez-vous avec Cecilia multipliés, j'avais perdu Spanton de vue. Un appel me fit sursauter.

– Tu as lu le message de Spanton ? me demande Montero, qui me téléphone de son bureau à *La Nación*.

– Je l'ouvre, ai-je fait.

– C'est trop fort, mon vieux.

– Je le lis et je te rappelle.

– « Nègres de l'amour » ! s'exclame Jorge en riant.

Voici ce que donnait le message :

> Objet : L'Ange Spanton embouche la septième trompette et appelle ses ouailles à la fondation du Conciliabule
> Monstres de l'irréel, bêtes inexistantes, enfants du Roaccutane, épigones de Parra, nègres de l'amour, hommes sans rédemption, frères humains qui après vous vivez, la fin du monde est sans doute proche, et un véritable bouleversement s'abat sur l'homme de la fin des temps.
> La seule certitude c'est que Spanton, l'enfant prophète qui est sa divinité et sa lumière, son guide et son rédempteur (Agenouillez-vous tous devant Spanton, Spanton est votre Dieu !) annonce ce qui vient et qui ne vient pas, et le plus souvent ce qui jamais ne sera, ce qui revient à dire qu'il ne sait rien, mais chut ! Spanton se comprend et sait trouver les voies secrètes de son esprit abymé. Ce qui est certain, c'est que soumis dans son désespoir à la férule et à la tutelle de ses voix, Spanton est sorti lorgner le monde et déchiffrer dans les menus signaux de l'univers – une feuille qui tombe d'un arbre, la migration d'un oiseau, le mouvement imperceptible des astres – les annonces infrangibles de l'Apocalypse. C'est ainsi que Spanton en personne, soumis à ses peines et ses hésitations, a consulté les oracles, parcouru les corridors de son immense labyrinthe, fui son Spanton profond et entrevu la catastrophe, le phénomène d'oscillation australe que les spécialistes ont appelé « courant de l'Enfant », et qui n'est rien d'autre, songe Spanton, que son flux de Divin Enfant.

Oui, frères monstres, catoblépas inachevés qui se lèchent mutuellement leurs blessures en une orgie assez répugnante : en vérité je vous le dis, la septième trompette de la fin des temps a retenti dans le chaos du monde et seule l'oreille fine du Divin Enfant a pu reconnaître le glas de l'Armageddon. Que Lisboa ait enfin pu trouver femme, laisser tomber Spanton, l'abandonner à son sort, est l'indicateur le plus infaillible de la fin du monde. Que cette même caricature d'homme puisse éditer une revue, dans laquelle on laisse écrire Ramírez Zavala et, qui plus est, que ce soit maintenant Montero qui vienne nous conseiller quelles expositions voir et quels livres lire n'en est-il pas la confirmation flagrante ? Oui, écoutez, apostats ou apoplectiques ou quoi que vous soyez d'aussi atroce, après avoir zieuté le monde et s'être retiré sur les cimes pour méditer en compagnie des oiseaux et des astres (qui, bien entendu, ont fui Spanton), après les jours de folie vécus seul en lui-même, dans l'esprit vain et assoiffé qui est le sien, seul au milieu d'une église aux bancs vides et aux croix inversées où nul ne vient plus, accablé par le long hiver spantien dont on ne voit plus la fin, l'annonce a été faite à Spanton qu'il était impératif de pallier ce gâchis universel, et la vérité lui a été révélée en un mot qui nous rendra immortels. En vérité, Spanton tutoie la vérité.

C'est pourquoi il lance maintenant un appel à ses anciens fidèles en ce temps de chagrin et de désolation. Pour partager avec vous la Parole. Retrouvons-nous à l'endroit de votre choix où je pourrai poser la première pierre de mon Église. Confiez-vous à votre dieu Spanton. Ou du moins à moi. Allons, créatures, que l'ardeur soit avec vous. Mais pas à l'excès. J'ai dans mon cœur un océan de bibines glacées à partager avec vous. Du fond de ma nuit, je vous appelle, venez à moi, Zavalita, Santiago, Gabriel… qu'il ne soit pas dit que tous mes frères s'en sont allés et que je suis l'unique reclus.

Écoutez-moi, pour une fois. Seulement pour cette fois.

Sa Divine Grâce
S.P.A.N.T.O.N.

Après avoir lu ces lignes, j'en ai relu certaines parties et me suis mis à taper frénétiquement sur le clavier.

– Tu réponds à Spanton ? m'a demandé Jorge, qui écrivait lui aussi.

– Oui, tout de suite.

– Il y a un mail de Montero.

J'ai juste eu le temps d'écrire le mien et de l'envoyer avant d'approuver les photos, de déjeuner avec Jorge à la cafétéria du journal, de convenir avec lui de l'heure et de l'endroit où nous allions rencontrer Sa Divine Grâce et de nous aviser qu'il y avait longtemps que nous ne nous étions plus réunis tous les quatre. Je suis ensuite retourné pour écrire mon éditorial, envoyer des mails, coordonner les pubs, revoir l'accroche avec De Rivera et attendre le texte d'O'Riordan pour me jeter sur lui avec Jessica et demander l'approbation de Francisco, finir le travail survolté, sortir boire quelques verres avec Pedro, retrouver Barraza ou Canales au Kitsch ou au Dragón ou au Sargento, fumer avec eux un petit joint, offrir quelques tournées de bière et, claqué, payer une somme astronomique à un chauffeur de taxi pour qu'il me conduise rue de Los Ruiseñores, à Santa Anita,

ensuite m'endormir sur le matelas, étouffant des fumées de toutes les cigarettes de la nuit, me réveiller tant bien que mal, chausser des lunettes noires, payer une nouvelle somme astronomique au chauffeur de taxi en lui demandant de gazer tout au long de la Vía Evitamiento, voir défiler au loin les montagnes d'un côté de l'avenue, puis Acho et le Palais du gouvernement, arriver à la rédaction, inspecter le numéro imprimé avec De Rivera, l'entendre dire que tout ça est correct puis assister à la réunion éditoriale en écrasant mes bâillements et en écoutant mes rédacteurs défendre leurs projets, puis aller manger quelque *ceviche* et commenter en leur compagnie l'édition et les sujets d'actualité, retourner au bureau et mettre au point le sommaire avec ce qu'il me reste d'esprit, le montrer à De Rivera, donner le feu vert au rédacteur de chaque article, aller dîner avec Jorge et Alejandra dans un Chinois de Magdalena et quitter la jeune femme parce que nous avons rendez-vous avec Santiago et Bruno, le fou qui nous a convoqués pour fonder son Église, acheter de quoi boire avec Jorge, monter tout ce qu'il faut dans son petit studio, simple chambre mansardée où tiennent à peine un lit, des rayonnages où s'entassent les livres et une table, s'y asseoir et attendre Bruno et Santiago, oublier le travail, les bouclages que nous avons laissés derrière nous, pour nous rappeler que nous sommes ensemble par-delà le journalisme, parler alors de nous, de la liaison dévastatrice de Santiago avec Viviana, de ce que Bruno appelle « le long hiver spantien », pendant que nous trinquons, et que je le remarque enfin : son visage est radieux comme il l'était le soir où il m'a annoncé qu'il était rédacteur à *Semana,* et je lui demande ce qui lui est arrivé, et lui me demande si j'*écris* enfin, ce à quoi je réponds non, impossible, je n'ai même pas le loisir de lire de la fiction, seulement les journaux, tous les jours des journaux, même le samedi et le dimanche, il faut bien éditer O'Riordan, et là-dessus il m'annonce qu'il a quelque chose à me dire, nous allumons une cigarette, nous sortons fumer sur la terrasse collective du cinquième, nous regardons les habitations de ce quartier froid de Magdalena, au bord de l'océan, je sens une légère bruine se poser sur mes mains, mon visage, au moment où j'entends Jorge dire qu'Alejandra a achevé de l'en convaincre, qu'il a pu mettre suffisamment d'argent de côté depuis qu'il a eu cette promotion à *Semana* – en partie grâce à moi, il ne m'en remerciera jamais assez – pour faire éditer son premier recueil de poèmes. Il guettait l'occasion de me le dire, c'est chose faite, Montero est au courant. J'embrasse Jorge, le traite de sacré salopard, à la fois très heureux pour lui

et très fâché contre moi. Nous ouvrons deux canettes et il me parle de son livre : tout d'abord, il n'y croyait pas, ce que je sais très bien, publier ne lui disait rien qui vaille, mais il sentait en même temps qu'il devait se dépouiller de tous les poèmes qu'il avait jusqu'alors écrits pour mieux se consacrer à Alejandra. Il a trouvé un éditeur – Jaime Estrada –, c'est celui de Santiago, et tout est prêt, y compris le titre et la couverture. C'est alors que Montero sonne à la porte, Jorge descend lui ouvrir, tous deux montent avec d'autres bières, nous nous embrassons, je remarque la pâleur de Santiago, l'attribue à ses querelles avec Viviana, il nous dit qu'il nous en parlera plus tard mais qu'il pense en avoir fini avec elle, après quoi nous trinquons et tâchons de déterminer à quand remonte notre dernière réunion, et quand Jorge lui fait savoir qu'il m'a tout dit à propos de son recueil, Montero sourit enfin, estime que ce sont en définitive ces choses-là qui durent, sur quoi nous trinquons une nouvelle fois à la parution prochaine du livre, ce qui nous exalte un peu et nous ramène aux mails de Spanton, de ce fou de Spanton, qui se pointe toujours en retard, ce pourquoi nous nous mettons à déblatérer sur son compte, mais la sonnette se fait entendre, il apparaît tout de noir vêtu, nous nous embrassons, il change complètement de visage quand nous lui parlons du recueil de Jorge, fait quelques pas à la Michael Jackson, tout heureux, et Jorge lui demande brusquement, en manière de plaisanterie, de nous expliquer ce que veulent dire ses messages, alors Spanton pose l'index sur ses lèvres, va chercher la sacoche qu'il a apportée avec lui, en tire une bougie noire, nous prie d'éteindre les lumières, nous rions dans le noir comme des gamins autour d'un feu de camp, Jorge suggère que Spanton est en train de se mettre à poil, mais nous entendons craquer une allumette et voyons émerger de l'obscurité le visage du Divin Enfant éclairé par le bas, pareil à une idole vaudou ou à un monstre de film d'épouvante, nous en rions tous les trois, le visage de Spanton reste de marbre tandis qu'il pose la bougie sur la table et d'un geste enveloppant de la main nous fait signe de nous rapprocher. Ses yeux se rivent sur nous pendant quelques secondes.

– Silence, exige-t-il.

Le silence se fait.

Il tend son visage vers la flamme, pointe un doigt en l'air, lève les yeux et prend la parole, avec une expression insane.

– Voici venu le jour que vous tous, petites vipères infectes, attendiez sans le savoir depuis que je ne sais qui a eu la mauvaise idée de vous mettre au monde, le jour où vous allez cesser d'être des animaux inachevés pour faire partie de la création parfaite cuisinée par votre seigneur Spanton.

Il ferme les yeux, les rouvre, nous regarde à nouveau, maître de la situation.

– La première assemblée du Conciliabule des Innommables s'ouvre aujourd'hui en ce lieu d'élection parce que telle a été la parole révélée à Spanton dans les jours de solitude où il a été abandonné par ses amis, parole qui changera à jamais nos vies et les transcendera : Conciliabule. C'est d'elle qu'est né le projet que, pendant mes nuits d'insomnie, m'ont livré mes visions, et pour lequel je suis dès à présent votre pasteur. Un Conciliabule qui vous unira à jamais, vous, mon peuple élu, mes brebis, et moi, votre Dieu, sans manquement aucun, pour nous railler de nos tourments, tromper la tristesse d'être de ce monde, affronter la fuite du temps et toute la laideur à laquelle nous sommes livrés. Le Conciliabule est bien davantage que la somme des membres qui le constituent, c'est une véritable loge secrète. En tant que tel, il doit rester immaculé, monument élevé à l'horreur et à la jeunesse, institution consacrée à la candeur et à la dégénérescence sous toutes leurs formes.

– Ave, Spanton !

– Voilà ce qui m'a été révélé.

– Et qui fera partie de cette loge ?

– Nous quatre, imbécile.

– Et quelles seront nos obligations ?

– Ne jamais réprimer le mongolisme, rester fidèles à nous-mêmes et conquérir le monde.

– À quoi penses-tu, espèce d'espèce ? Aux sept fous de Roberto Arlt ?

– Ils étaient sept. Nous sommes quatre.

– Nous sommes sept, avec les voix de Spanton.

Il rit enfin et dit que oui, nous serons les sept fous en quatre personnes, et que la formule consubstantialiste sera incluse au serment. Pas un de plus. Jamais. Sous aucun prétexte. Il nous demande ensuite de nous approcher de la bougie pour que nous ne fassions plus qu'un avant d'aller nous divulguer

dans le monde, promet qu'il veillera sur la flamme de nos souffles, nous prie de fermer les yeux et quand nous sommes plongés dans le noir nous l'entendons parler avec une autre voix, la sienne, pour nous confier qu'il ne plaisantait pas, en vérité, que ces jours derniers « il a vu des choses », et que nous devons maintenant promettre que même si nous nous assagissons et prenons avec le temps des chemins différents, que nous ayons un jour des enfants ou pas, quittions ce pays ou pas, et que les circonstances nous séparent, nous ne devrons jamais perdre de vue que nous sommes quatre en un, voilà ce que dit Spanton pendant que, paupières closes, je perçois tout de même le tremblement de la flamme de la bougie : nous serons toujours quatre, comme les cavaliers de l'Apocalypse, les piliers de la Terre, les pattes d'un animal plus achevé que nous ne pouvons l'être. Nous sommes à présent le Conciliabule, et nous le resterons, avec nos blessures, jusqu'à ce que la mort que nous aurons méritée nous sépare. Tel est le principe qui doit dès à présent régir nos vies. Moi, Spanton, conclut la voix, je jure de rester membre du Conciliabule et de m'en souvenir où que je sois, dans le succès ou dans la détresse, et de ne jamais oublier mes frères en hurluberlie.

– À toi maintenant, Montero.

– Pourquoi moi ?

– Parce que. Prête serment.

Santiago a répété à peu près ce que Bruno avait dit, Jorge et moi avons fait de même, et la voix de Bruno s'est faite solennelle : « Le Conciliabule *est*, ses membres sont aussi solidaires que les joueurs d'une équipe de foot, même dans la défaite, le Conciliabule vit en toi, Lisboa, et en toi, Ramírez Zavala, et en toi, Montero, et en moi. »

Je ne me rappelle pas exactement la suite. Nous avons sans doute rallumé les lampes et fait un tel vacarme que les voisins ont protesté, nous sommes sortis continuer la fête en ville, avec une euphorie peu soucieuse de l'importance que le serment spantien allait avoir dans l'avenir, ou du moins de l'importance que chacun de nous lui accorde encore aujourd'hui. En tout cas, le Conciliabule vivait en moi, cette nuit-là, comme en mes trois amis, et je me sentais de nouveau heureux.

OceanofPDF.com

10

La création du Conciliabule, la publication prochaine du recueil de Ramírez Zavala et ce que j'avais osé me dire dans le lit de Cecilia ont contribué à nourrir l'insatisfaction progressive que m'inspirait mon travail en ces derniers mois de l'an 2000. Je lisais la presse, corrigeais et éditais les textes des autres, considérais le monde sous le seul angle de l'actualité, et je me sentais fatigué et vidé. Toutefois, la nuit où Jorge et moi sommes allés au Manhattan prendre un café et discuter le coup, quelque chose a complètement réveillé mon imagination. Nous étions seuls dans le restaurant parce que, à la différence de la plupart des clients, nous préférions nous y rendre de nuit, afin de pouvoir dialoguer tranquillement sans crainte des oreilles indiscrètes et parce que l'éclairage des plafonniers rendait alors vaguement irréelles les tables et l'ample baie vitrée qui donnait sur le siège d'une société de courtage toujours éclairé et vide à cette heure tardive, de l'autre côté d'une voie piétonnière où les passants étaient rares. Cette vue urbaine dépeuplée nous enchantait et nous aidait à nous soustraire à la routine épuisante de *Semana*. Cette nuit-là, nous avons aperçu dans l'immeuble, attendant apparemment un appel, une femme très pâle qui a retenu notre attention pendant de longues secondes. Jorge n'a pas manqué de faire une allusion aux tableaux de Hopper qui évoquent une tristesse et une désolation similaires, et j'ai imaginé qu'elle pouvait nous voir et l'état d'âme que nous lui inspirions peut-être, derrière la devanture du Manhattan.

Jorge optait pour deux types assis à la table d'un café qui se regardaient ou regardaient la table comme le font les joueurs de cartes des tableaux de Cézanne, puis il s'est figuré une scène dans laquelle deux tableaux de peintres différents se font face et ce qui se passe dans l'espace qui les oppose, comme dans la salle d'un musée ou d'une galerie. Je ne vais pas essayer de reproduire le hiatus temporel que nous avons tous deux ressenti en nous imaginant dans cette fiction, mais Jorge et moi avons bel et bien eu l'impression que nous n'étions plus tout à fait de ce monde ni dans notre époque, et que nous serions peut-être restés prisonniers de cette bulle si un des serveurs du restaurant n'était venu vers nous, dissipant l'hallucination.

– Voilà ce que je te propose, a alors dit Jorge, achevant de nous rendre à la réalité. Écris une nouvelle là-dessus, enfin, essaie, et pour ma part je tâcherai d'écrire un poème. Ça pourrait peut-être donner quelque chose.

Je lui ai répondu avec la plus grande conviction que j'essaierais. Mais quand je suis revenu au monde de tous les jours – le bouclage de l'édition, les appels de Cecilia sur le mobile –, ma volonté s'était évanouie. Toutefois, cette sensation d'irréalité était restée en moi et il me suffisait d'y songer pour la retrouver intacte, quand je pouvais échapper à mes obligations ou que, après avoir fait l'amour avec Cecilia, je levais les yeux sur la reproduction du tableau de Hopper accrochée au mur de sa chambre.

Quelques mois plus tard, j'étais dans le studio de Jorge, à la Magdalena, avec Spanton. Nous attendions peut-être Santiago pour un Conciliabule, ou peut-être nous retrouvions-nous seulement tous les trois. Assis sur une banquette du studio, Jorge et moi écoutions Spanton raconter une histoire désopilante, et nous nous tordions de rire sous le regard impassible du conteur. Il parlait du temps où, grand consommateur de films pornographiques, il avait acquis « la conscience de classe de l'amateur de cul en boîte » après avoir assisté en compagnie de nombreux autres chevaliers de la poignée mécanique à la projection du navet des navets du genre, un film sur les aventures érotiques de Batman et Robin d'une médiocrité telle que tous les onanistes de la salle s'étaient levés comme un seul homme, avaient fait chorus pour réclamer d'être remboursés et avaient obtenu gain de cause. L'œuvre était « un attentat esthétique », une confrontation entre les deux héros affligés de micropénis et un groupe de rescapées d'un camp à jamais tombé dans l'oubli. Je ne sais pourquoi j'ai éprouvé le besoin, pour ne pas dire le désir d'écrire cette histoire, et j'ai demandé à notre conteur s'il n'y verrait pas d'inconvénient.

– Moi, tout ce qui m'intéresse, c'est de passer un bon moment avec mes amis, de les faire rire, m'a-t-il répondu. Elle est à toi, fais-en ce que tu veux.

L'envie d'écrire cette histoire et d'autres coïncida avec celle de quitter le toit de l'oncle Emilio à Santa Anita pour m'installer plus près du centre de la ville et avoir un peu d'intimité. Là, j'allais pouvoir ranger mes livres, me créer une petite bibliothèque, organiser l'espace que j'avais toujours désiré pour pouvoir lire et écrire. J'allais cesser d'inquiéter ma tante et mon oncle en rentrant à des heures indues, et enfin assumer la vie d'adulte que je

menais pour l’heure si mal, obtenir mon indépendance, vivre plus près de chez Cecilia et de mes amis.

Ce qui survenait autour de moi me poussait à agir ainsi. Jorge et Alejandra avaient trouvé une maisonnette d’une seule pièce avec une petite cuisine et une salle de bains sur le terrain d’une ravissante ancienne résidence de Barranco appelée Villa Teresa, située rue Ayacucho, sur la route du Puente de los Suspiros, et je me souviens encore de l’émotion de Cecilia quand nos deux amis nous ont fait descendre un long escalier sur les paliers duquel s’échelonnaient les entrées de divers appartements et qui conduisait à une vaste cour flanquée de deux grands logements, avec une belle vue sur les maisons coloniales colorées de la Bajada de Baños, en contrebas, et sur la mer. Leur nid d’amour était niché sous cette terrasse, et on y accédait par un escalier plus rustique que le précédent. Il était évident qu’il s’était agi du logis des domestiques, à présent cerné par la végétation du ravin qui descendait vers la route de la corniche et l’océan. Devant leur porte, une petite terrasse nous a accueillis, Cecilia et moi, certaines nuits, comme elle a accueilli Montero qui, à peine remis de sa rupture avec Viviana, s’est mis à fréquenter l’endroit à cause d’une autre habitante de la Villa, Lorena, une psychologue qui venait de se séparer d’un musicien avec lequel elle avait vécu dans un des logements qui donnaient sur la cour. Elle et Santiago s’étaient plu au premier regard lors d’une réunion organisée sur la terrasse pour l’anniversaire de Jorge, une de ces folles fêtes auxquelles assistaient des collègues de *Semana* et qui finissaient toujours très mal. Jorge avait invité Lorena, et la jeune femme et Montero avaient passé la nuit à bavarder, apparemment sans rien voir ni rien entendre de la pagaille ni de la musique, puis elle avait conduit notre ami chez elle, d’où il n’était plus sorti.

– Montero nous prend pour les Pierrafeu et les Laroche, me disait Jorge en plaisantant pendant une pause, à la revue. On dirait bien qu’il va être notre voisin.

Il plaisantait mais ne se trompait pas. Montero passait toujours plus de temps à la Villa Teresa jusqu’au jour où il prit ses livres, ses fringues et quitta la maison de Higuereta pour s’y installer. Nous fûmes tous surpris et amusés par cet appariement expéditif. Pendant le temps qu’ils vécurent tous les quatre à la résidence, nous savions tous que Jorge et Alejandra formaient un couple durable, ce qui n’était encore jamais arrivé à aucun d’entre nous.

Ils s'étaient rencontrés au journal *El Sol*, quand Jorge y travaillait comme photographe et qu'elle y faisait des piges entre ses cours de lettres à l'Université catholique. Ils avaient réalisé quelques reportages ensemble, et depuis n'avaient plus cessé de faire l'amour dans tous les endroits accessibles avant de se rendre au journal, après les bouclages et même dans la lumière rouge de la chambre noire, spontanément, sans cérémonie, tout d'abord pour assouvir leurs sens puis, imperceptiblement, en nouant peu à peu des liens plus profonds.

C'est à la Villa Teresa que nous avons mieux connu Alejandra Vinatea. C'était une femme d'une intelligence désespérante qui ne reculait devant aucune transgression sexuelle, si bien que notre bande des quatre fit bientôt figure d'une réunion de vieilles filles effarouchées. Elle se moquait de nos simagrées, du peu de libertés que nous prenions entre nous, et regrettait que dans une amitié comme la nôtre, et d'autant plus que nous nous voulions poètes, aucun de nous n'eût encore sodomisé aucun autre. La vie sexuelle d'Alejandra dépassait évidemment de loin tout ce que nous pourrions jamais faire à nous quatre si nous vivions sept ou neuf vies, et elle ne voyait aucun inconvénient à nous raconter avec un luxe de détails impressionnant ses expériences de triolisme, d'échangisme ou d'orgie afin de secouer les bons à rien monogames qu'elle et Jorge avaient pour amis. Jorge la contemplait avec un mélange de pudeur et de fierté, d'un regard clair, radieux, son demi-sourire enchanteur derrière les volutes de fumée de sa cigarette. À côté d'elle – grande, au teint mat, aux traits accusés, aux cheveux très noirs et aux pommettes saillantes de princesse indienne –, les traits délicats et les yeux d'or de Jorge ressortaient d'une manière très particulière. Ils étaient si bien assortis que c'en était parfois rageant.

J'ai commencé à chercher un appartement en décembre, avec l'intention de déménager dans le quartier de Miraflores en janvier 2001 pendant mes semaines de vacances. J'en ai trouvé un qui faisait l'angle d'un immeuble très haut, au croisement de la rue Porta et de l'avenue Benavides – très grand séjour avec cuisine ouverte, chambre et salle de bains – d'où l'on voyait, au loin, la ligne bleue de l'horizon marin.

Jorge m'a aidé à transporter mes affaires par un matin ensoleillé où ma tante Laura ne pouvait s'empêcher de pleurer et l'oncle Emilio luttait pour contenir son émotion mais pas la ribambelle de conseils et d'avertissements sur les dangers de « la vie de célibataire ». Nous avons hissé sur le plateau

de la camionnette mes maigres possessions, celles achetées au cours de mes derniers mois de travail : un téléviseur et un lecteur VHS, une radiocassette, et les autres, l'ordinateur gagné aux Jeux Floraux, deux étagères, deux caisses de livres et de vêtements, et nous avons quitté les maisons sans crépi de Santa Anita, les immeubles gris de la Carretera Central, les bidonvilles sur les versants des collines qui dominent le côté droit de l'avenue Nicolás Ayllón et, un peu plus loin, les petites échoppes des marchands de fruits et de légumes. C'est ainsi que nous avons fini par arriver, en rigolant, à la partie propre de la ville qui sent la brise de mer, au-dessus des terrains de tennis du Club Terrazas, mon nouveau quartier. Dans l'appartement m'attendaient un lit à lattes de deux places et un minibar blanc achetés les jours précédents, qui m'avaient été livrés alors que l'endroit était vide et que je peux encore voir non loin de moi pendant que j'écris ces mots. Les jours suivants, j'ai tout disposé de façon à faire la place d'honneur aux livres et à l'ordinateur, disposés face aux fenêtres donnant sur la rue Porta, de manière à me rappeler, en tournant le dos au monde extérieur, que tout n'était là qu'en fonction de ce que j'écrirais sur cet appareil, et que de lui devait sortir ce qui comptait réellement pour moi.

J'ai passé les premiers jours de janvier dans mon nouveau logis à ne rien faire, sans trop savoir comment j'allais occuper mes vacances. Pendant la journée, je traînais, survolais des livres ou allais acheter l'indispensable : assiettes, verres et sous-verres… le soir, j'empruntais les rues en direction de la route de la corniche pour contempler la mer et les parapentes qui semblaient vouloir s'écraser sur les immeubles, puis je m'arrêtais dans l'un des cafés en dessous de chez moi et me dirigeais souvent vers la rue Enrique Palacios à l'heure où Cecilia rentrait chez elle après son travail. Je me demandais si je pourrais jamais vivre avec elle. À cette question, il n'y avait pas de réponse claire. Tout ce dont j'étais sûr, c'était que je voulais désormais m'incruster dans cette partie de la ville, ne plus en bouger, et écrire des romans.

Montero et moi nous sommes alors revus plus fréquemment parce que, peu après moi, il était venu s'installer à Miraflores avec Lorena. Quand Santiago avait élu domicile chez elle, le contrat de location signé par la jeune femme avec les propriétaires de la Villa Teresa arrivait à expiration, et quelqu'un lui avait parlé d'un logement plus spacieux qui se libérait dans la résidence San Antonio, de l'autre côté de la Vía Expresa. Ils s'étaient décidés à quitter rapidement la Villa Teresa parce que depuis qu'ils

parlaient de ce possible déménagement, les Ramírez-Vinatea – c'est ainsi que nous appelions à présent Jorge et Alejandra – ne rêvaient plus que de prendre leur place sur la grande terrasse. Tantôt Cecilia et moi nous rendions à pied chez nos nouveaux voisins pour boire un verre et bavarder, tantôt ils venaient me voir avec un petit cadeau, pour écouter un peu de musique et me tenir compagnie. Il arrivait aussi que Montero et moi nous retrouvions à mi-chemin et profitions de la soirée du samedi pour faire une balade en parlant de sa liaison avec Lorena, ou de celle de Jorge et d'Alejandra, et aussi de la mienne avec Cecilia.

– Elle t'a déjà proposé de s'installer avec toi ? me demanda-t-il un de ces soirs.

– Non, pas encore, lui ai-je répondu. Je lui ai dit que je voulais vivre seul pendant un certain temps et donner priorité à l'écriture.

– Et tu as écrit quelque chose ?

– Pas encore. Je crois qu'il faut d'abord que je me fasse à cette nouvelle vie.

De toute évidence, je ne m'y suis pas fait comme je le croyais parce que, à la fin des vacances d'été, quand je suis retourné à *Semana,* je n'avais pas écrit une seule ligne, et les responsabilités et les bouclages m'ont aussitôt replongé dans la routine. J'ai beaucoup écrit, à ce moment-là, mais tout se diluait dans les textes des autres, au point que j'ai dû me l'avouer : écrire cela ou rien revenait au même, et j'ai commencé à me sentir franchement mal. Je ne cherchais pas à me mentir sur ce que je voulais faire de ma vie, mais je ne voyais absolument pas comment tourner les choses à mon avantage. En un rien de temps j'étais devenu victime de ce que j'avais mis des années à obtenir avec de grands efforts et de grands sacrifices. Depuis le jour où j'avais décidé d'être journaliste, j'avais construit sans le vouloir les murs de la prison dans laquelle j'étais à présent enfermé.

C'est ainsi que mon travail à *Semana* est devenu étouffant et qu'avec le temps je me suis laissé aller au point de croire que jamais je ne pourrais m'en affranchir. Tout ce que je faisais pour moi, c'était acheter des livres et encore des livres qui s'entassaient sur les rayons de ma bibliothèque, dans l'appartement où je ne lisais jamais. Je me levais très tard, complètement lessivé, après le bouclage de la veille et la bringue qui s'ensuivait, allais prendre une bière glacée dans le minibar et allumais une cigarette. J'adorais me réveiller ainsi et contempler la ville avec le sentiment d'être maintenant

un homme adulte déçu par son travail et précocement esquinté par la vie. Je relisais quelques pages de poésie, deux ou trois paragraphes d'un recueil de nouvelles, réécoutais les appels de Cecilia auxquels je n'avais pas répondu ou l'enregistrement de l'entretien avec un écrivain en herbe qui s'efforçait de m'expliquer ce que serait son roman pendant que de mon côté je lorgnais une jeune fille. Puis je prenais une douche froide, m'habillais, et pendant que le taxi me conduisait le long de la Vía Expresa en direction du centre, j'avais tantôt l'impression que ma vie n'était qu'un gâchis, tantôt que je pouvais tout me permettre parce que j'étais jeune et capable de travailler après une nuit de bringue, de boucler un numéro de *Semana* machinalement et avec efficacité, boire du café et fumer à outrance en vivant une journée aussi semblable et vide que la précédente.

Je sortais presque toutes les nuits, et toujours avec des gens différents pendant ces mois ou j'approchais de la trentaine ; parfois les Ramírez-Vinatea et les amis d'Alejandra, parfois avec Bruno, en BMW, et à toute allure, le plus souvent avec Canales, Barraza et d'autres types avec lesquels je m'étais lié d'amitié pendant cette période où mes comptes, à la banque, étaient florissants et où j'étais prêt à tout. C'est pendant ces nuits que j'ai découvert le côté le plus sauvage des amis de Barraza, que j'avais jusqu'alors tenus à une certaine distance, tous aspirants écrivains ou cinéastes ou directeurs de théâtre. Bien des fois, au cours de ces nuits, je me suis retrouvé dans des endroits infects, des bordels coupe-gorge, sans nulle envie de baiser qui que ce soit, et avec la certitude stupide que j'étais là à ma place ; j'ai sniffé de la cocaïne et découvert en elle une assurance nouvelle. Je me sentais immortel, détenteur du pouvoir de terrasser n'importe qui et, pendant quelques secondes, aux toilettes, avant d'uriner, doté de l'esprit, des convictions et de toutes les facultés nécessaires pour écrire des romans-fleuves, d'interminables bouquins dans lesquels tout coulerait de ma plume comme une source vive, force figurée qui me faisait boire encore et encore, parler sans discontinuer et étreindre des gens que je n'avais jamais vus, en me répétant que ce n'était qu'une question de temps.

Bien entendu, je n'écrivais rien pendant les rares moments de veille que me laissaient ces nuits de débauche : ils étaient entièrement consacrés à mon métier de journaliste, et les journées de travail ne tardèrent pas à me déplaire. Ce que je faisais m'exaspérait, je me rebellais contre les idées de De Rivera, et mon anxiété ne faisait que croître quand j'arrivais au journal, ou pendant que je déjeunais en compagnie de Santiago et de Jorge. Les

querelles avec Cecilia, dues à mon irresponsabilité et à mes escapades, se multiplièrent et même ma tante et mon oncle, que j'allais voir de temps à autre avec une bouteille de vin onéreux et chaussé de lunettes noires, essayaient timidement de me demander ce qui m'arrivait, mais je les rabrouais en leur disant qu'ils n'avaient pas idée de ce que voulait dire être l'éditeur de *Semana*, à mon âge. J'en voulais au monde entier, assommé par le paradoxe d'avoir tout ce que j'avais désiré quand j'étais entré à l'université, et de sentir que ce tout était la cause immédiate de mon malheur. La nuit, dans les bars de Barranca, après avoir commandé encore une bière, être sorti des toilettes avec une ligne de plus dans les narines, ou quand je rentrais chez moi en tenant à peine debout, le cœur battant et les dents jouant des castagnettes, je ressentais le besoin impérieux de changer de vie, de sauter dans un train en marche qui se dirigerait vers une destination inconnue, obscure et définitive.

C'est ainsi que tout a déraillé après une soirée organisée dans un grand hôtel par les collègues des médias pour la « journée du journaliste ». Je m'y étais rendu avec quelques collaborateurs et rédacteurs de *Semana*, et je me suis vite aperçu que tout allait trop vite. Après avoir ingurgité tout le whisky disponible et être passés à la coke, nous avons quitté l'hôtel cinq étoiles pour continuer la fête dans un « salsodrome » de la Victoria, où j'ai dansé la salsa avec quelques filles que j'aurais bien aimé peloter, bu quelques *shots* dont j'ai perdu le compte, et fini les paquets de cigarettes de ma sacoche. Nous sommes sortis pour acheter de la dope dans un bouge entre les avenues México et Manco Cápac et, lassés de la salsa, nous sommes entrés dans un bar d'entraîneuses, La Sirenita. L'endroit sentait le Crésyl et la pisse, quelques adolescentes miséreuses dansaient nues sur une longue estrade fluorescente où les bières se posaient comme tombées du ciel et où l'on pouvait préparer les lignes de coke sur les tables en toute tranquillité, afin d'avoir l'énergie suffisante pour aller jusqu'au bout de la nuit en fumant, en buvant, et j'ai continué de sniffer ligne sur ligne parce que je sentais qu'avec elles j'avais ce que je méritais du seul fait de me trouver là et d'être ce qu'il advenait de moi.

Parce que ma vie, je l'ai compris en embrassant dans un « salon » privé une prostituée qui devait avoir mon âge, n'était qu'une misère en dépit de tous les efforts que j'avais faits pour lui donner un but et un sens. Je me rendais compte que je m'étais fourvoyé. Le temps courait pour moi, il allait trop vite, au rythme de mon cœur qu'accélérait la coke, et je savais que le

véhicule dans lequel je roulais finirait de toute façon par s'écraser, ce que je ne voulais louper pour rien au monde. Or, cette nuit-là, je me suis senti comme largué par le mouvement brusque d'une machine qu'un autre conduisait, et j'ai continué de boire et de sniffer sans plus reconnaître personne autour de moi, seulement tenu par l'envie de parler et de parler encore de ma situation, et par le visage de serpent de Luisa, ou de Cristina, ou de qui sait quelle autre pute qui s'efforçait de suivre ce que je disais, alors que j'étais bien le seul à me comprendre, puis je me suis brusquement vu seul et, peu après, j'ai vu encore un visage, celui d'une autre femme à laquelle je parlais, parlais, et quand les lumières se sont éteintes, il n'y avait plus personne autour de nous et j'ai voulu sortir avec elle.

Je l'ai attendue comme un imbécile dans la rue alors que le jour se levait, nous avons marché ensemble, elle m'a demandé à boire et nous sommes entrés dans un troquet de la rue Caillona, puis nous nous sommes enlacés, debout vers sept ou huit heures du matin sur l'avenue Wilson avec deux verres en carton remplis d'une boisson suspecte, et j'ai eu vaguement conscience qu'il allait falloir que je sois au boulot dans deux heures, alors que j'aurais encore préféré me jeter sous l'un des nombreux bus qui passaient plutôt que de me retrouver assis à la rédaction de *Semana,* que je ne pouvais plus souffrir, et pendant que nous restions là à regarder passer les voitures, les combis, elle s'est mise à pleurer parce que sa fille avait commencé à exercer le même métier qu'elle, mais dans un autre bordel, et je l'ai embrassée et j'ai essuyé ses larmes avec l'envie de sniffer encore, mais je n'avais plus de coke dans mes poches. Nous nous sommes retrouvés assis tous les deux sur les marches d'une vieille baraque de l'avenue Wilson, elle avec sa robe d'entraîneuse cachée sous mon blazer, moi en chemise, défiant le froid de ce matin d'octobre et essayant de la peloter devant tout le monde.

– Tu ne devrais pas être là à cette heure, petit, me dit-elle, tout à coup protectrice.

– Toi non plus, lui rétorqué-je en titubant. Tu n'es là que pour la biture.

– Fous le camp, morveux !

Je suis debout, elle m'a craché dessus, je la vois mâcher un chewing-gum et je m'éloigne en direction de Tacna avec l'impression d'être grotesque. Aujourd'hui, c'est décidé, je ne vais pas travailler. Je marche avec l'envie que quelqu'un me pique mon fric, qu'un salopard m'arrête pour me prendre

tout l’argent qui reste dans mes poches, mais je ne vois que des gens qui se rendent au travail, des gens sobres pour lesquels la journée commence, et je fume encore une cigarette quand je m’aperçois dans un miroir, à côté de la porte d’un lycée d’où sort un groupe d’adolescents pauvrement vêtus, et me dis que je vais m’inscrire en histoire à l’université San Marcos. Il me vient une envie de pleurer et tandis que je marche avenue Tacna m’apparaît Cecilia, qui une fois de plus doit se demander où j’ai bien pu passer, aussitôt la nausée me soulève le cœur avec la révélation subite que je ne suis pas amoureux d’elle, et alors se présentent à mon esprit Santiago et Bruno, ma tante Laura et l’oncle Emilio, Jorge, ma mère toujours lointaine, et mon père à qui je voudrais casser la figure à coups de poing, décharger sur sa carcasse toute la fatigue de mes jambes, j’éprouve une sensation d’écœurement, il y a des traces de salive sur ma chemise, sur mes vingt-six ans d’efforts inutiles, et les voitures défilent, les gens passent en me regardant de travers, dans le parc glacé du bout de l’avenue je pleure comme un enfant abandonné et je découvre alors, une fois calmé et avec une lucidité impossible à exprimer, que ma vie vient de s’écraser contre un mur de béton armé et que la seule possibilité de survivre est d’assumer qu’elle n’était pas autre chose qu’un roman en gestation, que je pourrais commencer à la vivre quand j’en aurais envie, ou plutôt qu’elle a commencé depuis quelques centaines de pages, mais qu’elle peut changer d’un chapitre à l’autre et même d’une ligne à l’autre, tout simplement parce que je me rends compte que je n’ai pas choisi la bonne structure, le bon angle, le bon style. Parce qu’elle, la vie, comme une œuvre en marche, peut se réécrire. Et recommencer. Alors, j’ai tiré sur ma cigarette, j’ai senti la fumée m’écorcher la gorge, brûler mes poumons au moment précis où je jetais le mégot à terre. Ce fut comme un déclic. J’ai jeté le paquet de cigarettes, éprouvé le besoin d’arrêter un taxi, de rentrer immédiatement chez moi pour prendre un bain et dormir toute la journée et la suivante. J’ai désiré ne jamais plus revoir le jour. Ou de n’ouvrir les yeux que lorsque la lumière qui s’infiltrait dans l’appartement de Miraflores tomberait finalement sur quelqu’un d’autre, sur un être qui n’était pas moi mais ferait encore partie d’un roman, porterait mon nom et aurait mon visage.

OceanofPDF.com

LIVRE SECOND

OceanofPDF.com

Pour lire ce que j’aimerais lire
Il faudrait que je l’écrive
Mais je ne sais pas l’écrire
Nul ne sait l’écrire

MARCELO PELLEGRINI

OceanofPDF.com

Troisième partie

OceanofPDF.com

O certo é ser gente linda e cantar
O certo é fazendo música

CAETANO VELOSO

Je rêvais que la mer avait gagné doucement les rues de Santa Anita. Je m'approchais sans crainte de son agitation, sans le moindre effroi, et alors que je ne sais pas nager, je pénétrais dans ses eaux, me mettais à flotter sur l'écume salée. Dans le rêve apparaissait aussi le père de Fernanda – vous comprendrez par la suite pourquoi il est tout naturel et aussi important qu'apparaisse dans ce rêve le père de Fernanda – qui s'approchait de la rive, radieux, répondait avec le sourire à mon invitation de plonger dans l'océan, et nous étions tous deux ravis, dans la mer, et je me sentais secrètement fier qu'il y ait aussi à Santa Anita une plage et que nous puissions nous y baigner ensemble. Les maisons, les toits, tout était tel que je l'avais toujours connu. Puis je me suis réveillé. Rien n'avait changé autour de moi. En ouvrant les yeux, j'ai eu l'impression que le monde réel me recevait comme si je venais de sortir des eaux, que mon corps tendu, élastique, était nouveau sous une peau neuve et qu'une force l'animait, peut-être un autre sang, une énergie qui m'avait quitté pendant les jours qui avaient suivi la catharsis de la première partie de ce récit, et qui était maintenant dans la lumière, entrait par la fenêtre et éclairait mes livres, mon lit, les recoins auparavant chargés d'anxiété de cette pièce où de terribles choses s'étaient produites et qui maintenant semblaient libérés des tourments et des ombres. Je me suis levé et j'ai aussitôt su que j'allais écouter de cette bonne musique que j'avais partagée avec Fernanda dans cet appartement pendant les jours où nous avions essayé ensemble de juguler la peur quand l'angoisse était le seul mot qui nous unissait.

J'écris. J'écris que j'écoute Caetano Veloso en écoutant Caetano Veloso, sa voix qui couvre les percussions et les cordes, et je le vois danser et rire, vêtu d'un polo noir sur un polo blanc, et je vois son regard séducteur pendant qu'il chante *Two Naira Fifty Kobo,* je le vois chanter ce qui me fait sourire et que j'ai porté en épigraphe, et je me sens heureux parce que je comprends maintenant tout ce que je ne devinais que difficilement dans ses mélodies. Maintenant, Caetano chante et rit au milieu de mon séjour parce

que je le veux ainsi, il bondit, salue son public, me salue, et je me demande ce qui se serait passé si j'avais compris à temps qu'écrire c'était ça, tout simplement, s'asseoir pour taper sur le clavier, regarder Caetano, se lever et danser avec lui un moment, chanter avec le chœur, déboucher une bière et sourire en écrivant, comme il sourit en chantant en toute liberté, la liberté qui m'a été rendue au bout de tant de temps et qui ne me quittera plus jamais. Ce matin, je sens que j'ai toutes les réponses, tous les moyens de révéler ce qu'a été ma vie après cette nuit, ce matin, j'ai le courage qui me faisait défaut pour évoquer et affronter ce qui m'est arrivé. Rien ne va m'en empêcher. Je me dis que la seconde partie de ce livre équivaudra à accueillir la mer qui arrive jusqu'à mon quartier, calme, même si sous sa surface serpentent des courants obscurs que sa transparence permet d'entrevoir, et que je peux y entrer en toute confiance, certain de ne jamais m'y noyer, une mer qui me rend heureux et me remplit de fierté, une mer qui est mienne et que je puis offrir au père de Fernanda pour lui faire plaisir et pouvoir le regarder en face, enfin sans crainte ni terreur d'être jugé ou humilié. Sans honte d'être ce que je suis, de porter le nom que je porte, d'avoir l'apparence que j'ai, d'écrire ce que j'écris.

OceanofPDF.com

1

L’autre Gabriel qui s’est réveillé a vu que les rideaux de sa chambre étaient éclairés par une lumière artificielle. Il avait dormi toute la matinée et tout l’après-midi, et il aurait continué si la soif ne l’avait tiré de son rêve. Il reconnut les rares objets de sa chambre, à leur place habituelle. Il ne trouva rien à boire, prit une douche, se changea et sortit dans la nuit pour se désaltérer et manger quelque chose. L’expérience fut surprenante, parce qu’il reconnaissait la rue, ses maisons, mais les voyait sous un nouveau jour, avec une sorte de nostalgie, et il lui sembla qu’un rapport différent s’instaurait entre lui et la réalité, et qu’en lui-même se dilatait une sorte de vide dépourvu de l’angoisse des jours précédents, comme s’il était en apesanteur. Les messages s’étaient accumulés sur son téléphone portable, mais il n’avait aucune envie d’y répondre. Il se dit qu’au bureau Jessica ou Jorge auraient sûrement pris les choses en main, peut-être mieux que lui, et qu’à *Semana* on pouvait très bien se passer de lui. Il sortit et marcha sans but dans le quartier de Miraflores, l’esprit vide dans un corps qui était bien le sien, se parlant à lui-même à voix haute et avec exaltation, s’arrêtant, épuisé, pour contempler l’océan noir balayé par le pinceau de lumière du phare de la pointe de Cisneros.

Le lendemain, ce fut moi qui me levai avec une hâte extraordinaire d’être à *La Industria*. J’entrai sans frapper dans le bureau de De Rivera et avant que mon chef ne m’accable de reproches pour ma défection, je lui fis part de ma décision.

– Je laisse tomber le journalisme, Francisco. Je démis-sionne.

Je vois encore son visage figé, sa façon de cligner des yeux, perplexe, et de se lever pour aller vers la porte, la fermer discrètement et revenir s’asseoir.

– Que dis-tu ?

– Je démissionne. Je ne veux pas être journaliste.

– Allons, allons, a-t-il fait dans un soupir, tout doux, mon vieux. Que se passe-t-il ? Tu as séduit une vieille millionnaire ? Une bombe sexuelle ?

Nous avons éclaté de rire, après quoi je lui ai tout expliqué.

Pendant notre longue conversation réparatrice, De Rivera s'est souvenu avec regret des années où il parcourait l'Amérique latine avec son sac à dos, son désir d'être écrivain, et où il avait fini par recenser les tortues et fumer de l'herbe en compagnie d'un type givré dans les Galápagos. Quand il a compris que je n'avais pas de projets précis, il m'a dit, comme un bon père, que les portes de *Semana* me seraient toujours ouvertes, et que je pourrais venir le trouver comme le jour où j'étais entré dans son bureau avec mon visage boutonneux pour lui demander d'être stagiaire.

– Je dois reconnaître que tu as des couilles, Gabriel.

C'est le dernier souvenir que je garde de lui.

En traversant la salle de rédaction, j'ai compris avec soulagement et une certaine crainte que ce monde avait cessé de m'appartenir. J'ai répondu aux saluts des rédacteurs, me suis assis devant mon ordinateur, ai ouvert ma boîte aux lettres où il y avait trois emails de Cecilia. Je l'ai appelée avec un vague sentiment de culpabilité en découvrant le contenu alarmé et violent de ses messages, mais bien décidé à prévenir ses questions et récriminations.

– Cecilia, lui ai-je dit brusquement, j'ai à te parler.

Son silence à l'autre bout du fil m'a glacé le cœur.

– Je ne comprends pas, a-t-elle dit au bout de plusieurs secondes.

– J'ai pris des décisions. Il faut que je t'en fasse part…

– Je suis très occupée aujourd'hui, a-t-elle prétendu sur un ton fuyant, comme si elle sentait venir quelque chose qu'elle désirait éviter. Appelle-moi demain après-midi, pour voir si j'aurais un moment demain soir.

– Ce n'est pas possible aujourd'hui ?

– Non. Pas aujourd'hui.

Après avoir annoncé à certains de mes compagnons de travail, sans plus d'explications, que je quittais la revue, je suis allé avec Jorge, Bruno et Santiago, dans un bar de la rue Berlín, à Miraflores. Je leur ai expliqué les raisons de ma démission de *La Industria*. Mais au ton sur lequel ils ont commandé une autre tournée et à leur manière de trinquer avec moi, j'ai

compris qu'ils attendaient que je leur parle de l'offre de travail que l'on m'avait faite ou que je leur annonce que j'avais gagné un prix, ou une bourse d'une université étrangère. Je n'avais pas été assez explicite. Alors, j'ai pris mon courage à deux mains.

– Ce que je veux, leur ai-je dit sur un ton aussi ferme que possible, c'est m'asseoir et écrire le livre que je veux écrire depuis longtemps, même si je ne sais pas encore très bien ce qu'il doit être ni comment m'y prendre.

Ils sont restés muets.

– Tu es cinglé, énergumène, a dit Bruno, rompant le silence.

– La vérité parle par la bouche de Spanton, a ajouté Jorge, en esquissant à peine un sourire. Tu es encore plus givré que Spanton lui-même.

Tous trois se sont efforcés de plaisanter afin de couvrir les premières réactions d'incrédulité qu'ils n'avaient pu cacher, puis les questions fusèrent : Comment allais-je pouvoir faire face à mes dépenses ? De quoi allais-je vivre ? À vrai dire, je n'en avais pas une idée très claire, mais j'avais tout de même un métier, non ? Je pourrais toujours travailler en free-lance pour des médias de prestige, ou de l'étranger, ou comme éditeur d'ouvrages ou de revues des services publics, à la limite, être correcteur. Je disposais d'un petit pécule, et je n'avais pas touché aux primes que le journal m'avait versées. Entre une chose et l'autre, ces réserves me permettraient de tenir un peu plus de six mois, le temps de réorganiser ma vie. Ce qui était certain, c'était que je n'en pouvais plus du journalisme et n'étais pas capable d'encaisser un bouclage de plus. J'avais besoin de souffler.

Au cours de cette soirée-là et des suivantes, ils me harcelèrent de questions qui me déstabilisaient. Était-il réellement nécessaire de renoncer aux avantages d'un travail régulier pour se mettre à écrire ? Cette démission n'était-elle pas un alibi pour me soustraire aux responsabilités de mon âge, refuser de grandir, perpétuer une sorte d'adolescence ? Qui me garantissait que je serais reconnu ? À quoi tient la réussite ? N'était-ce pas une folie, un mirage qui était né à l'époque où, à l'université de Lima, à côté de Santiago Montero, je me prenais pour un franc-tireur ? Je sentais que je perdais le nord et que seule la foi me dictait mes réponses hésitantes, mais quelle foi ? La foi en moi, en la littérature, en mes capacités d'écrire ? Une pulsion animale m'encourageait et me remplissait d'un désir viscéral de passer à l'acte chaque fois que je me plongeais dans la lecture d'un long roman et

sentais les mots, les personnages et les situations me traverser de courants profonds qui faisaient battre mon cœur plus vite et changeaient ma vision du monde. Mais c'était un animal fuyant, et je devais m'accrocher à mon désir comme un naufragé à sa planche de salut dans des flots agités. Et puis, ma démission n'était-elle pas justement la preuve indéniable de ma vocation et de ma foi ? Ne m'étais-je pas ainsi amplement démontré que ma décision n'était pas du vent, ni l'illusion d'un blanc-bec qui refusait de grandir ? N'y avait-il aucune maturité dans ce que je faisais ? Bien des fois, je finissais par me dire tout cela à voix haute, dans la rue, au risque de passer pour un lunatique.

Bien entendu, je n'ai pu venir à bout de tous ces doutes pendant les années qui ont suivi, et l'écriture de ce livre ne les a pas tout à fait dissipés. La seule chose qui était claire, au cours des semaines qui ont suivi ma démission, c'est que, me souvenant des conseils de Saúl Vegas, je pouvais enfin me dire et dire aux autres que je voulais devenir un écrivain. Quant à savoir comment m'y prendre, par où commencer, quelle méthode suivre, c'était une autre affaire. Je manquais d'un modèle accessible, je ne connaissais aucun romancier publié et je n'avais pas étudié la littérature. Il n'existe pas d'école où l'on peut apprendre quel genre d'écrivain on veut être. Une nuit où je répondais de travers à toutes les questions qu'il me posait, Jorge me parla de son expérience : il avait découvert sa vocation en lisant les œuvres complètes de ses poètes préférés, de ceux qui les avaient influencés, et des Anciens qui avaient inspiré ces derniers. Il croyait qu'il en était de même pour Santiago, et que ce moyen était bon pour tout art, toute création. Il y avait *quelque chose* en moi, m'assura-t-il, quelque chose d'indicible, qui un jour trouverait son chemin et agirait comme une révélation.

– Peut-être, lui ai-je rétorqué, mais quoi ?

– Toi, mon vieux, a dit Jorge. Toi.

Mon silence l'a fait sourire. J'aurais bien voulu savoir comment ce *moi* allait pouvoir me montrer comment m'y prendre alors que ce même *moi* n'en savait rien. Il y avait de quoi rigoler. Ma vie – enfin, la partie de ma vie qui valait d'être contée – avait jusqu'alors surtout consisté à apprendre d'arrache-pied à écrire, à aligner les mots et les phrases de manière à obtenir des textes irréprochables, et je me rendais maintenant compte que savoir se servir de la langue, ponctuer correctement et éviter les erreurs

syntaxiques ne me servait à rien parce que j'ignorais encore comment ma voix pourrait devenir singulière et reconnaissable.

– C'est un peu comme *Un thé au Sahara*, reprit Jorge. Tu l'as lu ? Les deux protagonistes, Kit et Port, s'enfoncent dans le désert, loin de la civilisation, et sont si isolés qu'ils peuvent entendre pour la première fois le rythme de leur circulation sanguine, leur musique intérieure. C'est bien de ça qu'il s'agit, tu ne crois pas ? De trouver le silence total, d'écouter et de reconnaître tes voix intérieures.

OceanofPDF.com

2

Ma conversation avec Cecilia a été languissante et décousue, criblée de silences et de sous-entendus, et a duré moins que prévu. La reproduction du tableau de Hopper que j’avais regardée jusqu’à la lassitude quand je trouvais refuge chez elle, la table de nuit et sa lampe de chevet au pied de bois, les livres de Blanca Varela qu’elle aimait lire, les fenêtres qui donnaient sur la rue Enrique Palacios et même la femme qui me parlait se présentaient à moi comme une scène d’une pièce de théâtre désormais dépourvue de sens.

– … et comment en es-tu venu à prendre cette décision ? l’ai-je entendue dire à l’un des rares moments où j’ai pu lui accorder suffisamment d’attention.

– Je ne sais pas, lui ai-je répondu, comprenant aussitôt que je ne pensais pas, en disant cela, à ma démission. Je me suis rendu compte que je ne voulais plus continuer de faire ce que je faisais.

– Je vois, a-t-elle fait, avant de se replier dans un silence que je n’ai pas voulu rompre.

Nous sommes restés muets pendant un bon moment, et j’ai eu le temps d’examiner avec détachement ses cheveux ramassés en chignon, ses mains qui tripotaient le collier fantaisie que je lui avais toujours vu. Elle allait et venait dans la pièce, rangeait ceci et cela, et je me suis aperçu que je n’avais rien d’autre à lui dire, qu’ajouter un seul mot reviendrait à réduire en miettes tout ce qui était là, sous mes yeux.

– Si c’est ce que tu veux, très bien, Gabriel, a-t-elle murmuré dans l’ombre qui envahissait la chambre. Tu dois faire ce qui te convient. Toujours. Tu comprends ?

– Je sais, lui ai-je répondu.

J’aurais voulu ajouter quelque chose, mais n’ai pas osé. Je suis resté longtemps sans rien dire malgré mon envie de l’embrasser, puis je suis parti.

En quittant la maison où vivait Cecilia, alors que je marchais en direction de la mer, une évidence effrayante s'est imposée à moi : mon véritable désir, depuis tout ce temps, était de la quitter, non sans lui avoir dit que je voulais tout recommencer, organiser autrement ma vie, tout changer, mais je n'en avais pas eu le courage.

J'ai cessé d'aller à *Semana* début novembre et pendant les premiers jours qui ont suivi, chez moi, alors que j'avais tout mon temps, je n'ai trouvé ni la disposition ni l'élan nécessaires pour m'asseoir et écrire. Alors, je me suis dit que je devrais analyser ce qu'avait été ma vie jusqu'ici, et surtout changer mes habitudes : arrêter de fumer, de boire et de sortir la nuit, retrouver un sommeil régulier, manger sainement, choisir une activité physique et lire autant que je le pourrais. À partir de ces bonnes intentions, j'ai renoncé assez facilement à la vie nocturne, en partie parce que j'ai cessé de voir les gens de *Semana*, mais il m'en a beaucoup coûté de me séparer des autres : j'ai passé près d'un mois à regarder des stupidités à la télévision, à arpenter comme un automate les rues de Miraflores, à regarder les femmes qui ressemblaient à Cecilia et à me masturber en pensant à elles une fois rentré à la maison. Il m'arrivait de m'endormir à des heures impossibles en essayant de venir à bout d'un livre malgré un manque pénible de concentration.

Un jour, pendant une de ces promenades sans but, j'ai vu dans un magasin une bicyclette verte avec changement de vitesses et phare, pareille à celles que j'aurais aimé avoir au temps de mon adolescence, et je l'ai achetée. J'ai aussi acheté un équipement complet de jogging ; chaussures, maillots antitranspirants, shorts, chevillères et, le premier matin de décembre, je me suis lancé au pas de gymnastique et en tenue de sport sur l'allée qui passe devant les portes du Club Terrazas. Avant d'arriver à Puente Villena, à seulement quatre cents mètres de l'endroit d'où j'étais parti, un point de côté, véritable aiguille de glace plongée entre mes côtes, m'a forcé à m'arrêter et à pomper l'air pluvieux de la matinée comme un poisson hors de l'eau. J'ai essayé de reprendre mon souffle, face à la mer, mais avec l'impression que, aussi doucement que j'inspirais, l'air entrait dans mes poumons comme de la mitraille, et me faisait un mal de chien. Ce malaise m'a permis de comprendre, pendant que je rentrais péniblement chez moi plié en deux avec un râle d'agonisant, à quel point je m'étais maltraité.

J’ai laissé tomber le jogging pour passer à la bicyclette. J’en faisais un peu tous les après-midi, tantôt dans les rues embouteillées de la ville, tantôt avec l’impression de voler en regardant défiler les immeubles, le long de la corniche, dans la brume annonciatrice de l’été. En m’accrochant au guidon, je sentais peu à peu mes forces revenir, l’air réparateur me fouetter le visage, et je laissais mon esprit vagabonder à son gré, en ne m’occupant plus que de pédaler. En de semblables occasions, j’avais l’impression que c’était la bicyclette qui me conduisait dans les endroits les plus inattendus. Il en est allé ainsi le jour où j’ai revu Cecilia : je me rappelle les infimes gouttelettes de bruine sur ma peau, les idées sans suite qui me passaient par la tête, et brusquement, comme quand je commence à lire un livre et que quelque chose en mon tréfonds s’empare de ma volonté, j’ai senti le vélo filer seul vers l’avenue José Pardo. Je suis arrivé dans un état de quasi-somnambulisme chez Cecilia et ai sonné à la porte de son appartement.

– Il n’était pas prévu qu’on se voie aujourd’hui, m’a-t-elle dit par l’interphone.

– Oui, je sais. J’étais sur le vélo et j’ai eu envie de te voir.

– Je descends.

Le changement qui s’était opéré en elle m’avait échappé, mais pas le fait qu’elle ne m’ouvrait pas sa porte. Nous nous sommes salués avec une certaine froideur, et nous nous sommes mis à parler en marchant, elle un peu raide, moi appuyé sur le guidon. Elle était toutes griffes dehors, et je me suis dit que si je l’aimais beaucoup, plus que je ne l’avais imaginé, cet amour n’incluait plus le moindre désir de contact et encore moins de vie commune.

– J’ai envie d’une cigarette, a-t-elle dit.

– Je t’accompagne, on va en acheter.

Nous sommes allés nous en procurer dans un bureau de tabac, elle a aussitôt ouvert le paquet, s’est mise à fumer avidement et, pendant que nous marchions, m’a lancé tout à trac, avec une assurance rageuse, comme pour sauver sa dignité :

– Tu veux rompre, Gabriel. Tu n’as jamais été qu’un lâche.

– Non, non, ai-je balbutié, sans pouvoir ajouter un mot.

– Ne me raccompagne pas, s’il te plaît, a-t-elle fait sèchement, et elle a jeté le mégot à mes pieds comme si elle avait envie de me brûler vif. Ce n’est pas la peine.

Le lendemain matin, en dépit de la bruine, j’ai réussi à courir de chez moi jusqu’au dernier rond-point de l’avenue José Pardo en passant par le bord de mer. Une sorte de colère m’a alors envahi, et je n’ai plus jamais rappelé Cecilia, même pas pour lui expliquer les raisons de ma décision ou pour m’excuser. Dès lors, j’ai pris l’habitude de courir tous les matins, parfois même le matin et l’après-midi, et il m’est même arrivé de le faire trois fois par jour. Dès que j’étais mal dans ma peau, que je sentais l’angoisse me gagner, je mettais mes chaussures de jogging et sortais courir, parfois à l’aube. J’avais l’impression d’être un coureur de fond dans une ville fantôme, ou dans un rêve. Je faisais le vide dans ma tête, et pendant que mon cœur cognait toujours plus fort dans ma poitrine, je sentais la vie frémir en moi à cette heure où la plupart des citadins dormaient encore.

Pendant que je courais, j’imaginais une histoire, me demandais comment je pourrais la raconter, et je m’encourageais en me disant que le grand jour était venu, mais en arrivant chez moi, après avoir pris une douche, j’étais tellement épuisé que je m’endormais et, au réveil, vers la fin de l’après-midi, quand je voulais me mettre à écrire, je sentais que ce n’était pas le bon moment, ce qui me frustrait et me culpabilisait. J’avais commencé à courir régulièrement, arrêté de fumer, mais je n’avais pas écrit une seule ligne.

Quelques semaines plus tard, sur le conseil de mes amis, je me suis inscrit à des cours d’anglais à l’Institut culturel nord-américain de Miraflores, de sept à neuf, afin de remettre à l’heure mon horloge biologique et de m’imposer une routine. J’allais à l’institut à vélo, prenais mes cours en compagnie d’hommes et de femmes qui regagnaient ensuite leurs bureaux de l’avenue Arequipa, et au retour je longeais le bord de mer en écoutant de la musique et en chantant, je humais les embruns en me répétant que ma décision avait été la bonne. Rien n’égalait la plénitude d’une liberté dont je commençais à jouir pleinement pour la première fois de ma vie. Tout semblait presque parfait, il ne me manquait plus que de m’asseoir et de me mettre à écrire. Près de deux mois s’étaient écoulés depuis que j’avais quitté *Semana*, si bien qu’un jour, au lieu d’aller courir, je me suis forcé à allumer mon ordinateur. C’est alors que le drame, ou la comédie, ou plus exactement la tragi-comédie a réellement commencé.

J’allumais l’ordinateur religieusement, m’asseyais devant le moniteur, et je faisais tout sauf écrire : je regardais le document ouvert, pensais à des choses absurdes, trouvais le moindre prétexte pour me lever et fuir la preuve flagrante de mon inaptitude. Je suppose que j’attendais trop de moi-même et que c’était là le fond du problème, mais je n’étais même pas capable de m’en rendre compte. Je me faisais violence pour aligner des phrases qui dépeignaient des actions auxquelles je ne trouvais aucun sens, au point que je finissais par éprouver l’impérieux besoin de bouger, de me détacher du moniteur, pour aller uriner ou me préparer un sandwich, aller acheter une boisson gazeuse, me faire du café. Souvent, enchaîné à l’ordinateur, je ne pouvais résister à la tentation de faire une patience, en me disant que c’était une façon de passer le temps en attendant la venue du moment créatif, puis, quand je n’en pouvais plus, j’ouvrais un site pornographique qui me faisait perdre la boule et finissait par m’expédier au lit où, excité, je me masturbais comme un dément avant de m’endormir pour tout le reste de la journée. Parfois, dans la stupeur des limbes où me précipitaient ces satisfactions solitaires, ivre de plaisir et de culpabilité, je me disais que si c’était pour assouvir ce genre de pulsion que j’avais abandonné mon travail, alors j’étais vraiment le dernier des idiots.

Un jour que j’étais sorti faire un tour à bicyclette après une journée de fuite et de panique devant la page blanche, en observant du haut de la falaise les surfeurs qui s’aventuraient sur les vagues près de la jetée de la Rosa Náutica, je me suis dit que je n’arriverais à écrire que si je restais devant ma machine comme ils restaient là, dans l’eau, à attendre patiemment la prochaine vague. Le véritable écrivain, me disais-je, devrait toujours agir de même, comme le surfeur qui s’expose au froid de la plage le matin, prépare sa planche et sa tenue, fait quelques exercices d’échauffement et entre dans l’eau alors que la vague qui arrive n’annonce peut-être qu’une déception. Brasser l’eau obstinément apporte-t-il quelque satisfaction ? Celle-ci viendra avec la vague parfaite vers laquelle on pourra se lancer au bon moment pour se dresser ensuite sur la planche. Les livres qui m’enchantaient avaient été écrits par des hommes qui étaient restés assis devant leur machine à écrire ou une feuille de papier en attendant patiemment la vague intérieure qui ne donnerait peut-être rien, peut-être tout. C’était cela, écrire. Il n’était pas possible de le faire en restant sur la rive et en regardant, le cœur lourd, la vague parfaite se former au loin sur la mer, sans me décider à aller vers elle pour monter ensuite sur la planche.

OceanofPDF.com

3

J’ai essayé mille phrases ou début de phrases sur le document Word ouvert avec un certain désespoir mais, malgré de longues et inénarrables heures de torture passées devant l’ordinateur, aucune de ces phrases ne m’a ôté l’angoisse de la page blanche. Je groupais les mots, parfois avec violence, et à les voir inertes les uns à côté des autres j’étais en proie au découragement et au doute : en dépit de ma volonté et de ma conviction, je n’avais pas le talent suffisant pour entreprendre quoi que ce fût. C’étaient des moments amers, où plus rien n’avait de sens, mais je finissais par me dire que je n’étais pas là pour mon plaisir et me forçais à continuer de me démener par-delà l’incertitude et un sentiment très net d’être dans l’erreur et la peur.

Avec l’arrivée de l’été, j’en étais toujours à vouloir raconter une histoire, et si je me refusais à appeler Cecilia, j’avais une envie féroce de faire l’amour. Voir les femmes, vêtues de tenues de plus en plus légères, montrer leurs jambes avec l’arrivée de la chaleur me rendait fou, et je me sentais le jouet d’une libido incontrôlable. Je m’aperçois aujourd’hui que les raisons qui m’ont poussé à écrire une nouvelle sur le cinéma porno à partir de ce que Spanton nous avait raconté, à Jorge et à moi, dans un bistrot de Magdalena étaient évidentes. Sous prétexte de « collecter des données » pour étoffer la matière de mon futur récit, je suis devenu un pornographe impénitent. Je ne nierai pas que Bruno ait été un facteur déterminant dans cette monomanie qui m’a rapproché d’une manière un peu singulière de mes projets d’écriture. Il était un véritable gourou de l’âge d’or du ciné triple X, et sous sa tutelle j’ai cherché les films les plus emblématiques du genre dans les sex-shops des centres commerciaux, j’ai couru les salles spécialisées qu’il avait fréquentées quand il n’était encore qu’un morveux, en mémorisant les titres des navets les plus excitants que verrait le protagoniste de mon histoire, en côtoyant avant lui odeurs pestilentielles et présences menaçantes. Des après-midi passés immergé dans le monde du porno, j’ai au moins tiré une décision claire : mon récit se déroulerait au

cinéma Colón, un ancien théâtre de la fin du XIX^e^ siècle, que je découvris avec plaisir et espoir dans un coin de la place San Martín, en plein centre de Lima. Avec son parterre, ses loges et son plafond à caissons, c'était un endroit splendide, incroyable, que je fréquentais avec assiduité toujours sous le même prétexte : rassembler des données pour ma nouvelle, alors qu'en vérité j'étais devenu dépendant de ses programmes. Mais les pages qu'il m'inspirait étaient d'une médiocrité confondante.

À cet évident échec créatif est venue s'ajouter quelques semaines plus tard la dure réalité économique. Les difficultés héroïques de la création cédèrent aux triviales factures d'eau, d'électricité, et autres nécessités. J'avais cru pouvoir vivre de mon petit pécule pendant sept ou huit mois, au cours desquels un dévouement total à l'écriture aurait produit un manuscrit vigoureux que je cisèlerais et polirais jusqu'à obtenir la version finale de mon premier livre pendant mes moments de liberté lorsque j'aurais trouvé quelques jobs alimentaires. Au bout de trois mois d'exécution de ce plan, la certitude s'est imposée que je n'y arriverais jamais, et je pensais chaque jour davantage à l'argent, à mes réserves qui s'épuisaient et aux moyens de surnager sans revenus réguliers. J'ai rapidement laissé tomber les cours d'anglais, renoncé au théâtre et au cinéma, me suis rabattu sur les menus les moins chers des restaurants de Miraflores, ai cessé d'acheter des livres et des vêtements et n'ai plus roulé qu'à vélo. J'étais devenu un déclassé dont le mode de vie ne convenait plus à l'endroit où il vivait, et à qui il ne restait pour tout privilège qu'une vue sur la mer. C'était l'évidence même : je devais quitter Miraflores.

Curieusement, aujourd'hui, les raisons pour lesquelles je suis retourné à Santa Anita me paraissent plus complexes qu'elles ne me semblaient l'être à ce moment de danger et de vulnérabilité. Peut-être me sentais-je très seul ou redoutais-je une liberté inconnue, mais c'était une peur atavique qui me ramenait auprès de ma famille. Une chose est sûre : quand j'ai décidé de retourner chez ma tante et mon oncle, je croyais fermement être motivé par les changements survenus chez eux depuis que je les avais quittés, et que j'avais découverts en allant les voir, fin 2001- début 2002.

L'oncle Emilio avait définitivement perdu son emploi. La pizzeria où il travaillait depuis tant d'années avait fait faillite quelques mois seulement après mes débuts d'éditeur et mon oncle, qui était déjà âgé, n'avait pu trouver un autre engagement. Avec ses indemnités, non négligeables à cause

de son ancienneté, il avait fait construire un deuxième étage divisé en deux petits appartements, qu'il louait. Je les avais aidés financièrement à faire avancer les travaux. L'un était confortablement équipé, avec deux pièces côté rue, une salle de bains et une cuisine sur l'arrière, l'autre, plus petit, était plus difficile à louer et un véritable casse-tête pour mon oncle et ma tante, entre autres parce qu'il n'avait pas de cuisine et n'était accessible que par un escalier métallique extérieur qui semblait osciller dans le vide.

Quand nous nous sommes retrouvés au début de l'année 2002, alors que je m'étais résigné à quitter l'appartement de Miraflores, aucun des deux logements du second n'avait trouvé preneur. Comme je voulais revenir vivre à Santa Anita, nous sommes tombés d'accord pour que j'occupe l'appartement le plus difficile à louer en leur payant à l'avance un an de loyer, ce qui couvrirait mes frais de nourriture et la construction d'un escalier en béton. J'avais le sentiment, en agissant ainsi, de compenser un peu tout ce qu'ils avaient fait pour moi, et cela me faisait du bien.

Pourtant, le jour où j'ai apporté mes affaires avec l'aide de Santiago et de Bruno, j'ai ressenti ce déménagement comme un échec et une humiliation. L'après-midi était ensoleillé, et nous suivions tous les trois, dans la voiture de Santiago, la camionnette qui transportait mes quelques possessions. Je laissais derrière moi les artères bien asphaltées de Miraflores, flanquées de façades claires et de larges bordures arborées et fleuries pour retrouver les rues cahoteuses du bas quartier d'Ate, avec leurs bas-côtés poussiéreux où rien ne poussait, les maisons grises accrochées aux flancs des collines que longeait la Carretera Central, puis les panneaux d'affichage accrocheurs du rond-point de Santa Anita. Je ne puis éviter d'éprouver quelques remords quand je revois Montero et Lorente suer sang et eau pour nous aider, mon oncle et moi, à monter par l'escalier métallique le canapé-lit et le matelas apportés de Miraflores, poser mes affaires – mes livres, la télévision, le lecteur VHS, et mon lit démonté – dans l'espace réduit de mon nouveau logis sans dire un mot sur son aspect, et se laver les mains dans le minuscule lavabo de la petite salle d'eau où Santiago ne pouvait entrer que courbé. Mon oncle était monté avec des bières glacées et les avait servies à mes amis qui, restés un moment encore avec moi, s'étaient moqués de mes livres avant de me quitter.

Dans la pièce du fond, l'oncle Emilio et moi avons placé le lit, le téléviseur et le lecteur VHS, les rayonnages de livres et une penderie ; dans

l’autre pièce – qui donnait sur le couloir –, le canapé-lit noir, la table de travail avec l’ordinateur et le siège de bureau sur lequel je suis assis à présent, les colonnes de rangement des disques, le graveur de CD et le minuscule réfrigérateur. Dans la salle d’eau, mon oncle avait posé un miroir tout simple au-dessus du petit lavabo, installé une toilette à la turque récupérée dans je ne sais quel dispensaire, et un simple tuyau en plastique avec un pommeau accroché au mur en guise de douche. Juste à côté, une lucarne avec un store donnait sur le couloir et laissait voir, plus loin, les autres maisons poussiéreuses du quartier, les câbles courant sur les toits, les draps et les vêtements des voisins étendus au soleil. Sans doute cet après-midi-là, comme tous ceux de l’été, les feux du couchant sont-ils entrés par cette ouverture en dessinant des faisceaux de lumière sur les carreaux de céramique qui couvraient les murs – certains bleus, d’autres blancs, d’autres avec des motifs qui ne raccordaient pas, récupérés par ma tante dans les maisons où ils avaient vécu jadis –, mais je n’en ai rien vu. Une fois mon oncle redescendu au premier, je me suis jeté sur le lit pour regarder la nouvelle disposition de mes maigres possessions. Les années avaient passé depuis que j’étais arrivé à Santa Anita et, malgré tous mes efforts, je n’avais réussi qu’à monter du premier au deuxième étage. J’étais seul et j’ai pleuré longtemps, en éprouvant une rancune tenace contre moi-même, contre tout ce qui jusqu’à présent avait fait obstacle à ce que je voulais être.

Il me semble à présent incroyable d’être assis ici, et d’évoquer mon premier jour dans cet endroit où depuis quelques mois, tous les matins devant mon ordinateur – parfois aussi l’après-midi, ou même la nuit –, je suis les vicissitudes de ce Gabriel dont je sais d’une certaine manière qu’il est moi et en même temps un autre complètement différent de moi. Le jour dont je parle, la chambre était exactement la même que celle où j’écris en ce moment, avec les mêmes objets placés aux mêmes endroits, mais le Gabriel qui venait de s’y installer était un autre homme, dont le regard ne voyait en tout ce qui l’entourait que médiocrité et déroute. J’aimerais bien pouvoir, à présent, traverser la pièce, m’approcher de lui, qui est étendu sur le lit, et lui dire à l’oreille qu’il devrait s’estimer heureux ; que moi qui connais son avenir je sais qu’en cet endroit il trouvera un miroir dans lequel il lui sera possible de se regarder et de se voir mûrir, un endroit où il se sentira finalement chez lui et auquel Fernanda donnera le nom plutôt délicieux de « nid d’amour ».

OceanofPDF.com

4

Revenir à Santa Anita a signifié reprendre certaines habitudes que je croyais avoir laissées derrière moi mais qui en vérité me constituaient. Avec le temps, je me suis habitué à ne pas avoir les chaînes câblées, à devoir aller dans un cybercafé pour consulter ma messagerie électronique, et à me laver sans eau chaude. Puis je me suis habitué à l'isolement. La vie liménienne suivait son cours, mais ce qui en elle m'intéressait le plus – les nouveaux films, les librairies, les cafés, les visites chez les amis, leur vie de couple – se déroulait très loin de mon refuge. Peu à peu, je me suis fait à la grisaille de Santa Anita, malgré ses façades colorées, aux gens qui crachent ou pissent dans la rue, et au vacarme qui sort des habitations. Le matin, j'essayais timidement d'écrire, mais une part de moi-même s'y refusait parce que, loin du rivage, des vagues sur lesquelles glissaient les surfeurs, je me sentais disloqué. Je sombrais dans la déprime quand je me suis avisé qu'il était grand temps de chercher du travail si je ne voulais pas me retrouver complètement fauché.

J'avais commencé à envisager quelques possibilités quand j'ai reçu l'appel d'une jeune femme qui se recommandait de Pedro O'Riordan. Elle se prénommait Claudia et avait besoin d'un rédacteur, qui pourrait être aussi l'éditeur et le photographe de la petite publication d'une société d'administration de fonds de pension du Pérou destinée aux responsables des ressources humaines des filiales de la société. L'idée était de recueillir des informations sur leur gestion des collectivités et de leur fournir instruments et lectures nécessaires qui leur permettraient de l'améliorer. Si ce projet donnait de bons résultats, on me proposerait un contrat pour une autre publication, cette fois destinée aux « assistantes de gestion », comme elle appelait les secrétaires. La rétribution n'était pas négligeable, et les délais, si le projet se concrétisait, me permettraient de poursuivre mes tentatives d'écriture. Je ne serais tributaire d'aucun horaire. Je lui ai dit que sa proposition m'intéressait et lui ai redemandé son nom. « Claudia », m'a-t-elle répondu.

Claudia travaillait dans un organisme de placement collectif installé dans un grand immeuble derrière le parc Reducto, à San Antonio, dans le secteur de Miraflores, où l'on élaborait des produits de communication – brochures, catalogues, affiches, livres, revues – pour les banques, les sociétés, les entreprises minières et autres, et elle était chargée de superviser ceux d'une caisse de retraite, Futuro, qui s'intéressait à ces revues. Je l'ai rencontrée le lendemain de son appel, dans l'après-midi, à la cafétéria du siège de la société. Elle n'avait pas plus de vingt-cinq ans et avait fait des études de lettres à l'Université catholique, mais l'absence de débouchés l'avait conduite à d'autres choix. Elle avait pendant un temps travaillé à la rubrique Culture de *Proceso* mais, déçue par la presse et le défaut de rémunération, elle s'était orientée vers le secteur plus lucratif de la communication institutionnelle. Plutôt satisfaite du changement, elle était chargée de coordonner avec moi la livraison des photos et des textes que je devrais lui faire parvenir dans les délais prévus afin qu'elle puisse les mettre en page et les envoyer à l'imprimerie.

Très intéressée par mon parcours professionnel, elle trouvait cependant étrange qu'un « poulain de *Semana* », comme elle disait, eût décidé de quitter de son plein gré la revue. Alors, j'ai essayé de brosser à grands traits ce qu'avait été ma vie ces derniers temps, et je crois que c'est à ce moment-là que l'étincelle a jailli entre nous. Dès son enfance, me confia-t-elle, elle avait su qu'elle voulait étudier la littérature et travailler dans le monde de l'édition. Une fois à l'université, elle avait écrit des poèmes et participé à des ateliers de création littéraire « comme beaucoup d'autres », et son travail actuel, temporaire, lui permettait de mettre de l'argent de côté pour ce qui était son véritable but : s'occuper du fonds éditorial et des revues d'une université, branche pratiquement inexistante au Pérou mais pour laquelle, aux États-Unis, où elle comptait pouvoir se rendre un jour, la demande était très grande.

Après deux ou trois jours passés à coordonner la publication en sélectionnant articles et sujets – ce qui, grâce à mon expérience à *Semana*, fut pour moi un jeu d'enfant –, nous avons déjeuné ensemble et ri pour la première fois quand je lui ai dit qu'il était impossible que quelqu'un n'aime pas *My Sweet Lord* de George Harrison pendant qu'elle jurait ses grands dieux que pour elle c'était nul, et que je m'attachais à l'éclat de ses yeux, ses lèvres pâles et son épaisse chevelure. Claudia était très différente de Cecilia : jeune, énergique et fièrement consciente de l'être, elle semblait

tout ignorer de la douleur, et sa conversation était vive et stimulante, ce qui me plaisait, même si nos désaccords étaient nombreux, peut-être parce que nous étions encore à cet âge de la vie où les opinions des autres nous interpellent et nous remettent complètement en question. Ses provocations, presque toujours accompagnées de citations et de boutades cyniques qui se voulaient brillantes, déclenchaient chez moi des réactions colériques que j'avais du mal à juguler, et qui semblaient l'exciter. Son ton sceptique et l'expérience dont elle se targuait sapaient l'enthousiasme avec lequel je défendais mes intuitions. Elle exigeait de moi des cautions et des supports théoriques chaque fois que je défendais un point de vue et, quand je ne pouvais les formuler, ses conclusions lapidaires étaient autant de douches froides.

– Tu as pris pour argent comptant tout ce que l'on t'a fait gober au collège sur le rôle de l'artiste du XIX^{e}, estimait-elle après m'avoir écouté, avec une expression de suffisance qui m'exaspérait et me donnait d'autant plus envie de la contrer. Écrire est aussi naturel que lire et ne nécessite aucun des sacrifices héroïques auxquels tu souscris, tu comprends ? Et ne viens pas nous raconter qu'il faut que tu passes par là pour devenir un écrivain.

Je lui jetais un regard noir quand elle y allait de ce « nous » et m'affirmait catégoriquement que je pourrais encore travailler à *La Industria* et me consacrer à l'écriture pendant mes moments libres si je daignais comme les autres faire preuve d'un peu de discipline et d'un sens des priorités : n'était-ce pas ce qu'avaient fait mes amis poètes ? J'aurais voulu lui opposer des réponses fermes mais, sachant d'avance que tout ce que je pourrais lui dire lui semblerait trivial ou sentimental, je préférais renoncer. Je suppose que c'est ainsi qu'est né le désir. Du défi. Nous avions besoin de nous confronter pour nous affirmer, et tandis que nous buvions, fumions et nous querellions se créait entre nous une dépendance qui devint bientôt physique. Un soir où nous discutions comme jamais en buvant un verre après l'autre dans un bar de la rue Manuel Bonilla nous avons fini par nous embrasser puis, parce que j'insistais, nous avons fait l'amour par intermittence dans une grande demeure aux hautes fenêtres entre la rue Schell et l'avenue Diez Canseco, quartier de grands hôtels et des centres de congrès. C'est là que j'ai découvert la vulnérabilité de Claudia dans l'intimité, ses peurs, et senti qu'une façon d'équilibre s'installait entre nous.

Nous sommes devenus des amants occasionnels, et chaque fois qu'elle pouvait dépasser ses peurs et s'abandonner à ses sens, je sortais de nos confrontations sexuelles et des discussions qui s'ensuivaient rassuré quant à mes capacités physiques, et en même temps déstabilisé à cause des doutes que Claudia instillait en moi sur les décisions que j'avais prises.

Elle vivait chez ses parents, et il ne m'est jamais venu à l'idée de l'inviter dans mon logement de Santa Anita, même si avec le temps notre liaison est devenue régulière et stable. En fait, je me disais – et lui disais – que ma maison était vraiment trop loin, pour ainsi dire à la périphérie de la ville, et que je n'avais pas fini de l'arranger pour oser la lui montrer. Mais en vérité, et à la lumière de ce qui s'est passé ensuite, ma résistance à le faire, c'est évident, cachait une peur du rejet. Quand le lien entre nous s'est consolidé, l'endroit où je vivais et la vie que j'y menais m'ont fait me sentir encore plus mal.

C'étaient des jours difficiles. Je me sentais amoindri, en proie à un vague malaise dans lequel se confondaient l'apitoiement et la colère que je m'inspirais, et qui s'emparait de moi dès le matin quand je prenais les bus bondés où je suais comme les autres et quand je m'entretenais avec des gestionnaires que je détestais. L'argent que je gagnais, les vêtements que je portais, la crainte d'être en nage quand je devais faire quelques kilomètres à pied, les restaurants devant lesquels je passais et où d'autres entraient me rappelaient inévitablement les années qui avaient précédé mon entrée à *Proceso* et que j'avais crues à jamais effacées. Je ne bossais plus comme un malade, mais ne voyais rien, dans ma vie quotidienne, qui me promettait un changement réel susceptible de me tirer de la mouise. Le Gabriel Lisboa qui était moi me faisait peine, et je voyais dans tous mes gestes, dans tout ce que je faisais les signes de la déroute. Il m'est souvent arrivé de me sentir humilié alors que personne ne m'insultait, dans les rues ou ailleurs. J'avais des envies de soustraire mon visage aux regards des autres.

Mon travail me semblait pitoyable, surtout si je le comparais à mon emploi précédent. Les appels avec une voix faussement cordiale aux gestionnaires de ressources humaines dont Claudia me donnait la liste, la teneur même de nos entretiens – stratégies pour améliorer les conditions de travail, l'engagement du personnel, le contrôle des « éléments perturbateurs » –, les parodies d'entrevues pendant lesquelles je feignais de m'intéresser aux stratégies de gestion de mes interlocuteurs et surtout

l’obligation de leur tirer le portrait en les incitant à sourire, tout cela me révulsait. Je ne manquais jamais de leur faire risette alors que j’aurais voulu leur botter les fesses : devant moi, rencognés dans un fauteuil cossu sous leurs portraits de famille et face à de grandes baies vitrées avec vue sur la mer ou sur le secteur d’activité de San Isidro, ces chefs d’entreprise confortablement nichés dans une Lima qui n’était plus la mienne me rappelaient tout ce que j’avais perdu pour m’être persuadé d’avoir quelque chose d’important à dire. Souvent, quand l’interviewé était encore jeune – disons quand il avait quelques années de plus que moi – et évoquait son parcours professionnel, qui commençait presque infailliblement par une allusion à son appartenance à l’élite étudiante de Lima, la sensation de déchéance et d’angoisse devenait presque intolérable, et je doutais de pouvoir arriver jusqu’au bout de l’entretien et obtenir un portrait d’eux souriant.

Le matin où, pris au dépourvu, il m’a fallu interviewer une de mes anciennes camarades d’université, Jimena Palermo, j’ai dû toucher au comble du ridicule. Jimena avait comme moi fait des études de communication, décroché la deuxième place lors de l’examen de 1997, et moi la première. Vers la fin de notre parcours universitaire, elle en communication d’entreprise et marketing, moi en journalisme, une rivalité sourde et sans merci renaissait entre nous chaque semestre pour obtenir la première place qui devait être pour elle un fleuron de son CV, pour moi l’assurance d’obtenir la bourse qui me permettrait de poursuivre mes études. Apparemment, son ascension avait depuis lors été fulgurante, elle était devenue, bien qu’encore jeune, « Mme Palermo », la directrice des ressources humaines de la firme Hogar, qui avait sous sa responsabilité près de mille employés. Quand j’avais trouvé son nom et celui de son entreprise sur la liste dressée par Claudia, la pensée qu’il pouvait s’agir d’elle ne m’avait pas effleuré l’esprit. Son bureau se situait au douzième étage d’un immeuble de la Vía Expresa. J’y suis arrivé après avoir dû franchir trois contrôles, sur les talons d’une secrétaire diligente qui m’en a ouvert la porte.

– Gabriel Lisboaaa ? a fait Jimena en se levant, tandis que je la reconnaissais, étonné. Je croyais ne plus te revoir ! Tu as disparu pendant des années !

Il m’a fallu quelques secondes pour me remettre de ma surprise. Confronté à sa coiffure irréprochable, la coupe impeccable de son ensemble, et au parfum que je ne risquais pas de reconnaître, je me suis senti profondément mal à l’aise, à cause de la sueur que j’apportais d’un autre monde que le sien, et qui ne séchait pas, en dépit de l’air conditionné : ma chemise collait à mon dos, mes chaussures étaient usées, et la sacoche avec l’enregistreur, les batteries et l’appareil photo numérique en piteux état.

– Bonjour, Jimena, ai-je fait sur un ton qui, malgré moi, m’a paru peu naturel. Le monde est petit.

– Un mouchoir de poche ! Comment vas-tu ?

Jimena avait gardé, dans sa façon de parler, l’accent typique des étudiantes de l’université de Lima, et s’efforçait sans doute de le dissimuler devant sa hiérarchie, mais elle n’avait aucune raison de le cacher devant moi.

– Ma foi, ai-je répondu, en essayant en vain de me mettre sur la défensive, du mieux que je peux.

– Ah ! C’est l’essentiel ! s’exclama-t-elle. Être content de ce que l’on fait !

Je sais très bien qu’elle voulait me mettre à l’aise et que malgré tout ce qui nous avait opposé pendant nos études, elle avait de la sympathie pour moi, ce qui ne m’a pas rendu les choses plus faciles, ce matin-là. Elle m’a invité à m’asseoir dans un fauteuil du salon adjacent et m’a offert un café, mais je lui ai fait signe avec un sourire crispé que je ne voulais rien. Sa secrétaire lui a apporté un express et a posé devant moi, par courtoisie, un verre d’eau. Machinalement, en écartant toute possibilité d’une discussion étrangère à l’entretien, j’ai commencé à lui poser mes questions avec une seule envie : sortir de là aussi vite que possible.

Jimena maîtrisait parfaitement tout ce qu’il fallait savoir sur les stratégies de gestion des ressources humaines, et j’avais l’impression qu’à chacune de ses réponses quelque chose se fissurait en moi, ou grinçait. À mesure qu’elle parlait, je me demandais si la belle jeune fille intelligente et sûre d’elle que j’avais connue ne m’avait pas, au cours de nos dernières années d’université, laissé prendre la première place par générosité, sans me le faire sentir, afin de me permettre de terminer mon parcours dans une

université au-dessus de mes moyens, parce qu'elle était certaine d'obtenir son diplôme. Si tel était le cas, je n'avais fait que tout gâcher. À présent, avec l'enregistreur entre nous, nous étions redevenus ceux que nous avions été, et les mêmes différences nous séparaient encore. J'éprouvais envers elle de la gratitude, et j'étais peiné de lui infliger la froideur décevante dont je n'arrivais pas à me départir, de l'envier, de la détester.

Comme après chaque entretien, je lui ai fait choisir un endroit où elle se sentait à l'aise pour poser – je revois encore la photo de mariage sur son bureau, et le petit cactus placé à côté de l'écran de son ordinateur afin d'en absorber les mauvaises ondes – et je l'ai photographiée, l'observant à l'envi, protégé par l'objectif de l'appareil. Elle m'a alors demandé si je voulais bien lui parler un peu de moi : elle avait lu mes articles dans *Semana*, qu'elle trouvait intéressants, puis j'avais disparu « comme si la terre m'avait englouti ».

– J'ai pensé que tu devais être dans une université américaine ou anglaise, a-t-elle conclu.

N'ayant pas le courage de lui dire ce qui m'avait conduit là où j'en étais, je me suis contenté d'une réponse idiote :

– Je prends une sorte d'année sabbatique pour réfléchir à ma vocation.

– Tu vas t'en tirer à merveille, Gabriel, m'a-t-elle assuré avec un sourire enchanteur, en cherchant à alléger la peine que cette dissimulation m'infligeait. L'université nous a très bien formés.

– Sans doute, ai-je répondu.

Quand les dernières photos ont été prises, j'ai senti très fortement que je n'avais plus rien à faire dans cette pièce et je n'ai pu résister à une pressante envie de fuir. J'ai laissé la secrétaire signer le registre des visiteurs et me suis précipité vers l'ascenseur. Ce soir-là, je n'ai pas dîné. J'ai passé les heures suivantes à marcher sans but en me disant les pires des choses, ruminant mon passé difficile. Cette errance m'a conduit dans les rues du quartier où j'avais vécu quand je travaillais à *La Industria*, et après, quand je croyais bêtement pouvoir me consacrer entièrement à l'écriture installé dans un appartement avec vue sur la mer. Les maisons avec leurs jardins, les rues arborées, les balcons fermés à jalousies m'ont montré à quel point je m'étais alors livré aux chimères : tout cela n'avait pour moi été qu'un leurre. J'étais pour ainsi dire sans le sou, dépouillé de tout ce que j'avais

obtenu de haute lutte, et je n'écrivais pas. Au bout d'un moment, je me suis approché de la mer. À l'extrémité de la rue Porta, face à l'océan, j'ai vu les surfeurs prendre la vague. Que faire, maintenant ? Où trouver l'issue du piège dans lequel m'avaient fourré mes folles décisions ? Je sombrais dans le désespoir quand, en regardant le mobile dont j'avais coupé la sonnerie pendant que j'interviewais Jimena, j'ai vu que j'avais reçu deux messages vocaux de Montero, qui me demandait de l'appeler au plus vite. J'ai perçu de l'excitation dans sa voix et composé son numéro.

– Gabriel, l'ai-je aussitôt entendu dire, je n'ai pas arrêté de t'appeler de tout l'après-midi. Où étais-tu ? Tu as une minute ?

– Bien sûr.

– Écoute, c'est important. Il y a un poste de maître assistant qui s'est libéré à l'université de Lima. C'est pour un cours d'expression écrite, tu sais : conseiller les étudiants qui apprennent à rédiger des textes, il s'agit de s'occuper de trois ou quatre groupes, et Jaime Estrada, qui dirige le cours, m'a demandé si je connaissais quelqu'un qui pourrait être intéressé, et j'ai donné ton nom. L'idée lui a beaucoup plu. Tu le connais, non ? C'est mon éditeur et celui de Jorge. Tu travailleras avec lui et quelqu'un d'autre. C'est chouette, non ? Qu'en dis-tu, l'énergumène ? Ça t'intéresse ?

Je me rappelle très bien la voix de Santiago, à l'autre bout du fil, pendant que je cherchais mes mots sans pouvoir faire autre chose que de regarder fixement la mer.

– Alors, zouave ?

Santiago a toujours ignoré que je ne pourrais jamais le remercier suffisamment pour cet appel, mais en l'évoquant par écrit, je peux imaginer, à présent, la tête qu'il fera en lisant ces mots dans le manuscrit, parce que c'est sans doute lui qui sera le premier à lire ce roman, dès qu'il sera terminé. Je le lui remettrai un jour sans le prévenir et, en arrivant à cette page, à ces lignes, un jour ou une nuit, chez lui, il comprendra l'importance qu'a revêtue son coup de fil, cet après-midi d'été où j'ai interviewé Jimena Palermo. Un moment où, je le sais à présent, tout a bien failli partir à vau-l'eau.

– Bien sûr que ça m'intéresse, suis-je arrivé à articuler avec un filet de voix.

– Alors, appelle tout de suite Estrada, m’a-t-il dit, satisfait. Je te donne son numéro. Tu notes ?

OceanofPDF.com

5

Ce soir-là, après avoir écouté la voix posée de Jaime Estrada, qui m'expliquait en quoi allait consister mon travail, j'ai senti que je sortais une fois de plus la tête hors de l'eau, que l'appel de Montero avait été une bouée de sauvetage en pleine tempête. J'ai retrouvé l'appétit, les choses se sont remises en place et ont repris sens. J'allais être le maître auxiliaire d'un groupe d'étudiants d'Estrada et de deux groupes d'un nouveau professeur, une femme « très sympathique », Melanie Degas. De plus, je serais payé en heures supplémentaires pour éditer une revue dans laquelle on envisageait de publier les meilleurs travaux des étudiants – textes de fiction ou journalistiques. Ma rémunération s'étalerait sur douze mois. Cette bonne nouvelle et le fait que j'allais de nouveau me consacrer à l'écriture dans le cadre de l'université où j'avais fait mes études me donnèrent une vraie joie d'enfant.

Quelques jours plus tard, Claudia m'apprit que les clients de la Futuro étaient plus que contents des encarts destinés aux gestionnaires des ressources humaines, qu'ils désiraient passer à la série visant les assistantes de gestion, et s'attendaient à recevoir rapidement la maquette de la première publication, ainsi qu'un projet de revue périodique où seraient abordés les sujets liés à l'investissement, afin de tenir informés les gros clients de la caisse de retraite. Elle me donna aussi le montant du budget, et j'ai compris qu'il y avait là pour moi la possibilité de mettre suffisamment d'argent de côté pour pouvoir ensuite écrire mon livre, ce que je désirais tant. Quand je me suis rendu à l'université de Lima fin mars pour signer mon contrat, le campus m'a paru plus grand et plus impressionnant que jamais ; j'avais repris confiance en moi et voyais venir sans crainte les activités pédagogiques de cette année qui s'annonçait comme celle de mon salut et de ma libération. Pendant ces jours-là, j'allais chercher Claudia à la sortie de son bureau et peu à peu une intimité amoureuse s'est installée entre nous.

Je fréquentais de nouveau Bruno Lorente, à l'université ou chez lui – sa maison était à deux pas –, parce que nos expériences avaient entre elles plus de points communs qu'avec celles de Santiago et Jorge, qui vivaient alors avec leurs compagnes. En fait, je les retrouvais tous les trois une fois par quinzaine, le jeudi, jour de réunion du Conciliabule fondé par Bruno-Spanton, pendant lequel chacun faisait part aux autres de ses préoccupations et de ses intentions, mais tout au long de cette période qui devait se révéler cruciale pour moi, c'est avec Bruno que j'ai eu les discussions les plus importantes, dans la grande chambre du premier étage de sa maison, où nous étions entourés d'affiches de groupes sacrilèges et d'églises catholiques incendiées. Quand je lui faisais part de mes soucis, Bruno, très attentif, accompagnait mes propos d'un léger mouvement de tête et jouait la mouche du coche : Voulais-je vraiment écrire un livre ? Pourquoi repoussais-je les affaires d'adulte, un travail stable, une vie de couple comme celle que menaient Jorge et Santiago ? Étais-je amoureux de Claudia ? Avais-je jamais été amoureux ? Contrairement à moi, Bruno ne parlait que d'une seule chose, qui l'obsédait : l'absence de femme et la solitude, autrement dit « le long hiver spantien ».

Sans doute poussé par un sentiment de responsabilité envers mes étudiants, ou peut-être pour chercher à justifier ma nouvelle position, je m'asseyais chaque jour devant l'ordinateur avec un regain d'énergie et m'efforçais d'achever la nouvelle promise à Jorge au Manhattan, par un soir déjà lointain. Le texte qui en a résulté était assez court, pas plus de quatre ou cinq pages : un homme gris, assis à la table où nous nous étions tenus, observait de l'autre côté d'un passage piétonnier une femme dont le regard était rivé sur un téléphone, qui sonnait peut-être, ou peut-être pas, dans un bureau aussi éclairé et désert que le bar. J'avais décidé que tout se passerait dans la tête de l'homme, qui ne ferait pas le moindre geste. À un certain moment, après avoir tenté de faire un mouvement pour s'approcher de la femme seule, l'homme découvre avec saisissement, mais aussi avec résignation, qu'il est en fait le personnage d'un tableau chargé de langueur et de tristesse, qui représente des figures humaines en proie à la solitude, et qu'il en est de même de la femme. Il reste ainsi, figé. Cette fin, qui frôlait le fantastique, me semblait assez puissante, bien que trop tributaire de Cortázar. J'ai terminé ce texte dans un moment d'épuisement, sans bien savoir ce que j'avais réellement fait, en me demandant si je n'avais pas écrasé, ou brouillé ou affaibli le dénouement.

J’aurais bien aimé donner tous mes cours dans l’après-midi de façon à pouvoir écrire le matin, mais Melanie Degas avait décidé que les travaux dirigés, pour ses deux groupes, auraient lieu le mercredi matin, et Estrada le vendredi après-midi. Melanie m’a séduit dès notre première rencontre. C’était une femme assez âgée, mince, aux cheveux complètement blancs et aux yeux bleus qui, avec candeur, donnait pour la première fois un cours fondé sur son expérience de rédactrice d’articles de psychologie sociale et de dynamique de groupe pour un institut d’études de marché. Dès la première réunion, elle m’a mitraillé de questions en vue de donner aux groupes de travaux dirigés une orientation plus créative et moins rationnelle que celle pratiquée dans l’université française où elle avait étudié. Les matins suivants, nous avons longuement parlé en aidant les étudiants à rédiger leurs textes, et chacun allait à son tour acheter dans un kiosque voisin de quoi boire ou grignoter. Je me contentais généralement de café et de crackers. Nous nous lancions dans des dialogues sur les progrès et le profil psychologique des étudiants – parmi lesquels je cherchais à découvrir des avatars de Santiago et moi – ou des commentaires sur les derniers événements politiques et culturels dont elle était très au fait.

Les travaux dirigés avec Jaime Estrada obéissaient à une dynamique tout à fait différente, et je me demandais à quoi allait ressembler l’expérience d’enseigner auprès de lui. À l’époque où j’étais en fin d’études, il s’était imposé comme concepteur d’une matière nouvelle, l’expression écrite. Il donnait ses cours en faisant tranquillement les cent pas avec, sur le nez, des lunettes noires qui le paraient d’un halo de mystère, et des vêtements plutôt sport – veste de cuir, jeans, baskets – qui lui donnaient un air de jeunesse, alors qu’il n’était pas loin de la cinquantaine. Tout le monde faisait l’éloge de sa pédagogie. Avec lui, on pouvait rêver de devenir écrivain. Quand j’ai enseigné à son côté, il était une sorte de personnage mythique, connu pour éveiller une vocation littéraire chez les adolescents paumés que sa méthode d’enseignement – polie et perfectionnée pendant des années et des années d’exercice – poussait à se battre avec ardeur pour obtenir les meilleurs résultats. Estrada avait été poète, et parmi les meilleurs, pendant ses années de révolte juvénile, et il avait également été un chroniqueur avisé de la vie des mauvais quartiers, qu’il courait en tous sens malgré le danger et dont il avait une connaissance sagace et profonde. C’était un grand éditeur de poésie, auteur de magnifiques romans pour jeunes adultes et de livres pour

enfants. J’étais devenu son assistant, en me demandant ce que j’allais pouvoir tirer de l’expérience.

Le premier jour, je suis arrivé avec quelques minutes de retard, un peu nerveux. Jaime Estrada expliquait aux étudiants qui j’étais au moment où je suis entré dans la salle. Je me suis assis à côté de lui, essayant de dissimuler ma nervosité, l’écoutant attentivement expliquer le contenu de ce cours, observant les étudiants. Quand Estrada s’est tu, tous sont allés s’asseoir devant leur ordinateur et se sont mis au travail. En aparté, Estrada et moi échangions quelques mots sur la méthodologie à suivre, le système d’évaluation et l’examen de mi-semestre, et j’avais retrouvé ma sérénité quand tout à coup j’ai senti en moi un choc inattendu. Je venais de voir Fernanda.

L’image est encore gravée en moi et, alors que je l’évoque, je retrouve en elle l’impression d’authenticité que donnent les petits tableaux flamands où la lumière est d’une telle netteté qu’elle semble éclairer les choses de l’intérieur, où les reflets sont pareils à des émanations. Dans l’éclat de la fenêtre à côté de laquelle elle est assise, éclat chaud d’un après-midi d’avril, une jeune fille svelte, au long cou droit, la tête surmontée d’un haut chignon, écrit sur son ordinateur avec la plus totale concentration. Son profil se découpe nettement dans le jour, ses doigts se déplacent doucement sur le clavier, ses yeux sont rivés sur l’écran.

Bien entendu, je restais attentif aux étudiants qui venaient demander des renseignements, consultaient les dictionnaires alignés au milieu de la table, au sourire d’Estrada tandis qu’il me regardait répondre à une question, et de temps en temps je me laissais distraire en contemplant, à travers les fenêtres, le bâtiment de la faculté de droit ou les gens, rapetissés par la distance, qui se dirigeaient vers la bibliothèque ; mais, à de courts intervalles, parfois de façon un peu risquée, je rivais mon regard sur cette jeune fille au dos droit, aux lèvres dubitatives et au teint hâlé qui jetait de temps à autre un coup d’œil par la fenêtre, ou au plafond, ou encore sur sa jupe, ou au sol, frottait lentement les doigts d’une main contre ceux de l’autre quand elle lâchait la souris, et paraissait vouloir trouver pour son texte quelque chose de très lointain, dans un endroit indéfini.

– Allez, Lisboa, accouche, m’a dit quelques heures plus tard Bruno, chez lui, où j’étais arrivé bouleversé et agité. Raconte tout à Spanton.

– C’est tellement bizarre, plus que je ne saurais dire, ai-je fait.

Spanton secoua la tête, les yeux levés, en attendant que je me décide.

– Je ne sais pas. Tout à coup, elle m'a demandé si je ne pourrais pas l'aider en m'appelant par mon prénom. « Gabriel », a-t-elle fait comme ça. C'était drôlement culotté pour le premier cours de l'année. Mais elle m'a appelé « Gabriel » avec douceur pour me prier de lui donner un coup de main.

– Pour quoi faire, exactement ?

– L'heure touchait à sa fin, et je n'avais pas cessé de la regarder pendant tout le cours… Elle devait couper une phrase de son texte pour qu'il puisse entrer dans la page réglementaire. Mais voilà : j'ai été incapable de l'aider.

– Je ne vois rien là de si extraordinaire, créature. Je ne dis pas ça pour te décourager, mais, franchement, je ne vois pas ce que tu trouves d'étrange là-dedans.

Je lui ai alors raconté le reste.

– À la fin du cours, j'ai serré la main à Jaime et quand je me suis engagé dans le couloir elle était là, à côté de moi, et elle y est restée, nous avons dévalé les marches épaule contre épaule. Tu ne vas pas me dire que dans un escalier on se tient comme ça, normalement, l'un est soit un peu en avant, soit un peu en arrière de l'autre, non ? Mais elle est restée à ma hauteur, collée contre moi, et je n'ai rien fait pour me détacher d'elle. Ça a duré, je ne sais pas, trente secondes, peut-être un peu plus, le temps de passer du second au rez-de-chaussée, bref, on a descendu les quatre volées d'escalier comme si on était des amis de longue date, des amis intimes, épaule contre épaule, et en arrivant à la porte de la faculté, j'ai senti que nous avions tous les deux envie de nous embrasser.

– Tu es complètement ravagé, mon pauvre, a fait Bruno. Taré de nature.

Je n'ai pas manqué de lui donner raison, et j'ai chassé cette idée de ma tête. Au cours des semaines suivantes, même si ma perception de l'image de Fernanda – ses traits, ses expressions – a gagné en acuité, son comportement envers moi ne montrait aucune équivoque si bien que le trouble qu'elle éveillait en moi ne se manifestait plus guère que le jeudi après-midi, reprenait toute sa vigueur le vendredi et s'apaisait lentement le samedi. Quand j'avais rendez-vous avec Claudia et que nous projetions rencontres et sorties avec Santiago et Lorena ou avec Jorge et Alejandra, je

ne pensais pas à Fernanda. Mais j'ai ensuite lu ce qu'elle avait écrit. Et tout a de nouveau changé.

Pendant la quatrième ou la cinquième semaine de cours, au début du mois de mai, Estrada m'a confié les premières copies des étudiants et m'a chargé de les corriger et de les noter. Parmi elles, celle de Fernanda. Il s'agissait d'un exercice descriptif dans lequel les étudiants devaient se représenter sous la forme d'un animal. Alors que la plupart avaient choisi des animaux sauvages, maîtres de l'air, des forêts ou des terres arctiques, Fernanda se décrivait comme un poisson incapable d'introspection, reclus dans la prison de verre d'un aquarium, sous la surveillance de créatures marines en lesquelles il n'était pas difficile de deviner ses parents, le père sous la forme d'une anguille électrique, la mère sous celle d'un beau poisson décoratif. Il m'apparaît clairement, à présent, qu'une telle description était révélatrice de ses peurs et de sa vie intérieure, mais sur le moment, je n'y ai vu qu'une preuve d'originalité. J'ai essayé de me montrer aussi juste et sévère que possible.

Mais le travail suivant de Fernanda m'a complètement bouleversé. L'écriture était aussi soignée et polie que celle de son premier devoir, même quand elle perdait de son acuité au moment où elle passait au service de l'intrigue : une jeune fille de son âge, qui lui ressemblait, insomniaque et triste, était assise au bord d'un lit dans lequel dormait un homme adulte qui semblait être son compagnon et qu'elle observait, avec un certain détachement ; elle cherchait nerveusement des cigarettes dans sa poche, puis fumait sans le lâcher des yeux tout en se remémorant certaines discussions qu'elle avait eues avec un autre homme, plus jeune et moins intimidant, auquel elle s'était sentie réellement liée. En italique – suggérant qu'il pouvait s'agir d'un adieu –, elle se voyait marcher au côté de cet autre homme – un ami ? un amant ? – qui semblait être sur le point de la quitter sous une averse inhabituelle à Lima. À la fin de la nouvelle, elle se remémorait cette dernière rencontre en observant l'homme nu endormi dans ce qui était de toute évidence une chambre d'hôtel, où elle demeurait éveillée, écrasée par un sentiment d'absence que j'ai trouvé poignant.

Je ne pouvais savoir tout ce que cela présageait pour l'histoire de ma vie.

OceanofPDF.com

6

Je ne sais combien de fois j’ai lu cette nouvelle en essayant de trouver les clefs qui me permettraient de comprendre celle qui l’avait écrite, mais je me heurtais chaque fois à la projection de mes désirs. Tout ce que j’ai tiré au clair, c’est ce que ce vif intérêt signifiait : je me détachais rapidement de Claudia.

Un jour, en quittant la fac, j’ai aperçu Fernanda assise sur un banc du parc et, au lieu d’aller vers elle, je me suis lâchement engouffré dans l’entrée du bâtiment de la bibliothèque où, du troisième, j’ai pu l’épier par une fenêtre. Un autre jour, je l’ai reconnue qui marchait devant moi et l’ai suivie sans oser lui adresser la parole. Visiblement nerveuse et mal à l’aise, elle s’est dirigée vers une voiture dont les feux clignotaient et dans laquelle elle est montée rapidement, puis s’est rapprochée du conducteur avec l’intention évidente de l’embrasser. Un automatisme dû au dépit et à la honte m’a fait détourner la tête, changer de direction et filer vers l’avenue Javier Prado, conscient que mon travail pour Claudia allait prendre du retard si je continuais de me livrer à des idioties.

Il valait mieux renoncer au maigre espoir que quelque chose de miraculeux puisse se produire entre Fernanda et moi, mais je ne pouvais m’empêcher de la couver du regard. Les séances de travaux pratiques suivaient tranquillement leur cours, tout y était prévisible, et je m’étais presque habitué à mon petit bouleversement hebdomadaire. Mes échanges de points de vue avec Estrada tournaient autour des livres ou des films qui nous intéressaient ou que nous aimions, nous étions le plus souvent assis dans le coin d’où il s’adressait habituellement aux étudiants au début de l’heure, nous y corrigions les copies pendant qu’ils travaillaient, nous les aidions aussi à surmonter les difficultés qu’ils rencontraient. Quand je me levais pour faire un tour de la salle, pour voir où ils en étaient, j’évitais de m’arrêter à la hauteur de Fernanda, bref, je maîtrisais assez bien l’affaire et il en serait allé de même jusqu’à la fin du semestre si elle n’était venue un jour vers Jaime, à la table où nous étions assis, lui et moi. Tout à coup, elle

était là, tout près de moi, confiant à Estrada qu'elle aimerait écrire quelque chose sur Lisbonne. Quand elle était petite, son père lui faisait écouter des fados et plus tard, la famille était allée en Europe, mais pas au Portugal, et elle avait le plus vif désir de découvrir ce pays et sa culture. Quels livres lui recommandait-il ? Jaime lui a donné plusieurs titres – *Pereira prétend* et *Requiem* d'Antonio Tabucchi, *L'Année de la mort de Ricardo Reis* de José Saramago – qu'elle a notés dans un cahier. « As-tu d'autres lectures à lui recommander, toi qui t'appelles Lisboa ? » m'a dit alors Jaime. Décontenancé, j'ai ajouté un titre, *L'Hiver à Lisbonne*, d'Antonio Muñoz Molina.

– Beau titre, a dit Fernanda. J'en prends note. De quoi s'agit-il ?

– D'un roman d'amour et de jazz, ai-je répondu bêtement, pour surmonter ma gêne.

Je n'ai su qu'ajouter, et moins encore quand, alerté par le sens aigu qui lui permettait de ne jamais laisser passer une occasion favorable, même pour un autre que lui, Estrada s'est levé pour aller faire un tour de salle.

– Comment ça ?

– C'est l'histoire d'un amour difficile entre un saxophoniste d'un orchestre de jazz et une femme accusée de meurtre. Ils se rencontrent à Saint-Sébastien et, pour une raison étrange, s'enfuient à Lisbonne.

Nous nous regardions dans les yeux et, incapable d'ajouter un mot, j'ai baissé les miens, ce qui était la pire des réactions, parce que je me rendais bien compte que c'était là une occasion inespérée, qui ne se présenterait peut-être plus, de lui parler, et que je la laissais passer de la plus stupide des manières. Je sentais sa présence, son silence, elle restait sans bouger de l'autre côté de la table, imperturbable, pendant que j'imaginais mille choses que j'aurais pu lui dire, qui s'entrechoquaient dans mon esprit et s'annulaient entre elles, et je désespérais quand elle a relancé la conversation.

– Tu aimes la musique ? m'a-t-elle demandé innocemment.

J'ai levé les yeux et l'ai regardée, sans doute avec une expression d'égarement.

– La musique, a-t-elle repris en souriant, apparemment maîtresse de la situation. Tu l'aimes ?

– Bien sûr.

– Et quelle musique aimes-tu ?

Pendant quelques secondes, j’ai eu l’impression de me noyer. J’écoutais de la musique depuis mon enfance et je ne me rappelais le nom d’aucun musicien. Puis, tout à coup, je ne sais comment, je me suis souvenu de celui de quelqu’un que j’avais beaucoup écouté ces derniers mois, depuis que je l’avais entendu et vu interpréter, dans un documentaire, une chanson très triste.

– Caetano Veloso, ai-je réussi à articuler.

– Je l’aime moi aussi ! s’est-elle exclamée.

Nous étions assis l’un en face de l’autre au bout de la table, j’ai senti que je recouvrais de l’aisance et nous avons abordé divers sujets qui maintenant m’échappent. Elle avait, des deux côtés de la bouche, des fossettes délicieuses. Quand Estrada est revenu au bout d’une dizaine de minutes et a annoncé que le travail devrait être remis la semaine suivante, je suis redescendu sur terre, et Fernanda aussi, visiblement, parce qu’elle a aussitôt couru vers son ordinateur. Nous venions de sortir d’un rêve.

C’est la seule fois où j’ai parlé à Fernanda pendant ce semestre. Aucune autre occasion de le faire ne s’est présentée, nous nous en sommes tenus aux corrections et aux conseils d’usage, moi debout, elle assise devant son ordinateur. Tandis que les cours se succédaient, je la sentais de plus en plus tendue, peut-être à cause des travaux et des copies à rendre, et c’était à peine si nous nous saluions le vendredi. Le jour du dernier cours, j’ai pris sa copie, je suis allé la mettre avec les autres, puis je suis resté assis à la table pendant que les étudiants venaient me dire au revoir, quand j’ai senti une main se poser sur mon épaule et, en me tournant, j’ai vu Fernanda se pencher vers moi pour me donner un baiser. Je n’avais pas eu le temps de réagir qu’elle quittait la salle.

La fin du semestre coïncida avec une surcharge de travail pour les publications de la caisse de retraite et l’approbation du projet de revue sur les investissements destinée aux clients de Claudia, ce qui acheva de m’épuiser. Ce furent des aurores de bouclage et d’efforts fastidieux qui me firent définitivement détester les gestionnaires des ressources humaines et leurs secrétaires, au point que j’ai estimé avoir mis assez d’argent de côté pour me passer de ce boulot mercenaire et me consacrer entièrement à

l’écriture avant la reprise des cours à l’université. Estrada m’avait rajouté quelques heures, en deux séances au lieu d’une, et avait donné le feu vert au démarrage de la revue qui devait inclure les meilleurs travaux des étudiants. J’allais donc vivre seulement de ce que je gagnais à l’université, m’adapter à un régime austère, peu différent de celui des étudiants. J’avais été pauvre toute ma vie, je pouvais le rester encore un peu. Il fallait de nouveau faire le grand plongeon, mais dans de meilleures conditions, avec assez de temps pour lire, à l’abri de mon repaire de Santa Anita, et pour essayer d’écrire les récits que j’avais imaginés.

Comme il fallait s’y attendre, ma décision a rendu Claudia folle furieuse. Je suppose que, par-delà le fait que je la laissais en plan pour les projets en cours et l’obligeais à chercher un remplaçant, la radicalité avec laquelle je prenais mes décisions l’exaspérait au plus haut point. Je n’oublierai jamais la discussion que nous avons eue l’après-midi où je lui ai dévoilé mes intentions, à cause des effets qu’elle a produits sur elle et sur moi, au moment où j’essayais de me remettre à écrire. Nous étions dans la rue, à deux pas du parc Reducto, où j’étais venu la chercher. Elle s’est immobilisée, a cherché une cigarette, l’a allumée, puis m’a regardé avec une expression outrée.

– Tu aurais dû me parler plus tôt de tes projets pour que nous en discutions, Gabriel, a-t-elle dit.

– Ça n’aurait rien changé.

– Tu m’en diras tant. C’est une idiotie, mais tu aurais pu attendre un peu, non ? Tu aurais pu attendre que nous ayons plusieurs numéros d’avance, de manière à pouvoir acquérir une expérience d’éditeur qui aurait pu t’être utile dans l’avenir.

– Je n’ai rien à faire d’un avenir d’éditeur. Tout ce que je veux, c’est écrire. Rien d’autre.

– Te voilà de nouveau porté aux extrêmes : renoncer aux travaux qui te permettent d’écrire. Tu ne comprends pas ? Les obstacles ne sont pas extérieurs, ils sont en toi.

– Je ne peux pas écrire en travaillant comme je le fais, avec une disponibilité mesurée au compte-gouttes. Ce n’est tout simplement pas possible.

– On peut toujours trouver moyen d’expédier ce que l’on fait, et quelques heures par jour peuvent te suffire pour écrire. Une fois de plus, tu fonces à l’aveuglette.

– J’ai besoin de plus que quelques heures par jour. J’ai besoin d’autant de temps que possible pour faire ce que je veux faire.

– Il serait temps que tu te conduises en adulte, Gabriel.

– Ma décision est une décision d’adulte, je ne vois pas ce que tu entends par là.

– Tu veux te défiler, tu ne t’en rends pas compte ? Tu cherches à brûler les étapes, à fuir les responsabilités. Prends exemple sur Santiago et Jorge.

– Je ne cherche pas à me défiler, je veux écrire.

– Et que veux-tu écrire ? Qu’as-tu écrit pendant tout le temps où tu n’as pas travaillé ? Rien du tout. Tu mens, en disant ça.

– Tout ce que j’ai fait, toutes les décisions que j’ai prises sont dues à cette vocation qui est en moi. C’est comme ça.

– …

– Pourquoi fais-tu cette tête ? Tu crois que je mens ? Que je me leurre et cherche à tromper mon monde ?

– Je ne sais pas, Gabriel. À vrai dire, je trouve que tu te comportes comme un enfant. Le monde est trop vaste pour que l’on puisse prétendre ne s’ancrer nulle part et renoncer à tout ce que l’on obtient… Tu sais, j’ai l’impression que tu es quelqu’un à qui l’on ne peut pas se fier. Tu n’as aucune stabilité, tu ne tiens qu’à ton désir de renoncer à tout pour écrire et en définitive tu en es incapable.

– Je vais y arriver.

– …

– Merci pour ton soutien, Claudia.

– Arrête de te fuir toi-même, Gabriel.

– Je ne sais pas ce que tu veux dire. Je renonce à ce travail justement parce que je me cherche.

– Ce n’est pas vrai. Tu refuses de me montrer ta maison, tes parents, ta vie.

– Je ne vois pas le rapport.

– Il est pourtant là : tu te dérobes.

– Ça n’a rien à voir. Je t’ai expliqué pourquoi je ne voulais pas le faire.

– Tu dérailles, Gabriel. Sincèrement. Tu n’arrêtes pas de te défiler et, le pire, c’est que tu ne t’en rends même pas compte.

– Tu parles comme si tu savais tout sur tout, et tu m’accuses de me dérober. Et toi, tu ne le fais pas, peut-être ?

– Il ne s’agit pas de moi. C’est toi qui es venu me chercher pour m’annoncer ta démission.

– Oui, pour te dire que je laisse tomber, que je ne vais pas commettre les mêmes erreurs que toi. Que je crois en moi et que je suis prêt à me lancer dans le vide, s’il le faut. Que ça ne me fait pas peur. Tu parles de maturité ? Ce que tu appelles maturité, est-ce consacrer sa vie à éditer des revues pour des entreprises alors qu’on veut écrire ? Dis-moi, est-ce de la maturité que de renier ce que tu veux faire de ta vie ? Ou ne serait-ce pas plutôt justement se fuir soi-même ? N’est-ce pas de la fuite que de ne pas avoir le courage de te dire que tu veux être autre chose qu’une employée d’une caisse de retraite, et qu’au fond tu ne supportes pas que moi je puisse essayer de me tirer du piège ?

– Ce n’est pas vrai, Gabriel.

– J’ignore si c’est vrai ou pas, mais il m’arrive de le croire : tu es toujours en train de me mettre des bâtons dans les roues, tu entraves toujours mes élans comme un censeur jaloux.

– Que dis-tu, espèce d’idiot ? Que je t’envie ? Comment pourrais-je envier un prétendu écrivain qui n’écrit pas, un créateur sans création comme disent tes amis pour te tourner en dérision ?

– …

– Crois-tu qu’ils ne pensent pas réellement ce qu’ils disent de toi ? Pourquoi ce regard plein de rancune ? Peux-tu affirmer que ce n’est pas vrai ? Es-tu bien sûr qu’ils ne parlent pas sérieusement et ne te méprisent pas ?

– …

– Tu n’es qu’un morveux, Gabriel. Tu gémis comme un sot sur une idée d’enfant qui ne sait s’il va ou non pouvoir être écrivain. La maturité, c’est autre chose. Tu ne grandiras jamais. Tu es un parfait demeuré.

Peut-être l’échange est-il devenu plus explosif, peut-être nous sommes-nous tus. Ce qui est sûr, c’est que cette conversation a été la dernière que je me souvienne avoir eue avec Claudia et je me demande encore si cet affrontement n’a pas levé le blocage qui me faisait écrire si sporadiquement jusqu’au matin où j’ai commencé ce livre, ou si ce dénouement était inscrit dans mon sens exacerbé des responsabilités qui m’avait conduit à me charger de fardeaux à seule fin de démontrer à ceux qui m’étaient chers que je n’étais pas dépourvu de capacités. Quoi qu’il en soit, à ce moment-là, j’ai éprouvé une colère incommensurable contre Claudia, et un désir rageur de rentrer chez moi et de me laisser emporter par l’écriture pour lui prouver qu’elle s’était trompée sur mon compte, et que la maudite maturité dont elle parlait n’était que du vent. En même temps, je me demandais si elle n’avait pas raison.

Je ne sais plus si nous avons rompu ce soir-là, mais c’est probable : nous nous sommes séparés, furieux, sans nous épargner les blessures, elle a pris un taxi en direction de Jésus María, moi un bus qui m’a conduit par les rues des quartiers sales et gris vers Santa Anita. Les jours qui ont suivi cette séparation ont été, je m’en souviens, particulièrement froids. J’écrivais ou essayais d’écrire le matin, non sans angoisse, et le soir j’allais dévotement voir Bruno, avec qui je passais de longs moments à rire, quand je ne lui parlais pas de ma vie avec Claudia, ou de l’espoir fou de croiser Fernanda par hasard, si nous sortions. Et nous sortions, bien sûr, à Miraflores ou à Barranca, dans les bars à la mode : l’Eka, le Dragón, Mochileros, où j’espérais la rencontrer. Tous deux accrochés à la barre du comptoir, nous regardions danser les filles sur des morceaux de The Smiths ou de The Cure.

– C’est une règle infaillible, disait Bruno. Quand on sort chercher une femme, on ne la trouve jamais.

Avec lui ou avec la bande du Conciliabule, je croyais apercevoir Fernanda dans un bar, et je sentais mon pouls s’accélérer. Mais après avoir reconnu certaines de ses amies, qui suivaient elles aussi les cours de Jaime Estrada, j’ai fini par me dire que je ne la retrouverais jamais. J’avais répété à Bruno ce qu’elle m’avait dit au cours de notre seule conversation : qu’elle était allée en Europe et aimait le fado.

– Tu ne la rencontreras jamais ici, mon vieux. C’est une fille à papa. Elle fréquente sans doute les discothèques branchées de San Isidro ou Larcomar.

Je savais très bien que Fernanda appartenait à un monde différent du mien, mais je la sentais si proche de moi et je pensais tellement à elle que j'ai acheté *L'Hiver à Lisbonne* en imaginant qu'à la rentrée, si je la croisais dans les couloirs, je lui offrirais le livre. Non sans une certaine candeur, je me suis aussi acheté des vêtements d'hiver, chemises à manches longues, pantalons en velours côtelé, pull-overs, pour être habillé de neuf quand je la reverrais.

Aborder le second semestre fut comme tout recommencer sous de meilleurs auspices. Les cours avec Melanie allaient tout seuls parce que nous avions pris les bonnes décisions pour instaurer une pédagogie appréciée des étudiants, et ceux avec Jaime se déroulaient pour moi plus tranquillement à cause de l'absence de Fernanda, si tranquillement que nous nous sommes mis à parler littérature, et, peu à peu, de mes vains efforts. C'est ainsi que j'ai commencé à comprendre pourquoi de nombreux étudiants qui tentaient d'écrire leurs premiers textes venaient lui demander conseil. Jaime s'intéressait sincèrement aux progrès des jeunes écrivains et, en m'interrogeant sur mes auteurs préférés, ceux qui m'avaient particulièrement marqué, il finissait par me recommander certains livres qui me permettaient de mieux me connaître et de mieux apprendre à écrire : John Fante, Richard Ford et Hanif Kureishi. Le jour où je lui ai annoncé, entre deux corrections, que je m'étais remis à écrire il a affiché sa satisfaction.

Un matin, après avoir demandé à Melanie la permission de sortir pour aller m'acheter du café et des crackers, je descendais l'esprit tranquille l'escalier de l'université quand, dans le couloir du rez-de-chaussée, je suis tombé nez à nez avec Fernanda en train de lire les annonces du panneau d'affichage. Et toutes les idées, tout ce que j'avais préparé de longue date pour cette rencontre s'est aussitôt évanoui, et je suis resté planté comme un piquet à la contempler, l'esprit vide. Il est évident qu'elle avait deviné une présence, parce qu'elle s'est retournée pour voir à qui appartenait le regard qu'elle avait senti peser sur elle, et elle n'a pu éviter un sursaut. Nous étions surpris l'un et l'autre, mais chacun semblait dire à l'autre qu'il n'attendait que ça. Les questions prévisibles sont venues : « Où étais-tu ? », etc., suivies de « Ah ! » maladroits, et je me sentais perdu d'avoir tout oublié – Lisbonne, le Portugal, Muñoz Molina –, quand Fernanda, comme elle allait le faire plusieurs fois au cours des jours qui suivirent, a pris l'initiative et m'a demandé si j'écrivais quelque chose.

– Oui, ai-je répondu avec l’impression qu’une pochette-surprise venait de s’ouvrir dans ma tête. Je viens justement de renoncer à un emploi pour pouvoir m’y consacrer entièrement.

– Ah…

– Et toi ? Tu écrivais… pardon, tu écris très bien.

– Le cours m’a un peu découragée. Jaime et toi, vous êtes bien trop sévères. Je n’ai pas écrit depuis.

Incapable de réagir, je n’ai pu dire un mot. Je me rappelle son regard, qui guettait en vain une réponse.

– Écoute, a-t-elle fait, il faut que j’y aille. Je me demande si tu me feras un jour lire ce que tu écris. Une de tes nouvelles. Je suis sérieuse. J’aimerais beaucoup…

– Bien sûr, ai-je bredouillé en essayant de ressaisir une pensée qui m’échappait. Bien sûr que je le ferai.

Fernanda m’a embrassé et s’est éloignée brusquement, comme le dernier jour où nous nous étions vus. Mais, cette fois, j’ai réagi sans attendre.

– Fernanda ! ai-je lancé, et elle s’est retournée. Je ne t’ai pas donné mon adresse électronique.

Elle a souri et regardé avec curiosité l’écriture de chat avec laquelle j’ai noté mon adresse sur la dernière page d’un carnet qu’elle avait tiré de son sac, puis elle a écrit la sienne dans une marge, a plié la page, l’a déchirée et me l’a tendue.

– Voilà la mienne. C’est à toi de m’écrire le premier, d’accord ?

Je suis resté quelques secondes à la regarder s’éloigner. Pendant le cours de travaux dirigés avec Melanie, je me sentais sur un nuage. En sortant, je suis allé tout droit chez Bruno, et lui ai raconté je ne sais combien de fois la rencontre, en terminant par l’échange d’adresses. Bruno a levé ma main comme si je venais de gagner un match et m’a entraîné dans les rues de Camacho pour fêter l’événement. Je n’arrivais pas à y croire. Lui non plus.

– Tu n’as plus qu’à laisser passer quelques jours et à lui envoyer la nouvelle qu’elle t’a demandée.

Je suis resté sans voix, et qui sait quelle tête j’ai fait.

– Qu’est-ce qu’il y a encore, créature ?

– Il y a que je n’ai pas une seule nouvelle prête, ai-je répondu, atterré. Pas une seule nouvelle à lui montrer, sauf les anciennes, et ça je ne veux pas.

OceanofPDF.com

7

J’ai passé les jours suivants sur des charbons ardents, totalement happé et obnubilé par l’histoire de l’homme assis dans le restaurant qui, en épiant la femme fascinée par un téléphone dans un bureau vide de l’autre côté de la rue, finit par se changer en personnage de tableau. Tendu, je voyais en chaque mot le regard de Fernanda – qui approuvait, désapprouvait –, sans plus savoir si j’améliorais le récit ou m’éloignais de l’élan initial, et un moment est venu où je me suis senti désorienté et perdu. Puis une part de moi-même s’est coulée dans la peau de ce voyeur discret de couleur grise, d’aspect sérieux, et j’ai commencé à voir par ses yeux la femme plongée dans son attente, derrière la vitre. Elle ressemblait à Fernanda. Le texte a commencé à avancer cahin-caha, parfois emporté par l’émotion, jusqu’à une chute que j’ai trouvée impeccable. Alors, je l’ai imprimé et corrigé. La plus grande difficulté a été d’écrire ensuite la lettre d’accompagnement du fichier, adressée à Fernanda. J’ai dû m’y reprendre à plusieurs reprises, en pesant chaque mot, et ce n’est que quatre ou cinq jours après notre rencontre que j’ai pu l’envoyer.

Bonsoir, Fernanda,
Chose promise, chose due, mais j’ai un peu honte de joindre cette nouvelle parce que je suppose qu’après m’être montré « sévère » avec toi j’aurais dû t’envoyer un texte éblouissant. Celui-ci tourne autour d’un amour impossible. Une femme et un homme séparés par des sortes de murs de verre. Il y a aussi une tasse de café, une cigarette qui se consume… As-tu vu des reproductions de tableaux de Hopper ? Peut-être expliquent-ils bien des choses. J’espère que la nouvelle te plaira. J’en ai une autre, mais mon petit doigt me dit que celle-ci convient mieux à ta sensibilité.
Bises,
Gabriel

Elle a réagi plus rapidement que je ne m’y attendais.

Bonsoir ! Quel plaisir j’ai eu de trouver un message de toi, qui plus est accompagné du document promis. J’ai lu la nouvelle, et elle m’a plu. À mon humble avis (bien que tu ne me l’aies pas demandé), il reste quelques petites choses à supprimer, et à ajouter un peu d’action… Comme tu le dis, l’explication réside dans les tableaux de Hopper (en particulier celui qui s’intitule *Oiseaux de nuit*, si mon intuition est bonne). Et si nous nous retrouvions à la cafétéria de l’université pour en parler un de ces jours ? Dis-moi quand, d’accord ?

Bise,
Fernanda

– Hé, mon pote ! La petite veut de l'action ! s'est exclamé Santiago quand je lui ai montré le message.

– Je ne comprends pas.

– Elle parle pourtant clairement : « il reste à ajouter un peu d'action ». Puis elle te donne rendez-vous à la cafétéria. C'est elle qui veut de l'action.

Montero se moquait de moi. J'ai proposé à Fernanda de nous retrouver pour déjeuner le mercredi après le cours de Melanie, ou le jeudi ou le vendredi pour prendre un café après ceux de Jaime. Nous avons échangé quelques brefs messages, qui ne m'ont pas appris autre chose que son envie de discuter avec moi, et elle a choisi le jeudi.

Ce premier rendez-vous avec elle a été d'une grande intensité. J'avais été en proie à la nervosité depuis mon réveil et je m'efforçais de juguler l'anxiété qui s'emparait de moi et enflait d'heure en heure. Qu'allions-nous faire ? Irions-nous dans un des restaurants de l'université ? Ferions-nous un tour dans les environs et nous contenterions-nous de nous asseoir sur un banc ? J'ai pensé tout le jour à l'instant de la rencontre, et quand je l'ai vue, d'une des fenêtres de la salle de classe, parler à quelques connaissances sur le campus, je suis devenu fébrile. Les minutes n'ont plus eu de fin, et je me suis surpris à plusieurs reprises les yeux levés vers la grande horloge murale, incapable de répondre aux questions des étudiants et d'entendre ce que disait Jaime. Alors qu'il restait moins d'une demi-heure avant que je puisse aller à sa rencontre, elle est entrée, a salué Jaime, et s'est approchée de moi pour me dire qu'elle m'attendait dehors. À la fin du cours, quand je l'ai rejointe dans le couloir du deuxième étage, nous avons descendu ensemble l'escalier comme nous l'avions fait, en silence, sans savoir que nous dire, mais étrangement à l'aise. Nous avons avancé droit devant nous, comme des automates, sur le campus.

– Où veux-tu aller prendre un café ?

– Je ne sais pas, a-t-elle répondu, et il m'a semblé que sa voix tremblait. Et toi ?

– Pourquoi ne pas aller à la cafétéria du centre commercial d'en face ?

Elle a accepté et nous avons continué de marcher, complètement absorbés en nous-mêmes, dans le froid pénétrant de l'après-midi. J'ai sorti mon

paquet de cigarettes et Fernanda a rompu le silence pour m'en demander une. En la lui allumant, j'ai remarqué que ses mains tremblaient, mais je ne savais pas si c'était de froid ou de nervosité. Jusqu'alors je ne m'étais inquiété que de la mienne. Nous avons marché vers le centre commercial en traversant l'aire de stationnement, silencieux l'un et l'autre.

Nous sommes restés quatre heures assis à une table du News Café, quatre heures pendant lesquelles nous avons fumé deux paquets de cigarettes, bu plusieurs cafés et ingurgité des litres d'eau.

Nous avons sans doute d'abord parlé de tout et de rien, puis du nouveau semestre avec Estrada et des nouveaux étudiants, de l'université, que nous connaissions si bien, elle et moi. Puis elle est passée à la nouvelle que je lui avais donnée à lire, en insistant sur le fait que l'homme qui regardait la femme ne faisait rien pour elle, et que cette totale apathie l'avait peinée, et même irritée. Je lui ai rétorqué que de mon côté j'avais été désappointé par l'attitude de la femme de sa nouvelle, qui reste assise, passive, au bord du lit dans lequel dort son compagnon, en lequel elle ne voit plus qu'un étranger parce qu'elle est hantée par l'image d'un autre homme.

Visiblement mal à l'aise, Fernanda a soudain détourné la conversation. Elle n'avait pas encore trouvé le roman de Muñoz Molina – je lui ai aussitôt dit que j'allais le lui prêter ; elle aimait le fado et la musique brésilienne, celle de Tom Jobim, João Gilberto et Vinicius de Moraes – je me suis empressé de lui redire mon admiration pour Caetano Veloso, sa façon de chanter et son jeu de scène. À un certain moment, après avoir dit qu'elle aimait beaucoup les vieux films hollywoodiens, la conversation a glissé sur les acteurs de cinéma les plus séduisants, et Fernanda m'a stupéfié.

– Je n'aime pas les beaux mecs. Brad Pitt, par exemple, ne m'attire pas du tout.

– Ah bon ? Il plaît à toutes les femmes.

– Pas à moi. Il a un visage de poupon, tu ne trouves pas ? Sans caractères particuliers qui te parlent de quelque chose, je ne sais pas, de la vie, d'une manière de faire face. Les gens qui ont des traits réguliers et harmonieux, un visage lisse, ne m'intéressent pas.

J'ai tiré sur ma cigarette, un peu confus. Puis je lui ai demandé :

– Tu as vu *Crash*, le film de Cronenberg ?

– Non.

– Il faudrait que tu voies ça. C’est un film étrange, dans lequel une femme est troublée par un homme qui a le visage ravagé par un mal ancien et est sexuellementobsédé par les accidents de voiture. Tous deux ont une liaison d’un érotisme extrême, dans lequel les cicatrices, les plaies, les déchirures dues à des accidents provoqués ne sont plus considérées comme des défigurations mais des enjolivements, pour ainsi dire. L’acteur qui interprète le rôle principal, Elias Koteas, est attirant.

– Je peux aimer les cicatrices, a-t-elle alors dit en me regardant.

Nous venions, en quelque sorte, de nous tirer d’une situation embarrassante et pour moi très gênante. Nous étions entrés dans le café entre seize heures et seize heures trente, quand il n’y avait personne, et à présent il était bondé de gens qui sortaient des cinémas ou étaient chargés de sacs et de paquets après avoir terminé leurs achats. Nous avons réglé l’addition et nous sommes levés et dirigés vers les cinémas, en nous disant que nous pourrions manger quelque chose, une pizza ou un sandwich, dans un endroit moins cher que celui-ci, mais Fernanda m’a demandé l’heure et, quand je lui ai dit qu’il était vingt-deux heures trente, elle s’est brusquement mise à trembler, a ouvert tout grands les yeux.

– Il faut que je parte, a-t-elle dit. Je suis enchantée d’avoir passé toutes ces heures avec toi. On poursuivra la conversation un autre jour. Mais là, je dois absolument partir.

Elle s’est précipitée vers la sortie du centre commercial avec un désespoir et une peur qu’elle contrôlait à peine, les mains agrippées à son sac, et quand elle a arrêté le premier taxi en maraude, je l’ai seulement entendue dire : « Avenue Roca y Boloña, à Miraflores. »

Après cette soirée, je n’ai plus pensé qu’à notre prochaine rencontre. Je consultais mes mails de façon maladive, pour voir si son nom n’apparaissait pas parmi les messages que je recevais. Elle a fini par m’en envoyer un la semaine suivante : tout juste une ligne, pour me demander si nous ne pourrions pas nous voir le jeudi. Je lui ai répondu que j’en serais ravi, et le matin de ce jeudi-là, j’en ai reçu un autre, dans lequel elle m’annonçait qu’un contretemps s’était présenté et qu’elle ne pourrait pas venir. Elle s’en excusait.

Les choses ont commencé à se gâter. Fernanda ne m’écrivait jamais pendant les fins de semaine, et il m’a bien fallu l’admettre : c’est qu’elle ne pensait pas à moi. Un mardi j’ai reçu un message où elle me disait qu’elle

me devait un café. Je lui ai fait une réponse d'une ligne, et nous nous sommes revus, assis à la même table du News Café, comme si nous ne nous étions pas quittés. Notre conversation ressemblait en tout point à la précédente, quand Fernanda a fait un pas inattendu.

– Tu as une très belle bouche, a-t-elle lancé tout à coup, en m'interrompant. Désolée de t'avoir coupé la parole, a-t-elle ajouté devant ma réaction. J'avais envie de le dire, c'est tout. Tu n'es pas habitué à t'entendre dire des choses pareilles, n'est-ce pas ?

– Non, pas vraiment.

Sur ce, nous sommes restés un moment sans plus parler, puis j'ai lâché la première idée qui m'est venue à l'esprit, en me haïssant d'avoir rougi, et attristé de constater que c'était la première fois de ma vie que quelqu'un trouvait quelque chose de beau dans mon visage. Je me sentais coupable de ne pas savoir comment réagir. Alors elle s'est mise à me provoquer, avec l'irresponsabilité propre à son âge et la conscience précoce d'être belle. Elle me fixait du regard jusqu'à ce que je prenne une cigarette, saisisse mon verre ou observe les gens qui passaient devant nous, puis elle souriait, telle une enfant qui essaie ses nouveaux pouvoirs sur quelqu'un de plus âgé qu'elle et honteux de ses cicatrices et ses complexes. Son comportement a éveillé en moi la volonté de relever le défi : mon regard s'est ostensiblement posé sur ses lèvres, et n'en a plus bougé, dévoilant ouvertement le désir, et, pour qu'elle ne s'y trompe pas, j'ai plongé mes yeux dans les siens. Fernanda a tenu bon mais elle essayait de cacher ses lèvres en les pinçant ou en les étirant, elle rougissait et riait malgré elle comme pour se donner une contenance. Jamais, pendant toutes les années de notre liaison, je ne l'ai vue se dérober avec tant d'urgence, mais sachant aussi qu'elle allait camper sur sa position, je lui ai souri, et tout défi a alors disparu de nos regards. Quelque chose s'était établi entre nous.

Contrairement à ce qui s'était passé à la fin de notre premier rendez-vous, je n'ignorais pas, cette fois, qu'il allait falloir nous séparer. Quand le café s'est rempli de consommateurs nous avons senti que le temps courait et, une fois dehors, nous avons évoqué la possibilité de nous revoir le lendemain. Bien entendu, je me suis gardé de lui suggérer une rencontre le samedi ou le dimanche. Je savais que le temps de la fin de semaine appartenait à quelqu'un d'autre, et que ni elle ni moi n'allions enfreindre cette règle implicite.

– Donne-moi ton numéro de téléphone et je t'appelle demain pour convenir d'un rendez-vous, m'a-t-elle dit, et je le lui ai donné sans oser lui demander le sien.

Le lendemain, malade d'impatience, j'ai attendu le coup de téléphone de Fernanda. Après avoir essayé de lire, puis déjeuné avec ma tante et mon oncle, je suis allé au cybercafé voir si elle n'avait pas envoyé un message, et j'ai reçu un appel d'elle vers seize heures. Je n'ai pas reconnu la voix qui m'appelait par mon nom, à l'autre bout du fil, tant il me semblait qu'elle venait d'un endroit sombre, où planait je ne sais quel danger.

– Nous ne pourrons pas nous voir aujourd'hui, Gabriel, m'a-t-elle annoncé en toute hâte. Les *choses* se compliquent pour moi.

Je n'ai pas voulu lui demander ce qu'étaient ces *choses*. Je lui ai seulement dit qu'il n'y avait pas de problème.

– Nous verrons dans la semaine si nous pouvons nous retrouver au News Café, d'accord ?

– Bien sûr, ai-je répondu bêtement. Pas de problème.

J'éprouvais une impression morbide qui ne devait pas me quitter de sitôt. Le soir, en sortant avec Bruno, j'ai pris conscience de la place marginale que j'occupais dans la vie de Fernanda, je me suis détesté et je l'ai détestée. La colère est montée en moi à l'idée qu'elle appartenait à un autre et me considérait comme un type « à part » dans sa vie, qu'elle manipulait pour flatter sa vanité.

Dans cet état d'esprit j'ai attendu un nouveau message d'elle. Je savais que les conditions dans lesquelles nous nous retrouvions – tables de café, verres d'eau, plaisanteries – ne pouvaient mener qu'à une impasse, mais renoncer à elle était au-dessus de mes forces. Fernanda ne m'a fait signe ni le lundi ni le mardi, ce qui a peut-être mieux valu parce que pendant ces deux jours que j'ai passés à ne rien faire – ma tante et mon oncle croyaient que je préparais mes cours dans mon repaire ou que je lisais les derniers livres que je venais d'acheter –, sauf regarder vaguement la télé, ou ouvrir des romans qui me ramenaient à la réalité que j'étais en train de vivre, j'ai commencé à entrevoir le bout du tunnel. Quand, le mercredi, j'ai reçu un mail de Fernanda, ma décision était prise et je savais ce qu'il me restait à faire. Le contenu de son message n'a fait que confirmer la nécessité d'agir de toute urgence. Fernanda me priait de l'excuser de n'avoir pu « venir à

notre rendez-vous ce jour-là », et elle ajoutait aussitôt : « alors que j'avais tellement envie de te voir ». Elle disait encore avoir « quelques problèmes à résoudre », et un « mauvais sommeil ». Son message s'achevait d'une façon un peu redondante, comme si elle voulait s'assurer que je comprenais bien ce qu'elle voulait dire : « Je meurs d'envie de te voir demain. Je viendrai te chercher après le cours, d'accord ? »

Je ne savais plus où j'en étais. Le lendemain, nous nous sommes retrouvés sur un des bancs du campus. Elle avait l'air épuisée, elle était pâle, et elle m'a tout de suite dit, dans un petit sourire : « Je n'ai pas beaucoup de temps, j'ai rendez-vous avec quelqu'un. » Cette fois c'en était trop et j'ai pris la ferme décision de ne plus la revoir. Mais quand elle s'est levée et que nous nous sommes dirigés vers le centre commercial, j'avais de nouveau la gorge sèche comme chaque fois qu'elle était tout près de moi. Elle avait cette apparence de vulnérabilité qui me devenait familière et, comme pour m'encourager à changer d'attitude, je lui ai proposé d'aller prendre le café ailleurs qu'au News. Sans dire un mot, mal à l'aise, nous avons parcouru la galerie du centre commercial, à la recherche d'un endroit où nous asseoir et parler tranquillement. Elle était en jeans et à son épaule droite pendait un petit sac vert avec un dragon brodé au fil d'or. Quand nous sommes arrivés au café glacier tout au bout de la galerie du premier, aussitôt assis, elle est allée aux toilettes, je suis resté là à regarder bêtement son petit sac brodé en me disant que décidément rien ne se passait comme je l'aurais voulu.

Lorsque Fernanda est revenue, elle avait les yeux humides. Peut-être avait-elle pleuré. Je n'avais plus aucune envie de flirter comme auparavant, mais plutôt de me délester d'un fardeau. C'est elle qui a engagé la conversation.

– Y a-t-il un endroit au monde où tu aimerais être en ce moment ? m'a-t-elle demandé.

– Ici, ai-je aussitôt répondu. Dans ce café, avec toi. Et toi ?

Dans ses yeux, j'ai cru voir de la peur, et même, l'espace d'un instant, une lueur d'imploration. Aujourd'hui, je comprends qu'elle avait besoin d'être par la pensée quelque part loin, très loin du café, de Lima, de tout ce que j'ignorais encore.

– Tu ne me réponds pas, ce n'est pas du jeu, ai-je fait, en essayant de prendre les choses à la légère.

– Non, non, attends. J’ai une réponse, a-t-elle lancé, en détournant le regard. J’aimerais être dans un grand fauteuil, un très grand fauteuil, le fauteuil le plus confortable du monde, déchaussée, avec seulement des bas et une tasse de thé…

– Voilà une réponse très détaillée, ai-je remarqué, un peu déçu.

– Je n’ai pas fini… J’aimerais être dans ce grand fauteuil, très confortable, avec toi près de moi.

Ses yeux étaient remplis de larmes. Je ne comprenais rien, mais je me suis dit que le moment était venu de faire ce que j’avais prévu.

– Fernanda, qu’est-ce que tu veux ?

Elle n’a pas répondu.

– Pour être clair, j’aimerais que tu me dises ce que nous faisons ensemble, toi et moi, à quoi rime tout ça…

Je vois encore son regard plongé dans le mien, les tasses dans lesquelles le café refroidissait, la fumée des cigarettes qui estompait nos visages. Son regard s’est couvert d’un voile liquide et, brusquement, une grimace étrange semblable à celle d’un haut-le-cœur a pincé ses lèvres et modifié ses traits. Elle a soudain perdu son sang-froid, un frisson l’a secouée, ses mains se sont mises à trembler, et j’ai su qu’elle n’allait pas pouvoir parler.

Je lui ai pris le bras et lui ai dit que je n’avais pas voulu la brusquer, mais qu’il me semblait que nous nous aventurions dans un jeu très étrange et plutôt malsain. J’aimais beaucoup la voir, à vrai dire j’en avais envie depuis longtemps, elle n’était pas forcée de me confier quoi que ce soit, mais il fallait que je lui dise certaines choses. Alors, et, avec un sentiment de libération, je lui ai avoué l’avoir parfois suivie, je lui ai révélé mon émotion à la lecture de ses textes, et toute mon impatience quand j’attendais ses messages. À vrai dire, ai-je encore reconnu, je pensais beaucoup à elle, surtout depuis notre première conversation dans le café, quand j’avais compris que tout ce que je pressentais depuis quelque temps était juste. À chaque confidence que j’ajoutais, elle semblait plus oppressée par l’émotion, le vertige ou la crainte. Elle finit par ne plus pouvoir s’empêcher de pleurer, et laissa couler des larmes qui avaient peut-être quelque chose à voir avec moi.

– J’ai une liaison, parvint-elle à dire avec un filet de voix.

– Je l’avais compris, ai-je aussitôt répliqué, en tâchant d’étouffer la douleur d’avoir vu juste. Et c’est pourquoi j’aimerais savoir ce que nous faisons ensemble.

– Je ne sais pas, Gabriel. Moi aussi je me le demande.

J’ai commandé de nouveau du café et cherché les mots justes pour la tranquilliser alors que je commençais à avoir peur. Une peur imprécise de ce qui s’annonçait et qui échappait complètement à mon contrôle. Je n’ai rien fait que la regarder pendant que ses yeux quittaient la table pour plonger dans les miens. À présent, je nous vois, ou plutôt je les vois tous les deux, alors à deux doigts de la terre promise ou d’une catastrophe : lui, un garçon de vingt-six ans du quartier de Santa Anita chaussé de daim et vêtu de velours côtelé, elle une jeune fille de Miraflores d’à peine vingt ans avec un sac élégant orné d’un dragon brodé au fil d’or, et tous deux se regardant dans les yeux sans savoir quoi faire.

Fernanda allait me dire quelque chose quand son mobile a sonné et l’a fait se dresser d’un bond. Elle a pris l’appareil et a bien failli s’écarter de la table, mais le respect de sa dignité l’a forcée à répondre de l’endroit où elle se trouvait. Quelqu’un l’appelait pour lui demander de se presser, ce qui était évident même pour moi : elle a dit qu’elle n’allait pas tarder, qu’elle partait à l’instant, mais malgré ces assurances, la voix, de l’autre côté de la ligne, durcit et s’éleva. Fernanda répondit par des phrases hachées : « Je serai là dans une minute », « Oui, avec un ami », pendant que son interlocuteur se fâchait et devenait menaçant. Ensuite, sous le regard honteux de Fernanda, j’ai commencé à entendre des mots blessants, des insultes et autres phrases sur ce qu’elle était. Fernanda ne pouvait raccrocher et s’épargner les agressions en dépit de toute la violence dont elle était l’objet en ma présence. Elle essayait de placer un mot, de se défendre, mais on criait maintenant dans l’appareil, si fort que j’en ai même été effrayé, la voix enfla jusqu’au moment où elle s’interrompit net, comme si l’on avait coupé brusquement la communication.

Quand Fernanda se trouva avec le téléphone muet à la main, elle évita de me regarder. Elle alluma une cigarette et d’un regard absent contempla la nef du centre commercial, les tables voisines autour desquelles les gens s’entretenaient avec animation et, au bout d’un moment, elle se décida et se tourna vers moi. Je lui ai alors demandé d’une voix éteinte si l’appel qu’elle venait de recevoir était de son ami, et elle a acquiescé d’un hochement de

tête. Depuis combien de temps étaient-ils ensemble ? Qui était ce type ? Comment s'étaient-ils connus ? Alors, Fernanda m'a enfin raconté l'histoire de leur relation. Je ne sais combien de temps il lui a fallu pour répondre à mes questions, mais son mobile s'est remis à sonner et, cette fois, elle a préféré s'éloigner un peu pour répondre aux invectives et aux insultes. Elle était à quelques mètres de ma chaise, mais j'entendais tout de même les cris. Elle a raccroché. Elle devait partir, parce qu'elle redoutait qu'il ne vienne la chercher dans le centre commercial.

J'ai demandé l'addition au garçon, et j'ai dit à Fernanda ce que je pensais : il était flagrant que sa liaison avec son amant était catastrophique, et que son rapport avec moi n'était que la conséquence du malaise dans lequel la plongeait son lien avec lui, qu'elle n'avait pas à choisir entre lui et moi, mais entre lui et rien, entre lui et être seule, et que nous ne pourrions qu'après envisager de nous fréquenter, elle et moi. Je ne voulais pas sortir blessé de l'affaire, et moins encore dans cette configuration où je n'étais que la conséquence de quelque chose qui ne me regardait pas. Fernanda m'a fait comprendre d'une grimace qu'elle n'en pouvait plus, et je lui ai redit qu'elle devait se calmer, que tout finirait bien, qu'il lui fallait seulement faire tout ce qu'elle pouvait pour se tirer de cette situation avec lui, savoir si elle l'aimait vraiment et se décider en conséquence. Mieux valait, bien entendu, qu'en attendant nous arrêtions de nous voir, jusqu'à ce qu'elle sache ce qu'elle voulait.

Je me suis levé et me suis faufilé entre les tables. Elle m'a emboîté le pas, silencieuse, les yeux baissés. C'est alors que le désir s'est emparé de moi, et, arrivés à une sortie proche du parking, je l'ai brusquement et furieusement embrassée. Je me rappelle qu'elle a eu le souffle coupé, je me rappelle aussi son silence et son abandon. Le baiser a été long, nous étions collés contre un distributeur de boissons, et pour la première fois je sentais sous mes doigts son corps svelte, pendant que sa tête venait se loger sous mon menton. L'étreinte a été encore plus longue que le baiser, elle agrippée à moi comme jamais Cecilia ni Claudia ne l'avaient fait, avec désespoir et un désir exaspéré que j'éprouvais moi aussi. Je n'ai appris que longtemps plus tard à quel point Fernanda avait eu peur de ne plus jamais me revoir.

Nous avons marché dans le parking sans nous dire un mot. Fernanda tremblait. Je savais qu'elle allait retrouver son amant et subir sans doute un long interrogatoire, et, en attendant le taxi qui allait l'emporter, j'ai fouillé

dans ma serviette à la recherche de ce que je pourrais lui offrir, et j'y ai trouvé le recueil de poèmes de Jorge Eduardo Eielson dont je lui avais parlé et que j'aurais aimé pouvoir lui lire, si les choses s'étaient présentées autrement. Je le lui ai tendu gauchement. Elle a simplement posé la main sur mon bras, en murmurant d'une voix à peine audible :

– Je me demande ce que je vais faire de toi, Gabriel Lisboa.

Un taxi approchait. Elle est montée, et je suis resté là un moment à regarder les feux de la voiture se perdre au loin.

OceanofPDF.com

8

Gabriel,
Je meurs de peur et en vérité je ne sais pas encore clairement où j'en suis… je ne sais pas qui va me tuer le premier : toi, Eielson, le temps ou moi-même. Tout ce que je sais, c'est que j'ai besoin de prendre un peu de distance pour découvrir toutes ces choses en moi dont je ne sais pas exactement en quoi elles consistent. Je sais que j'ai besoin de quelques jours pour réfléchir à tout ça et que je suis encore bouleversée par la fougue de tes baisers. Laisse-moi le temps de prendre un peu d'air (et d'eau) afin de mettre de l'ordre dans mes idées et ce que je ressens.
Un baiser et mille étreintes comme celles d'hier.
Fernanda

Le taxi allait traverser la ville entière, et moi, ou lui – parce que je me sentais à ce moment-là totalement différent de celui que j'avais été jusqu'alors – en était heureux. Il adorait prendre des taxis comme il le faisait à présent, avec les cheveux encore mouillés, le contact agréable des vêtements propres sur sa peau, et le regard au loin, sur le défilé des maisons et des voitures de l'autre côté de la vitre de la portière, l'esprit dispos prêt à aller où bon lui semblait sans s'inquiéter de la circulation ni de la conduite du chauffeur. Et ce soir, il avait largement de quoi réfléchir. Les maisons de Los Ruiseñores, à Santa Anita, étaient à peine éclairées par de hauts lampadaires. Combien de temps encore devrait-il les voir ? Il avait essayé d'échapper à cet endroit qu'il quittait momentanément en voiture avec l'impression d'en avoir lui-même bouché toutes les issues. Il ne pouvait en sortir. Qu'aurait dit Claudia si elle avait découvert de nuit ces parages, la route à peine visible entre ses rares éclairages jaunâtres, le raffut et le chaos au rond-point de Santa Anita ? Il voyait les amoncellements d'ordures dans les coins, les épaves humaines qui traversaient les rues, les miséreux qui s'approchaient du taxi pour vendre des mandarines, des nèfles ou du papier hygiénique, malgré l'heure tardive. Et Fernanda ? Il était tout simplement impossible de l'imaginer dans un tel endroit, même si leur étreinte d'un soir avait tout changé. Que penserait-elle du capharnaüm dans lequel il vivait ? En devinait-elle quelque chose ? Était-ce ce qui l'attirait en lui ? Il regardait l'obscurité céder la place à des lumières douces et avenantes, quand apparurent brusquement les énormes bâtisses de l'avenue Los Frutales, tout

d’abord ponctuées de quelques bâtiments disparates, puis uniformes, sous la lumière puissante, stellaire, de Camacho. À cette heure, dans l’une des maisons de ce quartier, derrière le bloc où l’on voyait un mur orné de dessins des enfants d’une crèche, Spanton répétait peut-être avec ses amis les chansons désopilantes de son groupe, cette bande de lunatiques qui avait emprunté son nom à un poème d’André Breton, « Nœud des Miroirs », croyait-il se souvenir. Santiago, Jorge et lui aimaient aller à ces concerts et lancer à Spanton tous les noms d’oiseau qui leur venaient à l’esprit. Il aurait bien aimé, à cet instant-là, demander au chauffeur de faire un détour et aller chez Bruno pour le presser un peu, parce qu’il savait que le Divin Enfant arriverait en retard chez Jorge ce soir-là, comme il arrivait toujours en retard partout. Il était allé le voir la veille, pour ne pas devenir fou après le baiser qu’il avait donné à Fernanda et sa déambulation erratique aux environs de l’université. Bruno l’attendait et, en le voyant entrer, avait changé de visage.

– Que t’arrive-t-il, énergumène ? lui avait-il dit en portant la main à son front comme chaque fois que la nervosité le gagnait.

– Nous nous sommes embrassés. Elle a un amant.

– Entre, mon pote. Entre.

Bruno s’était attaché de son mieux au récit de Gabriel, qui ne lui épargnait rien de ce qu’il venait de vivre pendant les deux heures précédentes. Parfois, il avait eu un peu de mal à le suivre. Ils étaient sortis et, pendant qu’ils faisaient quelques pas, Bruno s’était efforcé de lui donner un ou deux conseils d’ami non engagé, même s’il ne savait pas à quoi s’en tenir exactement.

– Je crois que seul le Conciliabule pourra éclaircir un peu tout ça, mon pote, avait dit Spanton à un certain moment, en envoyant d’une pichenette son mégot valser sur l’avenue. C’est la seule solution.

Le taxi dépassait Camacho, s’engageait dans l’avenue Javier Prado, entre de grands immeubles, des lampadaires régulièrement espacés et de vastes jardins, et quand il atteignit le rond-point Monitor, Gabriel aperçut pendant quelques secondes les contours obscurs de l’université de Lima. Les grilles, les bancs, tout s’offrait à ses yeux comme d’habitude, sous un éclairage uniforme qui lui donnait l’impression qu’il était dix-neuf heures et qu’il quittait la salle où Estrada dirigeait ses séances de travaux pratiques, pour aller retrouver Fernanda. Il avait tellement désiré ce qui s’était passé entre eux la veille, et maintenant, il éprouvait une étrange angoisse et une joie

que lui seul pouvait comprendre. Fernanda et lui. Ils s'étaient trouvés et étaient tombés amoureux l'un de l'autre à leur manière sur le campus qu'il avait arpenté tant de fois en compagnie de Santiago Montero, quand il ne pouvait même pas envisager la possibilité de sortir avec une fille. Il se remémorait à présent les moments forts de ce qui s'était passé la veille et se demandait quelles conclusions il pouvait en tirer. Que signifiait ce besoin impérieux d'avaler des litres d'eau, de fumer des paquets entiers de cigarettes, comment interpréter les tremblements de Fernanda, ses yeux noyés de larmes ? Il soupçonnait que quelque chose qui ne dépendait pas de lui mais le concernait se décidait quelque part dans la ville, là où se trouvait Fernanda. Elle pouvait être en train de régler ses comptes ou simplement de trembler, encore émue par la force de leurs baisers, et lui, le visage collé à la portière du taxi qui longeait la Vía Expresa et prenait le tournant de Barranca, se demandait de nouveau ce qu'il devrait faire les jours suivants. Lui écrire ? Attendre ? Combien de temps ? Santiago et Bruno, ses amis, pourraient apporter des réponses à ces questions. Étaient-ils déjà ensemble chez Jorge ? Pour eux trois, tout avait tellement changé avec les années. Ils avaient quitté le toit familial, alors que lui avait dû regagner le sien après sa démission. Il n'avait eu que deux liaisons, et jamais encore ne s'était senti obnubilé par un désir pareil à celui que lui inspirait Fernanda. Il réfléchissait profondément à tout ce qui différenciait son expérience de celles de ses amis quand il vit apparaître les maisons de Miraflores dans la montée de l'avenue du 28 de Julio, les ombrages des maisons de Reducto, le pont qui menait à Barranca. Son mobile sonna et il sursauta. Il regarda qui appelait et sourit.

– À quelle heure penses-tu te pointer, créature ? dit la voix de Santiago.

– Dans cinq minutes. Je suis à Miraflores.

– Grouille-toi, nous sommes ici, avec Jorge, en train de spéculer sur tes amours avec la fille folle.

De tous les Conciliabules, celui qui allait suivre serait aussi celui dont il se souviendrait le mieux, parce qu'il allait enfin en être le personnage principal, lui et sa relation avec Fernanda allaient fournir matière aux spéculations, à la fantaisie et aux railleries des autres. Jusqu'alors, tout avait presque toujours tourné autour de Santiago ou de Jorge, et si Spanton se plaignait de la solitude à laquelle les dieux l'avaient condamné, mais apportait les récits de ses amours contrariées si peu souvent payées de

retour, cette fois, c'était lui qui arrivait avec une histoire d'un autre genre. Lisboa riait : tout coincé qu'il était, et malgré ses chaussures en daim, il avait embrassé une fille. Pour une fois, il avait une bonne histoire à raconter à Jorge, Santiago et Bruno, une histoire à laquelle il avait lui-même peine à croire, mais qui était passionnante et allait les rapprocher, parce que, au Conciliabule, il s'en aperçoit maintenant qu'il l'écrit, même si chacun vivait des expériences différentes et avait sa façon particulière de s'inscrire dans le temps et dans le « temple de l'idiotie et de la régression », comme l'avait appelé Spanton le fondateur, ils étaient égaux.

La vue du Puente de los Suspiros à sa droite renforça son envie de retrouver au plus vite ses amis. Il était à Barranca, dans la rue Ayacucho, devant la façade de la résidence Villa Teresa. Il pressa le bouton de l'interphone et fut heureux en entendant les voix de ses cinglés d'amis : « Qui frappe à ma porte ? Serait-ce là l'organe vocal de Lisboa ? De ce fol de Lisboa ? L'ami des filles folles ? », excités par quelque chose de plus fort que l'alcool. Gabriel descendit l'escalier qui longeait le bâtiment de la résidence, au bas duquel il trouva, dans la cour, Santiago et Jorge qui venaient vers lui pour l'embrasser, hilares, et lui demander dans quel guêpier il s'était encore fourré, s'il était vraiment accro à la roulette russe, puis ils entrèrent dans la maison, et il retrouva avec plaisir la pièce, les lumières des lampes, les hauts plafonds, découvrit les boissons posées sur la table en bois, et la question rituelle fusa : avait-il apporté des clopes ? (il en avait deux paquets dans ses poches), puis, en parlant fort et en même temps, ils voulurent tout savoir de son aventure, si la petite était chouette, si elle était aussi givrée qu'elle semblait l'être, s'ils avaient dépassé le stade du pelotage. As-tu remporté la victoire, Lisboa ? Fernanda qui ? Parle, Lisboa, ne fais pas le con, n'attends pas Spanton, même s'il est maintenant ton confesseur, cette folle de Spanton avec lequel tu es maintenant toujours fourré, vous devez sans doute écouter du trash metal main dans la main, comme deux satanistes énamourés. Un rhum-Coca ? Je suis sûr que Spanton te prépare des petits verres chez lui en te montrant des vidéos d'exécutions d'esclaves au XVIII^{e}. Spanton, le malade qui se fait toujours attendre. Où diable est ce Spanton sans lequel ce foutu Conciliabule ne peut avoir lieu ? Jorge se sert un autre rhum et lui en apporte un, puis, avec Santiago, exige des dates, des détails, veut qu'il raconte l'histoire qu'il a déjà racontée par le menu à ce traînard de Spanton, et alors Gabriel prend une gorgée d'alcool, va dans la cour avec eux, s'assoit dans un des fauteuils

d’osier, allume une cigarette et retrace son histoire avec Fernanda, des premiers contacts pendant les séances de travaux pratiques jusqu’au baiser de la veille dans le centre commercial, et il récite même par cœur le dernier message de la jeune femme. Santiago déclare alors, amusé, que c’est un cas typique de folie puérile, tout colle, toutes les expressions, les symptômes sont formels : c’est un cas flagrant de démence infantile : une gamine paumée qui de toute évidence ne sait pas ce qu’elle veut, dont le foyer est un enfer, qui se cherche sans se trouver en essayant de ménager la chèvre et le chou, et qui a besoin de la présence salvatrice du brave mec qu’est l’énergumène. Il connaît parfaitement l’affaire parce que Viviana était comme ça. Cette Fernanda est-elle vraiment aussi belle que le dit Spanton ? Aurait-il pu la voir à l’université ? Ah, s’exclame Jorge, mon Lisboa enfin grand, qui l’eût cru, mon Lisboa et ses chaussures de cardinal, ou d’évêque ou de monsignore. Ou de ce que l’on voudra. Qui eût pu croire que ses chaussures de cardinal le mèneraient un peu plus loin que cette paumée de Claudia, la pauvre fille. Sur ce, Santiago se lève, va remplir les verres et revient, lui et Jorge sont heureux de le voir heureux, veulent savoir si cette petite lui plaît vraiment, et Gabriel leur dit tout ce qu’il a sur le cœur, il sent la force du rhum dans sa gorge, malgré le Coca-Cola. Montero lève son verre et fait la déclaration impressionnante qu’il y a encore des femmes assez innocentes sur Terre pour être éblouies par l’énergumène, pire encore par le super-énergumène qu’est Lisboa. Lisboa le grand ! Lisboa le regarde et rit, il pense à Fernanda pendant qu’il la leur décrit, à ses grands yeux, à ses bras délicats, il baisse les paupières et la voit dans son corsage blanc, avec son sac orné d’un dragon brodé, puis il entend Jorge lui dire qu’il n’est qu’un pédé pour avoir gardé tout ça pour lui et tout venir cracher comme ça d’un coup, et Santiago se remet à lui donner des conseils inutiles, et commence à s’en prendre à Jorge, qui suggère à Gabriel d’appeler tout de suite la petite, de lui dire qu’il l’adore, sans attendre, alors Santiago décrète que Jorge est ravagé, qu’il ferait mieux de se taire, et dit à Gabriel qu’il faut d’abord qu’il soit sûr de ce qu’il veut et de ne l’appeler que quand il le saura, sur quoi il lui tape une clope et demande ce qui se passe pour que Spanton ne se montre pas, et tous les trois s’exclament : oui, merde, pourquoi, foutu Spanton ? et quelques instants plus tard la sonnerie de l’interphone se fait entendre, Spanton s’annonce, Jorge lui ouvre, Bruno descend l’escalier et arrive dans la cour en dansant comme toujours d’une façon à la fois ridicule et géniale, il saute sur une chaise, lève les bras

comme une rock star à la fin d'un concert, le regard allumé, puis, les mains tendues, d'une voix théâtrale, leur ordonne de s'agenouiller devant leur dieu qui est venu, leur dieu, leur père, leur seigneur et maître Spanton Spandokrátor de Spantlandie, puis Gabriel le revoit porter une cigarette à ses lèvres de son geste si singulier, comme s'il voulait faire disparaître la clope entre les énormes doigts de sa main. Ensuite, tous le voient montrer du doigt Lisboa et dire que celui qui est là n'est rien de moins que lui-même en la personne de sa fidèle brebis, Lisboa. Avez-vous, ostrogoths que vous êtes, écouté son histoire ? Spanton, qui est le créateur de tout ce qui affecte l'univers des énergumènes et le connaît depuis longtemps, l'a entendue en confession et avec force méditation, fait-il en clignant de l'œil, après avoir élucubré dans le meilleur style de Lisboa, il veut annoncer à la communauté des animaux inachevés venus ce soir dans son église que malgré sa nature d'insecte désarticulé, d'esclave de l'amour, d'enfant du Roaccutane, le sujet Lisboa a dépassé sa condition d'invertébré, son comportement de crapoussin, et a agi avec quelque humanité, s'est conduit comme un homme sans en être un et, prodige, a embrassé une femme qui s'est laissé faire. Sa Divine Grâce l'Enfant Spanton a parlé, une salve d'applaudissements se fait entendre, il ferme les yeux, porte la clope à son bec et dit qu'il propose à la communauté du Conciliabule d'accorder à cet énergumène non pas les palmes académiques mais les palmes énerguméniques, récompense suprême de l'académie de la honte. La proposition est accueillie par de nouveaux applaudissements, et l'assemblée, avec bien des cris et gesticulations, demande au lauréat de monter sur le podium pour s'y fendre d'un petit discours, si bien que Gabriel se lève de son fauteuil d'osier et monte à la tribune qu'a occupée Spanton, du haut de laquelle il voit ses trois amis qui l'encouragent, se regardent, lèvent leur verre. Il entend Spanton lui dire que s'il couche avec la petite il aura droit à une distinction non pas honoris causa mais horroris causa, beaucoup plus prestigieuse que la première.

Maintenant qu'il se souvient et écrit à la troisième personne, Gabriel se rend compte que, lors de ces grandes performances du Conciliabule, il y avait quelque chose d'abyssal dans le fait que nul autre que lui ne se souciait de tout mémoriser, ce qui le conduisait, soucieux comme il l'était de bien saisir tout ce qui se passait pour pouvoir le raconter un jour, à ne rien trouver d'amusant à dire au profit des autres, ni à être aussi drôle et brillant qu'eux quand ils s'abandonnaient à l'improvisation. Il était donc là, sur ce podium, et en entendant leurs encouragements, il prit enfin la parole

et se lança dans un discours formel qu'interrompaient les vivats et les applaudissements : ému par leurs félicitations, il dit que mériter les palmes horrorifiques était un véritable honneur, il remerciait l'académie pour cette distinction, sa tante et son oncle qui seraient si heureux de l'apprendre, son père qu'il ne connaissait même pas, Jorge Ramírez Zavala, source d'inspiration et de détresse, Santiago Montero, guide lamentable dans le carnaval de la puérifolitude, et Spanton, parce qu'il est ce qu'il est. Ému par les applaudissements, il vit le Divin Enfant venir vers lui, puis ils le soulevèrent par les jambes et le portèrent comme un arbre de Noël dans la cour de la résidence. Ils rentrèrent dans la maison, burent encore du rhum, fumèrent et, l'excitation retombée, Gabriel leur raconta tout ce qu'ils ne savaient pas encore.

– Et lui ? dit Jorge. Tu ne nous as rien dit de lui.

– Comment ça, lui ?

– Ton rival. L'amant de la petite. Qui est-ce ? Que fait-il ?

Il avait complètement oublié le type en question et eut besoin d'un autre verre : le rhum terminé, on passa à la bière. Il prit une canette et l'ouvrit en essayant de se rappeler ce que Fernanda lui avait raconté à la cafétéria, le jour où elle avait été bouleversée par le coup de téléphone intempestif. Il s'appelait Rafael, leur dit-il, il avait presque le même âge que lui, c'est-à-dire vingt-six ans, sa liaison avec Fernanda durait depuis quatre ans. « Encore un pédophile », lança Spanton en rigolant. « Il a été le premier », dit Santiago, plus sérieux. « Oui », a confirmé Gabriel. « Ça devient plus compliqué, s'il a vraiment été le premier. » « Laissez-le parler. » Une de ses amies du collège – tenu par des sœurs anglaises –, la propre sœur de ce Rafael, leur avait arrangé le coup. Elle commençait son second cycle du secondaire et lui était à l'université. Qu'étudiait-il ? Le droit. « Ça n'augure rien de bon. » « Et comment est-il ? » Selon Fernanda, c'était un type normal, qui aimait beaucoup les voitures et plus ou moins les études. En fait il voulait les laisser tomber et se lancer dans les affaires, elle ne savait pas lesquelles exactement. Le problème, c'est qu'il était violent, cherchait querelle aux hommes sous le moindre prétexte, il suffisait qu'ils regardent Fernanda avec un peu d'insistance, même s'il s'agissait d'amis, ou montrent un peu d'affection pour elle. « Il se bat bien ? » Il avait été champion de judo aux jeux interuniversitaires panaméricains.

– Merde ! lança Montero, dont les traits semblèrent devenir plus anguleux. Il pourrait te casser la gueule.

– Et comment traite-t-il la petite ? lança Spanton qui avait recouvré son regard très froid, presque assassin.

Mal. Ou plutôt assez mal, poursuivit Gabriel. Un jour qu'ils étaient sortis ensemble, le type l'avait appelée plusieurs fois pour l'engueuler violemment. En disant cela, Gabriel revoyait Fernanda, son regard irrésistible posé sur la tasse de café fumant, ses lèvres entre lesquelles montait doucement la fumée de la cigarette, sa main posée sur son cou, comme d'habitude. Rafael pouvait aussi être tout le contraire, poursuivit-il, un type prévenant, sentimental, qui envoyait souvent des fleurs à Fernanda, lui écrivait, bref, il l'avait séduite quand elle était encore au lycée et rêvait d'avoir un amoureux, c'est avec les années qu'était apparu son côté sombre, lors de crises de jalousie incontrôlées. « Comment ça ? Que lui fait-il ? » Fernanda lui avait dit que Rafael était un de ces types qui veulent toujours tout savoir, ne peuvent souffrir de perdre la face devant les autres, refusent de laisser percer la moindre vulnérabilité et ne tolèrent pas d'être critiqués par leurs proches. « Un chieur ! » s'écria Montero. Je ne sais pas si je vous l'ai dit, reprit Gabriel, mais Fernanda est une grande lectrice et elle écrit assez bien. Ce Rafael dénigre tous les livres qu'elle veut lire. « Un con ! » « Une fille folle tyrannisée par un con ! » Quand ce zigue avait su qu'elle avait pris un café avec un ami qui avait été son professeur, il était un jour allé à l'université avec l'intention de lui dire deux mots, de le menacer, de lui tomber dessus à bras raccourcis. Même au volant, il ne lâchait pas la main de la petite, écrasait le champignon, roulait à tombeau ouvert et, quand elle hurlait de peur, il braquait à fond pour déraper et faire tourner le véhicule sur lui-même. Il avait une arme dans la boîte à gants, mais elle ne l'avait jamais vu s'en servir.

– Ce type est un enfant de putain, dit Jorge.

– Une saloperie, dit Santiago.

– Un maquereau, renchérit Spanton, en les regardant fixement, les traits défaits. Un *fucking bastard*. Un *fucking pimp*.

– Et il plaît à la famille ?

– Il semble bien que oui. En plus d'être avocat, il a fréquenté la même université que le père de Fernanda.

– C’est-à-dire que nous avons affaire à un avocat avec voiture, détente rapide, cartes de crédit et tours de cochon à la demande.

– Et toi, qui es-tu, Lisboa ? intervint Jorge.

– Pour le moment, un écrivain de nouvelles, fit Santiago, prenant sa défense. De nouvelles inachevées qui n’existent que dans sa tête de robot.

– Écoute, Lisboa, c’est plus grave, cette fois, que tes énergumènes ici présents ne l’imaginaient, dit Bruno. Quand ce mec s’exerçait déjà au tir à l’université du père de Fernanda, tu mangeais des sandwiches au thon dans ton université publique de San Marcos, avec les maigres ressources que les dieux t’ont octroyées. Tu as accompli une prouesse, tu as damé le pion à un mac en te servant de tes moyens de phénomène, avec tes chaussures en daim, ton langage mesuré au cordeau, c’est ce que j’appelle de la justice poétique. Nous en avons tous par-dessus la tête des ruffians qui nous tombent sur le râble à tous les coins de rue et qui considèrent toutes les femmes comme partie de leur cheptel. Tous, nous sommes tous concernés d’une manière ou d’une autre par cette histoire, nous, olibrius sensibles et divagateurs, qui avons tous été victimes du totalitarisme du ruffian, et te voilà à présent devenu le vengeur fait homme qui est à deux doigts de souffler sa copine à un véritable enfant de pute. C’est de la grandeur, ça, Lisboa ! Du haut de son trône céleste, Spanton te salue et s’enorgueillit de tes pas de créature inconsistante qui rétablit la justice dans le monde. Mort aux ruffians et à leurs bagnoles qui gazent à cent vingt kilomètres/heure ! Bénie soit l’ère ostrogothique ! Que soit sur-le-champ accordé un doctorat horroris causa à Lisboa !

Spanton se leva en agitant les bras, Santiago et Jorge l’imitèrent, les vivats se succédèrent, et ils s’embrassèrent une nouvelle fois. Les bières défilèrent, et avec elles les clopes, la musique ne tarda pas à envahir la maison. Il ne restait plus qu’à passer au déroulement habituel du Conciliabule : musique à tue-tête – Charly, Lennon, Pulp, James, Echo –, blagues épouvantables, cris et chants sur la terrasse, encouragements lancés pour aller continuer de boire ailleurs, alors même qu’il est maintenant très tard, il ne s’agit plus que de prendre la voiture et de faire un truc, autre chose. Allons au Sargento ! Allons à l’Eka ! Allons à El Averno ! Pas question de finir chez Spanton ! Spanton veut voir du cul ! Allons aux putes ! Allons chercher la poulette de Lisboa avenue Roca y Boloña !

Maintenant que tu revois cette nuit-là, tu peux rire, rire de ta façon d'allumer la énième cigarette, de dire après eux : Oui, allons avenue Roca y Boloña, rire de la crainte qui t'envahit en dépit de l'alcool quand tu entends Ramírez Zavala te lancer que si tu n'y vas pas cette nuit tu n'iras jamais la chercher et quand tu t'aperçois trop tard que Jorge a tourné les talons et que Santiago et Bruno sont déjà en train de monter l'escalier de la Villa Teresa, quand tu te dis qu'ils sont réellement givrés, et leur crie en levant la tête que tu n'es même pas sûr qu'elle habite là, dans cette avenue, à l'endroit où elle a demandé au taxi de la conduire, et qu'ils te répliquent que c'est juste pour se faire une idée de l'endroit où elle vit, allons, allons, Lisboa, le Conciliabule te couvre de lauriers, il écoute ton histoire, il partage ta douleur, ta victoire sur le maquereau et c'est comme ça que tu le remercies ? Jorge est dans la voiture, toi aussi, à ton côté Bruno dit qu'il veut aller à La Aurora, à Miraflores, et Montero insiste : Allons par là, avenue Roca y Boloña, à moins que tu n'en aies pas le courage, Lisboa ! Tu t'avises alors qu'il y a des bières aux pieds de Spanton, tu en prends une et avales une gorgée quand la voiture quitte en catastrophe Ayacucho, Santiago conduit comme un manche, tous rient et crient par les portières de la tire qui n'avance pas sans peine dans le parc puis accélère à Grau, puis dans l'avenue Reducto jusqu'à Miraflores, et quand les vitres des portières s'abaissent les énergumènes crient et pendant une fraction de silence Santiago te demande si la petite est très friquée et tu lui réponds que tu n'en sais rien, sur quoi Spanton déclare que si elle vit là où je l'ai dit, je suis foutu, et Santiago ajoute : Tu devrais te pisser dessus de peur si tu savais où se trouve cette fichue avenue et tu ne voudrais même pas le savoir ni le voir de tes yeux, mais ils ne t'écoutent déjà plus, crient des trucs que tu n'arrives pas à comprendre et saluent les rares passants encore présents, puis la voiture valse sur l'avenue Benavides, le panorama de la ville semble interrompu, il file sans continuité, et tu sens soudain dans le goût de la bière qu'une peur subsiste en toi, une peur et le désir de t'éclater comme ils le font. Tu veux mourir, Lisboa ? Et si le père de la petite a aussi des armes, des fusils de chasse ? Ces types-là en ont tous, depuis l'époque du Sentier lumineux, certains ont même fait poser des mines dans leur jardin. Au minimum, ils ont des clebs, des molosses qui vont te sauter dessus dès que tu auras mis le pied dans la baraque. Tu es fou, Lisboa. Où crois-tu aller comme ça ? Que crois-tu devoir faire et contre qui veux-tu te battre ? Qui sont tes rivaux ? Il y avait dans la voiture trois cinglés qui s'amusaient à te

tourmenter, riaient, prenaient plaisir à jouer avec toi, mais c'était toi qui allais devoir faire face à tout ce qui se présenterait les jours suivants et c'était à cela que tu pensais pendant les rares et brefs moments d'accalmie, c'était toi qui avais peur, cette nuit-là, une peur qui déformait ta façon de voir le panneau qui indiquait Roca y Boloña, les maisons qui étaient au moins trois ou quatre fois plus grandes que la tienne, les grilles qui séparaient les jardins et leurs garages, les hautes fenêtres qui donnaient sur des pièces tout confort dont pas une n'était éclairée, et tu désirais alors que l'une d'elles s'illumine et que Fernanda s'y montre en entendant le chahut qui venait de la voiture, qu'elle se rappelle ton existence, apprenne que tu avais raconté à tes amis tout ce qui s'était passé entre vous, parce qu'elle comptait pour toi. Brusquement, tout t'était égal et tu t'es laissé aller. Vous étiez arrivés à la hauteur de l'avenue qu'elle avait indiquée au chauffeur. Santiago, Jorge et Bruno avaient sorti le torse des portières et criaient à pleins poumons des idioties. « Écoute mon ami Lisboa, c'est un olibrius, mais il a bon cœur ! » lança Santiago. « Ne fais surtout pas ça ! Mets-toi à couvert pendant qu'il en est encore temps ! » ajouta Jorge. « Lisboa a été dûment exorcisé, et par Sa Divine Grâce Spanton ! » conclut Bruno. La voiture file entre les maisons, dans aucune d'entre elles ne brille la moindre lumière, sinon celle des pavillons des gardiens, et tu aimerais qu'elle défonce les palissades, aille s'écraser contre une maison, que toute la famille de Fernanda se réveille et sache que tu es là, et tant pis pour Fernanda si ça la gêne et qu'elle préférerait que l'on ne sache rien de toi, tu es à l'abri dans cette auto, sous la bonne étoile du Conciliabule, et plus rien d'autre ne compte, ce que tu rappelles à tes amis en te mettant toi aussi à crier, peu t'importe que Fernanda te voie ou pas, que son mec te découvre et te rompe tous les os, rompe tous les os de tes amis, l'un après l'autre, parce qu'il est clair qu'en ce moment Fernanda ne compte pas, ni elle, ni son message, ni son amant, ni la possibilité d'une union entre vous, un jour proche ou lointain. Dans cette voiture, il y avait trois énergumènes qui veillaient sur toi et qui, en dépit de leurs divergences toujours plus affirmées, étaient soudés à toi, ivres avec toi, et ces trois-là tu ne les perdrais jamais, ce dont tu étais alors absolument certain. Voilà pourquoi tu as toi aussi sorti ton torse par la portière, ta bière à la main, et tu t'es mis à crier à toutes les maisons du quartier, avec toute la maudite colère qui te tenait, que le Conciliabule vivait en toi, et qu'ils devaient se réveiller, tous,

vieux cons et vieilles crevures, pour apprendre que le Conciliabule était éternel. Réveillez-vous, nom de Dieu. Vous m’entendez ? Éternel.

OceanofPDF.com

9

Une fois remis de la frénésie du moment et de la gueule de bois consécutive, après avoir dû reconnaître que j'étais indéniablement piégé, je me suis lancé dans une lutte sans concession pour m'affranchir de l'obsession liée à l'image de Fernanda. Parce que dès le matin je ne pensais qu'à elle, j'attendais vainement un message d'elle dans les cybercafés de mon quartier, et je reconstituais les faits en me remémorant tout ce que nous avions pu dire et faire pendant nos rendez-vous. J'essayais vainement de lire quelques romans ou de regarder la télévision, et je passais des heures à contempler le plafond de ma chambre. Je sentais, tantôt avec plaisir, tantôt avec effroi, que ma vie entière filait à toute allure dans je ne savais quelle direction sans que j'y puisse grand-chose.

Je regrettais terriblement Fernanda. J'avais envie de lui écrire, de la voir même de loin, à son insu, mais plus les jours passaient, plus une partie de moi-même achevait de se convaincre que la distance entre nos modes de vie était trop grande, et qu'il était très possible que, réflexion faite, elle se complaise dans le sien. Il était temps, il était grand temps pour moi de relever les défis cruciaux pour mon avenir : lire et écrire comme un forcené jusqu'à acquérir un style personnel, une voix propre. C'est ainsi que, peu à peu, avec la certitude que tout ce qui m'était arrivé jusqu'alors n'était qu'illusion brisée en mille morceaux, et soutenu par les activités que je poursuivais – les cours avec Melanie, le café que nous prenions ensemble au milieu de la matinée, les séances avec Jaime et nos discussions avant ou après les travaux pratiques –, j'ai commencé laborieusement à me définir et à organiser une routine. Il fallait que je me mette une fois de plus à l'épreuve, et le moment de me lancer était venu.

Un après-midi, sur une des imprimantes de la fac, j'ai fait un tirage de la nouvelle que j'avais soumise au jugement de Fernanda et je l'ai passée à Estrada. Il l'a lue immédiatement et, après m'avoir fait quelques observations, il m'a encouragé à continuer d'écrire. Il y avait dans mon texte, me dit-il, quelque chose que l'on pouvait clairement définir comme

« un regard personnel ». Dès lors, nous nous sommes lancés dans un dialogue centré, bien que de façon sporadique, sur mes efforts pour devenir écrivain et mes difficultés à m'organiser.

– Il s'agit peut-être d'une simple question de discipline, me dit-il entre deux cours. Moi, par exemple, je me lève de bonne heure, et je cours tous les matins. Puis je vais à vélo à mon atelier, où j'ai plusieurs occupations : lire, corriger ou écrire jusqu'à midi ou une heure de l'après-midi.

J'ai commencé par établir un horaire, j'ai arrêté de fumer une nouvelle fois, et me suis mis à courir pour fustiger un peu mon corps et mon esprit, et aussi pour m'évader de la prison dans laquelle je m'étais enfermé et ne pas laisser le découragement me gagner. J'ai fait le tour des rues de Los Robles à la recherche d'un parc où je pourrais carapater et j'ai trouvé un complexe sportif municipal plutôt détérioré avec plusieurs terrains de football à cinq, un « espace abdominaux » et une sorte de sentier asphalté où je pourrais tant bien que mal me dépenser et songer à ce que je devrais écrire. Après quelques faux départs, j'ai trouvé la piste qui devait me conduire à une nouvelle dans laquelle deux frères vont à Miraflores pour voir en quoi consiste le travail de leur père serveur. Le matin, j'allumais l'ordinateur, lisais quelques paragraphes, retouchais certaines scènes et, avec le début en tête, j'allais courir en tâchant obstinément de bâtir les deux ou trois paragraphes suivants que je pourrais écrire et mettre au propre en rentrant chez moi.

Au bout de deux semaines, une routine s'établit. J'ai arrêté de sortir le soir, je me suis couché tôt, et la méthode a fini par donner des résultats. L'effort physique tous les matins, la demi-heure passée à regarder les gamins jouer au foot, mes pieds qui foulaient machinalement la piste préparaient l'élan de l'esprit et celui des mains sur les touches, le déroulement des scènes, la possibilité de surmonter les obstacles qui se présentaient ici ou là, les paragraphes qui se succédaient laborieusement jusqu'à dépasser une quinzaine de pages. Ce travail était très différent de celui qui avait abouti au *Serpent de lave* et il ressemblait parfois à une simple accumulation d'efforts, de ténacité et d'application, mais j'étais content qu'il en allât ainsi, et aussi secrètement fier de dépendre moins de l'inspiration que de ma persévérance.

Mon histoire avec Fernanda m'avait servi de détonateur et permis d'y voir plus clair : je m'étais aperçu qu'il me fallait assumer ma solitude, et

j’avais appris que je ne pourrais y renoncer que pour quelqu’un qui me plairait réellement, comme elle m’avait plu. Je commençais à me sentir bien, j’arrivais à la fin de ma nouvelle sur les frères pauvres qui vont voir leur père servir les riches, et j’étais plus concentré sur mon travail à l’université, quand elle m’a appelé. Sans crier gare. Un soir, pendant que je m’entretenais avec Bruno. Ce fut comme si une rafale de vent soufflait d’un coup toutes les bougies que j’avais eu tant de peine à allumer pendant les jours précédents. Elle avait envie de me voir. Je lui ai répondu en bredouillant que nous pourrions nous rencontrer le lendemain. Et j’ai raccroché. Autour de moi, tout tournait de nouveau.

– Elle s’est lassée de son mec, mon pote, m’a dit Spanton quand je suis retourné auprès de lui. C’est fini, entre eux.

L’anxiété que je croyais avoir laissée derrière moi est revenue de plus belle. Avec peine, exaltation et crainte, je me suis rendu à l’évidence que l’histoire qui avait conduit à notre baiser n’était pas terminée. Puis je me suis dit que si elle s’était décidée à me revoir c’était parce qu’elle penchait clairement en ma faveur, sans me douter que je faisais complètement fausse route.

Fernanda et moi nous sommes revus à peine un instant devant les bancs du coin le plus écarté du campus. Elle avait réfléchi et décidé d’accorder une seconde chance à sa relation avec Rafael. Je me suis levé sans dire un mot et je suis parti. Les jours suivants, incapable d’écrire une ligne, je n’ai fait que courir, dévoré par la rage et le désespoir. Et j’étais en train de courir un dimanche soir quand elle m’a appelé et a arrêté net mon élan. « Comment vas-tu ? Est-ce que tu cours toujours ? » Essoufflé, abasourdi, j’ai répondu à ses questions posées le plus naturellement du monde, comme si rien n’avait eu lieu, et nous avons continué de parler pendant que je rentrais chez moi, jusqu’au moment où la batterie de mon téléphone m’a lâché. Deux heures plus tard, alors que j’avais pris ma douche et m’étais mis au lit, en plein désarroi, elle a rappelé et nous avons discuté une bonne partie de la nuit, ne nous interrompant que pour boire je ne sais plus combien de verres d’eau tant nous avions la gorge sèche. Fernanda me rappelait tout de suite, me décrivait la disposition des meubles de sa chambre, les étagères où s’alignaient ses livres, pendant que je l’imaginais en fermant les yeux et en perdant de vue la place des meubles dans le cagibi où je dormais. Bien entendu, elle n’a pas manqué de me demander de lui

décrire ma chambre après qu'elle m'eut dépeint la sienne et, dans ses questions, j'ai fini par déceler le désir de Fernanda et aussi le mien, celui que j'avais de la voir ici, près de moi, dans mon lit. Nous n'avons pas évoqué Rafael, ni nos propres difficultés. Si elle devait prendre une décision, mieux valait qu'elle disposât de tous les éléments en jeu, aussi lui ai-je parlé avec humour et une étrange décontraction de ma chambre, de ma maison, de ma tante et de mon oncle. « Santa Anita ? Où est-ce ? – Très loin », ai-je fait, et c'est ainsi, à voix toujours plus basse à cause de l'heure, moi en pyjama, tous les deux au lit, en changeant de temps en temps l'écouteur d'oreille et de main à cause de leur moiteur chaude, et incapables de dormir, que Fernanda et moi avons passé notre nuit à converser et à rire, à échanger des plaisanteries et renforcer notre complicité, à parler des amis qui nous étaient chers – elle de María Paz et Adriana, moi de Jorge, Santiago et Bruno –, et elle a éclaté de rire en apprenant que quatre gaillards plus âgés qu'elle s'affublaient de surnoms invraisemblables, se traitaient d'énergumènes, et formaient un « conciliabule ». Puis il y a eu un silence.

– J'aimerais tant que tu sois ici avec moi, Gabriel, a-t-elle fait un instant plus tard. Pardonne-moi de te dire ça, mais j'aimerais tellement que tu sois tout près de moi.

Il était quatre heures du matin et nos propos ont pris une tournure plus intime. Elle dormait nue dans son lit, elle aimait m'écouter comme ça, dans le plus simple appareil. J'ai senti mon sang s'accélérer, et j'ai eu une soif d'enfer quand elle a évoqué le baiser échangé quelques semaines auparavant, notre façon de nous embrasser, et m'a avoué que, depuis, elle ne pouvait s'empêcher de penser à nous, enlacés. « Nous sommes fous de ne pas le refaire, lui ai-je dit. Il faut qu'on se revoie. » Il était cinq heures du matin, mais j'étais prêt à sortir sur-le-champ et à aller n'importe où pour la serrer dans mes bras. Elle a répondu à regret qu'elle ne pouvait quitter sa maison à une heure pareille, sous aucun prétexte, mais que l'université ouvrait ses portes à sept heures et qu'elle pourrait prétendre devoir assister impérativement à un cours de rattrapage. J'y serais ? Bien entendu ! C'était vrai ? Bien sûr. Après nous être dit que nous nous embrassions, nous avons raccroché.

Les deux heures suivantes ont été les plus longues de ma vie. J'ai attendu comme un lion en cage dans ma chambre, j'ai pris une douche, me suis regardé dans le miroir, puis j'ai détourné le regard, accablé, et j'ai eu peur

que tout cela ne soit une mauvaise blague, ou irréel, ou réel mais concernant quelqu'un d'autre que moi. À six heures et demie, l'estomac vide et poussé par le désir d'accélérer le temps, je suis sorti et j'ai sauté dans le premier taxi en maraude.

OceanofPDF.com

10

À sept heures du matin, je suis devant l’entrée de la fac de communication, après avoir attendu que s’ouvrent les grilles de l’université, et j’ai été le premier à traverser le campus encore complètement désert, guidé par ma soif et mon désir. Au-delà de la balustrade de l’escalier, le brouillard engloutit les bancs, la végétation, fait une scène de rêve. À sept heures cinq – je consulte ma montre toutes les trente secondes –, elle apparaît, un demi-sourire aux lèvres, comme pour confirmer que tout cela est bien réel. Je ne l’ai pas oublié : nous nous sommes dit, tout à l’heure, en enfouissant à plusieurs reprises notre désir dans l’oreiller, que nous avions une envie folle de faire l’amour, mais une fois en face l’un de l’autre, tout se dissipe comme par magie, nous nous donnons un léger baiser sur les joues, ma main effleure à peine sa poitrine, la sienne touche à peine mon bras.

Nous échangeons quelques mots sans suite, pour établir une communication aussi décalée que la synchro des navets péruviens. Nous marchons dans la brume, voyons les cafétérias ouvrir et les employés sortir les poubelles en bâillant. Il me semble absurde d’essayer de revenir sur ce que nous nous sommes dit au téléphone, ou tout bonnement de parler. En avançant ainsi l’un à côté de l’autre, nous semblons fuir un malheur. Je fais de grandes enjambées – elle s’efforce de ne pas se laisser distancer –, mais c’est machinalement que nous nous dirigeons vers le centre commercial, à chaque enjambée moins sûrs de nous. Le café est encore fermé, les galeries désertes, et c’est alors que je franchis le pas.

– Allons chez moi, dis-je tout à coup, avec un élan pareil à celui que j’ai eu quand je l’ai embrassée, l’autre jour, et je vois Fernanda accepter d’un léger mouvement de tête.

Je la prends alors par le bras et ne la lâche plus.

Le taxi quitte l’avenue Javier Prado pour tourner à gauche et s’engager dans Los Frutales, le profil de Fernanda se découpe sur le paysage urbain de Camacho, ses barrières, ses portails grillagés. Je l’observe pendant qu’elle

regarde la Carretera Central, les hauteurs couvertes de petites maisons colorées, les murs gris des usines. Par moments, le sommeil me gagne, la réalité s'estompe, et j'imagine que je vois avec ses yeux. Santa Anita s'annonce, avec l'avenue Los Ruiseñores, ses maisons sans jardin, les étages supérieurs en chantier perpétuel, ses rues défoncées. Je sens les doigts fins de Fernanda se glisser dans mes cheveux et ne cherche pas à l'embrasser. L'auto tourne sur la gauche, les maisons sont toutes pareilles, mais il y a quelques tout petits arbres près de la mienne. Nous y sommes. Je descends du taxi, m'approche de la grille de l'entrée, regarde Fernanda monter l'escalier devant moi, se retourner en arrivant à l'étage devant la porte de mon gîte après avoir longé le couloir, et me regarder avec une expression que je n'arrive pas à déchiffrer. Puis j'essaie d'admettre que c'est bien elle qui est assise là, sur le canapé-lit noir, elle dont le profil tranche sur le mur blanc de la première pièce, elle avec ses bottes beiges sur le tapis vert et ses yeux écarquillés qui enregistrent tout autour d'elle. Je ne sais plus quoi faire, me dis que je devrais mettre un peu de musique, inspecte les disques et ne peux me décider pour aucun titre. « Mets n'importe lequel », dit-elle, et je la vois remuer la tête d'un côté à l'autre pour se détendre, fermer les yeux, ôter ses bottes, se blottir sur le canapé dans une posture d'abandon. Je vais m'approcher d'elle, et nous allons nous confondre en une succession de mouvements gauches en cherchant comment nous y prendre et comment poursuivre afin d'étancher notre soif. Tout, y compris l'étreinte de la pénétration, va être le prolongement du baiser que nous nous sommes donné à côté d'un distributeur de boissons il y a quelques semaines. Mais, cette fois, il n'y aura ni centre commercial, ni personne, ni peur d'être reconnus ou dénoncés, seulement l'espace clos de ma chambre, des draps, des livres qui nous regardent nous perdre l'un dans l'autre encore et encore, et le soleil impertinent qui envahit la pièce.

Lorsque j'ai repris pleinement conscience, Fernanda était devant moi, et nous nous sommes longuement regardés. Puis nous avons ri.

Il a quitté le lit et s'est approché de la mini-chaîne pour mettre un disque, a trouvé celui qu'il avait cherché sans arriver à se souvenir de ce qu'il voulait. L'accord de guitare sèche s'est fait entendre, puis la percussion, et maintenant il se rend compte, après toutes ces années, qu'il peut voir la scène par les yeux de Fernanda et l'écrire de son point de vue : elle se trouve dans un espace qui lui est complètement inconnu, et dont elle ne sait guère qu'une chose, qu'il est situé dans un endroit appelé Santa Anita. Il y a

de nombreux livres sur les rayonnages d'une bibliothèque, et un passage sans porte vers la pièce voisine. Couchée sur un lit aux draps bleus, elle entend le début d'un album qu'elle connaît et attend que retentisse la voix du chanteur brésilien qu'ils aiment tous les deux, quand elle le voit entrer dans la chambre, nu, bras levés, les mains dessinant des spirales et les poignets des moulinets, elle comprend alors qu'il danse comme le fait Caetano Veloso quand il imite Carmen Miranda chaque fois qu'il chante cette chanson, et elle rit, et rit encore, lève elle aussi les bras tout en se disant que cet inconnu possède une virilité différente de celle de son amant, qu'il peut s'amuser à danser comme une femme et en rire après lui avoir fait l'amour comme un homme.

Ce matin-là a duré très longtemps. Sans avoir déjeuné ni dormi, ils sont tous les deux au lit. Le garçon est nu, adossé au mur en face d'elle, assise, enveloppée d'un drap. Ils fument. Il est devant la colonne où sont rangés les disques et cherche quelque chose qui la surprendra. Elle le chevauche, agrippée à lui comme un jeune singe à sa mère. Vers midi, la sonnerie de son mobile les ramène à la réalité. Fernanda regarde l'écran, ne fait qu'un bond vers la pièce voisine, et Gabriel l'entend dire qu'elle est en réunion avec des camarades de l'université. Oui, ils pourront se voir ce soir.

Ce ne fut pas facile de la voir partir en taxi et de rester seul, là où un peu plus tôt, nous étions deux. J'ai essayé de ne pas y penser.

Le lendemain, Fernanda m'a appelé de très bonne heure.

– Dis-moi comment arriver chez toi. Je prends un taxi.

Savoir qu'elle venait à Santa Anita en taxi me semblait un miracle et je l'ai attendue, comme je le ferais souvent à l'avenir, plein de désir d'elle. La convaincre qu'elle devait quitter Rafael ne me venait même pas à l'esprit ; je me contentais de quelques heures le matin ou l'après-midi, quand elle séchait les cours et venait me rejoindre. Nous faisions l'amour avec emportement, et une nervosité sans doute due à la menace que recelait la fragilité de ce qui nous liait. Nous commencions à nous découvrir l'un à l'autre, quand un jour, alors que nous étions chez moi, je n'ai pu m'empêcher de lui poser la question qui me taraudait depuis un certain temps : Avait-elle couché avec quelqu'un d'autre que Rafael ?

– Oui, m'a-t-elle répondu, j'ai couché avec un type dont je préfère ne pas me souvenir.

– Ah, bon ? ai-je fait, un peu alarmé, en imaginant avec terreur que ce type c'était moi.

– En vérité, c'est une histoire triste, Gabriel. Il était assez âgé, et ne m'attirait pas particulièrement. Un truc plutôt neutre, ma foi. Il avait un nom très courant. À vrai dire, je préférerais ne pas en parler.

Je me suis brusquement levé du lit pour aller chercher des cigarettes. Mes mains tremblaient. Je sentais que Fernanda avait ouvert une boîte dans laquelle il y avait des choses qu'il valait mieux ne pas voir, et qui allaient me blesser, mais ma curiosité a été la plus forte. Après avoir respiré profondément, je me suis assis sur le lit face à elle et lui ai dit que je voulais savoir.

Lentement, bredouillant, s'interrompant, Fernanda m'a appris qu'elle avait couché deux fois avec « Juan ». La première, un soir où elle s'était violemment querellée avec Rafael qui, je pouvais l'imaginer sans peine, s'était très mal conduit et lui avait dit des choses qu'elle ne voulait pas répéter, elle avait rencontré ce « Juan », dont elle avait fait la connaissance quelque temps plus tôt à l'anniversaire d'une amie de la fac. Au cours de cette fête, à laquelle Rafael ne s'était pas rendu, « Juan » s'était montré brillant et provoquant mais avec une touche de mesquinerie, et elle avait senti chez lui un fond de frustration qui, paradoxalement avait restauré sa confiance en elle et lui avait même donné un sentiment de supériorité vis-à-vis de cet homme plus âgé et plus cultivé qu'elle. Ils s'étaient bagarrés. Mais, ayant ensuite obtenu son numéro de téléphone – elle ignorait comment –, il l'avait appelée pour lui présenter ses excuses et lui demander s'ils pouvaient se voir, parce qu'il voulait dissiper la fâcheuse impression qu'il lui avait sans doute laissée. Fernanda ne comprenait pas très bien pourquoi elle avait accepté mais, quelques heures plus tard, elle était de nouveau en sa présence. Elle avait alors découvert qu'il aimait beaucoup les livres et qu'il écrivait. Il se montra plein d'esprit et de fantaisie, à l'opposé du type buté de la fête d'anniversaire. Elle se sentit si bien en sa compagnie que, quand il lui proposa d'aller prendre un verre, elle accepta. À peine avait-elle bu le premier qu'elle éprouva le besoin de s'enivrer pour chasser la colère qui la rongeait encore de l'intérieur. La veille, elle s'était violemment disputée avec Rafael, et elle savait qu'il ne l'appellerait qu'après lui avoir envoyé messages et fleurs. Elle commanda un autre verre et ne tarda pas à se dire qu'elle méritait un type comme « Juan » plutôt

qu’une brute comme Rafael, qui lui plaisait pourtant, physiquement, et avec qui elle aimait faire l’amour, sauf quand il la maltraitait. Non, il ne l’avait jamais battue, mais de justesse. « Juan » ne lui plaisait pas, mais quelque chose lui disait pourtant qu’il valait le coup. Elle avait bien le droit de se faire baiser par un type comme ça, même s’il n’était pas de son goût et lui semblait plutôt insipide, gris. Mais elle avait aussi envie de rentrer chez elle, de chercher refuge dans sa chambre et de pleurer, même si les raisons de le faire n’étaient pas évidentes ou si elle n’avait pas envie de les éclaircir. Et puis, sans savoir comment, elle se surprit en train de pleurer au comptoir du bar pendant que « Juan » l’embrassait. Tout ce dont elle pouvait être sûre, à ce moment-là, c’était de son désir d’être embrassée par « quelqu’un » et que ce « quelqu’un » pût être « Juan », si bien qu’elle le laissa l’enlacer et chercher sa bouche. Ils continuèrent ainsi pendant un long moment, jusqu’à ce qu’elle se rende compte, stupéfaite, qu’elle était ivre et que les mains de cet homme la pelotaient de partout. Elle dit alors à « Juan » qu’elle ne se sentait pas bien et préférait rentrer chez elle. Ils avaient quitté le bar ensemble, et une fois dehors elle se sentit réellement mal, ce qu’il remarqua, mais il lui proposa tout de même « d’aller ailleurs ». Elle s’entendit lui demander des préservatifs et se laissa conduire jusqu’à une pharmacie devant laquelle elle l’attendit, puis dans un hôtel, où aussitôt qu’ils furent entrés dans la chambre, elle éteignit les lumières et s’allongea sur le lit dans l’espoir que sa tête allait cesser de tourner, et elle se laissa faire. Puis, sans plus savoir avec qui elle se trouvait, il n’y eut plus pour elle qu’une course désespérée vers l’orgasme, pendant laquelle elle sentit un vide s’ouvrir dans sa poitrine, une vague envie de pleurer, et une impression de solitude qui s’accrocha avec ténacité à la jouissance. Ensuite, elle sentit qu’elle dessaoulait, prit conscience de l’endroit où elle se trouvait, reconnut l’homme avec lequel elle venait de faire l’amour. Depuis qu’elle avait franchi la porte de l’hôtel elle avait eu l’impression de n’être avec personne. Sa lucidité retrouvée, elle se redressa dans le lit, aperçut par la fenêtre les lumières de la ville endormie, et se couvrit. Quand « Juan » s’approcha d’elle pour lui donner un baiser, elle dut faire un violent effort sur elle-même pour ne pas se dérober. Elle s’habilla en hâte et se laissa raccompagner chez elle en taxi sans dire un mot.

– J’avais envie que Rafael sache ce que j’avais fait pour voir de près la tête qu’il ferait, et pour qu’il flanque une raclée à « Juan ».

– Je ne comprends pas comment tu as pu coucher avec lui encore une fois.

– Moi non plus.

« Juan » s’est mis à lui téléphoner et à lui envoyer des messages dans lesquels il la suppliait d’accepter de le revoir. Mais Fernanda avait peur que Rafael ne l’apprenne et elle donna un rendez-vous à « Juan » pour mettre fin à l’aventure. Ils se retrouvèrent dans un café et, en le voyant, Fernanda se dit qu’elle avait complètement perdu la boule pour accepter de coucher avec un type pareil. Il lui demanda en premier lieu comment elle avait trouvé cette première fois, elle lui répondit « étrange » et lui retourna la question. Alors « Juan » déclara qu’il n’avait pas de mots pour le dire, c’était la meilleure chose qui lui était arrivée de sa vie et ces paroles flatteuses atténuèrent la résistance de Fernanda, sensible aux regards que « Juan » posait sur elle. Mais elle se reprit, refusa de boire un verre et ils quittèrent le café. Comme ils s’approchaient d’un carrefour où il y avait une station de taxis, sans très bien savoir pourquoi, elle lui dit qu’elle voulait qu’ils fassent l’amour encore une fois. « Juan » arrêta le premier véhicule qui se présenta.

C’est là que commence la partie de l’histoire qui me fit beaucoup de peine et me lia plus étroitement à Fernanda, une partie que je n’avais pas l’intention de raconter dans ce roman, mais j’ai appris que rien n’est jamais tel qu’on l’a voulu. Pendant le trajet en direction de l’hôtel – il avait cette fois des préservatifs sur lui, et par conséquent bon espoir de coucher avec elle –, elle ne l’embrassa pas, ne lui dit aucune gentillesse, ne lui donna aucune preuve d’affection. Elle était mal à l’aise et se dérobait. Il lui demanda comment elle se sentait, elle lui répondit : « nerveuse », et quand il essaya de l’embrasser elle se détourna. Pendant qu’ils montaient l’escalier, payaient à la réception, prenaient la clef et la télécommande de la télé, elle resta de marbre et une fois dans la chambre, comme il faisait jour, la première chose qu’elle fit fut de fermer les rideaux. Elle n’était pas ivre, avait refusé de boire un verre pour rester parfaitement consciente de ses actes et de leurs conséquences, au point qu’elle n’éprouva ni désir ni excitation, et quand elle comprit que cette rencontre allait être douloureuse pour elle, elle ne fit rien pour y mettre fin. Culpabilisée de tromper Rafael, elle était en même temps en colère contre lui et sentait son ressentiment se raviver, si bien qu’elle se dévêtit avec une certaine violence devant

l’homme qui était à ses yeux le moins séduisant de tous ceux qu’elle avait côtoyés ces derniers temps, et elle se mit à trembler quand il s’approcha d’elle pour la caresser. « Juan » dut deviner en partie ce qui se passait en elle, parce qu’il lui demanda si elle voulait arrêter et rentrer chez elle. C’est alors que, malgré tout, elle lui dit que non et, se distanciant de son corps, se laissa toucher et étreindre. Rapidement, « Juan » cessa de s’inquiéter d’elle, sans doute aveuglé par son désir. Quand il la prit, elle eut mal, mais elle s’habitua vite à la douleur. Elle n’allait rien éprouver, et pas davantage parvenir à l’orgasme, mais lorsqu’elle sentit que chaque pénétration était une blessure qu’elle se laissait infliger, elle lui demanda de se dépêcher de jouir. À un certain moment, elle sentit que son corps était celui d’une autre, à peine un objet. C’était une sensation nouvelle et terrible (Fernanda avait les yeux rouges quand elle évoqua l’épisode) qu’elle n’avait jamais éprouvée même quand Rafael la possédait à des moments où elle n’en avait pas vraiment envie. Sans doute « Juan » fit-il de nouveau attention à elle, parce qu’il se hâta de jouir. Après avoir éjaculé, il la vit se lover de l’autre côté du lit sans même lui adresser un regard.

Fernanda me dit qu’à ce moment-là elle s’était sentie comme morte. Elle dut paraître absente et blessée, parce qu’il s’approcha d’elle pour la caresser avec une certaine appréhension. L’âge de « Juan », son attitude et sa peur lui parurent pathétiques et elle n’eut plus que mépris pour lui, alors elle se leva, lui dévoilant sans pudeur sa nudité, parce qu’elle n’était déjà plus là et, après s’être habillée, elle dut se forcer à attendre pour sortir en même temps que lui et ne pas paraître grossière. Elle quitta l’hôtel avec lui, sans même lui jeter un regard, honteuse d’être dans la rue en sa compagnie. Je l’écoutais, atterré, adossé au mur de ma chambre, en me disant que j’aurais voulu qu’elle se taise et s’en aille. Mais elle poursuivit son récit. Elle le laissa l’accompagner jusqu’au taxi et, une fois à l’intérieur, se sentit nauséeuse, claqua la portière sans lui dire un mot, sans un au revoir. Aussitôt son esprit l’enveloppa d’un voile qui la rendit imperméable à tout, et en arrivant chez elle, elle n’éprouvait plus rien. Elle prit une douche, se coucha, et au moment de s’endormir eut envie de pleurer, mais comme cette envie lui rappelait ce qu’elle avait fait, elle ferma les yeux et sombra dans le sommeil.

– L’as-tu revu ? ai-je demandé tout bas.

– Jamais plus, m’a-t-elle répondu en essuyant des larmes sans doute venues de ce jour-là. Et quand il m’a de nouveau appelée, je lui ai dit que je ne voulais plus jamais avoir affaire à lui et il s’est mis à pleurer. Après, je me suis sentie coupable, j’ai regretté de l’avoir blessé, mais à présent, si je le croisais dans la rue je crois que je ne le saluerais même pas. Tu sais, ajouta-t-elle en retrouvant un léger sourire, j’ai l’impression que tout ça est arrivé à une autre femme, qui n’est pas celle que tu as aujourd’hui devant toi.

Je me suis glissé sous le drap avec elle. Elle s’est tournée de mon côté pour m’embrasser, soulagée d’avoir pu se confier, et j’ai senti sa chair ferme et dispose. J’étais malheureux, mais encore plus proche d’elle.

– Il y a quelque chose que je ne t’ai pas dit, souffla-t-elle. Quand ça s’est passé, j’étais ton étudiante et, la deuxième fois, après avoir pris ma douche, j’ai pensé à toi, d’une façon encore vague, imprécise. C’est très curieux. J’ai pensé à toi, et ça m’a presque fait rire, j’ai d’abord cru que c’était parce que je te trouvais drôle, avec tes chaussures en daim, tes cheveux en bataille, et cet air angoissé que tu avais toujours, à chaque cours. Tu ne me plaisais pas vraiment, mais je pensais à toi. Pas à Rafael, ni à personne d’autre. À toi, c’est tout. C’est curieux, non ?

Nous nous sommes de nouveau embrassés, mais cette fois, j’étais heureux. Quand Fernanda se tut et se pelotonna sous les couvertures, j’eus le sentiment qu’elle m’aimait peut-être plus qu’elle ne le croyait. J’étais réellement différent de « Juan », ce qui me donna envie de lui faire l’amour, aussi l’ai-je découverte et exposée à la lumière du jour avant de la pénétrer lentement, sans cesser de la regarder dans les yeux, pour bien lui faire sentir que c’était moi et nul autre qui lui donnais du plaisir. Je me souviens que ses yeux n’ont pas quitté les miens pendant tout le temps qu’a duré le coït, et qu’ils se sont remplis de larmes la première fois qu’elle a joui. Son premier orgasme ne m’a pas suffi, aussi me suis-je interrompu pour la rendre heureuse plusieurs fois de suite avec une assurance physique que je n’avais encore jamais connue avec personne.

Nous avons beaucoup fumé et beaucoup ri et beaucoup fait l’amour, ce jour-là, et quand elle s’est levée pour se préparer car elle avait cours, elle m’a dit :

– Je n’avais jamais fait l’amour comme ca. Maintenant, je sais que j’ai vécu dans le mensonge avec un imbécile.

Puis elle ajouta :

– J’ai grande envie d’une douche. Je peux ?

– Il n’y a pas d’eau chaude.

– Eh bien tant pis, a-t-elle fait en m’embrassant. Je vais garder ton odeur jusqu’à ce soir.

Je ne sais plus combien de fois nous avons fait l’amour dans mon petit deux-pièces de Santa Anita où j’écris à présent. Parfois, la sonnerie de son mobile nous faisait sursauter, et nous découvrions avec soulagement que c’était un appel d’une amie, d’un copain ou de son père. Mais c’était parfois lui, dont la voix était maintenant moins tonnante, et celle de Fernanda toujours plus détachée et froide, ce qui ne me suffisait pas : j’étais contrarié et me demandais si c’était moi ou ma condition modeste qui l’empêchait de se décider une bonne fois pour toutes à l’envoyer promener. Elle s’était habituée à mon espace, apportait des yaourts, des jus de fruits qu’elle allait ranger dans le petit réfrigérateur, où elle allait souvent chercher une bouteille d’eau. Je savais qu’il y avait entre nous quelque chose de fragile mais réel à mettre en balance avec cette liaison vieille de quatre ans, avec des habitudes qui paraissaient indéracinables, comme les repas en famille que les parents de Rafael et ceux de Fernanda organisaient pour consolider l’amitié et l’accord tacite de les marier un jour. À ce destin tout tracé, je ne pouvais opposer que mon réduit à Santa Anita, quelques meubles, une salle d’eau sans eau chaude et un monticule de livres et de disques. Il était clair que ça ne faisait pas le poids.

Un samedi matin, la situation avait pris un tour alarmant parce que Fernanda ne s’était pas manifestée depuis deux jours. Dans son dernier message, elle m’avait écrit que sa vie devenait d’une complication inextricable, et sous le coup de la colère je ne lui avais pas répondu. Le samedi matin, elle est arrivée sans prévenir et à peine lui avais-je ouvert la porte que, toute crainte et toute colère évanouies, je l’ai prise dans mes bras sans dire un mot. Après avoir fait l’amour, Fernanda est allée chercher le miroir de la salle de bains et l’a apporté dans le lit. Nous nous y sommes vus, tous deux sveltes, jeunes, parés des seules couleurs du plaisir.

– Que vois-tu ? m’a-t-elle demandé.

– Ma foi, je ne sais pas. Un homme…

– C’est tout ? C’est tout ce que tu vois ? Pas de femme ?

– Et toi, que vois-tu ?

– Eh bien, je vois un homme aux jambes d'athlète, et aux bras très délicats, avec de grandes et belles mains. Je vois un regard un peu sombre, où brillent de temps en temps des éclats dorés, et un nez de lion dans un visage portant les marques de durs combats. Pourquoi ris-tu ? J'adore tes cheveux, ils sont fins, drus et semblent toujours ébouriffés… tu as de petits yeux pareils à ceux des gamins des rues qui viennent quémander deux sous aux portières des voitures, et ça… J'aime tes pommettes, saillantes, mais pas trop… Tu es un type curieux, Gabriel. Quand nous nous sommes connus, j'avais du mal à savoir d'où tu venais, où tu vivais… Comme si tu débarquais de nulle part. Un métis, tirant parfois sur le Blanc, parfois sur l'Indien, qui est plusieurs types à la fois et oscille de l'un à l'autre, tel un caméléon. Mais à présent, mon point de vue a changé, je sais que tu appartiens à ce chez-toi qui m'a semblé si étrange la première fois, à ces livres, à ces nouvelles que tu essaies d'écrire, et je sens que, d'une certaine manière, j'y suis aussi chez moi. C'est bête, non ?

C'étaient les premiers jours d'octobre. Le soleil filtrait à travers les persiennes, éclairait la chambre, et il commençait à faire chaud.

– Je vais prendre une douche, ai-je dit, dépassé par ses propos.

– Je viens avec toi.

– L'eau est froide.

– Peu m'importe.

Sous le tuyau en plastique de la douche de la petite salle d'eau d'où l'on aperçoit, par une lucarne, les maisons de Santa Anita, les toits de zinc et les citernes en résine, Fernanda affronta le choc du jet glacé. Elle prit tout d'abord un peu d'eau dans une main et sa peau se hérissa, tendit l'autre main, du regard me lança un appel à l'aide et se glissa sous le jet en étouffant un cri : ses seins s'agitèrent, leurs mamelons se recroquevillèrent et elle se mit à trembler. Jamais je n'oublierai la beauté de sa nudité sous l'eau froide d'octobre, alors qu'elle tentait de se familiariser ainsi avec ce que je pouvais lui offrir. À cet instant précis, j'ai compris qu'elle m'aimait et qu'elle était ma femme. Nous nous sommes longuement embrassés sous le jet glacé et dans le rayon de soleil qui entrait par la lucarne.

Quand nous sommes sortis de la salle d'eau, heureux, riant aux éclats, son téléphone portable s'est mis à sonner, s'est tu, s'est remis à sonner alors

que nous recommencions à faire l’amour, sourds aux appels de Rafael qui se sont succédé jusqu’à la tombée de la nuit.

OceanofPDF.com

Quatrième partie

OceanofPDF.com

1

Ce même samedi, Fernanda a mis fin à sa liaison avec Rafael. Avant de quitter Gabriel, encore couverte de la chemise qu'il lui avait prêtée et pendant qu'elle cherchait ses sous-vêtements dans le lit où ils venaient de faire l'amour, elle lui dit qu'elle redoutait ce qui l'attendait, parce que ses parents aimaient beaucoup Rafael et qu'il leur en coûterait de s'habituer à quelqu'un de si différent de lui. Pouvait-il le comprendre ? Il répondit machinalement par l'affirmative parce qu'en vérité il ne savait pas exactement ce que ce « différent » voulait dire et qu'il était loin de se douter de la signification qu'aurait ce mot pour l'un et pour l'autre. Sans demander de plus amples explications, il la regarda se changer et ramasser ses cheveux en un chignon haut. Elle lui donna un baiser rapide et une légère tape sur la poitrine : il fallait qu'elle y aille. Gabriel lui souhaita bon courage pour ce qu'elle avait à faire.

Il passa toute la journée en alerte, conscient que son avenir et son bonheur dépendaient de ce qu'elle obtiendrait. Le soir, en compagnie de Bruno au Sargento de Barranco, il but tout ce qu'il était possible de boire afin de ne pas penser à la conversation qui devait avoir lieu au même moment entre Fernanda et Rafael, quand, aux petites heures du matin, elle l'informa par texto qu'elle avait rompu. Trop ivre pour l'appeler, il rentra chez lui, dormit tout le dimanche et passa la nuit suivante dans les affres du désespoir, ne parvint pas à la joindre le lundi matin, mais vers midi son portable sonna. Soulagé, il reconnut la voix de Fernanda qui lui confirmait avoir bel et bien rompu avec Rafael mais s'excusait de ne pas pouvoir venir. Comprenant qu'il s'était passé quelque chose de grave, il la pressa de s'expliquer, et, au récit de Fernanda, il prit peur pour elle et pour lui.

Ils étaient allés dans une discothèque de Larcomar. Rafael avait voulu l'embrasser pendant qu'ils dansaient, elle s'était dérobée, il voulait savoir si elle l'aimait et, apparemment libérée de toute crainte, elle lui avait répondu avec froideur qu'elle n'éprouvait plus rien pour lui. Après avoir échangé, comme à son habitude, quelques plaisanteries avec ses amis avocats, Rafael

avait brutalement décidé de quitter les lieux et forcé Fernanda à sortir avec lui et à monter dans la voiture. Il avait démarré en trombe et conduit à toute allure jusque chez elle, apparemment désireux d'écraser le premier passant qui se trouverait sur son chemin. En la quittant, il avait de nouveau voulu l'embrasser, et de nouveau elle s'était dérobée. Alors, avec colère, avec mépris, il lui avait demandé si elle voulait rompre et, en entendant sa réponse affirmative, s'était contenté de lui ordonner de descendre, ce qu'elle s'était empressée de faire.

Un peu plus tard, elle avait envoyé le texto à Gabriel et s'était endormie. La sonnerie du téléphone l'avait réveillée. C'était Rafael, qui voulait passer la voir et poursuivre la discussion de la veille. Lui ayant répondu qu'elle l'attendait, elle s'avisa qu'il était assez tard, qu'elle avait dormi longtemps et qu'elle était seule à la maison. Quand il était arrivé, Rafael avait eu un comportement très différent de celui qu'il affichait depuis quelques mois et ressemblait un peu au jeune homme dont elle était tombée amoureuse des années auparavant. Après l'avoir embrassée respectueusement sur les joues, il s'était assis sur le canapé du salon et, au terme de quelques circonvolutions, s'était inquiété de savoir, comme la veille dans la voiture, si elle avait l'intention de le quitter. Non sans quelque appréhension, prenant son courage à deux mains, elle lui avait répondu que, pour elle, tout était fini entre eux. Leurs regards s'étaient croisés, Rafael avait eu une réaction d'impuissance : il s'était mis à pleurer en silence, et Fernanda, apitoyée, était allée s'asseoir à son côté pour le prendre par l'épaule, et ils s'étaient enlacés en pleurant ensemble.

Après son départ, elle s'était sentie très mal et avait alors éteint son mobile, parce qu'elle ne voulait plus rien savoir de personne, y compris de lui, Gabriel. Au bout de quelques heures vouées aux larmes, elle sombrait dans le sommeil quand sa mère lui avait passé un appel de Rafael, sur la ligne fixe. Elle s'était sentie encore plus mal en constatant que le ton sur lequel il lui parlait était de nouveau celui du Rafael qui se frappait au visage ou donnait des poings sur les murs jusqu'à se blesser, et qui cette fois lui lançait une ribambelle de questions auxquelles elle refusait de répondre en essayant de lui faire entendre qu'elle ne voyait pas pour quelle raison elle devrait le faire. Pourquoi diable voulait-elle rompre maintenant alors que ces dernières semaines il ne s'était rien passé entre eux de si terrible ? D'où lui venait cette détermination subite, qu'elle n'avait jamais eue ? C'était

parce qu’il y avait un autre homme, c’était ça ? Cet imbécile, ce mort de faim de l’université ?

– J’ai peur que nous n’en ayons pas fini avec lui, dit Fernanda à Gabriel ce matin-là. Il te rend responsable de tout.

Il éprouva de l’inquiétude mais ne le montra pas. C’était pour ça qu’elle n’était pas venue et ne viendrait pas le voir les jours suivants. Elle ne savait pas de quoi Rafael pouvait être capable. Un soir, dans une boîte de nuit de Larcomar, il avait cassé la figure à un garçon qui posait sur elle des regards insistants. Une autre fois, il avait sorti à coups de poing de sa voiture un type qui s’était adressé à elle en tenant un propos un peu leste, et lui avait cassé deux côtes et la clavicule. Il s’était d’ailleurs vu forcé de payer les frais. Elle avait dû assister à ces scènes tétanisée, en suppliant Rafael d’arrêter, sans même être certaine qu’il l’entendait. S’il s’en prenait à lui, elle ne se le pardonnerait jamais. Elle s’inquiétait car elle savait que Rafael était un jour allé le chercher à l’université, parce qu’il avait appris d’une manière ou d’une autre « qu’il tournait autour de sa femme » et qu’il voulait « le remettre à sa place ».

Ce fut ainsi que Fernanda et Gabriel prirent l’habitude de s’appeler pour se dire leurs désirs inassouvis d’être ensemble, et qu’ils en vinrent à ne se voir qu’à l’université. Hormis les conversations dans les couloirs et les allées, pendant lesquelles ils s’autorisaient à peine un sourire ou un frôlement, ils se retrouvaient dans le pavillon de la faculté des sciences où ils ne pouvaient être vus et où ils s’embrassaient interminablement.

Rafael avait commencé à envoyer des fleurs à Fernanda presque tous les jours, et il insistait pour la voir, lui parler et fêter l’anniversaire de leur première rencontre. Il l’appela deux fois chez elle, sanglotant au bout du fil, et quand elle en parla à Gabriel et qu’ils constatèrent que Rafael souffrait, ils se dirent qu’ils se montraient peut-être un peu trop sévères et se demandèrent s’ils ne seraient pas les seuls à dresser les obstacles qui confinaient leurs contacts physiques à l’université et les empêchaient de s’aimer à Santa Anita. Ils envisageaient la possibilité de se retrouver au News Café, quand Fernanda vint un après-midi attendre Gabriel à la sortie d’un de ses cours, le visage blanc comme un linge.

– Il m’a appelée parce qu’il voulait savoir à quel étage de la maison de Santa Anita nous nous envoyions en l’air. Il t’a suivi, Gabriel. Il t’a suivi pour voir s’il pouvait nous surprendre.

– Il ne va faire de toi qu’une bouchée, dit Spanton quand Gabriel se confia à ses amis lors d’un Conciliabule.

– Il va t’attraper et te tordre dans tous les sens, comme les nœuds sur les tableaux de Jorge Eielson.

– Et le tableau s’intitulera *Nœud Lisboa 3*, ajouta Jorge en servant les boissons.

Comme toujours avec ses amis, Gabriel rit de la plaisanterie mais au fond de lui-même, sous la gaieté affichée, il sentait grandir une peur d’enfant qui le paralysait. Il n’avait jamais vu Rafael, mais pendant les jours qui suivirent le coup de fil de Fernanda, son imagination lui donna bien des formes, des visages et des voix, et dans toutes les versions le monstre lui tombait dessus et le rouait de coups. Lui adresserait-il la parole avant de se mettre à le tabasser, ou lui démolirait-il d’abord le portrait ? Et quand s’arrêterait-il ? Gabriel commença à marcher en sentant un souffle dans son cou. Il regardait de tous les côtés dès qu’il mettait le nez dehors, serrait les poings en corrigeant les copies ou en lisant un roman, et il se maudissait de n’avoir jamais appris à se battre, à cause, peut-être, de ses bras frêles et de son manque de musculature. Il lui fallait brusquement lutter contre sa peur, rassembler tout son courage et se répéter qu’il savait parfaitement ce qu’il lui restait à faire. Il ne refuserait pas le combat. Il affronterait Rafael et se défendrait de son mieux, jusqu’à ce que celui-ci le réduise en bouillie. Voilà tout. Il savait qu’après Rafael aurait à jamais perdu Fernanda. Tendu, il attendait le moment où l’autre lui tomberait dessus.

Un matin, Fernanda le surprit en venant à l’improviste sonner à sa porte, avec un grand sourire. Elle avait appelé Rafael, indignée par une série de messages anonymes arrivés sur son mobile qui lui précisaient le nombre de fois où il l’avait trompée avec diverses filles, y compris une amie de collège. Après avoir tout nié avec des phrases creuses et s’être contredit chaque fois qu’elle essayait de savoir la vérité, après un silence suspect et harcelé par ses imprécations, il avait fini par lui dire qu’il ne voulait plus la voir et qu’elle pouvait faire sa vie avec le mort de faim de l’université. Fernanda avait répété que Gabriel n’était qu’un ami et que le menacer d’une correction qu’il ne méritait pas serait totalement injuste.

– Tu sais très bien que si j’avais voulu lui casser la gueule ce serait déjà fait, mais ne t’inquiète pas, je ne me salirai pas les mains en le touchant.

Fernanda prit l’habitude de venir chez Gabriel dès qu’elle le pouvait, allant même jusqu’à sécher les cours au risque d’être renvoyée de l’université. Ils passaient des après-midi au lit à parler de leur enfance, et les différences de leurs expériences les amusaient. Pendant qu’il finissait son secondaire dans un établissement public, elle patinait à roulettes sur la corniche de Miraflores avec des fillettes de son âge. Pendant qu’elle entrait en sixième dans un collège tenu par des religieuses et commençait à lire des romans et autres livres en anglais, il écrivait ses premiers articles à *Proceso* sous les invectives du merveilleux obèse qu’était Saúl Vegas. Elle avait eu un amoureux, à quinze ans, pendant un séjour au bord de la mer ? Lui, pendant ce temps, travaillait à *La Industria*, écrivait des articles d’actualité et caressait l’idée d’abandonner le journalisme pour se consacrer à l’écriture. Pour la première fois, Gabriel n’avait pas honte de raconter sa vie.

Fernanda était certaine que ses parents aimeraient Gabriel, mais pensait que la rupture avec Rafael était trop récente pour des présentations. Elle leur parlerait de lui peu à peu, et petit à petit il serait intégré à la famille.

Ce fut au cours de ces après-midi qu’ils consolidèrent leur relation et Santa Anita devint ce qu’avait été pour eux l’université quelques semaines plus tôt. Ils s’y promenaient sans crainte d’être surpris, arpentaient ses rues, traversaient ses parcs, et Fernanda, qui ne s’était jamais hasardée seule dans Lima, sauf aux alentours immédiats de la maison familiale, adora ce quartier qui n’était pas aussi dangereux qu’on le lui avait fait croire, et s’émut de découvrir l’univers de Gabriel, son école, les enfants qui jouaient au ballon dans les rues, les marchands de beignets et les vendeurs ambulants de l’avenue de los Ruiseñores.

Ils décidèrent de se séparer pendant les derniers jours de novembre et les premiers de décembre : Fernanda avait trop négligé ses études, et Gabriel avait des dizaines de copies à corriger, pour Estrada et Degas. Ce furent des jours d’un rare bonheur. Ils se voyaient parfois à l’université, s’envoyaient de très longs messages débordants d’amour dans lesquels ils affirmaient que leurs sentiments demeuraient intacts et, quand le semestre s’acheva et que Fernanda eût terminé ses examens, elle alla chez lui où ils passèrent toutes leurs journées ensemble.

Le dernier jour des cours, Fernanda annonça à ses parents qu'elle irait fêter la fin de l'année universitaire avec des camarades et ne rentrerait qu'après minuit. Elle sonna chez Gabriel vers midi, et après avoir déjeuné dans le quartier, ils passèrent le reste de la journée au lit. Gabriel lui lut ses poèmes favoris, Fernanda en chercha d'autres parmi les recueils alignés sur les rayonnages, ils firent l'amour, jouèrent nus comme des enfants, rirent, s'endormirent et ne se réveillèrent que pour recommencer à s'aimer et à imaginer ce qu'ils feraient quand leur relation serait devenue publique et qu'ils pourraient se montrer à tous sans crainte. Il aimait la plage ? Elle adorait celle de Los Órganos, où elle avait passé plusieurs étés dans son enfance, avec ses parents, sa sœur, son frère et ses cousins, qui, elle en était sûre, l'adoreraient. Elle leur avait déjà parlé de lui, en évoquant un nouvel ami, un garçon très sensible, et il rit à l'idée qu'elle l'avait présenté ainsi, comme « un garçon très sensible ».

À trois heures du matin, elle décida qu'il était temps de rentrer chez elle. Ils s'habillèrent, prirent un taxi et, comme ils approchaient du domicile de ses parents, le mobile de Fernanda sonna. Oui, elle arrivait, oui, elle était avec un ami, Gabriel, celui dont elle leur avait parlé.

Aujourd'hui encore j'ai quelque mal à me rappeler ce qui a suivi ou, plus exactement, à force de l'évoquer et de tant de façons différentes, je ne sais pas très bien comment m'y prendre pour raconter ce qui s'est produit. Je sais que je regardais Fernanda rire quand nous sommes arrivés avenue Roca y Boloña.

Comme ils se rapprochaient de chez elle, Gabriel se souvint de la nuit où il était passé par là avec ses amis en hurlant des insanités et il éprouva un certain soulagement : la maison des parents de Fernanda n'était pas située exactement sur l'avenue, mais en retrait, dans un parc contigu. Le taxi s'engagea dans la contre-allée, entra dans le parc et le longea pendant que Gabriel se demandait dans laquelle de ces maisons aux portails imposants nichées entre les arbres vivait Fernanda. Mais il n'aurait pu deviner que c'était justement celle qui était éclairée comme en plein jour malgré l'heure et devant la porte de laquelle s'agglutinaient quatre ou cinq personnes, qui semblaient attendre une arrivée d'importance. Gabriel éprouva une étrange sensation quand il entendit Fernanda dire d'une voix éteinte au chauffeur de s'arrêter là, et il fut un peu troublé de voir une silhouette se détacher brusquement du groupe debout sous le porche et se diriger vers le taxi en

faisant des gestes menaçants et en criant. Gabriel mit quelques secondes à comprendre qu'il s'agissait du père de Fernanda, et que les gens restés derrière lui – une jeune fille et un jeune homme qui tenait une femme par les épaules – étaient les autres membres de la famille. L'homme entra dans la lumière des phares, irradiant une colère tangible, et Gabriel remarqua que, du porche, la femme lui criait quelque chose, mais l'homme était déjà à la portière du côté où il était assis et frappait la vitre du poing. Des lumières s'allumèrent aux fenêtres des maisons voisines. Alors, le père de Fernanda se mit à donner de grands coups sur le toit du véhicule en lançant des invectives, et Gabriel se dit qu'il devait descendre du taxi. C'était contre lui que ces cris étaient dirigés, et le fils venait rapidement rejoindre son père. Il ouvrit la portière et sortit affronter ses assaillants.

OceanofPDF.com

2

– Et alors ? Qu’est-ce qu’il t’a dit ? Allez, l’ostrogoth, raconte à ton dieu Spanton et au Conciliabule ce qui t’est arrivé. Tu es sorti du taxi et alors…

– Rien. Il était là, son fils derrière lui. J’ai enfin pu comprendre ce qu’il disait, même si tout n’était pas clair. Ça s’est passé si rapidement que je n’en ai pas un souvenir très net.

– Autrement dit, tu as eu l’impression d’être au mauvais endroit au mauvais moment, dans un film où tu n’avais aucun rôle ?

– Comme si ce n’était pas à moi que tout cela arrivait, alors que c’était le contraire, de toute évidence, c’était bien à moi qu’ils réservaient cet accueil. Ma foi, j’étais l’acteur d’une de ces comédies fondées sur des quiproquos stupides. Aujourd’hui encore tout me paraît étrange : le parc, les éclairages des maisons, le taxi, la famille sur le pas de la porte, le père venant vers moi…

– Dis, Gabriel, tu ne serais pas en train de romancer un peu ? C’est bien vrai que toute la famille était devant la porte ?

– Au grand complet. J’ai pu voir assez nettement la sœur de Fernanda, qui ne bougeait pas, et la mère, qui criait sous les lampes de l’entrée. Le père puis le fils se sont avancés quand ils ont compris qui était dans le taxi.

– C’est une scène de *La Petite Maison dans la prairie*, avec toi dans le rôle du carcajou, ou du chacal, quand la famille Ingalls sort repousser l’attaque de son cher foyer…

– Et alors le père s’approche de toi et te menace de mort, c’est ça ?

– Mais laisse-le raconter ça tranquillement ! Laisse l’énergumène récapituler son histoire. Tu sors de la voiture et ce type braille contre toi.

– Il braille contre moi. Il est devant moi…

– Il est jeune ?

– Sur le moment, il me semble assez jeune pour pouvoir se battre. Je distingue ses traits, puis ne les vois plus, je suis trop choqué pour

mémoriser son visage. Il était de ma taille, mais comme j'étais assis dans le taxi, il me semblait très grand. Une cinquantaine d'années, athlétique, des sourcils épais, pas beaucoup de cheveux. Il semblait très menaçant.

– Que faisait Fernanda pendant ce temps ?

– Je ne sais pas. Pendant un moment je ne l'ai plus vue. Ce dont je suis sûr, c'est de ne pas l'avoir entendue. Elle n'a rien dit avant que je sorte de la voiture. Mais quand son père et moi avons été face à face, elle était à côté de nous.

– Il s'est peut-être calmé en la voyant. Il se serait plus facilement jeté sur toi si vous aviez été seuls.

– Peut-être. Il a regardé par terre avant de lui crier, avec autorité, de rentrer à la maison, et elle lui a répondu qu'elle allait rester là. Son frère a dit lui aussi à Fernanda de rentrer à la maison, mais d'une voix qui laissait sentir la peur.

– C'est l'autre abruti. Spanton le savait. Ce putain de proxénète pétochard et fils de pute est allé tout raconter à son futur beau-père dès qu'il s'est fait baiser par le phénomène.

– Fernanda croit que Rafael est allé casser du sucre sur mon dos devant son père, et c'est probablement ce qui s'est passé.

– Le salopard.

– Bon, tu es descendu du taxi, et après ?

– Je n'ai pas pu faire un pas. Le père de Fernanda s'est planté devant moi et a continué de crier. Il puait du bec, sa cravate était dénouée, sa chemise en dehors du pantalon, je me suis dit qu'il venait de se cuiter en compagnie de quelqu'un, ou seul, qui sait.

– Il ne t'a rien fait ?

– Qu'aurais-tu voulu qu'il me fasse ? Il n'est pas de première jeunesse, cet homme.

– Il ne t'a pas frappé ?

– Il en avait bien envie, c'était clair, mais mon attitude l'en a empêché.

– Et que disait-il ?

– Il me demandait si c'était une heure pour ramener sa fille à la maison, mais ses cris étaient en partie couverts par ceux de Fernanda et ceux du

petit groupe resté devant le vestibule. C’est peut-être la voix de sa femme qui l’a calmé, ou celle de son fils. Je le regardais, sans pouvoir faire un geste. Je me souviens seulement de lui avoir dit sur un ton posé qu’il devait se calmer. Je ne sais pas, à vrai dire, s’il m’a entendu. Il attendait peut-être que je me mette à gueuler comme lui pour passer aux coups.

– Alors, il a dit qu’il allait te tuer.

– Il m’a dit de ne pas m’approcher de sa fille.

– Quel connard. Il va engager quelqu’un pour veiller à ce que tu ne t’approches pas de trop près ?

– J’imagine qu’il devait avoir peur, lui aussi. Je me demande si la scène a duré plus d’une minute. Peut-être a-t-il été arrêté par la présence des voisins, qui avaient éclairé leur porche et leur jardin pour voir ce qui se passait. Quoi qu’il en soit, il a conclu en disant que si je m’approchais trop d’elle, il me buterait.

– C’est de la folie caractérisée.

– *Roméo et Juliette pour les nuls.*

– Et après ?

– Après, rien. Après cette menace, il a tourné les talons, et quelques secondes plus tard je rentrais chez moi en taxi.

– Bordel, mon pote, qu’allez-vous faire ? Vous vous êtes revus, après ça ?

– Non. On s’est envoyé des messages et téléphoné. L’employée de maison reçoit les appels et lui dit qu’une amie – dont le nom est un signal convenu entre nous – la demande, et Fernanda prend le téléphone. Ils lui ont confisqué son mobile, elle ne peut pas m’appeler. Elle croit qu’il vaut mieux nous en tenir à notre plan pour un moment. Je ne vais pas la contredire. À peine entrée chez elle, ce soir-là, ses parents l’avaient empêchée d’aller dormir pour lui faire avouer que nous sommes amants, mais elle n’a pas arrêté de nier.

– Ils savent très bien à quoi s’en tenir, Gabriel. Ils savent qu’elle ment. Même si vous suivez votre plan pendant des semaines, il faudra bien qu’elle parle à ses parents et dévoile tout. Leur cacher la vérité n’a plus aucun sens.

– Elle n’est pas de cet avis.

– Je sais, et je suppose que ce n’est pas sans raison, mais imagine ce qui se passerait si elle admettait qu’elle est amoureuse de toi. Où serait le

problème ? C’est vrai que ta famille n’est pas fortunée et que tu n’es pas un Apollon, mais tu n’es pas non plus un criminel ni le premier venu. Tu as fait tes études dans la même université qu’elle, tu as partout réussi où elle peine à obtenir la moyenne et parfois ne l’obtient même pas, tu as été son professeur parce que tu réunis de nombreux mérites, tu es un type mille fois plus intelligent et plus sympathique que l’imbécile avec lequel elle couchait, et probablement plus intelligent que sa sœur, son frère, sa mère et son père réunis. Alors, pardonne-moi de te le dire, mais ça me fout en rogne. Quel âge a-t-elle ? Vingt ans ? À cet âge-là, n’avais-tu pas déjà publié des articles en première page de *Proceso* ? Tu ne te rends pas compte ? Pourquoi cacher votre liaison ? Qu’est-ce qui t’y force ?

– Je ne sais pas…

– Comment ça, tu ne sais pas ?

– Je veux dire qu’il se peut qu’il y ait quelque chose, en moi, qui ne tourne pas rond.

– Tu te crois trop vieux pour elle ? Mais ne nous as-tu pas dit que son ex avait à peu près le même âge que toi ? Et aucun travail assuré ?

– Je suppose… Je ne sais pas.

– Mais, putain, qu’est-ce qu’il t’arrive, Lisboa ?

– Je ne sais pas, il y a un détail de cette nuit-là que je ne peux cerner. Je me demande si ça a un sens de vous en parler, parce que je ne suis pas certain que ce soit vraiment arrivé. Je me suis dit que ce n’était pas possible, mais il me semble bien qu’il m’a tout de même dit quelque chose de plus. Je ne sais pas s’il l’a crié, j’en ai pourtant l’impression, mais il est plus probable qu’il me l’ait dit tout bas, avec rage, afin que sa fille et les autres ne puissent pas entendre. C’était après m’avoir dit qu’il me tuerait. Il a commencé par m’expliquer que s’il devait le faire ce ne serait pas de ses mains, parce qu’il ne valait pas la peine de se salir en supprimant quelqu’un comme moi. Des raclures de mon espèce crevaient tous les jours et personne n’en faisait une maladie… Puis il a encore ajouté d’autres trucs de cet acabit… Quand nous avons évoqué cette nuit-là, Fernanda et moi, ni elle ni moi ne sommes revenus sur les paroles de son père, alors je me dis qu’elle n’a vraiment rien dû entendre de tout ça, sans quoi nous n’aurions pas manqué d’en parler, ou alors qu’elle a parfaitement entendu, et tout effacé. Parce que, à moment-là, il a dit que supprimer une vie comme la

mienne avait un prix et il m’a donné ce prix… Jamais je n’avais songé que ma vie puisse avoir une valeur concrète, aussi ai-je été anéanti quand j’ai entendu ça. C’était une somme exorbitante, mais il a aussitôt ajouté que pour lui, ce n’était rien, voulant ainsi me faire comprendre que pour lui je ne valais rien. Fernanda l’a-t-elle entendu ? Pourquoi n’a-t-elle rien dit ? Parfois, je me demande si ce n’est pas une projection de mon esprit qui l’a brusquement poussé à me dire ça, supposition que je n’arrive pas à écarter. Je crois qu’il vaut mieux, pour un temps, suivre le plan de Fernanda… en fin de compte, elle sait ce que sont ses parents et ce que je suis pour eux. Elle a toujours agi comme si elle était sûre de ce qu’il fallait faire. Quand son père a fini de me menacer et a fait volte-face pour rentrer chez lui, elle lui a emboîté le pas sans me dire au revoir, sans même songer à me serrer la main ou à me donner un baiser. Pendant que je la regardais, debout devant la portière ouverte de la voiture, je ne l’ai pas vue se retourner une seule fois ; elle a seulement suivi son père dans l’allée. Quand leur porte s’est refermée, j’étais encore au même endroit, et j’ai vu les lumières des maisons s’éteindre. Alors, je suis monté dans le taxi.

OceanofPDF.com

3

Quand les lumières se sont éteintes dans le vestibule de leur maison, il est monté dans le taxi. Il n'a pas été nécessaire de donner l'adresse au chauffeur. Quelques minutes plus tôt – qui semblaient alors être des heures entières –, ils s'étaient entendus sur le prix de la course pour l'aller-retour et, sitôt qu'il fut assis sur le siège arrière, le véhicule se mit en marche et roula devant la maison de Fernanda, la grille de l'entrée, la large porte en bois du garage, les arbustes qui flanquaient l'allée pavée.

Une fois que le taxi eut quitté le parc et regagné l'avenue, Gabriel sentit son corps retrouver son étoffe et son cœur se remettre à battre, il eut chaud et froid, et il se sentit comme paralysé, alors que certaines zones de son épiderme le démangeaient. Il était sonné. Il eut tout d'abord du mal à rassembler ses pensées et à se convaincre que tout avait bien été réel. Le chauffeur, silencieux, conduisait dans des rues qui lui étaient à la fois familières et étrangères, et ce fut seulement en reconnaissant la largeur de la voie carrossable, les hauts lampadaires aux lumières orange qui l'éclairaient et la façade du collège Saint-Augustin qu'il se sut avec certitude en train de rouler sur l'avenue Javier Prado après avoir raccompagné, si l'on pouvait dire, Fernanda chez elle. Pendant tout le trajet, le chauffeur et lui n'échangèrent pas un mot. Gabriel ne prit pleinement conscience de ce qui venait de se passer qu'en longeant l'université de Lima. Les images se présentaient en rafales juxtaposées, de façon aléatoire, sur le paysage urbain qu'il voyait par la portière.

– Je sais qui tu es, lui avait dit le père de Fernanda, de façon telle que Gabriel s'était nettement senti insulté. Je sais d'où tu sors.

Il regarda les bâtiments de l'université et éprouva une colère rentrée contre lui-même, parce que aucune des images qui se présentaient à son esprit ne le montrait en train de se défendre. Pourquoi ? Il était resté passif, paralysé, muet. Pourquoi n'avait-il pas répondu aux injures qu'on lui crachait au visage en présence de Fernanda ? Gabriel vit se dresser en face de lui les hauteurs de El Agustino et les fabriques de la Carretera Central, et

il eut une envie soudaine de briser la vitre à coups de poing et d'arrêter la voiture. Le père de Fernanda connaissait-il cette partie de la ville ? Il se dit qu'il aurait encore préféré que Rafael le roue de coups plutôt que de montrer au vieux salaud les maisons qui s'alignaient tristement le long de l'avenue, les bistrots à moitié abandonnés aux coins des rues, les terrains où s'accumulaient des monceaux d'ordures arrosés de pisse pendant la nuit. Une fois arrivé chez lui, lessivé, il ne put rien faire et n'eut même pas l'idée de téléphoner à Fernanda. Il se sentait infecté et sale, comme si une tache indélébile grandissait en lui, et il ne put fermer l'œil. Une question le tourmentait : Se serait-il défendu si cet homme l'avait frappé ? Épuisé, au matin il finit par sombrer dans le sommeil.

Pendant les jours qui suivirent, Gabriel se sentit soulagé de ne pas voir Fernanda. Il n'avait aucune envie de se regarder dans un miroir et pas davantage de se lever, ni de faire le moindre mouvement, comme si on lui avait rompu les os. Il évitait sa tante et son oncle, préférait ne pas quitter sa retraite, et il trouva juste ce qu'il fallait d'énergie pour corriger les copies des examens de fin d'année. Il se sentait en sécurité enfermé dans sa chambre, à regarder sans les voir la télévision, les murs et le dos des livres, en essayant de ne pas entendre les questions qu'il se posait malgré lui et de ne plus voir les images qui revenaient le flageller et l'angoisser, lui donner le frisson et le sentiment d'être aussi faible et vulnérable qu'un jeune animal abandonné.

Un soir qu'il racontait à ses amis ce qui s'était passé, au milieu du récit, brusquement, l'inattendu se produisit et il régurgita un épisode enfoui qui leur apparut comme une de ces boules de poils que vomissent les chats. Aucun d'eux ne se risqua au moindre commentaire, et Gabriel s'effondra sans pudeur, perdit le contrôle de ses mouvements et se recroquevilla sur son siège sous l'effet de la douleur. Santiago essaya de le relever, Jorge le serra dans ses bras, et Bruno lui ébouriffa les cheveux tout en proférant des injures à l'encontre des fils de pute qui avaient fait ça. Gabriel tremblait dans les bras de Jorge. Santiago regardait fixement, l'œil vitreux, la boîte de bière qu'il tenait à la main.

Les jours suivants, Gabriel se soumit sans grande conviction aux projets arrêtés par Fernanda. Il était convenu qu'ils ne se verraient pas parce que les choses, chez elle, étaient devenues « très difficiles » : harcelée de questions, elle avait nié de toutes les façons possibles avoir une liaison avec

lui ; on l'avait privée de mobile. Gabriel l'appelait sur le poste fixe à des moments convenus d'avance par mails, et il avait pris l'habitude de l'entendre s'adresser soudainement à lui comme à une copine quand un membre de la famille s'approchait d'elle. Il la vit deux fois chez une connaissance commune, qui l'appelait sur son mobile pour lui faire comprendre, en langage codé, que Fernanda était chez elle. Ils se voyaient là en cachette, quelques minutes, et c'est là qu'elle lui annonça un jour qu'elle était forcée d'aller passer les fêtes de fin d'année dans la maison familiale située en bord de mer à plus de cent kilomètres de Lima. Elle essaierait de lui téléphoner, et Gabriel se surprit en train de lui répondre sans grand enthousiasme qu'il attendrait son appel.

Ce fut pendant ces journées de solitude, alors qu'il faisait le bilan de ce qu'avait été pour lui cette année 2002 qui s'achevait, que Gabriel constata qu'il n'avait absolument rien réalisé de tout ce qu'il s'était promis de faire après avoir démissionné de son poste à *La Industria,* et il résolut de mettre un terme à sa relation avec Fernanda. Il n'avait perdu que trop de temps, et il était un tantinet trop âgé pour entretenir une liaison clandestine et à distance. Tout compte fait, il s'était accordé le plaisir – tardif – de tomber amoureux pour la première fois, et il avait été réellement heureux avec Fernanda dans les couloirs de l'université, les taxis qu'ils prenaient ensemble, entre les murs de sa chambre ; mais un couple, il l'avait compris, devait pouvoir aussi partager partout la vie sociale, ici, à Lima, et ailleurs dans le monde, et il avait droit à cette vie-là. Il devait rompre, se protéger, commencer à s'occuper de lui et de ce qu'il avait laissé en plan.

La communication entre eux s'interrompit complètement, et Gabriel réfléchit à tout ce qu'il devrait lui dire quand ils se reverraient. Pour le Nouvel An, une réunion était prévue avec Jorge et Santiago, et il commençait à voir poindre un léger espoir de pouvoir, une fois terminée cette année d'égarement, prendre un nouveau départ. Il s'accrochait à cette pensée quand, le 31 décembre, son mobile sonna. Un numéro inconnu s'afficha sur l'écran et en répondant il eut quelque peine à reconnaître la voix de Fernanda. Elle était tout à fait exaltée, animée par un élan et une force qui le surprirent, comme si elle venait brusquement de sortir d'une longue convalescence. Il sentit aussitôt ses jambes se mettre à trembler.

– J'ai parlé à mes parents, Gabriel. Écoute attentivement parce que je n'ai pas beaucoup de temps. Ils savent tout. Absolument tout sur toi et moi.

Gabriel ne dit pas un mot. Il chercha une cigarette dans ses poches mais n’en trouva pas.

– J’ai pris le mobile de ma mère. Je meurs d’envie de te voir et de te faire l’amour. Tu me manques à un point, tu ne peux pas savoir. Tout est arrangé, maintenant. C’est incroyable, non ? Pardon pour tout ce que je t’ai fait subir. Je l’ai terriblement regretté. Bon, je dois raccrocher. Ce soir, mon père m’emmène à San Bartolo pour fêter le Nouvel An avec mes amies. Tu veux venir ?

– Maintenant ?

– Oui, maintenant. Apporte quelque chose pour te couvrir pendant la nuit. Nous sommes fiancés, Gabriel. Tu te rends compte ? Nous sommes officiellement fiancés, et nous ne devrons plus nous cacher. Tu comprends ? Comment peux-tu envisager de passer le réveillon sans moi ?

OceanofPDF.com

4

Si l’on demande à Gabriel quel a été le Nouvel An le plus heureux de sa vie, il dira sans doute que c’est celui de l’année 2003. Et il pourrait aussi affirmer que ce Nouvel An a aussi été le plus heureux de la vie de Fernanda. Cette nuit-là, ils purent s’enlacer pour la première fois en pleine rue, marcher en se tenant par la taille ou main dans la main sans craindre que quelqu’un ne les découvre et ne les dénonce.

– Le seul point noir, c’est que mon père ne sait pas que tu vas passer la nuit avec moi, lui dit-elle quand ils se retrouvèrent. Il viendra me chercher demain après-midi et il vaudrait mieux qu’il ne te voie pas. Tout ça va trop vite pour lui. Mais c’est seulement pour cette fois, d’accord ?

Ils se retrouvèrent donc sur la plage de San Bartolo. Gabriel l’attendait depuis près d’une heure sur un muret du bord de mer, en fumant une cigarette après l’autre et en se disant qu’il avait été un imbécile de douter d’elle. Aussitôt après avoir raccroché, il avait mis quelques vêtements dans un sac à dos, pris un bus jusqu’à l’autoroute Panaméricaine, puis un taxi avec quelques autres jeunes qui, comme lui, allaient à la plage. Il se revoit assis sur le siège avant, sourire aux lèvres et assoiffé, tandis qu’à l’arrière les garçons plaisantent, chantent et boivent. Il se revoit descendre les rues de la vieille station balnéaire de San Bartolo en direction de l’océan et contempler les bateaux qui dansent sur les vagues, jusqu’à ce que Fernanda arrive en compagnie de quelques amies, avec un bustier crème qui moule ses seins, un collier de perles orange, et une jupe blanche qui fait ressortir son hâle. Gabriel est surpris de la voir, après tant de jours, se diriger ainsi vers lui, souriante, dans un endroit public qui n’est pas son quartier de Santa Anita. Il lui semble que le regard de Fernanda est particulièrement vif, son cou plus fin que jamais, et que sa peau a quelque chose de radieux, un éclat sans doute dû au soleil et à la mer, et peut-être à la joie de le revoir après une si longue séparation. Ils s’embrassent, puis il embrasse aussi les amies de Fernanda, qu’il a déjà vues et qui lui font fête en se moquant de son « beau-père » qui l’a menacé de mort. « Il est complètement ravagé ! »

Gabriel rit avec elles, rit de les voir si belles, de les savoir inquiètes pour lui, et prêtes à accueillir la nouvelle année en sa compagnie. Toutes ont fréquenté le collège de bonnes sœurs où Fernanda, la plus belle de toutes, a fait ses études secondaires.

Il n'oubliera pas le baiser qu'elle lui a donné en lui sautant au cou, ni sa taille, autour de laquelle il a glissé son bras, ni sa tête venue se nicher sur son torse tandis qu'ils parcourent les ruelles entre les maisons blanches rongées par le sel de tant d'étés, et il n'oubliera pas non plus qu'elle a failli tomber plusieurs fois au cours de la nuit à cause de ses sandales aux semelles compensées et aux trous des trottoirs de San Bartolo. À un moment, ils se sont séparés du groupe de filles pour aller échanger quelques baisers sur la promenade au-dessus de la plage, et un tel désir de faire l'amour s'est emparé d'eux après tant de mésaventures qu'ils ont passé les dernières minutes de l'année à chercher une chambre dans les maisons qui s'étagent au-dessus de la grève.

Il s'en souvient si bien… une chambre nue dont la porte-fenêtre garnie de rideaux de couleur donne sur le couloir dans lequel des gens vont et viennent. Ils ont éteint les lampes, elle l'a chevauché, et il n'y a plus eu que leurs halètements au moment où les feux d'artifice de minuit ont explosé au-dessus de leurs têtes. Dehors, il y avait la petite ville, tout le pays où ils pouvaient enfin être librement ensemble. Gabriel était heureux et trouvait soudain que tout avait un sens, sans pourtant cesser de se demander pourquoi des choses aussi simples que celle qu'ils vivaient en ce moment étaient toujours si difficiles à obtenir, puis il pensa à Rafael. Un baiser de Fernanda, couchée à côté de lui, le tira de ses pensées.

Cette nuit-là, très tard, ils allèrent dans une discothèque des environs, à côté de la Panaméricaine, où ils dansèrent dans un accord parfait, Fernanda faisant voler les pans de sa jupe blanche et dévoilant sa peau couleur de sable. Jamais ils n'avaient été aussi heureux.

Aux premières heures du premier jour de l'année ils avaient regagné la plage où, couchés, enlacés, entre les parois en bois d'une petite maison verte qui appartenait à l'une des amies de Fernanda, ils dormirent par intermittence, serrés l'un contre l'autre dans les souffles d'un vent froid, refusant l'idée de se séparer à l'heure où le père de Fernanda devait venir chercher sa fille. Gabriel allait pourtant partir après le déjeuner qu'ils prirent dans un restaurant proche du marché. Fernanda insista pour qu'il

reste encore un peu – son père ne devait la rejoindre qu'entre dix-sept et dix-huit heures –, mais il était inquiet et préféra filer.

Pendant toute la première semaine de janvier, Fernanda resta dans la maison de la plage, et Gabriel se languit d'elle en s'interrogeant sur la rencontre prévue avec son père, quand la famille serait de retour à Lima. À San Bartolo, celui-ci avait écouté en silence tout ce que sa fille lui avait dit le concernant, quels étaient ses intérêts, à quoi il se consacrait, bref ce qu'elle savait de lui. Gabriel, en proie à une inquiétude grandissante, se mit alors à parler à haute voix aux moments les plus inattendus, dans la rue, dans son lit, au cybercafé, et à tenir des discours destinés au père de Fernanda. Dans ces monologues parfois exaltés, il essayait de se justifier, de mettre en avant ce qu'il avait fait et qui lui semblait digne d'estime : ses bourses d'étude à l'université, sa réussite, très jeune, dans le journalisme, et sa décision de retourner vivre à Santa Anita pour donner une nouvelle orientation à sa vie : trouver son style, sa voix, une façon d'écrire qui lui permettrait de raconter tout ce qu'il était convaincu d'avoir en lui. Sa famille ? Sa mère vivait à l'intérieur des terres, où elle tentait de se reconstruire, et ils avaient quelques contacts ; son père voyageait beaucoup, et ils se voyaient peu. En de pareils moments, Gabriel souriait bêtement, et se sentait seul ; il lui était impossible de se cacher à quel point son discours pouvait paraître grotesque aux oreilles de quelqu'un qui n'était pas particulièrement bien disposé à l'entendre. Parfois, dans ces conversations imaginaires interminables et épuisantes, il en arrivait à supplier son interlocuteur de le comprendre.

La rencontre eut lieu une quinzaine de jours après le Nouvel An, et elle lui semble aujourd'hui tenir de la comédie ou de la farce. Gabriel avait mis son jean le moins usé, une chemise blanche à manches longues et son blouson de cuir le plus correct ; il n'avait pas d'autres chaussures que celles, en daim, qui amusaient tellement Fernanda. Arrivé dans le parc contigu à l'avenue Roca y Boloña et la porte en fer forgé franchie, la première chose qui le surprit, une fois assis dans un fauteuil du salon aux murs duquel étaient accrochés deux tableaux abstraits d'un illustre inconnu, ce fut que l'homme qui vint échanger quelques mots avec lui ne ressemblait pas du tout, ou presque en rien, à celui que son esprit avait reconstitué méticuleusement à l'issue de leur affrontement. Il était vêtu d'un veston en lainage fin, d'une chemise blanche et d'un pantalon de toile, et il portait des chaussures marron auprès desquelles les siennes étaient aussitôt

disqualifiées. Mais il fut plus surpris encore par les lunettes de l'homme, dont il n'avait pas le moindre souvenir. Sa voix lui parut également différente de celle qu'il croyait avoir gardée en mémoire. Il aurait voulu l'interrompre et lui demander de prouver son identité, mais il se contenta de constater qu'il avait le teint hâlé, des yeux bleus et un nez fin. Il ne reconnut Fernanda dans aucun de ces traits.

Ce soir-là, il n'y eut pas entre eux de véritable conversation. En fait, il n'y en eut jamais. Le père de Fernanda se contenta de lui dire, sur un ton dépourvu d'inflexions, qu'il espérait que sa fille lui avait transmis son « message », et Gabriel, s'imaginant qu'il s'agissait d'excuses pour son comportement de la nuit où il l'avait raccompagnée, se contenta de hocher la tête. Puis il l'entendit supposer qu'ils parlaient « entre personnes adultes et responsables », et décréter que Fernanda « appartenait à une maison » aux règles de laquelle ils devraient se plier. Gabriel hocha de nouveau la tête et ne prit pour ainsi dire pas la parole de tout l'entretien. Il essayait de se remémorer les discours qu'il avait tenus dans sa solitude, quand le père de Fernanda se leva et prit congé en prétextant un travail important. Pendant cette brève rencontre, ils s'étaient voussoyés sans jamais s'appeler par leur nom. Un peu plus tard, assis dans un café du parc de Miraflores, Fernanda et lui s'amusèrent bien du tour solennel de l'entretien. La ville s'offrait à eux avec tout son déploiement de lumières : ils pouvaient aller au ciné, ou au restaurant, ou prendre un verre, ou faire un tour au bord de la mer, tout ce qui pouvait leur venir à l'esprit. Jusqu'à vingt-trois heures.

Mais ils n'étaient sortis de la clandestinité que pour entrer dans le devoir étouffant que leur imposèrent les parents de la jeune fille, et qui fut pour Gabriel comme une marque d'infamie, car Rafael en avait été exempté. Il consistait en un horaire inflexible qu'ils devaient respecter les jours où ils étaient autorisés à se voir, et une séparation le week-end, car les parents emmenaient d'autorité leur fille dans leur maison de la plage. Ils devaient quitter tôt les réunions entre amis pour qu'il puisse la raccompagner chez elle avant l'heure du retour imposée, quand ils ne devaient pas courir vers la station de taxi la plus proche en consultant leur montre pour arriver à temps. C'était toujours Gabriel qui s'inquiétait de l'heure, en croyant bêtement que s'il respectait ces horaires il gagnerait la confiance du père de Fernanda et que les règles finiraient par s'assouplir, ce en quoi il se trompait.

L’intimité devint alors la seule défense qu’ils purent opposer à cet autoritarisme et aux obligations étouffantes, et ce fut ainsi que le désir grandit entre eux comme une plante vivace et carnivore désespérément enracinée au lit de Santa Anita. Comme ils ne pouvaient plus faire l’amour la nuit, ils le firent dans la lumière brûlante d’un été au cours duquel ils se découvrirent et se redécouvrirent comme si c’était leur première fois. Par moments, tout n’était plus pour eux qu’un rêve dans les profondeurs duquel ils sombraient en oubliant toute précaution et toute crainte, et ils se disaient des choses que jamais ils n’auraient pu concevoir à l’état de veille.

À force de fréquenter le petit deux-pièces de Santa Anita, Fernanda finit par faire la connaissance de la tante et de l’oncle de Gabriel. Un midi, Gabriel invita Fernanda à déjeuner avec eux, et la jeune femme fut émue par le soin avec lequel l’appartement était tenu, par les attentions de la tante Laura, et plus encore par la culture et l’aménité de l’oncle Emilio. Fernanda aida à servir, et en quelques secondes chassa la crainte de la tante Laura, qui redoutait qu’elle ne trouvât sa cuisine trop rustique. Elle s’intéressa à la bibliothèque de l’oncle Emilio, à ses livres et ses encyclopédies, et se prit rapidement d’affection pour l’un et l’autre, sans réserve, en partie parce qu’elle comprit tout ce qu’ils avaient donné à Gabriel. Quelques jours plus tard, elle arriva à la maison avec un gâteau qu’elle avait fait elle-même. Sa présence, sa gentillesse rassurèrent le vieux couple, qui comprit enfin pourquoi leur garçon s’était conduit aussi étrangement ces derniers mois. Ils la trouvèrent très belle, très attentionnée – et très cultivée, ajouta oncle Emilio.

Chez les parents de Fernanda, en revanche, on aurait dit que tout s’était figé, ou plutôt que rien ne s’était jamais mis en mouvement. Depuis le soir où Gabriel était entré sous leur toit, rien n’avait changé d’un iota : chaque fois qu’il venait la chercher, l’atmosphère était glaciale. Il lui semblait que l’on mettait trop de temps à le reconnaître, comme s’il n’avait encore jamais sonné à leur porte. Une domestique en tenue marmottait entre ses dents quelques mots qu’il n’arrivait pas à comprendre et le plantait là ; il se dirigeait seul vers le salon, s’asseyait et laissait son regard errer sur les fauteuils, les coussins et, de l’autre côté de la baie vitrée qui donnait sur le jardin, la piscine en demi-lune où il ne voyait jamais personne se baigner. La mère de Fernanda le saluait de loin, visiblement pressée, et le père ne se montrait jamais. Gabriel les imaginait parfois terrés quelque part dans la maison et guettant son départ pour pouvoir se déplacer tranquillement chez

eux, débarrassés de sa présence, et le malaise s’emparait de lui. En allait-il ainsi ? Parfois, le cours de ses pensées était interrompu par une servante en tablier qui lui apportait sur un plateau couvert d’un napperon un verre d’eau, ou par un chat gris qui se juchait sur le buffet d’en face et lui lançait des regards acrimonieux. Il lui arrivait de se surprendre en train de se considérer d’un œil critique, ou de se demander si tel geste qu’il venait de faire – croiser les jambes, se renverser sur le dossier de son siège – ne serait pas condamnable, et il se sentait désorienté quand Fernanda descendait l’escalier qui menait au premier et qu’il la regardait avec l’impatience d’un enfant que l’on a laissé seul trop longtemps. Elle l’embrassait tendrement et ils se rendaient aussitôt dans le parc où, en la tenant dans ses bras, il oubliait son embarras ; mais, la nuit venue, quand il la mettait dans un taxi et rentrait à Santa Anita, il se sentait de nouveau mal à l’aise. Alors, il finissait par se dire qu’en définitive il aurait préféré tomber amoureux d’une autre fille, mais s’en repentait aussitôt.

OceanofPDF.com

5

Quand arriva le mois de mars, le rythme des sorties et les allées et venues en taxi entre Miraflores et Santa Anita avaient sérieusement grevé son budget. Fernanda était privée d'argent de poche depuis qu'elle le fréquentait officiellement, ce qui les forçait à aller au cinéma le mardi – jour des billets à demi-tarif –, à se rendre dans les cafés les moins chers de Miraflores, ou à se partager les glaces quand ils pouvaient s'en offrir. Tout cela contrariait beaucoup Gabriel, mais Fernanda semblait l'accepter de bon cœur. Il lui suffisait d'être avec lui sur la promenade du bord de mer ou ailleurs, quand ils se racontaient des blagues ou parlaient à bâtons rompus de leurs amis, des professeurs de l'université, des circonstances dans lesquelles ils s'étaient connus, des nouvelles qu'il écrirait un jour, des hésitations qu'elle avait quant à ses études ou sa vocation, de tout ce qui leur restait à faire, des livres qu'ils avaient encore à lire.

Les rares fois où elle resta à Lima pendant les fins de semaine parce que ses parents avaient quelque affaire à régler en ville, Gabriel fit plus ample connaissance avec les amies de Fernanda, et elle avec les siens. Santiago, Jorge et Bruno ne correspondaient pas, pour elle, à l'image que lui en avait donnée Gabriel. Il fut lui-même surpris par leur changement, leur maturité, la rigueur qu'ils avaient acquise.

La première fois qu'ils se réunirent à quatre, ce fut avec Lorena et Santiago, dans leur appartement de la résidence San Antonio, à Miraflores. Lorena devait arriver tard, et Santiago les accueillit avec de grands verres de vin rouge alignés sur une table basse où il avait disposé des amuse-gueule : jambon cru, fromage et olives. Fernanda était assez nerveuse et serrait très fort la main de Gabriel, mais Santiago sut avec subtilité et charme donner à la conversation un tour tel qu'elle se détendit et que Gabriel fut fier de son ami. Le temps et le vin aidant, Gabriel découvrait dans les propos et les manières de Santiago une façon de se contrôler qui était nouvelle. De toute évidence, sa femme et son foyer lui avaient donné un rayonnement et une assurance dont lui-même ne s'était pas rendu

compte. Peut-être était-ce dû au fait qu'il approchait de la trentaine. Quand, une quinzaine de jours plus tard, tous les quatre allèrent chez Jorge et Alejandra à Barranca, Gabriel vit son intuition se confirmer : le mystérieux poète Jorge Ramírez Zavala était lui aussi devenu un amphitryon chaleureux et irréprochable. Dans les échanges de points de vue sur toutes sortes de sujets, dans les plaisanteries subtiles que Jorge lançait, dans les pauses qu'il ménageait pour permettre aux autres de s'exprimer ou pour les écouter, on percevait une aisance qui révélait un long commerce entre adultes cultivés. En regardant les deux couples boire et fumer sur la terrasse de Jorge, Gabriel comprit qu'ils partageaient une expérience dont ni Bruno ni lui n'avaient encore la moindre idée.

De toutes ces conversations entre amis, Gabriel fut surtout impressionné par celle qui tourna autour des difficultés que la famille de Fernanda lui faisait, et par l'habileté avec laquelle tous trois réussirent à tempérer sa rancune en lui disant que peu à peu, à l'approche de l'hiver, quand les vacances s'achèveraient, ces gens le connaîtraient mieux et finiraient bien par l'accepter. Ce n'était qu'une question de temps. Jorge raconta qu'il pouvait compter sur les doigts d'une main les fois où son beau-père et lui s'étaient vus chez Alejandra ; c'était un ancien leader socialiste aux idées arrêtées et aux propos tranchants qui était entré un matin dans la chambre de sa fille pour lui dire au revoir et l'y avait trouvé, lui, à demi nu en train de bâiller ; malgré le « bonjour » que Jorge avait lancé, leur réaction avait été risible : ils avaient eu bien de la peine, par la suite, à s'adresser spontanément la parole. Lorena et Santiago évoquèrent, en se tenant par la main, les difficultés que ce dernier rencontrait pour s'adapter au mode de vie estival dans la famille de la jeune femme. Gabriel ne s'imaginait pas sans peine Santiago Moreno perdre son temps en bermuda sur la plage – son ami détestait depuis toujours le soleil et la mer – et se disait que l'attitude des parents de Fernanda à son égard était sans doute plus courante qu'il ne le croyait, qu'un moment viendrait peut-être où les choses s'arrangeraient pour lui aussi, et qu'il pourrait alors raconter quelques anecdotes tordantes à ses amis.

L'occasion se présenta d'une manière inattendue vers la fin de l'été. Fernanda fut étonnée quand ses parents lui firent part de leur intention d'inviter le jeune homme pour une fin de semaine dans leur villa au bord de la mer, mais elle se dit que ce serait peut-être le moment favorable qui leur permettrait de lier plus étroitement connaissance et de cesser de se défier

inutilement les uns des autres. Ce fut donc sur un ton optimiste qu'elle transmit l'invitation, mais Gabriel ne put éviter d'être gagné par l'anxiété. Il se rendrait seul à la plage. Fernanda partirait comme d'habitude le jeudi soir en 4×4 avec son père et l'attendrait là-bas deux jours plus tard, le samedi. Il suffirait que Gabriel arrive vers midi, et reste avec eux jusqu'au dimanche soir. Puis il rentrerait à Lima. Il s'aperçut alors qu'il n'avait ni maillot de bain, ni lunettes de soleil, ni sandales, et il alla tout acheter au rabais dans le centre commercial où Fernanda et lui avaient plusieurs fois trouvé refuge. Elle lui avait suggéré qu'il serait bon d'apporter un petit cadeau, peut-être un gâteau aux cerises, son père en raffolait. Il saurait comment le porter pour ne pas l'abîmer ? Se souvenait-il comment on faisait pour arriver à la villa et où il fallait descendre ? Oui, il avait tout bien noté.

Pendant les jours qui précédèrent cette visite, chaque fois qu'il s'imaginait la villa et la rencontre prochaine, Gabriel paniquait mais, le samedi venu, il se leva avec le pressentiment qu'il allait devoir livrer une bataille importante, et il se sentit prêt. Il quitta Santa Anita de bonne heure, après avoir décidé de n'appeler Fernanda ni pendant la demi-heure de trajet entre sa maison de Santa Anita et l'avenue Circunvalación, ni pendant toute la durée du voyage en autocar, un véhicule déglingué aux musiques tonitruantes et à l'air vicié dans lequel les passagers crachaient par les fenêtres, et qui mettait près de trois heures pour arriver à destination. Une fois assis sur le siège, Gabriel protégea le gâteau posé sur ses genoux et mit les écouteurs pour s'immerger dans la musique de son baladeur. Les choses se compliquèrent quand, arrivé à la gare routière de Cañete, il dut prendre un moto-taxi pour se faire conduire au centre-ville, en tenant le gâteau à deux mains, le sac à dos rouge avec ses affaires pendu à l'épaule. Une fois dans le centre, il lui fallut prendre encore un taxi pour parcourir les quelques kilomètres qui le séparaient du chemin pavé, presque invisible en pleine nature, menant à la plage où se trouvait la maison des parents de Fernanda. Quand le taxi s'engagea sur la voie étroite balisée de pierres blanches qui se dirigeait vers le bord de la falaise en suivant un remblai en terrain marécageux, Gabriel se sentit un instant en alerte. La voiture atteignit une forte descente, passa à côté d'un pylône de haute tension et déboucha au-dessus d'une petite anse qui abritait une localité légèrement noyée dans la brume évanescente de la fin de l'été.

Quand il arriva à la première barrière du poste de garde, il était un peu nauséeux, mais il donna le nom du père de Fernanda comme celle-ci le lui

avait indiqué et, après une liaison radio, on le laissa passer. La voiture descendit une portion de route asphaltée flanquée de petits palmiers et, à la deuxième barrière, d'où l'on voyait mieux les maisons du lotissement, on lui dit qu'il ne pouvait pas aller plus loin dans une voiture qui n'était pas la sienne. Gabriel descendit aussi imperturbablement que possible du taxi, régla la course, enfila son sac à dos et avança de son pas le plus dégagé, en tenant à deux mains la boîte qui contenait le gâteau destiné au père de Fernanda. L'image qu'il devait offrir le fit rire. À travers ses lunettes de soleil, il découvrait les maisons toutes blanches, alignées comme à la parade, qui semblaient descendre vers la mer.

À peine avait-il fait quelques mètres qu'il se mit à suer comme un bœuf. Le polo collait à son dos et il avait le front trempé au point qu'il s'arrêta un moment en arrivant au troisième poste de garde, alluma une cigarette et s'assit à l'ombre d'un palmier pour attendre que sa sueur eût séché. D'où il était, il pouvait voir les maisons de plus près, les palmiers nains qui les entouraient et les antennes de télévision qui semblaient s'encastrer dans un ciel encore discret. Pendant que sa cigarette se consumait, il vit quelques tout-terrain aux vitres teintées apparemment flambant neufs, dont il ne reconnaissait pas la marque, et quelques autres, guère plus vieux. Quand il constata que son polo était presque sec, et qu'il avait repris haleine, il s'engagea, chargé du gâteau et de son sac à dos, dans le lotissement. En empruntant une rue qui descendait tout droit vers la mer, de chaque côté de laquelle s'étageait une enfilade de maisons individuelles séparées par des jardins et de petites piscines, il chercha l'adresse que lui avait donnée Fernanda. En chemin, il vit deux ou trois nurses qui avançaient de conserve en promenant des enfants dans des poussettes bien protégées du soleil, des adolescents pieds nus ou à bicyclette, deux jeunes filles en paréo, et des gens assis autour d'une table dans leur jardin, tandis que d'autres faisaient griller des viandes, débouchaient des bouteilles de vin blanc glacé et, à en juger par leurs éclats de rire, devaient se raconter de bonnes blagues. Il remarqua la présence de 4×4 devant toutes les maisons et des bicyclettes abandonnées sans antivol sur les pelouses. Nul ne semblait lui prêter attention, mais il avait pourtant l'impression très gênante d'être observé. Un peu plus loin, quand il découvrit le nom de la rue où devait se trouver la maison des parents de Fernanda, il se sentit un peu essoufflé et n'eut plus qu'une hâte : arriver à destination. Il allait s'arrêter et composer le numéro du mobile de la jeune femme quand il la vit sortir, à quatre maisons de là,

vêtue d’un bikini noir et d’un paréo blanc, le visage caché par d’énormes lunettes de soleil. Était-ce bien elle ? Gabriel reconnut son chignon, son cou gracile, les fossettes de son sourire. Devant sa maison, il y avait un 4×4 rouge, une voiture bleue, des bicyclettes près d’une petite piscine dans laquelle on pouvait tenir à cinq, pas plus. Fernanda lui donna un baiser enchanteur, et Gabriel constata qu’elle était heureuse.

– Il y a de l’eau chaude chez toi ? lui demanda-t-il sur un ton espiègle, en fait chargé de rappeler que la jeune femme qui l’accueillait dans ce cadre était bien celle qui fréquentait le deux-pièces de Santa Anita.

– Idiot, fit-elle avec tendresse, mais non sans une certaine nervosité qui n’échappa point à Gabriel.

Elle prit le gâteau qu’il avait apporté et lui dit qu’il allait devoir laisser ses affaires dans un coin du salon : ses parents avaient reçu un nombre inhabituel d’invités cette fin de semaine, si bien qu’il n’y avait plus de lit disponible pour lui. C’était déjà arrivé, et on lui avait réservé une chambre à Cañete, où il serait plus à l’aise et il pourrait revenir demain pour passer la journée avec elle. Ça allait comme ça ? Gabriel fut soulagé d’apprendre qu’il ne dormirait pas dans la maison, et il le fut aussi quand Fernanda lui annonça qu’ils déjeuneraient seuls : les jeunes étaient tous allés à la plage en annonçant qu’ils mangeraient quelque chose là-bas, et ses parents, invités chez des voisins et amis, ne rentreraient sans doute pas avant quelques heures. Elle l’avait attendu pour passer à table.

Ils déjeunèrent sur la terrasse en s’entretenant à mi-voix et en riant avec leur complicité habituelle. Elle se moquait de lui avec beaucoup d’esprit : elle trouvait qu’il avait bien du mal, aujourd’hui, à se montrer spontané, qu’il mangeait, mâchait, s’asseyait et se relevait d’une manière guindée. Il en rit avec elle et reconnut qu’il était nerveux. Elle le prit par la main et lui dit qu’elle appréciait beaucoup ce qu’il faisait pour elle. Après le repas, ils allèrent à la plage.

Les deux heures qu’ils passèrent allongés sur le sable en maillot de bain à se regarder les orteils et les jambes sous le soleil serein de mars sont un des meilleurs souvenirs que Gabriel garde de Fernanda. Il la revoit, avec ses lunettes énormes, qui le caresse, se plaque contre lui, se lève et l’invite à aller se baigner et à nager un peu. Ils s’enlacent dans l’eau glacée couronnée d’écume, le froid les fait bondir quand les vagues les frappent, et il peine à croire que cette fille qui l’éclabousse est la même que celle avec

laquelle il a vécu des mois d'angoisse et de peur. Il le lui dit, elle sourit et l'embrasse. Elle saute, la peau durcie par le froid, plonge dans la vague, rit de voir les cheveux de Gabriel en broussaille.

Ils se sont de nouveau allongés sur le sable pour regarder le coucher de soleil, ont allumé une cigarette et la fument à deux. Fernanda lui demande l'heure. Ils doivent retourner à la maison car ses parents sont certainement rentrés, et s'il est venu ici c'est avant tout pour mieux faire connaissance avec eux. Rester sur la plage ne serait guère poli. Gabriel l'aide à ramasser ses affaires.

En arrivant, ils découvrent une certaine animation. Sur la terrasse du jardin, le frère aîné de Fernanda s'entretient avec deux de ses copains et des filles qui doivent être leurs petites amies ; tous saluent Gabriel avec courtoisie et Fernanda avec beaucoup d'affection. Plus loin, dans le salon, l'atmosphère est détendue et turbulente, tous les sièges sont occupés et dans ce groupe – lui assis au milieu sur une caisse à percussion, elle sur un canapé entre deux femmes de son âge – les parents de Fernanda écoutent un homme aux moustaches épaisses raconter des histoires juives. Gabriel ressent une étrange sympathie pour eux quand il les voit lui sourire. Fernanda et lui s'approchent mais, au moment où ils vont descendre les trois marches qui donnent accès au salon, ils se rendent compte qu'on ne peut pour ainsi dire plus bouger dans la pièce, et ils s'assoient sur le seuil. Le père de Fernanda lui adresse alors un signe de tête avec une expression qui paraît cordiale, et la mère fait une moue dont il ne sait trop que penser, mais il est tranquillisé de ne pas avoir à aller saluer les invités un par un en marchant comme un danseur sur une corde raide. Fernanda lui souffle à l'oreille les noms des frères et des sœurs de son père, ceux de leurs enfants, ses cousins, mais ces noms lui entrent par une oreille et sortent par l'autre, c'est à peine s'il les entend. En revanche, il enregistre tout ce qu'il voit, en particulier, qui sait pourquoi, la chemise du père de Fernanda, ses espadrilles, son pantalon de coutil qui, relevé au-dessus des chevilles, découvre une peau hâlée. De temps en temps, il prête attention au son de sa voix qui jusqu'alors n'avait pour lui rien de vraiment réel, à son sourire, si semblable à celui de sa fille, et il a même l'impression qu'il le regarde avec bienveillance. Gabriel lui adresse en retour un sourire. Fernanda le laisse pour aller aider à servir les canapés, et il se retrouve seul, à écouter sans rien y comprendre des anecdotes familiales, quand une question le tire de ses pensées.

– Gabriel, tu veux boire quelque chose ? lui demande le père de Fernanda.

Étonné, Gabriel sourit et répond que oui, il prendrait bien une bière. Le père de Fernanda lui dit quelques mots à propos de la discussion en cours, et il hoche la tête sans comprendre de quoi il est question. Quand Fernanda reparaît, son père la prie d'apporter une bière à Gabriel, elle va à la cuisine et en revient avec deux canettes, puis glisse à l'oreille de Gabriel qu'elle aimerait aller voir le coucher de soleil, et il obtempère d'un mouvement de tête.

Il faisait nuit quand ils rentrèrent après avoir encore fait quelques pas sur la promenade, où Gabriel avait acheté, dans la seule épicerie de la station balnéaire, quelques saucisses, du pain et du vin qu'ils partageraient sur la terrasse du rez-de-chaussée après avoir pris un verre avec le frère aîné de Fernanda et ses amis qui préparaient un barbecue sur la terrasse de l'étage. L'agitation de l'après-midi avait cessé. Dans l'obscurité, la maison, éclairée comme toutes celles qui l'environnaient, ressemblait à une cage de verre qui laissait voir jusqu'aux moindres recoins de son intérieur, exception faite de la chambre des parents, au premier, dont les stores étaient baissés. La piscine, elle aussi éclairée, était magnifique au milieu du gazon. Gabriel resta à la regarder pendant que Fernanda allait poser leurs achats dans la cuisine. Il se distrayait en observant un groupe d'adolescents qui poussaient des cris quand il entendit la mère de Fernanda lui demander où était sa fille. Gabriel lui répondit rapidement, mais elle ne parut pas comprendre parce que, au lieu d'aller rejoindre Fernanda à la cuisine, elle fixa sur lui un regard auquel il ne comprit rien. Puis elle voulut savoir à quelle heure il pensait partir.

Gabriel ne comprit pas davantage le sens de la question, et garda les yeux rivés sur elle avec une expression interrogative. Elle lui redemanda à quelle heure il avait l'intention de partir, et ce qu'il attendait pour le faire. Gabriel, étonné, lui répondit qu'ils n'en avaient encore rien décidé. Fernanda revint, et sa mère leur dit qu'ils avaient passé bien assez de temps ensemble. Ensuite, elle s'adressa de nouveau à Gabriel : « Faites-moi le plaisir de vous en aller. » Il y eut tout d'abord un silence, et Gabriel s'entendit rétorquer à la mère de Fernanda qu'il allait lui faire immédiatement ce plaisir, puis dire à Fernanda de bien vouloir aller lui chercher ses affaires, parce qu'il comptait ne plus jamais mettre les pieds dans cette maison. La mère tourna

les talons et sortit. « On se verra demain ? » demanda Fernanda d'une petite voix. Gabriel attrapa son sac à dos et partit sans lui dire au revoir, incapable de contrôler sa colère, ce dont il se repentit aussitôt, sans oser faire demi-tour.

Ce souvenir de lui-même – lesté de son sac à dos rouge avec à l'intérieur des fringues qu'il n'avait même pas étrennées – sur le chemin du retour, entre les maisons du lotissement, allait rester pendant longtemps l'image de sa personne qu'il détesterait entre toutes et évoquerait pour se flageller chaque fois que les choses ne tourneraient pas à son avantage.

Il marche, anéanti par le sentiment d'être considéré comme un moins que rien et pour ne pas essuyer de plein fouet ses émotions. Et il lui semble qu'il suffirait d'un rien, du plus léger tremblement intérieur, pour qu'il ait les jambes fauchées et s'écroule en pleine rue, aussi essaie-t-il de faire le vide dans son esprit. À la première barrière, il se dit qu'il va aller à pied jusqu'à la route, passe la deuxième, monte la côte, et quand apparaissent les palmiers à l'ombre desquels il a fait halte le matin même, il n'a plus aucune envie de regarder en arrière. Quand il arrive à la troisième barrière, les gardes lui demandent si tout va bien et s'il ne veut pas qu'ils lui appellent un taxi pour traverser en sécurité la portion du chemin qui n'est pas éclairée en plein marécage. Gabriel accepte, recouvre ses esprits et s'assoit sur le bord du remblai. Un peu plus tard, dans le taxi, alors que se rapprochent les lumières de la Panaméricaine, il peut commencer à réfléchir. Ce qu'il cherche à comprendre, pendant le trajet et les heures qui vont venir, c'est la signification du sourire du père de Fernanda et son invitation à prendre un verre.

Le chauffeur lui demande à quel endroit du village il doit le déposer et Gabriel, qui sait qu'il ne pourra rien avaler ce soir et s'est déjà assuré qu'il avait assez de cigarettes pour la nuit, sort de sa poche le papier sur lequel est notée l'adresse de l'hôtel où les parents de Fernanda lui ont réservé une chambre et le tend au chauffeur, sans un mot. L'endroit est une vieille maison de deux étages devant la piste poussiéreuse qui traverse le village, et l'entrée porte l'annonce que l'on vend ici des crèmes glacées et des glaces à l'eau. Gabriel n'est pas vraiment surpris par l'obscurité et la précarité de l'endroit. Il appuie sur le bouton de la sonnette et attend, le sac rouge à ses pieds, le taxi derrière lui. Au judas apparaît un visage de femme bouffi de sommeil qui sans même lui laisser le temps de dire un mot, annonce qu'elle

n’a plus de chambre libre. Gabriel donne le nom du père de Fernanda, la femme ferme la lucarne et, au bout de quelques secondes, ouvre en grand la porte. Tout est obscur, de l’autre côté, aussi le guide-t-elle en portant une lanterne, d’abord dans un long couloir noir comme un four, puis dans un escalier de béton mal dégrossi et dépourvu de rampe, puis dans un autre couloir, étroit, flanqué de portes écaillées, à l’odeur pénétrante de poussière et de moisi. C’est derrière l’une d’elles qu’il va devoir passer la nuit. En entrant dans la pièce, Gabriel découvre un petit lit métallique, un matelas défoncé, un sol de ciment et des murs décrépis qui le blessent et l’indignent. La femme s’éloigne, et il s’aperçoit que la chambre est dépourvue de salle d’eau, de table de nuit et de lampe de chevet. Gabriel n’a qu’une envie : se coucher, tout habillé. Il s’allonge et, sans plus bouger, fixe l’ampoule nue qui éclaire faiblement l’endroit, l’esprit vide. L’air confiné pèse lourdement sur sa poitrine. Une partie de lui-même, emportée par la colère, lui ordonne de se lever, de prendre ses affaires, de se rendre à la gare routière et de sauter dans le premier autocar à destination de Lima pour arriver chez lui comme s’il revenait d’une longue fête, s’endormir dans son lit et se réveiller à Santa Anita avec l’impression que tout cela n’a été qu’un mauvais rêve, mais l’autre partie ne peut trouver la force de faire le moindre mouvement et ne désire qu’une chose, éteindre l’ampoule du plafond, mais l’énergie lui manque pour le faire et pour aller ôter ses lentilles de contact dans la salle d’eau commune qui doit se trouver qui sait où. Il essaie de dormir mais n’y parvient pas. Au bout de quelques minutes, il sent son visage se mouiller de larmes et comprend qu’il ne pourra fermer l’œil de toute la nuit.

OceanofPDF.com

6

Au matin, il n’aurait su dire s’il était encore plongé dans le sommeil ou éveillé. Il avait dormi par moments, lui semblait-il, et la fatigue l’empêcha d’éprouver du chagrin ou du dégoût quand, à la clarté du jour, il eut envie d’uriner et se trouva devant des murs sans crépi, dans une galerie avec au bout un réduit en briques sans miroir supposé être une salle de bains. Le lavabo était couvert de rouille et une lucarne donnait sur un potager. Tout lui était indifférent. Il enleva ses lentilles, les nettoya du mieux qu’il put et les remit. Il quitta la maison sans adresser un mot à personne, alla jusqu’au marché du village, où il se fit presser une orange et mangea un sandwich aux œufs brouillés pour apaiser la faim qui le tenaillait brusquement. Un instant, il fut heureux de ne pas avoir à retourner jusqu’à la plage où vivait Fernanda, et il prépara ce qu’il dirait à sa tante et son oncle pour expliquer ce retour hâtif. Il alla à la gare routière et attendit l’autocar de Lima. Il passa le reste de la matinée à regarder défiler les maisons qui bordaient la route en écoutant de la musique sur son baladeur, sans plus penser à rien.

Les jours qui suivirent furent vagues, imprécis, le temps était comme diffus, inconsistant ; matière visqueuse qui s’étalait de toutes parts. Au Conciliabule, il choisit de taire ce qui s’était passé puis, au fil des jours, il put commencer à réfléchir au comportement des parents de Fernanda. La profondeur de sa peine se changea une nouvelle fois en colère, et il renoua avec les diatribes à haute voix adressées à lui-même ou au père de Fernanda, incapable de concentration et plein de hargne face à son impuissance mais aussi vis-à-vis de celle qui l’avait attiré dans ce piège.

Quand il revit enfin Fernanda, Gabriel lui annonça d’une voix dure qu’il ne mettrait plus jamais les pieds chez elle, n’accepterait jamais plus aucune invitation de sa famille, même s’il savait très bien qu’il n’en recevrait plus une seule. Il se surprit plus d’une fois à vitupérer ouvertement les parents de la jeune femme, et Fernanda l’écouta en silence, ce qu’elle ferait chaque fois qu’il ne pourrait plus se dominer et se lancerait dans de cinglants monologues à la sortie d’un cinéma ou le long de la corniche de Miraflores.

C’était à peine si elle parvenait à lui dire qu’elle partageait son sentiment, à reconnaître qu’elle avait réagi trop tard, mais il était évident qu’elle était malheureuse et que ses parents lui faisaient une vie d’enfer à laquelle elle devait coûte que coûte échapper. Quand il lui arrivait de pleurer, Gabriel se sentait rassuré et sa rancœur s’atténuait. Alors, il l’embrassait et la consolait en lui murmurant des mots tendres.

Tout changea bientôt entre eux. Il comprenait que Fernanda plaçait en lui des espoirs qu’il pensait ne jamais pouvoir combler. Quand ils faisaient l’amour, il sentait qu’elle s’accrochait à lui comme si son corps, ses mains lui redonnaient souffle, l’affranchissaient de l’impression d’étouffement avec laquelle elle sortait de chez elle pour se rendre au rendez-vous qu’ils s’étaient donné ou pour le retrouver dans le parc. Il fut d’abord flatté de voir Fernanda se livrer à lui sans réserve, le laisser investir toutes ses perspectives d’avenir et, plusieurs fois, enivré par son nouveau pouvoir, par les preuves qu’elle lui donnait de ses désirs de se laisser dominer, d’être pour lui tout ce qu’il voudrait qu’elle soit, un objet, une beauté précieuse ou un déchet entièrement dépendant de sa volonté, il lui faisait l’amour désespérément sous l’empire d’une ivresse de domination qui parfois se fondait avec les larmes qu’elle versait, et ils se retrouvaient ainsi bouleversés et effrayés, tourmentés dans le lit où quelques mois auparavant tout était si différent.

Les cours reprirent les premiers jours d’avril et, en retrouvant le campus et le visage aimable et franc de Jaime Estrada, le désir de se remettre à écrire revint à Gabriel. Il était évident que pendant l’été et le temps passé avec Fernanda tout avait changé, s’était empreint de douleur, et que sa vie avait pris un tournant qui le menait il ne savait où. En lui étaient apparus un désir de réhabilitation ou de vengeance, un amour-propre encore inexploré qui le poussaient vers la page blanche, et ce fut ainsi que tous les matins de ce premier mois de cours il se remit à écrire. Il avait vingt-huit ans.

Fernanda, de son côté, éprouvait un besoin irrépressible de passer des heures en sa compagnie à Santa Anita, dans ce qu’elle appelait la « maison de poupée », de s’y mettre au lit et de le surprendre de sorte à pimenter leur vie sexuelle. Elle débarquait chez lui à l’improviste, ce qui, dans un premier temps, donna à Gabriel un sentiment de sécurité, mais au bout de quelque temps lui compliqua la vie. Il répugnait à lui demander de le laisser tranquille mais finit pourtant par le faire de temps à autre, à mots couverts.

Il avait besoin de temps pour lire et écrire, ce qu'elle semblait accepter et comprendre parfaitement, mais ne l'empêchait pas de revenir sonner à sa porte sans prévenir, détournant tout reproche avec une expression espiègle à laquelle il ne pouvait résister. Il découvrait que dans le fond c'était exactement ce qu'il désirait : l'attraper par les fesses, la pousser dans la chambre et la culbuter, soulagé de pouvoir se décharger sur elle de toute responsabilité.

Parce que, devant l'ordinateur, les choses prenaient un tour désastreux. Pire qu'au moment où il essayait d'écrire, peu après l'avoir connue. Pour la troisième fois, il s'asseyait devant le clavier sans pouvoir donner forme au personnage qu'il avait en tête – un type qui allait affronter sa solitude dans les cinémas porno –, décidément incapable de penser à quelqu'un d'autre que lui, tourmenté par un malaise indéfinissable. Dans un moment d'aveuglement où il n'en pouvait plus, il ouvrit un nouveau fichier et se lança dans l'histoire d'un garçon qu'on force à dormir dans un endroit déplorable, au cœur d'un village au sud de Lima, mais très vite ses tentatives de décrire la chambre et les émotions du personnage se heurtaient aux images que sa mémoire lui présentait et tout se gâtait, anéantissant les quelques lignes qu'il avait pu écrire. Il ne trouvait de porte de sortie que dans l'envie d'allumer une cigarette et d'aller faire un tour à pied, pendant lequel il se répandait une fois de plus en invectives contre le père de Fernanda ou insultait sa mère, quand ce n'était pas Fernanda qui, loin de lui avoir épargné l'affront qu'il avait subi, avait même permis qu'on le lui inflige, ou bien il s'en prenait à lui-même, qui n'avait pas su se défendre, s'était montré lâche et portait maintenant en lui une flétrissure d'autant plus indélébile qu'il se révélait dépourvu de la capacité, du talent ou de la colère nécessaires pour écrire un texte qui pourrait le laver de toutes les humiliations – qu'il méritait bien, croyait-il parfois.

Après ces essais infructueux, il fut assez clair qu'il ne pouvait se concentrer et écrire. Il fallait, pour ce faire, une conviction, une assurance, une estime de soi qu'il peinait à acquérir. Il était absolument incapable de penser à autre chose qu'à ce qui lui arrivait. Du jour au lendemain, il en eut assez d'aller en fin de semaine chercher Fernanda et de l'appeler sur son mobile pour la prévenir qu'il l'attendait dans le parc devant chez elle. Il se sentait terriblement malheureux quand il comparait sa situation à celles de Santiago et de Lorena, de Jorge et d'Alejandra, parce que ces comparaisons mettaient en évidence le caractère malsain et précaire de sa liaison avec

Fernanda. Il commençait à ne plus pouvoir souffrir l'expression qu'elle prenait quand il lui parlait des difficultés auxquelles il devait faire face, ses caresses qui ne menaient à rien, ses grands yeux qui ne saisissaient pas grand-chose de ce qu'il y avait en lui : elle, Fernanda, n'avait jamais été chassée de nulle part, elle n'était forcée ni de faire des études ni de passer des examens, aucune nécessité ne la talonnait, et elle pouvait s'offrir le luxe ne n'avoir aucun sens des responsabilités. Gabriel voyait fondre ses économies, les devoirs qu'il s'imposait l'accablaient, et il n'arrivait même pas à se donner un but.

Ce fut en filant ce coton-là qu'il explosa. Il ne se rappelle plus pourquoi ni comment ils étaient arrivés dans le petit square de la rue Aviación, à Miraflores, à deux pas du bord de mer. Sans doute étaient-ils allés au cinéma et avaient-ils profité de la tiède soirée de mai ou de juin pour faire quelques pas avant de s'asseoir sur un banc, quand il avait senti une oppression dans sa poitrine. Tout était parti d'une discussion sur leur avenir, alors qu'ils tâchaient de se figurer une vie à deux sous le même toit, ce qu'il dut trouver aussi improbable qu'absurde. Fernanda le sentit et vit venir le danger. Elle finit par lui demander s'il voulait vivre avec elle et il lui répondit « non », en ajoutant qu'il doutait de leur capacité de pouvoir jamais construire quelque chose ensemble, vu où ils en étaient, et compte tenu de l'hostilité de tous les siens à son égard, et de son manque de temps et de talent pour écrire quoi que ce soit. Gabriel se surprit en train de lui dire qu'ils avaient une relation d'adolescents alors qu'il approchait de la trentaine. Elle n'en était pas responsable, bien entendu, c'était sa faute, à lui. Fernanda avait cru sentir le sol se dérober sous ses pieds et, tout en espérant qu'il la contredirait, elle osa suggérer que dans ces conditions leur liaison n'avait plus grand sens. Gabriel ne répondit pas. Alors, elle lui demanda brusquement s'il l'aimait encore et, de nouveau, un silence se fit.

– Je crois que non, finit-il par répondre.

Gabriel venait de signer les pages terribles qu'il allait vivre peu après, Fernanda se coucha tout doucement sur le banc et s'y lova en chien de fusil, tremblante, et Gabriel prit peur. Il l'enlaça, l'embrassa, essaya de se rattraper en atténuant ce qu'il avait dit, mais Fernanda était déjà très loin, comme enfermée dans un coffre qu'aucune combinaison ne pouvait ouvrir. Toutes les tentatives verbales que Gabriel fit pour enterrer ses paroles malheureuses furent vaines. Il resta longtemps à la regarder, recroquevillée

sur le banc, jusqu'à ce qu'elle le prie de partir. Il se figea un moment, puis obéit, avec le sentiment de laisser derrière lui non pas une jeune femme de vingt et un ans, mais un corps inerte et déchu.

Les jours se succédèrent, mornes et sans intérêt. Fernanda ne répondit ni à ses appels, ni à ses textos, ni à ses messages électroniques et, s'il en souffrit, affligé d'un sentiment de vide, il ressentit aussi une sorte de soulagement, comme un soupçon que dans une pièce obscure s'ouvrait une petite lucarne. Il perdit aussi tout élan et eut quelque difficulté à s'intéresser véritablement aux cours de Jaime Estrada et de Melanie Degas, parce que, quand il en sortait, l'absence de Fernanda sur les bancs du campus où ils avaient l'habitude de se retrouver était une blessure. Parfois, elle lui manquait, et il aurait aimé l'avoir auprès de lui, mais d'autres forces s'animaient aussitôt en lui et lui interdisaient de lui téléphoner, d'aller assister à l'un des cours qu'elle suivait, de l'attendre près de chez elle, de tenter le moindre geste qui aurait pu rétablir un lien entre eux. La confusion nouvelle dans laquelle il s'enfonçait était d'une intensité semblable à celle qui le gagnait quand il était encore avec Fernanda, quoique d'une tout autre nature. Il se sentait épuisé et sans force.

Gabriel recommença à fréquenter Bruno, qui avait laissé tomber ses études de droit le semestre précédent et suivait maintenant celles de communication, de sorte qu'ils se voyaient après les cours, quand leurs horaires le leur permettaient. Bruno fut son issue de secours et son chemin de la liberté. Gabriel avait remarqué un éclat nouveau dans les yeux de son ami, une plus grande assurance, une sérénité. C'était sans doute dû au fait que ce cursus lui correspondait mieux, et qu'il avait passé un été glorieux à jouer presque en professionnel avec son groupe de cinglés afin de pouvoir graver son premier disque, mais aussi à sa rencontre avec Tatiana. « Une fille superbe, mon vieux. » Spanton sortait avec une fille ? Gabriel revoit son ami en train de fumer avec son élégance de toujours et, l'œil brillant, lui avouer que Tatiana était ce qu'il avait connu de plus doux. Elle était pour lui « la plus haute lumière ». L'image de Spanton amoureux était tellement surréaliste que Gabriel chercha à en savoir davantage : Où, quand, comment l'avait-il rencontrée ? « Elle a vingt-deux ans, dit Bruno, elle fait des études de communication et c'est une fanatique de cinéma et de musique indienne. Elle se prénomme Tatiana, mais tout le monde l'appelle Tati. Tu veux la voir ? » Spanton lui montra une photo de groupe sur laquelle il figurait et faisait une grimace cocasse à côté d'une fille qui fixait l'objectif d'un

regard clair, radieux, avec un sourire franc. Elle avait les cheveux courts et un grain de beauté juste entre les sourcils, et elle portait un polo blanc et un sac artisanal dont la courroie barrait sa poitrine. Avec eux, il y avait encore deux garçons qui faisaient partie du groupe de Spanton, et un effet de lumière semblait concentrer toute la clarté sur le visage de la jeune fille. « Tu la trouves belle ? » dit Spanton. Gabriel, surpris, la trouva très belle. C'est Tatiana, dit celui-ci. Au fil des semaines, leurs conversations changèrent de nature, et Gabriel recouvra une certaine tranquillité d'esprit. Il passa de la disparition de Fernanda de sa propre vie à l'apparition timide et de plus en plus concrète de Tatiana dans celle de Bruno. Un moment vint où Gabriel reconnut dans l'attachement de son ami une issue idéale pour sortir de son enfermement et perçut dans ce qu'il lui racontait une lumière qui éclairait d'un jour nouveau son propre passé. Spanton s'était rendu plusieurs fois chez Tatiana pour effectuer un travail de groupe, et il avait fait la connaissance des parents de la jeune fille, et de sa sœur, qui s'étaient montrés irréprochables avec lui. C'était pendant ces réunions de travail qu'il avait remarqué un éclat particulier dans le regard de Tatiana quand elle posait les yeux sur lui.

Ce fut ainsi que Gabriel devint le confident des affaires de cœur de Bruno et son conseiller, si bien qu'il eut comme une impression de déjà-vu*[1]. Au fil des jours il suivit l'évolution de la relation entre Tatiana et Bruno, qui mit tout un semestre à se nouer, comme auparavant celle de Santiago Montero et de Valeria Klimt. Pendant plusieurs semaines, Bruno et Tatiana se bornèrent à travailler ensemble, à se saluer et à converser dans les couloirs de l'université, à se prêter des disques et des films, et Bruno croyait deviner dans les expressions de la jeune fille une invite à passer aux actes, mais il n'en trouvait pas l'occasion et manquait de courage. Tout se déclencha un jour où ils finissaient un travail ensemble, en compagnie d'une autre étudiante. Au moment où il allait partir, elle lui demanda de rester. Ils s'assirent à la table de la cuisine, où ils s'attardèrent en parlant de choses et d'autres, sans se soucier de l'heure. Selon Bruno, Tatiana avait dû tomber amoureuse de lui quand il lui avait parlé de Spanton et du Conciliabule, de ses amis et de la place qu'il occupait dans cette loge toujours active, par la seule volonté de Sa Divine Grâce. Il lui avait aussi parlé, un peu plus tard, de son frère aîné, qui avait quitté le Pérou après un conflit avec leur père, puis de ses propres liens avec son père, de ses traumatismes et de ses peurs d'enfant, des voix qu'il croyait parfois

entendre dans sa tête, soutenu par l'exaltation d'être écouté, mais aussi pour se défendre de l'inconnue troublante qu'était pour lui la jeune fille. Tatiana l'écoutait en effet avec beaucoup de sérénité et de compréhension, et sourit quand il lui apprit qu'à une certaine époque, avant de s'appeler Spanton, on l'avait affublé du sobriquet d'Enfant à tête d'oreiller et qu'il parlait de lui à la troisième personne. Il évoqua ses activités de pornographe solitaire au cinéma Patty, les messages électroniques interminables qu'il lui arrivait d'imprimer et de corriger pour amuser ses amis, ses difficultés à entrer en contact avec les femmes, sa solitude, ce qu'il avait enduré pendant « le long hiver spantien ». Bruno avait accompagné ses propos de grands gestes des mains, et quand il sentit les larmes lui monter aux yeux, il se tut, se leva, et alla s'asseoir sur la première marche de l'escalier qui menait à la cour. Il regardait le sol gris sans penser à rien quand, bousculant toutes les réserves de sa timidité, elle s'approcha de lui et l'embrassa sur la bouche. Le baiser fut aussi ardent que si l'on venait d'annoncer la fin du monde et qu'ils savaient leur mort prochaine. Après avoir relâché leur étreinte, ils restèrent là à regarder la cour où des vêtements séchaient sur un étendoir.

– Serait-ce la fin du long hiver ? dit-elle d'une voix calme, naturelle.

– Je ne sais pas, osa-t-il répondre, mais je sens dans ma poitrine quelque chose qui ressemble fort à de la chaleur.

Peu après, Bruno envoya au Conciliabule le dernier mail héroïque signé Spanton, qu'il intitula « La fin du long hiver spantien ». Spanton n'existait plus.

Note

1. En français dans le texte.

OceanofPDF.com

7

Après la fin du long hiver spantien, les quatre amis cessèrent de se voir parce que celui qui disparut cette fois fut Bruno, le véritable lien entre eux, leur seul garant, alors trop occupé par l'expérience amoureuse pour veiller comme il l'avait toujours fait sur ses ouailles. Son absence les dispersa, et les premiers temps elle affecta beaucoup Lisboa. Mais elle le força à affronter ce qu'il s'était donné pour but depuis longtemps et ce à quoi il s'était dérobé au cours des dernières années. N'était-il pas vrai qu'il sentait quelque chose en lui et désirait l'extérioriser ? Ne voulait-il pas écrire un livre ? N'avait-il pas tout abandonné pour ça ? Il se promit qu'une fois l'année universitaire terminée, une fois libéré de ses obligations, il s'enfermerait dans sa chambre et n'en sortirait plus avant d'avoir trouvé sa satanée voix. Rien d'autre ne justifiait son existence et, à vrai dire, il n'avait rien d'autre sur quoi s'appuyer. Mais il allait tout mettre en jeu, et si au cours des semaines à venir il parvenait à trouver son style, s'il accédait à une forme narrative traduisant ses émotions et ses idées, alors tout, absolument tout ce qu'il avait fait de sa vie – renoncer au journalisme, retourner à Santa Anita, rompre avec Fernanda –, acquerrait un sens, donnerait une portée à son existence, sans quoi… Lisboa ne voulait même pas envisager cette possibilité. Il fallait s'enfermer, se retirer du monde, suspendre le cours de sa vie en société ou la contenir pour engendrer un nouveau courant, le sien, fait de mots.

Pendant les deux mois suivants, il se consacra corps et âme à ce qu'il considérait comme sien. Il se soumit à un régime de stricte austérité, et éloigna de lui toutes les pensées qui pouvaient menacer sa concentration. Bataillant durement contre ses peurs, il réussit à passer devant l'ordinateur plus d'heures que jamais. Il put alors se rendre compte qu'il y avait en lui une chambre pleine de meubles et d'objets, mais plongée dans l'obscurité la plus complète, et qu'il n'arrivait pas à trouver l'interrupteur.

Comment se lancer dans une narration ? Par où commencer ? Gabriel le savait : il devait écrire sur un sujet qu'il connaissait bien et ses efforts

devaient tendre entièrement vers une phrase qui ne chercherait à être ni belle ni bien timbrée, mais « authentique » et contenir réellement une vérité. Même s'il se demandait comment diable définir la « vérité ». Pendant les heures qu'il passa devant l'ordinateur au cours du premier mois, il écrivit plusieurs premières phrases avec l'espoir qu'elles mettraient sur la bonne voie l'histoire de l'amateur de films pornographiques, mais il lui sembla que pas une seule d'entre elles ne contenait le moindre brin d'authenticité. Toutes – il le sait à présent – cherchaient à paraître prestigieuses ou savantes, et c'est sans doute pourquoi aucune ne lui semblait convaincante. Après de nombreuses tentatives, par peur, ou pour s'épargner la déception que supposait l'échec, il s'accrocha à l'un de ces débuts, à partir duquel il se mit au travail avec ténacité. Assis huit ou neuf heures face au moniteur, sans discontinuer, il se donna pour mission de faire progresser à marche forcée une histoire en laquelle il ne croyait que par moments, quand il mettait dans les mots une conviction qui se dérobait et se forçait à reprendre le récit sur un ton nouveau, ou d'un point de vue différent chaque fois qu'il le sentait capoter.

Était-ce cela, écrire ? Sentir cette tension dans le dos, ce poids sur les épaules, aussi épuisants que si l'on tenait à bout de bras une lourde machine ? Si l'écriture n'était rien d'autre qu'abnégation et entêtement, serait-il alors un véritable écrivain, celui qui laisse de côté toute gratification pour s'enfoncer dans le devoir et attendre pour toute satisfaction le résultat d'une simple accumulation de travail ? Quand il arrivait à des impasses dans les diverses versions sur lesquelles il travaillait et, exténué, enregistrait et quittait un fichier Word, seuls le cendrier plein de mégots et la lassitude mentale lui indiquaient qu'une nouvelle journée de travail s'achevait. Il n'éteignait la machine que les cervicales et le dos endoloris, mais avec l'espoir que ce sacrifice finirait par prendre sens. Le temps sembla lui donner raison. Après quelques semaines de travail acharné, Lisboa avait maigri de deux kilos et nourrissait un vague sentiment qu'il prenait pour de la satisfaction. Il tenait aussi une nouvelle. Ce à quoi il ne s'attendait pas, c'était à la réaction qu'eut son premier lecteur, après l'avoir lue.

– La dernière phrase me plaît, dit Santiago Montero. La dernière phrase est bien.

En entendant ces mots, Lisboa aurait donné n'importe quoi pour que la terre l'engloutisse. Il était arrivé à *La Nación* au milieu de l'après-midi avec une disquette et d'immenses espoirs, après avoir appelé Montero pour lui demander de bien vouloir lire sa nouvelle. Quand celui-ci ouvrit le fichier et vit qu'il s'agissait d'un seul paragraphe de plus de vingt pages de format A4, il craignit le pire, et ne put réprimer une légère expression d'angoisse en regardant le papier sortir de l'imprimante de son bureau. Menton en main, sans quitter des yeux les feuilles encore tièdes qu'avait lâchées la machine, il se mit à lire sous le regard fixe de Lisboa. Ce qu'il découvrit pendant cette petite demi-heure de lecture fut la création incontrôlée d'un fou ou d'un fanatique : un récit tendu dans lequel l'auteur – moi – avait désespérément essayé d'obtenir des effets dramatiques et de transmettre des émotions profondes dans un austère cadre moral en une interminable succession de recours à des techniques qui finissaient par corseter l'histoire jusqu'à l'étouffer complètement. Plus tard, quand Santiago put livrer librement son sentiment, Lisboa comprit que son texte était une somme de phrases assez bien écrites, mais qu'entre elles, entre les lignes, il n'y avait rien ou plutôt, comme le disait Ramírez Zavala, « rien de vivant ». Seulement une forme d'urgence avec, dans ses soubassements, une lointaine lumière qui clignotait sous le langage. Une ville cachée, ensevelie sous d'épaisses couches de phrases et de mots pour la plupart creux, et qu'il fallait exhumer. Mais rien de tout cela ne fut dit cet après-midi-là, à *La Nación*, pendant que Santiago lisait, perplexe, l'inextricable phrase-paragraphe-nouvelle que son ami avait soumis à son jugement. Dans ce texte, il était bien difficile de reconnaître un homme solitaire qui entrait dans un cinéma porno, assistait à une protestation des spectateurs contre le film, à laquelle il finissait par se joindre. Une fois leur objectif atteint, quand la projection s'arrêtait et que les lampes de la salle s'allumaient, les spectateurs se regardaient, se reconnaissaient et manifestaient une solidarité qui disparaissait quand les lumières s'éteignaient et qu'un nouveau film commençait. Au bout d'un moment, l'homme se rendait compte qu'il était seul dans la salle, se recroquevillait dans son fauteuil, puis, honteux, finissait par sortir par la porte de secours pour n'être vu de personne, marchait dans la rue comme s'il n'avait jamais mis les pieds dans cette salle et avait passé tout l'après-midi dans le centre de Lima jusqu'à la tombée de la nuit « quand le soleil se décroche à toute allure ».

– La dernière phrase me plaît, dit Montero au bout d'un moment en rompant le silence. La dernière ligne est bien. Il y a en elle de l'inspiration, ce soleil qui « se décroche à toute allure » me semble vivant. Je ne veux pas dire que c'est une bonne phrase en elle-même, mais c'est comme si tu t'étais un peu lâché, là, que tu donnais libre cours à quelque chose, ce que tu n'as pas fait avant.

Lisboa acquiesça timidement et, changeant de sujet, il commenta la disparition de Spanton et la fin du Conciliabule, après quoi il posa une question plutôt bête sur Lorena, alors qu'il n'avait qu'une envie : quitter Santiago et partir en courant. Quand il fut suffisamment loin du journal, il lança les feuilles sur lesquelles était imprimée sa nouvelle contre un mur couvert d'affiches et les piétina avec une rage et un emportement qui lui furent peut-être salutaires.

C'est alors qu'il entreprit consciemment et délibérément la quête de sa liberté. Ses conversations avec Montero et avec Ramírez Zavala lui permirent de comprendre plus clairement quelles étaient ses faiblesses : le manque de fluidité et de naturel, l'absence évidente de tout plaisir d'écrire. Comment y remédier ? Comment obtenir la liberté et la spontanéité qui lui manquaient ? La seule chose dont il était sûr maintenant était que son travail allait consister à découvrir une clef qui lui permettrait de libérer ce qu'il avait en lui et le faire jaillir naturellement dans la direction qu'il voudrait. Ces nouvelles préoccupations en tête, il relut quelques-uns de ses livres préférés et constata qu'il y avait en tous un écrivain qui essayait de capter par le langage un bouillonnement d'idées, de sensations et d'images qui semblaient jaillir d'un endroit secret et précis. Oui, mais lequel ? Quelle roche devait-il attaquer au piolet pour faire jaillir la source ? Aucun livre ne le lui révélerait, et Lisboa commençait à haïr tous les créateurs qui gardaient si jalousement pour eux la clef de leur œuvre. Quelle était la sienne ? Comment la reconnaîtrait-il ? Se présenterait-elle à lui sur l'écran de l'ordinateur ou ailleurs ? Et dans quel contexte ? Gabriel se sentait parfois véritablement désorienté, et il perdait alors la foi ; puis il se consolait en se disant que se poser ce genre de question était peut-être la véritable manière de se rapprocher de l'écriture.

Autour de lui, les choses se succédaient à une vitesse vertigineuse, pendant qu'il finissait d'écrire une nouvelle dans la solitude de sa chambre. Il avait essayé de reprendre le récit sur l'amateur de cinéma porno, mais il

avait vite compris qu'il n'y parviendrait pas et il s'était rabattu sur celui des deux frères qui allaient pour la première fois à Miraflores. Il le rogna complètement, essaya de le débarrasser de toutes les épithètes prétentieuses et des phrases inutiles qui, il s'en rendait maintenant compte, empêchaient l'histoire de toucher le lecteur. Après quelques jours pendant lesquels le travail lui sembla couler plus facilement, il crut tenir une autre nouvelle dont il peinait à se détacher pour pouvoir la juger d'un œil critique. Il savait, en revanche, qu'elle était meilleure que ce qu'il avait fait lire à Santiago quelques semaines plus tôt. Si bien que le jour où Jorge leur envoya un mail pour une nouvelle réunion du Conciliabule, Lisboa décida d'apporter un tirage de la nouvelle à ses trois énergumènes d'amis.

Ils se donnèrent rendez-vous au Mochileros, un bar de l'avenue Pedro de Osma, à Barranco, un jeudi à vingt-deux heures. Impatient – il avait glissé les tirages dans la poche de son veston –, il arriva avec dix minutes d'avance, ce qui n'était pas dans ses habitudes, acheta des cigarettes et fuma dans la rue en les attendant. Ce fut ainsi qu'il aperçut, adossé à un arbre, Santiago Montero qui le regardait mais ne le saluait pas, ce qui lui parut curieux. Depuis combien de temps Santiago l'observait-il ? La lumière des hauts réverbères de l'avenue éclairait ses traits, et en s'approchant, Lisboa remarqua ses yeux comme enfoncés dans leurs orbites, sa pâleur, et ses lèvres serrées.

– Quelque chose ne va pas ?

– Entre Lorena et moi, c'est fini, répondit Santiago.

Gabriel ne put en croire ses oreilles.

– Comment ça, fini ?

– Oui. Tout est fini.

Aujourd'hui encore, Gabriel a du mal à saisir ce qui s'était réellement passé entre eux, à comprendre comment cette liaison qui paraissait si réelle, équilibrée, naturelle, et qui laissait présager une longue vie de couple, avait pu s'évanouir du jour au lendemain. La dernière fois qu'il était allé les voir, ils avaient l'air de s'entendre à merveille, tout semblait parfaitement à sa place, et depuis longtemps, chez eux : la petite table avec sa plaque de verre, la caisse de sable pour le chat, les meubles en matière recyclée et les objets artisanaux que Lorena rapportait de ses voyages à l'intérieur des terres pouvaient-ils être effacés comme s'ils n'avaient jamais existé ?

Gabriel n’en revenait pas, et Santiago pas davantage. Plus tard, lors de promenades dans une Lima attiédie par les premiers souffles de l’été, Santiago lui parlerait des armes imperceptibles que recèlent les tiroirs des nids d’amour, des blessures que ceux qui s’aiment s’infligent sans le vouloir, de l’usure du temps.

– Tout est fini, répéta Montero.

Gabriel put seulement lui suggérer d’entrer dans un bar et de prendre une bière. La confidence avait dressé entre eux un mur de verre à travers lequel ils pouvaient à peine se regarder. Jorge Ramírez Zavala arriva un quart d’heure plus tard. Santiago Montero resta silencieux et Jorge en profita pour leur confier son projet de quitter le Pérou.

Alejandra cherchait le moyen de démissionner de *La Industria* auquel elle collaborait depuis un certain temps, parce que, comme lui, elle en avait par-dessus la tête des conditions dans lesquelles les journalistes devaient travailler dans ce pays. Comme ils voulaient faire quelque chose de radicalement différent, elle avait commencé à explorer des possibilités à l’étranger et était tombée sur une maîtrise en gestion culturelle proposée en Espagne, opportunité parfaite pour obtenir un visa d’étudiant et se faire une place sur le marché du travail de ce pays. Elle était parvenue à ses fins et avait été admise à l’université de Barcelone, où elle devait se rendre dans deux mois pour s’installer avant le début des cours. Oui, ils avaient longuement discuté de tout ça, et il voulait justement leur en parler. En considérant les choses calmement, ils étaient arrivés à la conclusion que si elle partait seule, leur relation s’arrêterait là. La décision ne se fit pas attendre : ce qu’il voulait, c’était avoir Alejandra auprès de lui pour les années à venir. Il partirait avec elle.

– On va se marier deux jours avant son départ. Un mariage civil. Dans la simplicité. Vous et la famille, c’est tout. Nous faisons ça pas seulement pour le visa mais parce que ça nous tente. Je sais que ça paraît dingue de se décider aussi vite, mais ma relation avec Alejandra a-t-elle jamais été autre chose qu’une folie ?

Santiago et Gabriel l’avaient regardé bouche bée.

– Tu pars avec elle ? dit Gabriel.

– Début novembre. Il faut encore que je fasse certaines démarches au journal, que je m’occupe de la maison de Barranco, que je vende la

voiture…

Bruno, qui avait repris contact avec le groupe, tardait à arriver et ils restèrent un long moment silencieux.

– Je voulais aussi vous parler d'autre chose, reprit Jorge. Vous me direz. Je n'ai besoin que de deux témoins de mariage. Je pensais les tirer au sort ce soir, mais je n'ai jamais puni cette folle de Spanton pour ses retards démesurés. Et cette fois je vais le faire. Voulez-vous être mes témoins ?

Santiago et Gabriel se regardèrent. Gabriel savait déjà que la conversation allait tourner autour de la séparation de ce dernier et de Lorena. Mais quand Bruno arriva, peu après, ses anecdotes – il se levait de son siège pour mieux les épicer pendant qu'il racontait son histoire avec Tatiana – permirent à Santiago de se murer dans son silence en promenant parfois un regard indéfinissable sur ce trio d'amis en voie de disparition immergés dans le show *Spanton in love*. C'était à n'y pas croire. Ce soir-là, Lisboa ne se souvint qu'il avait apporté trois copies de sa nouvelle que quand il alla aux toilettes pour la troisième ou la quatrième fois, alors que la bière lui était déjà largement montée à la tête. Il avait éprouvé une envie soudaine de s'enivrer, envie qui avait coïncidé avec l'heureuse exaltation de Bruno et de Jorge et avec les désirs de fuite de Santiago. Ils s'étaient remis à boire de plus belle. À un moment, il sentit donc un volume dans son veston et découvrit les copies pliées et tordues comme des vestiges d'un naufrage. Il les regarda avec étonnement, éprouva de la colère et de la honte en lisant sur ces feuilles des phrases concernant des gens qui n'avaient rien à voir avec lui. Il résista à l'envie de les froisser, de les déchirer, de jeter les morceaux dans les toilettes, et les remit dans la poche intérieure de son veston. Il pensa au Conciliabule, trouva le mot bien ronflant et en rit. En sortant des toilettes, il se dirigea vers le comptoir pour y commander une nouvelle tournée.

– Quel honneur, avait dit Montero deux heures auparavant, encore assis à la terrasse en face de Jorge et de lui. Témoins de ton mariage. Bien sûr que nous acceptons.

OceanofPDF.com

8

Quand les cours reprirent, Gabriel avait pour ainsi dire renoncé à écrire, et ce renoncement ainsi que les épreuves sentimentales que traversait Santiago et le changement de vie de Jorge ravivaient l'image de Fernanda. Pendant les jours qui suivirent, il accompagna Santiago pour aider celui-ci à récupérer ses affaires dans l'appartement d'où Lorena avait déjà retiré les siennes et visiter des logements à louer à Miraflores et à Barranco ; il sentit alors que son interprétation de ce qui s'était passé avec Fernanda était sujette à caution et, malgré le rejet que lui avaient infligé les parents de la jeune femme, il pouvait regarder d'un œil neuf tout ce qu'il avait vécu avec elle. Santiago avait la sensation de tomber en chute libre ; en se rendant d'un appartement à un autre, il fournissait à Gabriel toujours plus d'éléments qui pouvaient expliquer la rupture, mais il n'aboutissait de fait à rien de précis. Elle l'avait quitté. En l'écoutant récapituler sa liaison avec Lorena, la routine qui s'était installée entre eux, leurs appréhensions et ce qui les avait dressés l'un contre l'autre, Gabriel ne manquait pas de se rappeler avec quelle fougue Fernanda et lui faisaient l'amour, avec quel plaisir ils sortaient et allaient faire un tour dans le quartier, à quel point ils s'entendaient bien, et comment ils avaient tissé un bonheur tangible. Le jour où il accompagna Jorge pour l'aider à choisir un costume, il imagina le plaisir qu'il aurait eu à se rendre à cette cérémonie en compagnie de Fernanda. Il la revit sous la douche, revit ses cheveux, ses hanches, sa façon de porter la main gauche à son menton quand elle dormait et, brusquement, ces évocations prirent vie, ses émotions cédèrent place à des raisonnements qui lui firent comprendre que Fernanda avait payé les conséquences de blessures qu'elle n'avait pas infligées et que, tout compte fait, en rompant, il avait seulement donné satisfaction aux parents de son amie. Alors, il eut l'impression que quelque chose en lui renaissait. L'après-midi où il prit la décision définitive de ne plus écrire et de consacrer le reste de l'année à définir une fois pour toutes le chemin à prendre – retour au journalisme, ou à l'université, ou recherche d'une autre vocation –, il se vit en train de chercher le numéro de Fernanda dans le répertoire de son mobile.

Il l’entendit dire « Allô ? » et attendit quelques secondes, le cœur battant et les jambes en coton.

– Bonjour, Fernanda, C’est Gabriel, dit-il enfin de sa voix la plus sereine.

Il lui sembla percevoir, dans le récepteur, un sanglot étouffé.

Ils se donnèrent rendez-vous dans un café proche de chez elle, sur l’avenue Benavides. Gabriel y arriva avec une demi-heure d’avance et tâcha de mettre de l’ordre dans ses pensées. Il avait tout compris, l’avait quittée à cause de frustrations qui ne regardaient que lui et en réaction à une violence qui ne venait pas d’elle. Mais à peine la vit-il descendre du taxi et se diriger vers le bar avec des cheveux coupés très court et les traits accusés, tout cet échafaudage s’effondra. Elle donnait l’impression d’avoir passé un hiver épouvantable, et une fois devant lui, elle lui lança un rapide coup d’œil qui semblait lui demander d’où il sortait, mais elle se déclara surprise de son appel et voulut savoir s’il était parvenu à écrire son livre. Gabriel lui dit la vérité : il s’était échiné à écrire, et l’amplitude de l’échec lui avait fait comprendre que ce n’était pas sa vocation. Voilà pourquoi il était là. Elle lui demanda s’il avait des cigarettes, il sortit son paquet, puis lui donna du feu, alluma la sienne et commanda du café et une carafe d’eau. Il lui apprit rapidement la rupture de Santiago et Alejandra, lui annonça que Jorge allait se marier, que l’hiver spantien avait trouvé sa fin et, après avoir manifesté la surprise que lui causaient ces nouvelles, Fernanda lui dit qu’elle n’avait pas trop à se plaindre, qu’elle poursuivait bien entendu ses études à l’université mais sous un nouvel angle, que ces mois de solitude lui avaient permis de faire le point, de mûrir, et qu’elle savait à présent qu’il lui fallait un espace à elle, où elle pourrait affronter les questions auxquelles elle devait répondre seule. Leur rupture, en définitive, lui avait été utile. Gabriel l’écouta avec attention et, surpris par son commentaire sur leur « rupture », s’avisa que jamais il n’avait envisagé la chose sous ce jour. Tout n’avait été pour lui qu’une suite d’affrontements acharnés avec les parents de Fernanda. Mais, en disant cela, elle avait trahi un certain effort : ces mots n’étaient pas venus spontanément à ses lèvres. Après avoir bu quelques petites gorgées de café, elle lui demanda de but en blanc ce qu’il avait à lui dire.

Gabriel lui fit part dans le désordre des idées qu’il avait eues, et le silence de la jeune femme commença à lui faire peur. Quand il lut sur son visage un certain soulagement, il se dit qu’il avait peut-être une chance de réparer les dégâts. Mais Fernanda le regarda fixement dans les yeux et pinça les lèvres.

– Tu es un imbécile, Gabriel, lui dit-elle brusquement en l'interrompant. Où diable crois-tu que j'étais pendant que tu jouais à mettre de l'ordre dans ta vie ?

Gabriel se tut. Il n'avait plus rien à dire. Elle demanda l'addition et lui confia ensuite que tout cela l'avait déroutée. Elle était passée par des choses qu'il ne pouvait même pas imaginer en essayant de surmonter cet abandon, pendant tous ces mois, et voilà qu'il revenait un beau jour, sans crier gare, comme si de rien n'était, pour lui dire qu'il avait réfléchi et que tout était maintenant clair pour lui. Mais pas pour elle. Pour elle, rien n'était clair. Elle ne voulait pas prendre une nouvelle fois le risque de s'engager avec quelqu'un qui pouvait la laisser tomber comme il l'avait fait ce soir-là dans le parc de Miraflores. Fernanda, en disant ces mots et sur le point de fondre en larmes, se mit à trembler comme un oisillon. Ils quittèrent le café et Gabriel la prit par l'épaule, la serrant avec force, en signe de tendresse, pour montrer qu'il était là, prêt à la soutenir. Il regardait passer les voitures quand Fernanda se jeta contre sa poitrine et l'étreignit avec une certaine violence en lui donnant de légers coups de poing, comme si elle l'accusait de quelque chose. Quand il approcha ses lèvres des siennes, elle se laissa enlacer et l'embrassa avec une force désespérée. Ils ne cessèrent de s'embrasser sous la bruine, dans le taxi qui les conduisit à un hôtel proche de chez elle, dans l'escalier qui les mena à la chambre, sur le seuil de celle-ci, pendant qu'ils se dévêtaient et constataient avec un mélange de plaisir et de peur que le désir ne les avait pas quittés. Après avoir fait l'amour, Gabriel s'abandonna à une sensation de paix immense, mais elle se mit à sangloter. Tout d'abord, pendant qu'il la tranquillisait en la caressant, Gabriel crut qu'il s'agissait de larmes de joie, pourtant, il ne tarda pas à remarquer que ces pleurs incontrôlables obéissaient à d'autres forces, et il crut sentir grandir en lui l'angoisse, l'effroi, la panique, comme si Fernanda traversait une succession de couloirs obscurs auxquels il n'aurait jamais accès. Il la tint étroitement serrée dans ses bras, pour la protéger, lui faire sentir en la caressant qu'il était là, attentif.

Le mariage prochain d'Alejandra et de Jorge dissipa les doutes qui pesèrent sur lui après ces retrouvailles. Il n'est pas près d'oublier la forte réverbération de la matinée nuageuse où eut lieu la cérémonie. Fernanda porte un ensemble léger qui met en valeur ses formes et son chignon haut ; il la conduit par la main sur la place de Barranco quand il aperçoit au loin, devant l'entrée de la bibliothèque municipale, quelques-uns de ses anciens

collègues de *Semana* et les familles des fiancés qui attendent impatiemment l'arrivée d'Alejandra. Parmi eux, Jorge, dans le costume gris qui lui va si bien, avec sa cravate argent qui fait ressortir ses yeux bleus ; son visage est rasé de plus près qu'il ne l'a été depuis longtemps. Fernanda et Gabriel s'approchent pour l'embrasser quand sort de derrière une colonne de la façade un Bruno très étrangement vêtu d'un costume noir. Une énorme cravate rose contraste avec l'expression sévère qu'il affiche en venant vers eux. Il tient par la main Tatiana, en robe bleue. Santiago arrive un peu en retard, comme il se doit, plus maigre que jamais, fumant sans arrêt comme s'il se préparait à assister à un enterrement et non à un mariage et à la réception qui aura lieu à la Villa Teresa. Bruno lance une vanne sur la cravate de Montero, et tous inspectent aussitôt d'un regard leurs chaussures, leur veston et leur cravate. La mariée arrive la dernière et surprend tout le monde avec ses cheveux très noirs ramassés en chignon, sa robe blanche avec des fleurs brodées aux couleurs vives qui la font ressembler à un personnage de Diego Rivera.

La cérémonie se déroule dans la salle de réunion de la bibliothèque avec une simplicité qui émeut Gabriel. Elle dure peu, et les invités doivent tendre l'oreille pour écouter le fonctionnaire rappeler aux futurs époux leurs droits et leurs devoirs. Seuls Jorge et Alejandra échangent des regards complices comme si tout cela n'était qu'une blague. Gabriel et Santiago attendent d'être appelés en tant que témoins, et montent sur l'estrade où se trouve la table sur laquelle est posé le registre. Gabriel le signe machinalement, sans penser à rien, et tout se déroule devant ses yeux sans que son esprit en retienne quoi que ce soit. Quelques minutes plus tard, quand tous ont applaudi et embrassé les nouveaux mariés, leur ont lancé du riz, il part main dans la main avec Fernanda dans le passage qui mène au Puente de los Suspiros et de là, en prenant sur la gauche la rue Ayacucho, à la résidence Villa Teresa. Pendant qu'ils descendent avec précaution, à cause des hauts talons de Fernanda, les marches rouges de l'escalier sans fin qui dévale jusqu'à la cour au-dessus de la Bajada de Baños de Barranco et de la mer, Gabriel lui raconte les nombreuses fois où il a aidé ses amis à déménager, leurs émotions de ces années-là, et sa gorge se noue au souvenir de leurs soirées sur la terrasse aujourd'hui couverte d'une bâche blanche qui va abriter du soleil les neuf ou dix tables autour desquelles vont s'asseoir, guidés par des serveurs en tenue qui se déplacent avec vivacité, les membres des deux familles, les collègues et les amis des mariés. Sur une

des tables, la plus proche de la descente vers la mer, est posé un carton où figure en gros caractères « Conciliabule », ce qui fait rire les quatre amis. Ils lèvent les verres que les serveurs ont remplis en échangeant, avec une panique feinte, des regards qui signifient voilà, Jorge l'a fait, il est marié, et il s'en va ; sans Spanton le Conciliabule était mort, maintenant il est définitivement enterré. Une vague de tristesse les emporte, mais le rire finit par les gagner.

C'était la première fois que les quatre énergumènes de l'apocalypse se considéraient avec tendresse : depuis qu'ils se connaissaient, jamais ils n'avaient été tous en même temps ainsi habillés, et ils se tiraient par la cravate comme des enfants à un baptême, se moquaient des souliers vernis de Lisboa qui ressemblaient à ceux des agents de la circulation, des motifs absurdes de la cravate de Montero et de son veston qu'il semblait avoir emprunté à son grand-père, ou de la cravate rose de Bruno, qui tranchait sur le noir de sa chemise et lui donnait une apparence d'animateur de fête pour adolescents, image dont ce dernier s'empara pour se lancer, avec force gesticulations, dans une parodie des baratins insipides de ces bateleurs, ce qui mit une certaine animation autour des tables voisines. Montero semblait avoir oublié ses pensées amères.

Très tard dans la nuit, il ne restait guère que les énergumènes avec la chemise hors du pantalon et leurs cravates dénouées, Gabriel avait raccompagné Fernanda chez elle comme l'exigeaient les parents de son amie, et Tatiana était partie elle aussi. Les amies d'Alejandra semblaient très occupées à échanger des propos que l'on ne pouvait entendre de la table du Conciliabule, à laquelle Jorge venait d'arriver, complètement saoul. Il était heureux de les voir ici, heureux qu'ils fussent restés dans un moment aussi important pour lui, mais il en arriva à des sujets qui n'appartenaient qu'à eux. Se rappelaient-ils le gazon bleu de la folie ? Les jours où ils se retrouvaient tous chez Montero ? Ce qu'était le Conciliabule avant qu'il ne porte ce nom ? Bien sûr, lui répondirent-ils. Eh bien, fit-il alors en essayant d'allumer sa cigarette par le filtre, à cette époque, vous ignoriez que j'étais sur le point de me faire sauter le caisson. Tout le temps. Tous les matins, à mon réveil. Oui, c'est vrai. Il avait envisagé de le leur dire, et même peut-être de l'écrire, sans très bien savoir comment, mais voilà, le moment était venu, il le leur disait, maintenant qu'il épousait Alejandra sans savoir où allait l'entraîner l'aventure espagnole. À cette époque, il voulait en finir, trouver un endroit isolé, se jeter dans le vide ou recourir à un autre moyen

de se supprimer, et il en était là quand, dans un cours à l'université San Marcos, il avait rencontré Santiago Montero. Le savaient-ils, que Santiago et lui s'étaient connus à San Marcos ? Montero l'avait invité à assister à un atelier de Parra, et à venir chez lui pour lui montrer ses poèmes, qu'il lisait pendant ces soirées où le Conciliabule n'existait pas encore, ils s'étaient liés d'amitié et seules les paroles de Montero lui permettaient de tenir debout et rester en ce monde. Se souvenaient-ils de la musique qu'ils écoutaient sur le gazon bleu de la folie ? Charly, Spinetta, Dylan, les Beatles. Pour eux, c'était de la musique. Pour lui, c'était un lit dans une maison, un endroit où il aurait aimé rester pour ne pas retrouver ce qu'il vivait dans sa famille. Il aurait tellement aimé pouvoir passer toute la nuit chez Montero, sous prétexte d'écouter de la musique. C'était ce qu'il avait alors découvert, paniqué : qu'il ne désirait qu'une seule chose, dormir là, recevoir une sorte de bourse qui lui permettrait de faire partie de la famille qu'ils formaient, ensemble, avec à sa tête les parents de Santiago, ou des parents comme ceux de Santiago, un monsieur aux cheveux blancs, désireux de voir son fils fumer moins et écouter moins fort cette musique de dingues pour ne pas troubler le sommeil des voisins, et une mère attentive qui s'inquiétait de savoir si son fils sortait suffisamment couvert et s'il avait assez mangé. Santiago avait fait de lui un poète en lui apprenant ce qu'il connaissait le mieux : leur langue. Il la connaissait déjà, bien sûr, savait déjà qu'il voulait être poète, mais il n'avait pas les couilles de l'assumer et ne l'aurait pas fait sans Montero. Pourquoi le regardaient-ils comme ça ? C'est vrai, il ne s'ouvrait jamais aux autres, il voyageait toujours en lui-même, mais cette nuit, alors qu'il était sur le point de partir pour l'Espagne, où il crèverait sans doute de chagrin, de solitude ou de faim, il voulait leur dire qu'il était vert de peur, et que s'il le pouvait il repartirait en arrière pour revivre ce qu'il avait vécu avec eux et retourner chez Montero où il avait fait leur connaissance, où je vous ai connus, Bruno, Gabriel, parce que dans cette maison il avait rencontré d'autres frères. Jorge embrassait Bruno, et Gabriel avait la gorge nouée ; il savait, même s'il était moins saoul que Jorge, qu'il aurait pu souscrire à chacun des mots que celui-ci venait de dire. Il alluma une cigarette et il se revit, avec le pull marron que sa tante lui avait tricoté, dans le bus qui allait de Santa Anita à Higuereta, en ne pensant qu'à sa rencontre prochaine avec Santiago chez ce dernier, il l'entendit lui donner son avis sur les premières nouvelles qu'il avait écrites, il retrouva les contrariétés éprouvées quand Santiago lui parlait de son ami Jorge. Ces

souvenirs s’étaient juxtaposés à ce que Bruno, encore ému dans les bras de Jorge, disait sans inflexions théâtrales, le visage grave, dépourvu de toute grimace, le regard las. Quelque chose de semblable était arrivé à Spanton. Tourmenté depuis son adolescence, il voyait en lui-même un fils du démon, emprisonné à l’écart de tout, avec pour seule compagnie ses voix intérieures. Grâce au Conciliabule, il avait trouvé une place sur terre, dit-il avec un léger sourire, un refuge partagé avec les énergumènes aujourd’hui déguisés en monsieur Tout-le-monde. Il s’était ainsi rendu compte qu’il n’était ni anormal ni cinglé. Les fous étaient ceux qui vivaient hors du Conciliabule. Lui n’était qu’un olibrius. Gabriel embrassa Bruno, et celui-ci porta les mains à son visage. Alors Lisboa se rappela ce que Santiago lui avait dit, en lui parlant pour la première fois de Jorge et de Bruno, comment il avait magnifié sans le vouloir leur talent, cette vigueur surgie de deux esprits ténébreux. Tous s’étaient connus grâce à Montero et son intelligence subtile, n’était-il pas vrai ? Un garçon élevé dans un quartier résidentiel, avec ses planches à roulettes sous l’escalier, qui un beau jour et pour une raison que personne ne comprendrait jamais était sorti de chez lui pour se lier d’amitié avec trois types affligés de blessures. Montero, qui donnait toujours l’impression d’être le plus normal d’entre eux, était maintenant là, plus maigre que jamais, avec une indéniable apparence d’épave. Et plus seul que ses trois amis. Bruno lança une vanne à Montero en essuyant ses larmes et tous rirent. Jorge en lança une autre à Bruno, et tous jouèrent à qui lancerait la plus dingue. En les regardant, Lisboa vit en eux des vétérans de guerre de ces années quatre-vingt-dix qui étaient loin derrière eux.

La beuverie continua et ce qui suivit resta pour eux tous le souvenir ineffaçable de l’ultime Conciliabule, la dernière nuit au cours de laquelle Spanton fut de nouveau Spanton et où tous, animés par l’euphorie, remontèrent sur scène et vécurent à fond l’ultime interprétation des rôles qu’ils s’étaient eux-mêmes attribués pendant des années devant une salle de théâtre vide ou peuplée d’ombres. Ils finirent, nul ne se rappelle comment, par quitter la Villa Teresa, empruntèrent l’avenue Pedro de Osma, longèrent la promenade du bord de mer de Barranco, dépassèrent le Museo de Osma, et s’assirent sur l’un des parapets qui dominent la grève, non loin de Chorrillos, sans s’inquiéter du sommeil du voisinage.

Bruno dansa sur le muret pendant que nous hurlions ce qu’il fallait hurler cette nuit-là, désespérés par notre sentiment de plénitude et le soupçon que tout cela allait se terminer par une nouvelle façon de percevoir le temps.

Bientôt jaillirent les jeux de mots de Jorge, les images poétiques de Santiago, les équations rationalistes et, à cette heure, absurdes de Gabriel, l'histrionisme déchaîné et baroque de Spanton. Leurs quatre têtes étaient collées les unes aux autres comme celles des joueurs de football américain et ne faisaient plus qu'une chiffe molle totalement imbibée. Alors, entre le visage pâle de Montero, celui, brun, de Lorente et celui, doré, de Ramírez Zavala, Lisboa sentit que le sien prenait pleinement son sens. Il pensa à ce que signifiait la liberté, à la leçon profonde que lui donnait le Conciliabule, mais il ne pouvait s'empêcher de se tordre de rire sur les dalles de la promenade. Il ne savait plus où il était.

OceanofPDF.com

9

Maintes fois je me suis demandé à quel point notre vie serait différente si Jorge était encore à Lima. Rien ne serait pareil sans doute, et il aurait peut-être préservé en nous la flamme que le temps semble avoir étouffée. Mais je me dis aussi parfois que sa présence n'aurait rien changé, que chacun de nous serait infailliblement devenu ce qu'il était appelé à être, et que nos liens se seraient relâchés, figeant tout élan. Tout finit par s'arrêter, tôt ou tard. Tout dépend aussi de comment tout s'arrête.

Nous avons vu Jorge pour la dernière fois le soir où nous nous sommes donné rendez-vous au El Nacional de La Herradura, la veille de son départ pour Madrid. Nous ne nous étions plus rencontrés depuis son mariage, à l'exception d'une balade nocturne rue Manuel Bonilla, à Miraflores, et d'une soirée chez les parents d'Alejandra, dans le quartier de Magdalena, quelques jours avant qu'elle ne quitte le Pérou pleine de crainte et d'espoir. Le soir de ce dîner d'adieu, devant des bières bien glacées, des *ceviches* et des fritures de fruits de mer, nous avons échangé nos plaisanteries habituelles, avons pris quelques photos et, imperceptiblement, tandis que le crépuscule se refermait sur nous, nous sommes tombés dans des puits de silence desquels il nous était toujours plus difficile de nous tirer. Et quand le soleil a quitté le ciel et qu'il n'est plus resté de lui qu'une réverbération sur la mer, nous en étions à ne plus pouvoir nous regarder dans les yeux. Jorge a pris l'initiative et s'est levé. Nous avons quitté El Nacional, Jorge est monté dans sa voiture, Santiago s'est assis à côté de lui et Bruno et moi nous sommes installés à l'arrière. Quand la voiture s'est mise à rouler, la mer était agitée, l'horizon s'estompait, Jorge a mis de la musique, et pendant que nous roulions sur le chemin de terre, la voix de Santiago a accompagné celle d'Iggy Pop, Bruno a fait un commentaire sur les groupes que nous aimions, The Clash, Pulp, et tous les trois ont entonné à pleins poumons le refrain d'une chanson triste qui avait doucement envahi la voiture et que je n'avais jamais entendue.

– Qu’est-ce que c’est ? Qui est-ce qui chante ça ? demandai-je timidement.

– Lou Reed, mon pote ! me répondit Bruno, ou peut-être Santiago, ou peut-être Jorge.

Nous étions redevenus des gamins qui ne veulent plus se quitter.

Il faisait nuit noire quand la voiture arriva au croisement de la rue Ayacucho et de la rue Castilla Ríos, devant la résidence qui désormais n’était plus la maison de Jorge et d’Alejandra, sur la terrasse de laquelle ils avaient célébré leur mariage, et où nous avions tous été fous et heureux. Nous étions tous les quatre rendus au carrefour de nos routes au-delà duquel, nous le savions, nous serions seuls. Je ne sais plus qui Jorge a embrassé le premier, mais ce fut l’étreinte interminable de deux ombres serrées l’une contre l’autre au point de se faire mal. J’ai ressenti un violent désir de courir et que le temps puisse se rétracter à volonté. Nous, les deux autres dont j’étais, plantés sur le trottoir, nous attendions que s’achève la cérémonie des adieux, que s’éteignent les voix presque étouffées de nos deux amis qui se séparaient avec des mots qu’il n’y a pas lieu d’écrire ici.

– Quelque chose a pris fin, ce soir-là, devait me dire Santiago par la suite, un jour que nous étions assis à la terrasse du Mochileros et regardions l’avenue Pedro de Osma, au loin. Comme si le compte à rebours avait commencé à cet endroit et à cette heure-là.

Il y a deux photographies encadrées, à côté de moi, qui me tiennent compagnie depuis que j’ai commencé à écrire ce livre, l’une sur laquelle Fernanda et moi sommes assis dans un café de Miraflores, prise le jour où j’ai parlé à son père pour la première fois et où il a admis que nous pouvions elle et moi être amoureux l’un de l’autre. L’autre, je l’ai prise à El Nacional, alors que nous étions attablés et que le soleil n’était pas encore couché. La regarder, c’est récupérer en partie ce que ma mémoire a perdu. Quelque temps après nos adieux à Jorge, lors d’une rencontre avec Santiago et Bruno, je leur ai apporté deux tirages de ce cliché, et j’ai également scanné une épreuve que j’ai envoyée par courrier électronique à Jorge, parce que ce qu’elle révélait m’a paru incroyable. Nous nous sommes souvent attardés sur cette image, et il nous arrive même, à présent, d’avoir peine à nous reconnaître : quelque chose y est resté captif, qui ne nous appartenait plus.

Quelques jours après le départ de Jorge, alors que celui-ci n'avait pas encore donné de ses nouvelles, Lisboa reçut un appel téléphonique qui le déstabilisa. Il était très tôt, vers quatre heures du matin, quand son mobile avait sonné et, en se levant pour répondre, il n'eut qu'une pensée : à l'autre bout du monde, il était arrivé malheur à son ami. Normalement, se dit-il, ce dernier aurait plutôt appelé Montero, mais Santiago se trouvait peut-être dans l'impossibilité de répondre. Quand il décrocha, il vit que le numéro entrant ne figurait pas sur l'écran, et il prit conscience de sa peur.

– Allô ? fit-il, paralysé.

De l'autre côté de la ligne, il entendit une femme pleurer.

– Allô ? Alejandra ?

Lisboa imagina une femme couchée sur le carrelage froid d'une chambre de Barcelone. Alejandra. Jorge. Dans son égarement, il vit pendant un instant son ami mort, ou battu par des inconnus xénophobes. « Alejandra ? », « Alejandra ? », répétait-il en ne réussissant qu'à accentuer la confusion de son interlocutrice, à rendre ce qu'elle essayait de lui dire encore plus obscur et désespéré. Bouleversé, Lisboa se tut pendant quelques secondes pour essayer de comprendre. La voix articula alors quelques mots plus reconnaissables, et Gabriel comprit que ce n'était pas Alejandra qui était au bout du fil et que la communication ne venait pas d'aussi loin.

Aujourd'hui, l'appel de Fernanda demeure encore pour lui une pièce qui ne s'intègre nulle part. Il se demande encore d'où elle a téléphoné, pourquoi elle ne s'est pas servie de son mobile, comment elle a pu se mettre dans un état pareil en pleine nuit, au milieu de la semaine, alors qu'elle aurait dû dormir d'un sommeil réparateur avant de se rendre le lendemain matin à l'université. S'était-elle disputée avec ses parents ? Il ne devait jamais le savoir, en partie parce qu'elle lui a dit ensuite qu'elle ne se rappelait pas l'avoir appelé. Gabriel avait passé le reste de la nuit à essayer de la joindre sur son mobile, qui avait d'abord sonné plusieurs fois, sans réponse, puis s'était brusquement déconnecté. Ensuite, le sommeil avait eu raison de lui.

Il n'eut aucune nouvelle d'elle de toute la journée. Le soir, Fernanda lui envoya un texto, pour l'informer qu'elle allait bien. « Il faut absolument qu'on parle », lui écrivit-il en réponse, et ils se donnèrent rendez-vous le lendemain matin à l'université.

Lisboa arriva au rendez-vous avec une anxiété semblable à celle qui le tenaillait l'année précédente quand il y retrouvait Fernanda pour la conduire chez lui et lui faire l'amour. Rien n'avait changé : les étudiants qui buvaient des boissons chaudes et montaient les marches des pavillons ; les professeurs avec leur serviette, les cours qui commençaient, et les bancs du campus devant lesquels il ne passait jamais sans un pincement à l'estomac. Mais cette fois, Gabriel était bien décidé à savoir ce qu'il était arrivé cette nuit-là à Fernanda et pourquoi elle ne s'était pas manifestée dans la journée. Il était bien déterminé, cette fois, à lui demander des comptes. Mais quand il la vit arriver avec une cigarette aux lèvres, cherchant désespérément avec quoi l'allumer, le visage déformé par une grimace agressive, il y renonça. Elle s'assit face à lui, ouvrit brusquement son sac, finit par y trouver un briquet et alluma sa cigarette. Elle tremblait. Peut-être à cause de la fraîcheur du matin.

– Gabriel, fit-elle en lâchant une bouffée de fumée, j'ai quelque chose à te dire.

Il fit un geste qui signifiait qu'il l'écoutait. Alors, tirant sur sa cigarette, poussant des soupirs à fendre l'âme et s'interrompant par moments, elle se lança dans la rude tâche de restituer un discours qu'elle avait visiblement préparé avec soin. Gabriel l'écouta sans comprendre, comme si elle s'adressait à quelqu'un d'autre. Qu'évitait-elle de lui dire en se ménageant des pauses interminables pendant lesquelles elle cherchait une autre cigarette ou perdait son briquet ou regardait tel ou tel endroit du campus sans pouvoir trouver ses mots ? Que s'efforçait-elle de taire, chaque fois qu'elle s'interrompait ? Gabriel ne le sait toujours pas et, s'il avait montré plus de patience, peut-être le lui aurait-elle dit. Pourtant, il l'avait encouragée à dire ce qu'elle avait sur le cœur. Fernanda ne se sentait bien nulle part, pas même avec lui. Elle n'était pas sûre d'avoir fait le bon choix, les cours l'ennuyaient, elle avait pris la lecture et l'écriture en grippe à force de voir avec quelle passion et quelle obstination lui s'attelait à ses objectifs. Gabriel rétorqua qu'il n'était pas sûr non plus de sa vocation d'écrivain, après quoi il se lança dans un discours pacificateur qui ne réduisit pas Fernanda au silence.

– Tu te rends compte, lui déclara-t-elle, tu es un merveilleux garçon, sincère et qui m'aime, mais tu es tellement obsédé par tes propres problèmes que tu es incapable de voir ceux des autres. Tout ce qui compte

pour toi, c’est le départ de Jorge, ton fabuleux groupe de copains, tes nouvelles… Et moi dans tout ça, hein ? Et moi ?

Elle avait vécu des mois sans lui, et avait dû supporter seule l’indifférence totale de sa famille à son égard. Parfois elle se traitait d’idiote pour avoir pensé que ses problèmes à elle étaient moins importants que son « grand problème » à lui qui consistait à devenir écrivain. S’était-il jamais réellement demandé par quoi elle était passée pendant tout ce temps où il l’avait laissée tomber, ce qui lui était arrivé après qu’il l’eut abandonnée sur ce banc du parc de Miraflores ? Se l’était-il demandé ? Il était aussitôt retourné à ses affaires en lui disant qu’il ne voulait plus voir ses parents ni en entendre parler. Mais c’étaient ses parents. Et il était revenu pour lui dire qu’il avait vécu des mois terribles à essayer vainement d’écrire ses nouvelles. Il s’était débrouillé pour la faire rire et lui avait fait oublier pendant un moment, encore une fois, sa maison, sa famille et ses cours. Mais ils étaient là. C’était sa vie. Et maintenant, elle doutait de tout et se sentait réellement mal. Chaque fois qu’elle retrouvait sur le campus une amie et qu’elle parlait de lui, chaque fois qu’elle essayait d’ouvrir un livre, elle se sentait petite, pareille à une créature qui aurait peu à peu rapetissé et serait condamnée à disparaître. Elle avait le sentiment de ne pas être à la hauteur, que rien de ce qu’elle pouvait lui raconter, ses violentes disputes avec sa mère, les pressions que sa famille exerçait sur elle, ses examens, ne pourraient l’intéresser, et c’était à cause de lui qu’elle se sentait comme ça. Elle ne savait plus où elle en était, conclut-elle dans un sanglot.

Gabriel ne lui posa aucune question sur son appel nocturne mais fit en revanche l’effort de lui demander, chaque fois qu’ils se voyaient, comment se passaient les choses chez elle, et à l’université. Fernanda essayait de se confier, il essayait d’être attentif et lui donnait parfois son avis, mais il fallait bien l’admettre : tout cela n’allait pas en s’améliorant. Fernanda se sentit bientôt mal à l’aise en sa présence, lui envoyait des piques chaque fois qu’il lui parlait de ses amis, si bien qu’il finit par percevoir un fond de colère dans chacun des propos qu’elle tenait. Quand il revint sur cet étrange appel nocturne, elle afficha un regard neutre et dit qu’elle ne s’en rappelait pas, que ce n’était pas elle, si bien que Gabriel fut pris de doutes : L’aurait-il rêvé ? Était-ce possible ? Parfois, quand ils faisaient l’amour, il la surprenait en train de regarder ailleurs, à l’autre bout de la chambre, avec une expression qui ressemblait à de la peur, comme si elle avait aperçu derrière lui une présence menaçante. Leurs rencontres s’espacèrent parce

qu’elle sortait plus souvent avec des amies. Et moins Gabriel la voyait, plus il cherchait le moyen de sortir de l’impasse leur relation qu’il estimait minée par des causes extérieures à eux.

Il se mit à imaginer ce que pourrait être sa vie avec elle. Pourquoi ne partiraient-ils pas à l’étranger quand elle aurait terminé ses études ? En attendant, il pourrait solliciter une bourse, comme l’avaient fait Alejandra et Jorge. L’Espagne ? Les États-Unis ? Il adorait la littérature, mais comme il était évident qu’il était incapable d’écrire, il pourrait au moins l’enseigner, n’est-ce pas ? Ils pourraient vivre sur le campus d’une université nord-américaine, débarrassés des barrières que ses parents leur imposaient. Fernanda acquiesçait, ajoutait quelques retouches au projet, mais elle ne semblait pas trop y croire. Elle l’embrassait parfois avec fougue, comme s’il était sur le point de partir pour l’aéroport, sans elle. Un soir, début novembre, Gabriel dit à Fernanda qu’il avait entrepris des démarches. N’était-il pas temps de passer des désirs à la mise en œuvre de ces désirs ? Qu’en pensait-elle ? Fernanda l’embrassa. Tout semblait brusquement possible : cet été, elle n’irait pas en vacances avec ses parents, elle resterait avec lui et s’inscrirait à des cours d’été pour terminer plus vite ses études.

– Tu sais, dit Gabriel, allongé à côté d’elle, les yeux rivés sur le plafond, c’est peut-être Lima qui m’empêche d’écrire.

– Peut-être, dit-elle.

Elle se leva et, puisqu’il devait finir de corriger les copies du dernier examen de ses étudiants, elle le laissa seul.

Gabriel se sentait bien, tout s’annonçait sous un jour favorable, quand, vers vingt-deux heures, elle l’appela et d’une voix brisée, pareille à celle qu’il avait entendue la nuit où il avait eu si peur, lui dit qu’elle voulait le voir. Tout de suite.

– J’arrive, répondit-il.

– Pas chez moi. Dans le parc. Je t’y attendrai.

Gabriel imagina une querelle familiale, se dit que l’ébauche du projet avait exercé sur elle une pression trop forte, et se sentit coupable. Ni quand il la trouva assise au bord d’un banc en train de fumer, jambes repliées sous elle, ni quand elle ne lui donna qu’un baiser rapide sur les lèvres, comme si elle aurait préféré n’en rien faire, ni quand il remarqua ses yeux, aussi congestionnés que si elle n’avait pas arrêté de pleurer depuis qu’elle était

montée dans le taxi devant chez lui, il ne sentit venir ce qu'elle allait lui annoncer.

– Je ne sais pas s'il est bon que nous restions ensemble, dit-elle tout à coup, avec une expression d'impatience et de colère dirigée contre lui et peut-être aussi contre elle.

– Que veux-tu dire ?

– Ce que je dis. Je ne sais pas s'il est bon que nous restions ensemble.

Sur ce, elle ne put ajouter un mot et se remit à pleurer. Il devint évident que rien de clair n'allait sortir de sa bouche. Seul son corps lui disait clairement qu'elle aurait préféré ne pas être là mais qu'elle s'était fait un devoir d'y venir. Elle ne se sentait pas bien. Elle était perdue. Et elle avait besoin de temps, non, pas de temps, elle ne savait pas exactement de quoi. Elle éprouvait pour lui des sentiments très différents, et simultanément. Parfois, elle se sentait mourir. Elle ne voulait pas se lever le matin. Elle avait peine à respirer. Elle avait l'impression qu'elle ne connaîtrait plus jamais quelqu'un comme lui. Mais il se passait tant de choses. Elle ne voulait faire de mal ni à lui ni à elle. Elle n'était pas non plus tout à fait certaine de vouloir rompre. Elle voulait seulement être seule, elle avait besoin de temps. Besoin d'air. De s'écouter, de compter davantage à ses propres yeux, de se sentir présente dans son corps, d'en disposer pour elle seule, de se parler à elle-même sans se blesser. Elle ne savait pas.

Aujourd'hui, Fernanda est encore là, devant lui, avec ses sabots en plastique qui cachent en partie des chaussettes rayées, son blue-jean, un polo blanc et un fin gilet vert. Ses yeux sont pleins de larmes, ses cheveux retenus par un large bandeau noir. Il se rend compte qu'elle a maigri. Tandis qu'il l'observe, il s'avise qu'elle est très loin de lui, et il a peur. Elle évite de le regarder, et sa position, jambes repliées sur le banc, indique qu'elle cherche à se protéger de lui. Il ne fait aucune tentative pour se rapprocher d'elle, et ils campent tous deux longtemps sur leur position. Il décide alors de chercher à quoi s'en tenir, afin de calmer l'angoisse d'animal hérissé qu'elle a éveillé en lui.

– Fernanda, lui dit-il.

Elle se tourne vers lui.

– Tu as rencontré quelqu'un ?

Elle lève les yeux vers lui et secoue légèrement la tête, le regard vide.

– Tu as rencontré quelqu’un ? répète-t-il pour s’assurer qu’elle a bien compris sa question.

– Non, lui répond-elle.

– Tu as quelqu’un ?

– Non, dit-elle en se ramassant encore plus sur elle-même. Je te le jure. Personne.

Ils ne devaient plus jamais se revoir.

OceanofPDF.com

10

Quand Gabriel découvrit que Fernanda était la maîtresse d'un homme qui avait presque trois fois son âge – un type à la peau pâle, aux cheveux blancs et aux yeux caves –, il écarta définitivement son idée de quitter le pays. Il ne l'aperçut que fugitivement, un matin où, venu attendre Fernanda à la sortie de l'université dans l'intention de trouver une solution, il vit la jeune femme se diriger à pas rapides, avenue Olguín, vers un break noir au volant duquel quelqu'un l'attendait. Il crut tout d'abord, non sans quelque crainte, qu'il s'agissait de son père. Fernanda traversait l'avenue, absorbée en elle-même. Son visage n'était pas tendu vers une heureuse expectative, mais il n'était pas non plus chagrin. En montant dans le véhicule, elle s'approcha de l'homme pour lui donner un bref baiser, mais celui-ci l'attrapa par le menton, et le long baiser goulu qu'il tira d'elle fut on ne peut plus explicite. Gabriel eut la brusque impression de voir une succession d'images hors du temps, comme s'il était absorbé dans un souvenir, pendant que la vie se déroulait ailleurs, il voyait Fernanda traverser l'avenue d'un pas pressé, voyait la main de l'homme la saisir par le menton puis lui donner un long baiser, alors que le break était déjà hors de sa vue. Il resta planté comme un piquet à regarder la place que le véhicule avait occupée, et sentit quelque chose de très délicat se déchirer en lui en même temps qu'une sensation de déséquilibre l'avertissait que d'un instant à l'autre ses jambes pouvaient se dérober sous lui et qu'il allait s'étaler de tout son long sur le pavé. Il s'accroupit, lentement et, sans plus bouger, vit des voitures, des piétons et des camionnettes noires fendre le bitume.

Pendant quelques secondes, ou quelques minutes, tout s'arrêta. Puis il reprit progressivement le contrôle de lui-même, se leva avec précaution et, avec la sensation de fouler le vide, alla acheter un paquet de cigarettes. Il se mit à fumer avidement en marchant au hasard. Il revoit encore le long mur rouge de l'hippodrome de Monterrico, le passage souterrain qu'il emprunta pour traverser la Panaméricaine Sud, les grands jardins de San Borja près du Pentagonito, il se revoit marcher sans but ni boussole. Il avait parfois envie de se mettre à courir, de hurler, ou de se précipiter contre un mur.

L’image d’une fille qui avait le visage et le corps de Fernanda et qui se livrait à ce type qui aurait pu être son père l’anéantissait en même temps que montait en lui une rage contre le monde entier. Puis les images devinrent plus fortes et plus explicites ; il ne put, pour leur résister, que secouer la tête, fermer les yeux et répéter les mots les plus grossiers d’une voix qui n’était pas la sienne, sans trouver moyen de barrer la route à la violence de la révélation.

Quand les images s’espacèrent et lui laissèrent un peu de répit, le retour à la réalité fut dévastateur. Fernanda et ce type étaient amants, et il était tout à fait possible qu’ils fussent en ce moment même en train de baiser, sans doute dans un hôtel. Le faisait-elle aussi à l’insu de ses parents ? C’était le plus probable. Peut-être se donnait-elle à cet homme, comme elle s’était donnée à lui, dans une tentative de s’opposer à la volonté des siens. Alors qu’il traversait l’avenue Primavera, il comprit que Fernanda s’était lancée dans cette liaison bien avant le discours incohérent qu’elle lui avait tenu dans le parc. Tout à coup, ses mots, ses gestes, ses absences prirent sens, comme sous les feux d’un projecteur. Depuis quand le trompait-elle ? Depuis qu’il l’avait laissée tomber sans plus la voir pendant des mois ? « Tu ne peux pas savoir ce que ces mois ont été pour moi », lui avait-elle dit un jour. Il réinterpréta ses larmes de panique pendant qu’elle faisait l’amour avec lui, son regard vide, perdu, qu’il surprenait parfois quand il la pénétrait, et surtout sa façon de se couvrir dès que leurs corps se séparaient. C’était donc ça ? Elle n’avait pas connu ce type depuis que Gabriel lui était revenu, mais avant, bien avant : c’était pour lui qu’elle avait changé de coiffure, qu’elle semblait avoir mûri et appris à tenir à distance la passion, ce qu’il lui racontait, et l’intensité qu’il mettait dans leurs retrouvailles. Il s’assit sur le banc d’un parc et regarda des pigeons se disputer la dépouille de ce qui semblait être un rongeur. Le type avait deux fois son âge, deux fois plus d’expérience que lui, des moyens et des ressources dont il était dépourvu, une grosse voiture, peut-être un appartement où il emmenait Fernanda. On ne pouvait ressembler davantage au père de la jeune femme. Était-ce cela qui le blessait tant ? Quand il se remit à marcher, le soir tombait et, à la fermeture des bureaux, la circulation redoubla sur les avenues. Ses pas le menaient vers Miraflores, chez Santiago. En chemin, séchant ses larmes, il se rappela l’appel nocturne de Fernanda, lorsqu’il l’avait prise pour Alejandra. Elle pleurait dans le combiné d’un téléphone qui n’était pas le sien. Était-ce la première fois que ce type l’avait baisée ?

Était-ce la culpabilité qui brisait ainsi sa voix ? Lisboa se souvint de son impression d'avoir affaire à un petit animal pris au piège, au secours duquel il avait envie de voler, mais aussi de lui donner une bonne trempe.

Quand il arriva chez Montero, il était à bout. Santiago vivait maintenant rue Piura, près de Commandante Espinar, et, à peine entré, Lisboa s'avachit sur le canapé qui était alors le seul meuble de ce qui serait un jour le salon.

– La folie de la jeunesse, dit son ami quand il lui eut froidement raconté toute l'histoire.

Santiago lui prépara un sandwich, lui offrit du thé, puis resta, comme lui, à regarder le plafond. Il lui dit que se poser des questions dans un moment pareil était inutile. La seule chose qui importait, en ces circonstances, c'était de se concentrer sur soi-même et de ne pas se laisser aller. En fin de compte, ils avaient tous les deux été largués, Santiago par Tatiana et lui par Fernanda. C'était en de pareils moments que se révélait ce de quoi on était fait.

Vers minuit, après trois heures de silence et de questions sans réponse, Lisboa, ne voulant pas importuner davantage Montero et se sentant mieux, s'en alla. À peine avait-il fait quelques pas sur la promenade du bord de mer qu'il sentit la bête se réveiller en lui et prendre le contrôle de sa volonté. Il appela Fernanda en imaginant qu'elle ne devait plus être avec le type mais chez elle, et lui demanda d'une voix suppliante pourquoi elle lui avait fait ça, pourquoi elle le lui avait caché. Fernanda feignit d'abord de ne rien comprendre, mais quand elle sut qu'il l'avait vue avec l'homme au break noir, elle devint glaciale et se borna à lui dire qu'elle regrettait, qu'elle aussi se sentait mal, mais qu'il ne comprenait jamais rien à ce qui lui arrivait, à elle. Emporté par la colère, Lisboa raccrocha, puis la rappela, cette fois pour l'abreuver d'une flopée d'insultes à laquelle elle mit fin en coupant la communication. Il essaya de nouveau de la joindre, sachant qu'il ne blessait que lui-même, mais elle avait éteint son mobile. Il pensa alors aller jusque chez elle réveiller toute sa famille et même tous les habitants de la résidence, faire un scandale, crier à son père que sa fille sortait avec un type plus vieux que lui, mais le peu de forces qui lui restait suffit à peine à le ramener chez lui après deux longs trajets en autobus. Plus tard, tout ne fut plus qu'une longue transe dans laquelle des éclats de conscience alternaient avec les images cuisantes de Fernanda et du type, tandis qu'il fumait comme un possédé et prenait des anxiolytiques qui ne l'endormaient que

pour trois ou quatre heures. Les jours et les nuits qui suivirent ne furent qu'un seul jour et une seule nuit interminables, pendant lesquels Gabriel se flagellait en s'adressant des propos avilissants dignes de ceux qu'aurait pu tenir le père de Fernanda. Il désirait comme jamais Fernanda, son corps jeune et beau qu'il voyait à présent comme un objet, un objet désirable et méprisable aux mains d'un homme mûr et bien nanti, tel qu'il aurait voulu être pour la posséder dans un absolu détachement et pour son seul plaisir. Alors, il entrait en érection et se masturbait violemment sur son lit dans une course contre la douleur. Parfois les larmes l'interrompaient, et il avait la bouche amère.

Ces jours et ces nuits finirent dans un puits noir duquel il ne garda que quelques images ; sa tante et son oncle à son chevet, le veillant comme ils auraient veillé un malade, le regardant manger du seuil de la chambre, quand il eut repris appétit et retrouvé le sommeil. Il se souvient encore vaguement des jours de décembre pendant lesquels les fêtes se déroulèrent sous son regard absent, alors qu'il n'avait que de fugitives envies d'appeler Fernanda, et que sa rage impuissante le reléguait dans l'apathie.

Il recouvra peu à peu quelque stabilité. Souvenirs, idées et conclusions surgissaient à l'improviste, par rafales. Il en vint un jour à faire un rapprochement entre l'image de l'amant de Fernanda et celle du personnage couché sur un lit d'hôtel dans la nouvelle qu'elle lui avait fait lire à l'époque où elle était l'étudiante de Jaime Estrada. N'était-ce pas lui, le « Juan » dont elle lui avait parlé quand ils venaient de lier connaissance et qu'elle lui avait raconté cette histoire trouble et si personnelle ? Et lui-même n'était-il pas le Rafael de la nouvelle ? Son « Juan » et elle ne venaient-ils pas de lui jouer le même tour qu'ils avaient joué à ce personnage ? Dans ces spéculations solitaires, livré à un calme ou à un désespoir sereins, Lisboa interprétait tous les rôles du même tableau, au point de finir par croire qu'il comprenait Rafael. Comme les deux autres, il avait eu sa part de douleur. Tout ce qui était stable dans la vie sentimentale de Fernanda, tout ce qui semblait avoir quelque permanence, et qui restait à des années-lumière de son entendement malgré tous les efforts qu'il déployait pour tirer la chose au clair, c'était le personnage de « Juan ». Ce fut ainsi que dans sa lecture de l'histoire, les ombres qui l'avaient environné se condensèrent soudain en une seule, et Gabriel put ébaucher une interprétation plausible de ce qui s'était passé dans son dos pendant les mois où il s'était éloigné d'elle. Comment Fernanda avait-elle connu un

homme de cet âge ? Sa première supposition fut que « Juan » était un ami de son père, ou le père ou l'oncle d'une de ses amies. En tout cas, « Juan » avait perçu en elle ce qu'il avait lui aussi deviné, mais imparfaitement : une certaine détresse, une dépression secrète et constante, un désir net de se faire souffrir, et il en avait profité. Cet homme était-il amoureux d'elle ? Cela, Gabriel ne le saurait jamais. Ce dont il était sûr, c'était que l'amant de Fernanda était plus posé que lui, et que son âge avait pu être un atout en lui permettant de l'écouter patiemment quand il la voyait s'emberlificoter sur les questions d'âge, de vocation, de son petit ami et de ses parents. Mais peut-être avait-il seulement fait semblant de l'écouter, attentif au jeune corps qu'il désirait posséder, ou préoccupé par sa puissance sexuelle dans l'assouvissement d'une femme de quarante ans plus jeune que lui, et désireux de la trouver assez ignorante des choses du sexe pour réussir son coup et même l'épater. Ou peut-être pas. Dans la vulnérabilité sexuelle due à son âge, à l'admiration sans borne qu'il vouait à la fraîcheur de Fernanda, celle-ci pouvait trouver un terrain propice où exercer son pouvoir, lui donner la position privilégiée que Gabriel ne lui avait pas laissé prendre. Mais en allait-il vraiment ainsi ?

– Arrête de couper les cheveux en quatre, lui dit Bruno, quand Gabriel put lui parler de sa mésaventure. Je te parle sérieusement, créature.Tu vas griller le peu de neurones qui te restent.

Quand il arrêta de penser à Fernanda parce qu'il était à bout d'hypothèses sur ce qui s'était passé, Gabriel s'avisa que le mois de février arrivait à sa fin, et que l'été qui s'achevait avait été le plus court et le plus étrange de sa vie. Il sentit alors la chaleur, vit que les filles portaient des jupes courtes et qu'un océan bleu bordait la ville. Il se remit à bâtir des projets en recommençant à se raser et à se doucher. Sa vie prenait un nouveau tour, maintenant que sans le vouloir il avait à jamais perdu tous ses paris professionnels et affectifs. Peut-être, songea-t-il, serait-il bon de retourner au journalisme, de retrouver l'effervescence d'une rédaction, de se renseigner sur les bourses qui lui permettraient de quitter le pays. Pourquoi pas ? Il devait restaurer son image, après tout ce qu'il avait vécu : le rejet de la famille de Fernanda, l'échec de sa vocation, la fin de sa liaison et la trahison. Maintenant qu'il approchait de la trentaine, mieux valait peut-être renouer avec les choses concrètes, comme les virements mensuels sur son compte en banque, l'épargne et la possibilité de retourner vivre dans le centre de la ville, à Barranco ou à Miraflores, près de Santiago.

La conversation qu'il eut début mars avec Jaime Estrada fut déterminante. Pendant les mois les plus tourmentés de son aventure avec Fernanda, Estrada l'avait soutenu en silence et, vers la fin de l'année, s'était même chargé de la correction des copies. Il avait informé Gabriel qu'une procédure d'audit avait commencé, que pendant quelques semestres tous les secteurs de l'université devraient se passer d'assistants en travaux pratiques, et qu'à l'avenir seuls seraient recrutés des licenciés. Ce n'était pas son cas, n'est-ce pas ? Au milieu du tourbillon dans lequel il vivait, Gabriel avait omis de mesurer les conséquences que cette réorganisation aurait pour lui.

Estrada venait de l'appeler sur son mobile parce qu'il avait des choses importantes à lui dire. Il vivait de l'autre côté du parc Reducto, à Miraflores, presque au début de l'avenue du même nom : sa maison était une rescapée des temps jadis, couleur moutarde, au milieu d'édifices énormes, et on y arrivait par un passage couvert, en traversant une petite cour. Gabriel s'y était quelquefois rendu pour s'entendre avec Jaime sur le système de notation des étudiants, mais jamais il n'avait autant ressenti le caractère accueillant de l'endroit. Quand il vit l'expression de surprise se peindre sur le visage de Jaime, lorsque celui-ci vint lui ouvrir, il se rappela qu'il venait de perdre quelques kilos et avait les cheveux longs et en bataille, mais, au sourire de Jaime, il comprit que ce n'était pas pour lui déplaire. Dans une pièce aux murs couverts de bibliothèques et remplie d'une collection de marionnettes et de jouets en bois rapportés de toutes les régions du pays, Estrada lui confirma qu'ils ne travailleraient plus ensemble à l'université. Il existait toutefois une possibilité, un poste de professeur dans un institut où Jaime pourrait exercer, ce qui leur permettrait de mener à bien quelques projets éditoriaux qu'il avait en vue. Qu'en disait-il ?

Estrada lui demanda s'il avait écrit quelque chose. La question prit Gabriel au dépourvu, mais il lui dit la vérité : non, il en avait été incapable. Estrada voulut savoir pourquoi en lui rappelant tout le bien qu'il pensait des nouvelles que Gabriel lui avait fait lire. Soudain animé d'une certaine clairvoyance, celui-ci lui raconta quelques épisodes de son histoire récente qui l'avaient réduit à l'état de zombie : les nouvelles ratées jetées au panier, le départ de son ami Jorge, sa rupture avec Fernanda pour des raisons « impossibles à évoquer », ses problèmes avec la famille de celle-ci, bref, la difficulté réelle qu'il avait à s'asseoir à sa table de travail et à écrire sans être affecté par tout ce qui constituait à ses yeux une véritable catastrophe. Puis, sentant que Jaime était prêt à en entendre davantage, il lui dit tout et,

quand il se tut, son ami demeura coi sur le canapé, les yeux grands ouverts, absorbé dans ses réflexions. Ce qui encouragea Gabriel à lui avouer qu'il avait fini par renoncer complètement à l'idée d'être écrivain. C'était dur à avaler, conclut-il, mais il fallait bien grandir et savoir reconnaître que l'on manquait de talent. Il avait près de trente ans, ce n'était pas faute d'avoir essayé, avec tous les moyens dont il disposait, et rien. Maintenant, il avait la tranquillité d'esprit de ceux qui ont assez jeté les dés pour connaître le triste sort qui leur est réservé.

Estrada ne chercha pas à le contredire. Il se contenta de lui faire remarquer que, arrivé à un certain point, on ne peut plus tourner le dos à sa vocation, mais il n'alla pas plus loin. Ils passèrent à un autre sujet et s'entendirent sur le programme de cours de l'institut où Lisboa pourrait enseigner, et sur les projets auxquels ils travailleraient ensemble. Au moment où Gabriel se levait pour partir, Jaime lui demanda de l'attendre une minute, quitta la pièce et revient bientôt avec un de ses livres et des photocopies.

– J'ai mis ça de côté pour toi il y a quelque temps, lui dit-il en lui montrant les photocopies. En lisant ça, j'ai pensé à toi et je me suis dit que ça pourrait t'être utile. C'est pour ça que j'ai fait ces doubles. Il est peut-être trop tard, mais je te les donne tout de même.

– Merci, dit Lisboa, en prenant le livre et les papiers.

Quand il sortit, l'avenue 28 de Julio, avec ses arbres et ses demeures de l'époque coloniale, ses passants écrasés par la chaleur de l'été, donna de nouveau un sentiment de stabilité à Gabriel qui décida de faire quelques pas. En ouvrant le livre d'Estrada, il vit qu'il s'agissait du roman de jeunesse dont celui-ci lui avait parlé pendant les pauses, à l'université, et dans lequel un garçon, captivé par la bibliothèque de son collège, découvre sa capacité d'évoquer par écrit ses émotions et ses doutes. En première page, il y avait une dédicace, de l'écriture penchée d'Estrada : « Pour Gabriel Lisboa, avec la certitude qu'il se trouvera lui-même. » Assis dans un petit parc au croisement des avenues La Paz et José González, il feuilleta les photocopies : ce n'étaient que quatre pages imprimées recto verso, sur lesquelles se détachait un portrait contrasté d'un type avec des lunettes et une guitare, qui semblait considérer avec un peu de peine la phrase « Retour au côté sauvage », titre de l'entretien que la journaliste espagnole Rosa Montero avait eu avec Lou Reed, la star du rock, en 1992. Gabriel se

demanda quelle avait été l'intention d'Estrada en lui donnant ces photocopies, et se dit qu'il s'agissait peut-être d'une erreur. Quelques minutes plus tard, après avoir lu le texte, il avait parfaitement compris. Le chanteur présentait son album *Magic and Loss*, et répondait d'une façon machinale et un peu lasse à Rosa Montero. À la question de la journaliste sur les raisons de son silence pendant les années où il n'avait rien pu écrire, il sembla s'animer, et lui répondit qu'il avait dépassé à jamais la peur qui le bloquait. « Je sais que le talent ne va pas s'en aller… » dit-il.

Brusquement, au milieu de la lecture, Lisboa eut l'impression qu'il aurait pu faire siens les mots de Lou Reed et que l'entretien se déroulait sous ses yeux.

« C'est que, pour quelqu'un comme moi, plus rien n'a de sens si je ne peux pas écrire. Écrire est tout pour moi, c'est ma vie, et brusquement, on te la prend… non, ce n'est pas ça, parce que si quelqu'un vient et te la prend, tu peux toujours aller la reprendre, mais ça, c'était pire, tu comprends ? C'était la sensation que le talent s'était évaporé, que tu regardais autour de toi, et qu'il n'y avait plus rien, qu'il ne restait absolument plus rien. C'était insupportable. »

Tout en lisant, Lisboa regardait sur la photo les lèvres droites du chanteur, qui ressemblaient à celles d'une gargouille.

– Mais j'ai finalement pu retrouver l'équilibre et le talent, parler à ce côté de moi-même… Il serait peut-être plus juste de dire que cette partie de moi-même, appelons-la inspiration, ou talent, comme on voudra, m'a parlé.

– Et vous avez signé un traité de paix, dit Rosa Montero, l'interrompant, sarcastique.

– Oui, c'est vrai, il m'a parlé. Il m'a dit : « Je ne te laisserai jamais tomber. » Littéralement. Lit-té-ra-le-ment. En ces termes. « Je ne te laisserai jamais tomber et je ne te trahirai jamais. » Et en contrepartie, moi, je ne ferai jamais rien qui puisse rompre cet équilibre.

– Et ça s'est passé quand ?

– Il y a deux ans… Juste avant l'album *New York*. C'est arrivé pendant que j'étais au volant de ma voiture, un soir. Je conduisais et je me suis perdu, imagine-toi. J'étais furieux, parce que je déteste me perdre. Je n'ai pas un bon sens de l'orientation. Je commençais à me sentir très mal. Et alors, c'est arrivé. Tu vois ? La voix m'a dit : « Ne t'énerve pas. »

– Vous étiez seul dans la voiture, naturellement.

– Oui, bien sûr. Mais je n'étais pas seulement en train de parler avec moi-même. Il n'y a rien de mystique dans tout ça. Il arrive simplement, de temps en temps, que l'on ait la chance de parler directement avec son subconscient, pour ainsi dire. Et c'est alors qu'il m'a dit qu'il ne me laisserait plus jamais tomber.

– Ce qui doit être très rassurant, j'imagine.

– Il m'est arrivé la même chose à une exposition Van Gogh. Je contemplais son autoportrait quand je l'ai brusquement entendu me dire : « Je te parle à travers toi », et je me suis alors rendu compte que si mon équilibre n'était pas suffisant, je ne pourrais pas entendre cette voix intérieure, et que le processus créatif s'arrêterait. Ce qu'on appelle blocage arrive le plus souvent parce que dans l'anxiété d'atteindre l'inspiration, on démolit tout. Alors, pour conserver son talent, il faut se tranquilliser. Voilà pourquoi je suis très prudent, parce que je ne veux plus jamais perdre un ami.

J'ai encore cette interview près de moi, et je m'en suis servi pour écrire ce que Gabriel Lisboa a lu, sur un banc de Miraflores, en cette fin de matinée, après être sorti de chez Jaime Estrada. Je sais maintenant qu'elle est extraite du recueil d'entretiens de Rosa Montero, mais Gabriel, lui, n'en savait rien. Quand il eut fini de lire ce qu'avait dit Lou Reed, il éprouva pour Estrada une tendresse un peu gauche et l'imagina en train de photocopier ces pages dans son désir de susciter en lui cette « voix intérieure » qu'il ne connaissait pas encore. Gabriel fit quelques pas en direction de l'océan par l'avenue qui bute contre le parc Domodossola, et il regarda l'horizon jusqu'au moment où il eut faim et rentra chez lui. Dans l'autobus, il lut la moitié du roman d'Estrada. Une chose était sûre, c'est que, quand il aurait retrouvé son espace à Santa Anita, serait monté chez lui en attendant que la tante Laura l'appelle pour le déjeuner, il rallumerait l'ordinateur, ouvrirait un fichier Word et regarderait pendant un moment l'écran blanc pour y guetter, quand il taperait sur les touches, les premiers mots, les premières phrases qui y apparaîtraient, la succession des événements qui constitueraient une histoire, et que, tout à coup, au fond de lui-même, il reconnaîtrait une lumière lointaine qui l'appellerait à se lancer dans l'espace blanc pendant que la chrysalide en lui commencerait à s'animer. Il se sentit brusquement comme le plongeur d'Acapulco qui, dans

ses rêves, escalade la falaise dominant la crique étroite et profonde de La Quebrada, se hisse jusqu'au bord de l'abîme, mais est incapable de s'élancer dans le vide parce qu'il meurt de peur. Mais, cette fois, il lui sembla assister à la naissance de sa peur, et cela changeait les choses. Sa tante l'appelait pour déjeuner, il quitta le fichier, éteignit l'ordinateur et descendit pour se mettre à table avec ses parents.

OceanofPDF.com

11

En avril 2004, alors que Gabriel Lisboa était professeur à l’institut Henri Matisse, il reçut un appel urgent de Santiago Montero. Sa voix inquiète et émue rappela à Gabriel les réunions qui n’avaient plus lieu depuis longtemps. Quand il arriva chez lui, il ne put s’asseoir sur le canapé parce qu’il aperçut dès le seuil une grande quantité de papiers et de livres ouverts sur la table de travail, à côté de l’ordinateur et partout ailleurs dans la pièce, et il crut savoir à quoi s’en tenir.

– C’est incroyable, lui dit Santiago en rangeant des feuilles de papier dans un classeur qu’il lui tendit pour les lui montrer. Ça ne m’était plus arrivé depuis sept ans. Mais c’est revenu. C’est incroyable.

Entre ses mains, Gabriel tenait des pages imprimées sur lesquelles Montero avait fait quelques corrections de son écriture menue et lisait les premières versions de ce qui allait, quelques mois plus tard, constituer le second recueil de poèmes de Montero. Il reconnut facilement certains éléments de la vie de son ami : la maison de San Antonio, Lorena, leur chat. Montero avait fait tomber les murs pour montrer ce que les visiteurs ne pouvaient voir, et ces textes permettaient à Gabriel de pénétrer dans l’espace où Santiago et Lorena faisaient l’amour, se battaient, passaient des nuits inquiètes pendant lesquelles d’infimes expressions ou les moindres gestes dévoilaient la débâcle sentimentale à laquelle ils étaient confrontés. Tout cela était sur le papier, très réel, et avait de quoi donner le vertige. À la différence du premier recueil, dans lequel un jeune homme de vingt-quatre ans tentait de créer une cité impossible qui matérialise ses peurs, ses désirs et ses projections, le langage transformait l’expérience vécue en poésie dont la valeur reposait en partie sur la vérité de l’évocation, forme nouvelle d’authenticité.

– C’est totalement différent de ce que tu écrivais avant, dit Gabriel en prenant la bière que Santiago lui tendait.

– Je ne sais pas très bien moi-même ce qui se passe, dit Montero.

Au fil des jours, lors de rencontres toujours plus fréquentes, Montero montrait à Lisboa de nouvelles versions de ces poèmes, ou quelques autres, nouveaux, sur l'écran de son ordinateur. Gabriel trouva dans ces textes – en particulier un poème que Santiago avait dédié à son père – une substance obscure et douloureuse qui semblait contredire l'exaltation qu'affichait son ami. Un texte l'émerveilla : deux personnes (Lorena et Santiago) sont sur le point de faire l'amour dans une chambre à peine meublée. Deux tasses de thé fument sur la table et ils s'abandonnent au désir sans se douter que tout ce qui les entoure n'est qu'un chantier où rien ne sera jamais construit. Son expérience lui permettait de comprendre le sens de cette perte, mais ce qui lui ouvrit réellement l'esprit, ce fut l'image finale : Montero était assis sur le canapé où lui-même était en train de lire, et il cherchait à se remémorer, avec une sérénité péniblement regagnée sur la douleur, leur catastrophe sentimentale. Il était assis là avec l'envie d'écouter un de ses morceaux de musique favoris, d'écarter les rideaux pour voir le soleil d'été répandre sa tiédeur sur la ville et se dire que tout allait enfin s'arranger.

– Le dernier poème, je l'ai là, lui dit tout à coup Santiago quand il remarqua que Lisboa avait cessé de lire.

De ses longs doigts, il tapotait doucement sa tempe gauche.

– C'est complètement dingue. Tout est là. C'est venu d'une manière insolite, mais c'est comme un voyage, tu sais ? Comme un voyage en voiture sur la côte, un très long voyage, interminable, pendant lequel viennent brusquement s'asseoir à côté du chauffeur toute une série de personnages qui sont ou ne sont pas dans la voiture, qui ne sont autres que vous tous, qui comptez tant pour moi. Les filles avec lesquelles j'ai couché sont là, parfois même au grand complet, et il y a aussi mon père, Lorena, évidemment… tout ce monde est mêlé dans cette voiture que quelqu'un qui est moi conduit le long de la côte, l'océan à sa droite. Un voyage de tout repos, où tout semble aller de soi. Je ne sais comment te décrire ça plus clairement, Gabriel. Mais il n'y a là aucune douleur. Comme si écrire était aisé, quasi machinal, comme si je conduisais sur une autoroute toute droite et déserte, où il suffit de tenir à peine le volant.

Ils eurent bien d'autres conversations de ce genre, de visite en visite, mais dans la mémoire de Gabriel, elles se résument en une seule. Un jour, Montero lui donna l'ensemble des poèmes, relié avec des anneaux, et ils essayèrent tous deux de comprendre comment ce matériel s'était ainsi

accumulé pendant sept longues années, pourquoi il avait pris cette forme et faisait maintenant le triple du premier recueil. C'étaient les derniers jours d'avril et ils marchaient sur la promenade de Miraflores qui domine la mer, dans une brise qui tiédissait leur peau. Lisboa avait mille idées sur le livre, qu'il livrait en désordre à Montero. Santiago semblait flotter, comme vidé par un long voyage ou une interminable séance de spiritisme. Il commençait à parler de son recueil au passé, et il y avait en lui une nouvelle petite flamme, très ténue. La publication étant prévue fin mai, Montero proposa à Lisboa de présenter avec lui le livre au public.

– Mais je ne suis pas un écrivain, dit Gabriel, très ému.

– Aucune importance, rétorqua Santiago. Tu es le seul qui le connaisse et qui me connaisse aussi bien.

Le seul, excepté Jorge, qui était maintenant à l'autre bout du monde.

– Je vais me sentir comme un imposteur.

– Moi aussi. Nous serons deux.

Lisboa sourit.

Aujourd'hui encore il se souvient parfaitement de cet après-midi. Ils évoquèrent Jorge et Bruno. Jorge était occupé à se maintenir à flots à Barcelone en travaillant comme docker ou comme serveur dans des restaurants pendant qu'Alejandra poursuivait ses études. Bruno vivait avec Tatiana dans un monde à part, impénétrable. Et lui ? Lisboa avoua qu'il n'attendait plus grand-chose de quoi que ce soit. Il espérait seulement qu'un jour, avec le temps, toutes ses blessures ne seraient plus que du passé. Il avait renoncé à l'idée d'écrire, aussi lui semblait-il que ce qui lui arrivait, à lui, Santiago, était un privilège.

– Pouvoir suivre ce que tu fais me suffit, conclut-il.

Montero demeura coi et Gabriel observa un long silence que Santiago interrompit brusquement.

– Tu te souviens de la présentation de mon premier livre ?

– Je m'en souviens, répondit-il en regardant les vagues rouler sur le rivage au-dessous d'eux.

– Ce soir-là, j'ai dit quelque chose que je viens tout juste de comprendre. C'était sorti comme ça, je n'y avais pas vraiment réfléchi. Je l'avais seulement *senti*. Je ne sais pas si tu vas t'en souvenir, ça m'étonnerait, mais

j’ai dit que ce recueil n’était pas ce que je *voulais* écrire, mais ce que j’avais *pu* écrire. Après quoi tu m’as rétorqué, à moins que ce ne soit Jorge, que je péchais par excès de modestie, cette nuit où nous avions bu comme des malades sur le gazon bleu de la folie, chez mes parents, et où nous avons terminé notre bringue au Nacional. Mais ce n’était pas de la modestie, c’était la vérité. Quand j’ai achevé ce premier recueil, j’étais heureux, bien entendu, achever un livre, cher olibrius, c’est ce qui pouvait m’arriver de plus merveilleux. Je me rappelle aussi t’avoir dit que le livre que j’avais écrit était celui que j’aurais aimé trouver en librairie, et dans lequel je me serais aussitôt reconnu. Non ? Bon, c’était ce que je sentais, et j’étais content, mais en même temps il me semblait que ce livre n’était pas exactement ce que je voulais écrire. Voilà pourquoi j’avais l’impression d’être un imposteur. Et je n’ai jamais pu me défaire de cette impression. Il y avait quelque chose en moi, alors, dans mon innocence, dans ce que j’avais vécu jusque-là, qui m’empêchait d’écrire le livre que je voulais *réellement* écrire…

– Et c’est ce nouveau recueil, dit Lisboa, c’est ce livre-là que tu voulais écrire ?

– Non. Pas du tout. Et c’est ce qui est véritablement hallucinant. Je viens de le terminer, et j’ai toujours le sentiment que ce n’est toujours pas ce que je désire écrire. Ce recueil est meilleur que le premier, enfin je crois, et, entre les deux, sept années se sont écoulées et bien des événements se sont produits, je suis un peu plus grand et beaucoup plus meurtri, tu comprends ? Tu vas avoir trente ans dans quelques mois. Le compte à rebours a commencé et il ne va plus s’arrêter. On y est, et on essaie de faire quelque chose de valable, ou plutôt qui ne soit pas insignifiant. Ce livre-ci est le livre que je *devais* écrire, en quelque sorte. Ce n’est pas le livre que j’aurais *aimé* écrire mais celui que je *devais* faire.

– Comme s’il t’avait été imposé…

– Sais-tu ce que je ressens ? fit Montero, l’interrompant pour ne pas laisser échapper l’idée qui lui avait traversé l’esprit, en portant vivement le dos de sa main droite à son estomac comme il le faisait chaque fois qu’il était ému. Je sens que le livre que je veux écrire n’est pas celui-ci. Celui-ci est une sorte de réponse, de réaction innocente à des choses qui me sont arrivées et auxquelles je n’ai pu répondre qu’en écrivant. Mais je pressens que les années, l’expérience et une partie de ce que j’ai vécu me

permettront un jour de m’y prendre autrement, dans une perspective plus sereine. C’est assez terrible, oui, et en même temps il y a une sorte de défi dans cette masturbation intellectuelle qui ne mène à rien au bout de tant d’années, tu ne crois pas ?

– Il me semble bien, dit Lisboa, en reportant son regard sur l’océan.

Quand le livre sortit, fin juillet, Lisboa était tout à fait acclimaté à la dynamique de l’institut Henri Matisse ; hormis la rédaction, il enseignait aussi le journalisme, trois jours par semaine, dans l’après-midi, et il s’était soumis sans peine à une routine qui consistait à organiser des lectures simplissimes pour ses étudiants, à préparer les cours sur PowerPoint et une liste d’anecdotes à raconter en vue de renforcer les motivations des élèves présentant des troubles de l’apprentissage dans les collèges et les universités où ils essayaient de poursuivre leurs études. En enseignant dans ce contexte, il trouva une sorte de gratification nouvelle et une façon de travailler qui lui évita de se déconsidérer. Sa vie était encore entre parenthèses, mais les mauvais souvenirs de son aventure avec Fernanda et les moments douloureux de l’année précédente reculaient dans le passé. Comme à l’époque où il avait quitté *Semana,* il n’avait pas la moindre idée de ce qu’allait être son avenir, mais il commençait à avoir moins peur. Il se remit à lire, à aller avec la tante Laura et l’oncle Emilio au cinéma et au restaurant. Il se sentit de nouveau chez lui à Santa Anita et sut qu’il n’avait aucun compte à rendre à personne, ni sur sa vie ni sur ce qu’il en faisait.

Il continua de fréquenter Bruno et Santiago. Leurs conversations, maintenant plus sereines, s’achevaient généralement dans un bar de Barranco, où ils parlaient de Jorge et d’Alejandra, qui était enceinte d’une petite fille ou d’un petit garçon dont ils seraient bientôt tous les trois parrains. Ils évoquaient aussi Tatania, parfois les filles avec lesquelles sortait maintenant Santiago et qu’il emmenait dans son appartement de célibataire, et parfois Gabriel, qui se remettait lentement des épreuves traversées. C’était pour le moins curieux d’aborder la trentaine sans travail fixe, sans lien affectif et sans projet professionnel d’aucune nature, et Gabriel sentait grandir en lui une envie de retourner au journalisme et envisageait même, quand il irait mieux, d’aller trouver Francisco de Rivera ou Saúl Vegas pour leur dire que les espoirs qu’il avait nourris n’avaient rien donné et qu’il était maintenant prêt à revenir auprès d’eux. Il n’était encore sûr de rien. Il récupérerait pendant encore quelques mois et il

planifierait le changement pour 2005. Entre-temps, il allait réfléchir un peu plus longuement, dans le calme.

– Et que dirais-tu de faire un voyage ? lui dit un jour Montero, accoudé au comptoir de l'Eka. Un voyage permet de faire le point, de mieux se connaître et s'organiser. De tout laisser derrière soi pendant un certain temps et d'aller de l'avant. Tu n'as jamais voyagé, n'est-ce pas ?

Un voyage. L'idée séduisit Lisboa et, au bout de quelques semaines, avec l'arrivée des vacances, il la prit au sérieux. Un voyage. Seul. Comme dans le poème de Montero : une auto et lui seul sur la route, pendant des kilomètres ; il se décida sans rien en dire à personne. Quand les cours s'achevèrent à l'institut, il décida d'aller à Ayacucho pendant le mois d'août. Ce voyage n'était pas d'une importance cruciale, mais il désirait voir autre chose que la côte du Pacifique, aussi se laissa-t-il tenter par la montagne. Il y était allé à deux reprises, toujours pour des raisons professionnelles, une fois pour couvrir les résultats d'une recherche archéologique, l'autre pour s'entretenir avec des photographes qui avaient été torturés à l'époque des escadrons de la mort, mais il n'avait jamais voyagé sans but précis, avec la seule intention de voir du pays. Il prit quelques vêtements de rechange, deux romans péruviens qu'il avait toujours voulu lire et quelques CD, dont deux de Lou Reed. Sur la pochette de l'un, le chanteur, très maquillé, se tenait devant un micro et fixait quelque chose qu'on ne pouvait pas voir, et parmi les chansons de l'album, il y avait celle que les quatre amis avaient écoutée le jour du départ de Jorge. Sur la pochette de l'autre, on voit un groupe de gens en train de tuer le temps dans un bar, et c'était là, lui avait dit le vendeur, ce que le Velvet Underground, dont Jorge Ramírez Zavala lui avait rebattu les oreilles, avait fait de mieux. Il les rangea avec ceux de Lulu Santos, Caetano Veloso, Joni Mitchell et Neil Young.

Du voyage en autocar en pleine nuit, il ne se rappelle presque rien. Le véhicule roulait vers le sud avant de quitter la côte et de s'enfoncer dans la cordillère. Gabriel se rendit compte qu'ils avaient gagné les hauteurs quand un air glacé entra par les fenêtres. Il baissa les paupières pour essayer de trouver le sommeil, mais les souvenirs tissaient leur trame dans son esprit. Il se souvint d'abord de l'année précédente, revit des images de l'époque où il n'avait pas encore fait la connaissance de Fernanda, les bouclages en compagnie de Claudia, la reproduction du tableau de Hopper chez Cecilia,

puis ses souvenirs le ramenèrent plus loin en arrière, aux graffitis du Sentier lumineux à l'université de San Marcos, au journal sous le bras de Gerardo Barraza, et au visage d'un Santiago Montero très jeune, tel qu'il l'avait rencontré à l'atelier d'Ignacio Parra. Dans un demi-sommeil, Lisboa récapitula tout dans le désordre, et arriva à la gare routière d'Ayacucho, où il descendit de l'autocar de très bonne heure, entre quelques loueurs de chambres qui jouaient des coudes pour attirer l'attention des passagers. Gabriel connaissait une auberge rue des Tres Máscaras, derrière la cathédrale, et il s'y fit conduire. À peine s'était-il installé dans une chambre qui avait tout juste ce qu'il fallait pour un séjour de durée moyenne – un large lit bien fait, une table de nuit avec une lampe et une salle de bains en bon état – qu'il s'étira pour se désengourdir et se coucha pour prendre un peu de repos pendant quelques heures afin de pouvoir profiter du reste de la journée. Il sombra aussitôt dans un sommeil sans rêve.

Quand il se réveilla, il était dix-sept heures, et il fut immédiatement assailli par une intense et tangible sensation d'irréalité. Il lui était arrivé quelque chose de semblable quand, enfant, pendant les grandes vacances, il s'endormait en lisant un livre et se réveillait dans l'après-midi avec l'impression absurde que le jour venait à peine de commencer et qu'un voile d'étrangeté s'installait alors entre lui et la réalité, et ne se dissipait qu'au fil des heures. Il en était de même à présent, mais le voile était épaissi par le fait qu'il se réveillait dans un endroit inconnu. Il regarda les murs nus, tout autour de lui, un lit pareil au sien, bien fait, en face du sien, et une valise en laquelle il reconnut la sienne. Il lui fallut un certain moment pour comprendre que le jour qui avait commencé à son arrivée n'avait pas encore touché à sa fin et qu'il n'était plus à Santa Anita. Il resta couché, les yeux ouverts, jusqu'à ce que l'appel de la faim le tire de la confusion. Il fit sa toilette en se disant qu'il allait explorer la ville avant la nuit, mit des vêtements propres et sortit. Après le repos réparateur, son corps lui disait qu'il était à Lima à neuf heures du matin, mais il voyait la lumière orangée du couchant dorer les maisons, les balcons, les dalles des rues d'Ayacucho. Il était près de dix-huit heures et Gabriel sentit la légèreté que donne la conscience d'un total anonymat dans une ville où l'on ne fait que passer, et il s'y abandonna. Il se sentait très bien, seul, et pour s'amuser s'imagina dans un rêve. Les après-midi qu'il passait avec ses étudiants étaient loin de lui, qui marchait, léger, invisible, dans les rues d'une ville où il n'avait pas la moindre mission à remplir.

Il sentit la première brise fraîche alors qu'il arrivait sur la place, et il se dirigea vers un restaurant. Il commanda une truite et de la bière, regarda les passants derrière la vitrine, ce qui lui donna bientôt envie de lire le roman de José María Arguedas qu'il avait pris avec lui. Assailli par les souvenirs, il n'avait pu le lire pendant le trajet, mais maintenant, à l'abri de ses impressions nouvelles, il pouvait se plonger dans le récit. Il lut tout en mangeant et, quand il eut achevé son repas, il poursuivit sa lecture jusqu'au moment où il arriva à un passage qui lui fit venir les larmes aux yeux et le força à s'arrêter. L'auteur retraçait l'abandon d'un fils par son père. Gabriel commanda une autre bière et se demanda comment il avait pu ne pas lire ce roman jusqu'à présent.

Quand il sortit, il faisait nuit. Le livre dans la poche arrière de son jean, il marcha au hasard des rues en regardant les passants, les boutiques, les balcons des maisons coloniales, au voisinage des églises. Il sentit le plaisir d'avoir l'esprit en paix, de ne plus penser à autre chose qu'à ce qui s'offrait à sa vue, et éprouva un vif sentiment de liberté. Peu après, seuls se présentaient à son esprit les souvenirs des bêtises auxquelles il perdait son temps quand il était gamin, des chansons qu'il se chantait quand il était seul, et il se vit en étranger dans une ville lointaine, comme les personnages de Paul Bowles, de Jack Kerouac ou de Graham Greene qui s'aventurent dans des localités exotiques d'Afrique, du Mexique ou d'Asie. Comme la sensation d'irréalité s'accroissait, il s'amusa à se projeter dans un de ces romans, mais qui aurait été écrit par un auteur péruvien, peut-être lui-même, s'il avait été écrivain, et il sentit tout à coup que sa volonté ne lui appartenait plus, que ses actes dépendaient de quelqu'un d'autre, ce qui l'enchanta. Il pouvait enfin se livrer au courant, en lâchant les rames.

Plius tard, il prit un dîner léger dans un restaurant proche de la place, puis alla boire un verre au bar d'une discothèque. Il y avait été attiré par des gens qu'il avait vus au balcon et, d'où il était, il regardait à présent la salle où de joyeux garçons buvaient de la bière et dansaient. Il se dit que ce devaient être des étudiants de l'université San Cristóbal ou d'universités privées qu'il ne connaissait pas, venus chercher dans la musique une distraction au terme d'une semaine d'efforts et de concentration. Il était content de faire quelque chose qu'il ne faisait jamais à Lima – sortir seul le soir. Il finit son verre de vodka, en demanda un autre, et ne tarda pas à sourire à tout le monde. Les garçons dansaient, les murs étaient recouverts de plaques de liège, et une boule à facettes tournait, de celles qu'on ne

voyait plus à Lima, les verres étaient couverts de buée à cause de la chaleur qu'il faisait à l'intérieur, parce que les nuits de la sierra sont froides, et son regard s'attacha à deux filles qui dansaient près d'un homme d'âge moyen dans un coin du bar. L'une d'elles lui parut attirante, mais cette nuit il n'avait aucune urgence sexuelle et se sentait agréablement incorporel. Son regard s'attarda pourtant sur ses hanches généreuses, ses seins avantageux et sa bouche d'un rouge agressif ; mais c'est l'autre qui s'imposa lentement à son attention : il aima sa façon de lever les bras en l'air, poignets pliés, les courbes de ses seins, la rondeur de ses épaules, sa peau ferme, dont le brun contrastait avec son bustier blanc à bretelles, l'arête grecque de son nez, la cascade de ses cheveux de jais. Il ne la quitta plus des yeux, et quand il s'aperçut qu'elle s'en était rendu compte, il ne détourna pas le regard, ce qu'il aurait fait à Lima, et lui adressa un léger signe de tête et un sourire. Quand il la vit, étonnée, détourner la tête en prenant soin de relever ses cheveux dans un geste de coquetterie, Gabriel se dit qu'il devait l'approcher.

Il sentait que l'alcool lui était monté à la tête, mais à peine eut-il fini son verre qu'il fit signe au barman de le lui remplir de nouveau. Il ne bougea plus jusqu'au moment où, la voyant passer près de lui en compagnie de son amie, il décida de se manifester, s'avança vers elle et l'invita à danser. La jeune fille releva ses cheveux du même geste irrésistible et se laissa conduire. En dansant, Gabriel observa de près ses yeux noirs aux vives dérobades et découvrit un grain de beauté sous la lèvre inférieure. Il lui posa quelques questions. Elle faisait des études de sociologie à l'université San Cristóbal, après avoir abandonné le droit qui ne lui plaisait pas. Elle avait vingt-cinq ans et, en dehors des heures de cours, travaillait dans une pharmacie. Gabriel arrêta de lui poser des questions et ils dansèrent en silence jusqu'au moment où elle lui demanda son nom.

– Santiago, dit-il en lui donnant le premier qui lui vint à l'esprit. Je suis écrivain.

– Je m'appelle Eliana, dit-elle. Tu es de la Huamanga[1] ?

– Non, dit-il, de Lima.

Le morceau s'acheva et elle se sépara de lui avec un geste de politesse. Il la laissa s'éloigner, alla au bar commander un autre verre et essaya de se rappeler ce qu'ils s'étaient dit, en jetant de temps en temps un coup d'œil

sur elle, qui dansait et après chaque danse retournait s'asseoir avec ses amis. Il finit par se lever et l'inviter une nouvelle fois. Il sut alors qu'elle vivait en ville, qu'elle pensait exercer son métier ici, car la situation économique s'était améliorée dans la Huamanga, et peut-être n'était-il plus indispensable d'aller à Lima, ne croyait-il pas ? Il lui répondit qu'il était vrai que les choses n'étaient pas faciles, à Lima. Elle voulut savoir ce qu'il écrivait, et il commença à lui parler du recueil de nouvelles qu'il n'avait pu écrire comme s'il allait être publié. « Tu es venu ici pour situer une histoire à Ayacucho ? » lui dit-elle. Non, il voyageait un peu pour réfléchir à un prochain livre. « Tu es venu chercher l'inspiration, quoi, fit-elle en souriant, décontractée. – C'est un peu ça », lui répondit-il.

Après quelques morceaux, Eliana le présenta à ses amis, Carlos, un garçon un peu grassouillet qui portait des lunettes et travaillait pour une entreprise de pièces détachées après avoir fait des études de comptabilité, et Cintia, la cousine d'Eliana, chef des ventes dans le plus grand magasin de la ville. Il était visible que Carlos n'avait qu'une envie : séduire Cintia, et que la présence de Gabriel arrangeait ses affaires, de sorte qu'il lui offrit plusieurs verres et se lança dans une conversation animée avec lui. Gabriel s'empara d'Eliana, et les deux couples dansèrent, échangèrent des plaisanteries et des sourires en levant leurs verres. À une certaine heure, ils quittèrent le bar et allèrent dans une boîte, où ils burent bière sur bière. Gabriel était ivre, Eliana aussi, si bien qu'il devint tout naturel qu'elle lui passe les bras autour du cou et qu'ils s'embrassent. Quand, sur les prières instantes de Cintia et de Carlos, elle lui dit qu'elle s'en allait, il lui demanda son numéro de mobile pour pouvoir l'appeler avant de retourner à Lima. Elle le lui donna en même temps qu'un dernier baiser, fit glisser une mèche de cheveux noirs derrière son oreille, et disparut.

Le lendemain, Gabriel affronta la gueule de bois en lisant avec une attention fluctuante le roman qui était resté dans la poche arrière de son pantalon, et qui avait survécu avec lui au tourbillon de la nuit. Il passa son temps à guetter le moment propice pour appeler Eliana et l'inviter à dîner. Ils se donnèrent rendez-vous à vingt et une heures dans un restaurant aménagé sous les arcades d'une demeure de l'époque coloniale qu'il avait découvert la veille où, pensait-il, ils pourraient manger une pizza et boire du vin. L'endroit lui rappelait certains coins accueillants de Cuzco. Il l'attendit le livre à la main, à une table isolée. Il avait mis une chemise blanche et un veston, et fut enchanté de découvrir qu'Eliana avait rabattu ses cheveux en

arrière et était très peu maquillée. Elle portait un polo en fil très fin, un veston ivoire cintré et avait mis de longs pendants d'oreille. Il la trouva plus belle que la nuit précédente, et se dit avec plaisir qu'elle s'était fait une beauté à son intention. Ils se donnèrent un baiser sur les joues, ce qui les troubla légèrement. Gabriel lui parla du roman qu'il était en train de lire, de sa vie de journaliste et d'écrivain, elle de ses études et de sa famille, et ils évitèrent d'évoquer leur flirt de la veille. Après le repas, ils allèrent faire un tour et, en arrivant sur la place, ayant compris qu'elle n'avait pas l'intention de le quitter tout de suite, il l'invita à aller prendre un verre. « Où ? – Je ne sais pas. C'est ta ville. À toi de choisir », répondit-il. Eliana proposa alors un endroit en face de l'église Santo Domingo, et quelques minutes plus tard, ils étaient dans une ancienne demeure aux plafonds très hauts, décorée de mappemondes, de photographies encadrées des vieilles familles d'Ayacucho, de monnaies anciennes, et les tables basses en bois rappelèrent à Gabriel le quartier de Barranca. Ils s'assirent dans un coin où il n'y avait personne, commandèrent de la bière, allumèrent une cigarette et Eliana demanda à Gabriel s'il était seul. « Oui », répondit-il. Mais brusquement, sans bien savoir pourquoi, peut-être parce qu'il se sentait mal de lui avoir menti la nuit dernière, il lui parla de Fernanda. Ce fut une ouverture. Il lui raconta comment ils s'étaient connus, en arriva à la menace de mort, qui les fit rire, puis passa à l'inénarrable visite qu'il avait faite à la famille dans la station balnéaire, ce qui parut tout à fait extravagant à Eliana, et enfin arriva au moment où il avait surpris Fernanda en compagnie d'un homme qui aurait pu être son père. Eliana ouvrait de grands yeux et Gabriel eut à un moment l'impression qu'elle regardait sa bouche. Elle était disposée à raconter à son tour sa vie sentimentale, et commença par lui dire qu'elle avait eu deux amoureux. L'un d'eux était sorti avec elle en même temps qu'avec sa meilleure amie, qui un jour lui avait tout raconté. Sa romance avec l'autre n'avait duré que trois semaines : un soir, elle l'avait laissé dans une discothèque, où elle était retournée peu après en se rendant compte qu'elle y avait oublié son sac, et l'avait trouvé en train d'embrasser une autre fille.

– Il n'y a que ça qui compte pour eux, dit-elle en regardant Gabriel dans les yeux avec un air de défi. Ils sont comme des bêtes qui ne dominent pas leur instinct.

Il ne sut que dire.

– Je peux vivre sans ça, ajouta-t-elle. Je n’en ai pas besoin. Je ne fais plus confiance aux hommes, c’est pour ça que je vis seule.

Il y eut un long silence, puis Gabriel, sans la démentir, caricatura les comportements machistes et la fit rire. Elle cessa peu à peu d’être sur la défensive et il lui proposa d’aller danser quelque part et, peu après, sur une piste encore déserte en ce commencement de samedi soir, sous les éclats colorés des spots, il l’embrassa sans crier gare. Ils allèrent ensuite dans un petit bar voisin, et plus tard, éméchés, ils marchèrent le long d’une rue déserte et arrivèrent sur la Plaza de Armas. Tout était fermé, il n’y avait qu’une patrouille de police dans un coin, et les chauffeurs de taxi s’étaient endormis en attendant d’éventuels clients. Ils s’embrassèrent passionnément contre une des colonnes de la place.

Le froid les a transis et Eliana le regarde avec une expression qui pourrait être de désir, quand il lui demande si elle ne veut pas aller se reposer à l’hôtel. Elle lui jette un regard glacial, il s’excuse, dit qu’il va la raccompagner et fait signe à un taxi. De la voiture, il voit les anciennes demeures avec porches et balcons céder place à des maisons semblables à celles de Santa Anita, puis à d’autres encore, mal construites et de moins en moins éclairées à mesure que les réverbères se font plus rares. Au bout d’une longue rue de terre, presque à l’écart de la ville, elle demande au chauffeur de s’arrêter. On ne voit qu’une sorte de butte qui semble conduire à un canal d’irrigation et aux profondeurs de la nuit. Eliana habite un peu plus loin, mais si la voiture s’engage sur le chemin, elle aura des difficultés à faire demi-tour. Gabriel descend du taxi avec elle, l’embrasse et la regarde s’éloigner.

Il ne ferme pour ainsi dire pas l’œil de la nuit. Il est brusquement tiré de son demi-sommeil par le vague souvenir qu’ils se sont donné rendez-vous à midi devant la cathédrale, mais il ne pourrait dire avec certitude si c’est bien un souvenir ou s’il s’agit d’un rêve. N’empêche, malgré ses doutes et ses appréhensions, il se rend au rendez-vous et, à midi et quart, il voit apparaître Eliana avec de grosses lunettes noires. Ils se sont reconnus de loin et se sourient sous le soleil, s’embrassent comme des amoureux devant le porche, et cherchent refuge dans l’ombre d’un arbre pour regarder passer une imposante fanfare suivie d’une délégation d’élèves de divers collèges qui se dirigent vers la place. Il la prend par la main, et ils s’éloignent. Ils passent l’après-midi du dimanche à flâner dans les quartiers des artisans de

Santa Ana, où elle s'extasie devant des pendants d'oreilles qu'il lui offre, et qu'elle met aussitôt. Puis ils déjeunent au belvédère de l'Acuchimay, d'où Gabriel contemple les ombres que les formes capricieuses des nuages lancent sur la vallée de la Huamanga. Vers la fin de l'après-midi, ils redescendent en ville pour y faire le tour des églises. Comme c'est dimanche, quelques-unes sont ouvertes. En chemin, il lui dit ce qu'il a lu sur certaines d'entre elles, mais une fois qu'ils sont entrés dans la première, il se tait. Ils marchent lentement dans la nef, en parcourant du regard les effigies des saints et les autels dorés à la feuille, et elle lui parle des paysages de son enfance, quand elle allait le matin à l'église avec sa grand-mère ou avec ses camarades d'école pour suivre la messe, avant leur communion. Il contemple les peintures en haut de la voûte et, quand il baisse les yeux, il la voit qui s'approche d'un reliquaire et se signe ; charmé par son attitude, il l'observe, la rejoint silencieusement, par-derrière. Elle sursaute, sourit, ils se bécotent en amoureux sous le regard des apôtres et de la Vierge. Quand ils sortent et se dirigent vers le centre de la ville, ils se tiennent par la taille, ou par la main, et il se sent devenu quelqu'un d'autre. Elle lui demande quand il va retourner à Lima, il lui répond qu'il doit partir le lendemain, lundi, à huit heures du matin. Ils marchent, elle se signe en passant devant toutes les églises et souffle quelques mots, tout bas, pour elle seule, on dirait qu'elle tremble et il croit sentir en elle quelque chose de singulier qu'il sent aussi en lui. Ils sont assis sous une arche énorme près d'une église et du marché de la ville et elle lui caresse les cheveux pendant qu'ils regardent passer les gens, en fumant. Elle bâille, ils se disent qu'ils ont tous deux très peu dormi, et elle propose qu'ils aillent se reposer un moment à son hôtel, sa maison est trop loin. Elle a sommeil.

Ils se sont couchés tout habillés. Au cours de la nuit, alors que la pièce est plongée dans l'obscurité et qu'aucune lumière ne filtre sous la porte donnant sur le couloir, il se réveille avec la même sensation d'étrangeté que le premier jour, mais le corps d'Eliana, à son côté, le ramène à la réalité. Elle regarde fixement Gabriel et on dirait qu'elle cherche son souffle. Il approche son visage du sien et peut-être parce qu'ils savent qu'ils vont se séparer dans quelques heures, ils s'embrassent avec une certaine violence. Le visage de l'un se niche dans le cou de l'autre, ils explorent leurs corps avec avidité. Gabriel dénoue les cheveux d'Eliana, découvre en elle le désir qui est aussi le sien de sentir leur chair nue, lui enlève son chemisier et son pantalon pendant qu'elle lui déboutonne maladroitement sa chemise, leurs

bouches collées l'une à l'autre. Quand il s'apprête à lui ôter ses sous-vêtements, elle pose la main sur son bas-ventre, légèrement, en une ultime tentative de résister à son désir, mais il se sent maintenant si sûr de lui qu'il lui enlève son slip et découvre avec attendrissement son petit pubis, embusqué sous une touffe de poils très fins et doux. Alors, il s'immobilise pour la contempler et, comme s'il voulait lui accorder une dernière chance de reculer, il s'approche d'elle très lentement. Elle ne l'arrête pas. Il s'imprègne de son odeur, doucement, comme on sent le parfum d'une fleur, un parfum qui lui semble d'abord tendre et sucré, comme l'odeur du pain chaud aux premières heures du jour. La pointe de sel viendra ensuite, quand les jambes d'Eliana se seront ouvertes progressivement sous ses baisers, et que l'entrecuisse livrera son odeur saumâtre et profonde. Il lève le visage vers elle et entrevoit dans ses yeux un éclat fugitif de biche apeurée. Il y découvre aussi une sorte de supplique. L'ombre d'un doute lui traverse alors l'esprit. Mais le regard d'Eliana semble lui dire « prends-moi, prends-moi, je t'en supplie ».

Il est toujours perplexe quand il se met à lécher sa vulve, avec délicatesse d'abord, puis avec toute l'intensité de son désir – et de celui d'Eliana, dont le corps est parcouru de tremblements, et dont le souffle agité essaie désespérément de contenir l'orgasme qui s'annonce, jusqu'à la perte de contrôle qu'il provoque et qui la précipite dans l'oubli d'elle-même : ses cuisses se referment comme un étau sur le visage de Gabriel, puis elles se détendent et s'offrent. Gabriel remonte vers son visage défaillant et le ranime en le couvrant de petits baisers qu'il prolonge sur ses bras, ses seins aux larges aréoles, ses cuisses, ses fesses. Eliana revient tout à fait à elle et avec une force insoupçonnée s'empare de son pénis et se rue dessus, l'embrasse avec une maladresse que Gabriel trouve irrésistible, puis elle écarte les jambes et colle le gland enduit de salive contre l'ouverture logée entre les lèvres turgescentes de son vagin. Gabriel la regarde dans les yeux et trouve en eux la même peur de biche que quelques minutes auparavant, mais aussi une détermination qui le décide. Il la pénètre d'un coup et, de l'autre côté du monde qu'est ce logis accueillant, il entend monter un hurlement étouffé, puis sent la moiteur obscure du sang qui tache son sexe, ses cuisses, et commence à imprégner le drap. Gabriel se retire, écarte les lèvres et regarde le vagin maintenant semblable à celui des femmes qu'il avait jusqu'alors connues. C'est au tour d'Eliana de caresser Gabriel et d'adresser un sourire à son visage inquiet, comme si elle était maintenant

libérée, après quoi elle lui demande de l'aider à enlever les draps et à les mettre de côté, puis va se regarder dans le miroir de la salle de bains et revient s'allonger près de lui.

Quand ils se réveillèrent, la lumière du matin entrait par les hautes fenêtres de la chambre. Ils firent l'amour dans toutes les positions, qu'ils tinrent longtemps, avant de jouir et de se remettre de la suffocation de leur plaisir. Pour Gabriel, ce fut comme un réveil. Il s'allongea à côté d'Eliana et alluma une cigarette tandis qu'elle reprenait lentement le sens des réalités, et tous deux se découvrirent nus, assouvis, dans la lumière du lundi matin. Eliana avait un cours dans une heure, mais ce n'était plus très important à présent. Elle se rapprocha de lui et posa la tête sur sa poitrine.

– Je ne m'appelle pas Santiago, lui dit-il. Je t'ai menti.

– Je préfère ne pas savoir comment tu t'appelles, répliqua-t-elle résolument.

Il la regarda d'un air interrogateur.

– Tu t'en vas dans deux heures.

Gabriel se demanda alors si elle n'avait pas décidé de coucher avec lui parce qu'il n'était qu'un inconnu de passage. Pendant que la lumière du jour finissait d'envahir la chambre et que l'on entendait au-dehors les premiers bruits du matin, Eliana garda le silence. Elle ne chercha pas à obtenir son adresse, ni son numéro de téléphone, ni ne sembla se soucier de ce qu'il allait advenir d'elle par la suite. Il ne s'en inquiéta pas non plus : tout ce qu'il devait jamais savoir d'elle, c'était qu'elle vivait près d'un canal d'irrigation à la périphérie de la ville, et qu'elle était beaucoup trop belle pour cette banlieue.

Gabriel a maintenant oublié ce qu'ils se sont dit avant de quitter l'hôtel. Il se souvient seulement de la réponse qu'elle lui a faite quand il lui a demandé pourquoi elle avait choisi de se faire déflorer par lui. Il voit encore son visage souriant, ses yeux noirs et le grain de beauté sous sa lèvre inférieure.

– Je ne sais pas, lui a-t-elle dit en observant un coin de la chambre comme si elle attendait que la réponse en sorte. C'est vrai, je ne sais pas. J'ai seulement eu envie de le faire avec toi, et maintenant je ne me sens pas mal de l'avoir fait comme ça. Je me sens même plutôt bien.

Gabriel n'osa rien dire.

– C’est vraiment très curieux, reprit-elle. Je ne comprends pas, à présent, pourquoi il était si important de rester vierge, de vivre en vierge. J’ai passé tellement d’années à avoir peur de faire l’amour, à me refuser de le faire, à me réprimer, et tu vois… Mes amies qui l’avaient fait me disaient que ce n’était pas aussi traumatisant qu’elles s’y attendaient, mais pas une ne m’a dit que sa première fois avait été comme ça, je veux dire si pleine de… Je ne sais pas.

Il se borna à hocher la tête.

– Ce que je ressens à présent, c’est que ce n’était pas si terrible que ça. Rien d’autre qu’un truc que j’avais en tête. Et qui n’y est plus.

Ils prirent un taxi pour la gare routière, où ils se quittèrent. Quand l’autocar démarra et qu’il la vit lui faire un signe d’adieu, debout devant la portière arrière du véhicule, puis quand les toits de la ville défilèrent sous le soleil de la sierra, il sentit un vide s’emparer de lui. Et quand le véhicule arriva au premier lacet de la route qui montait en serpentant et qu’il put se livrer à la contemplation des montagnes et des pampas d’Ayacucho, il comprit qu’il tenait une excellente histoire à raconter, ou une histoire qu’il aurait aimé trouver dans un livre et, malgré la fatigue due au manque de sommeil et aux émotions de son aventure, il sut qu’il n’allait pas pouvoir dormir. Il avait choisi l’autocar qui quittait la ville à huit heures en se disant qu’il serait agréable de passer la journée à regarder les paysages andins et à lire. Il prit le roman qu’il avait commencé, mais ne pouvait pas se concentrer parce que la nuit qu’il avait passée comptait plus que ce que pouvaient raconter ces pages. Il songea inévitablement à ce qui l’attendait à son retour : les cours, qui en ce moment étaient tout ce qu’il aimait faire, sa vie de solitaire, sans émotions, le monde sans le Conciliabule, les jours qui s’accumulaient sans but précis et sans réponse à quoi que ce soit. Tout ce qui le constituait, y compris ce voyage, était dépassé, il n’avait pas la moindre perspective d’avenir, et il en rit. Parmi les disques achetés avant son départ il trouva l’enregistrement du Velvet Underground, le mit sur son baladeur et laissa son regard errer sur le paysage.

Au bout d’un moment, gagné par une sensation de langueur, il revint au début du disque et s’abandonna à la répétition des morceaux de l’album et à ce qui se découvrait à sa vue : maisons en pisé isolées, immenses prairies pointillées de têtes de bétail, murets de pierre sèche divisant les parcelles cultivées, et parfois la Puna, immense et plate. Le ciel bleu au-dessus de

l’espace qui se déployait sous ses yeux revêtait une importance sans commune mesure avec les petites tragédies qui avaient ponctué sa vie, ces dernières années. Il éprouva pourtant un vague sentiment de perte, comme si quelque chose se détachait de lui et s’en allait pour toujours. Il avait pris des décisions, certes, mais il lui en coûtait toujours de renoncer à ce qu’il avait cru à un moment devoir faire de sa vie. Il arrêta d’y penser, laissa libre cours à ses émotions, et reconnut un thème langoureux et la voix de Lou Reed qui chantait une sorte de prière qu’il pouvait faire sienne. Il reconnut une supplique adressée à Jésus pour lui demander de lui dire où était sa place dans le monde, *Jesus, help me find my proper place,* et Gabriel crut entendre sa voix, parce qu’il y avait en celle de Reed autant de faiblesse et d’abandon qu’en lui. Une fois la chanson terminée, il la réécouta et, à la cinquième ou sixième fois, il ne put retenir ses larmes.

Quand il passa enfin à la chanson suivante, il n’avait pas lâché l’horizon de vue, mais cette fois, la voix de Lou Reed semblait vraiment venir du côté sauvage de son être. Gabriel monta le volume. Lou Reed chantait une épiphanie, la venue de la lumière, le commencement de la création, mais il y avait aussi autre chose dans l’exécution du morceau, dans l’interprétation, les instruments, les cris. Gabriel sentait que sa voix et celle de Reed participaient d’une fête qui s’appelait liberté, il entendait les fausses notes des guitares, la voix qui hurlait, chantait faux, riait et s’amusait sans se soucier de l’effet qu’elle pouvait produire, il entendait sa voix dans celle de Lou Reed.

Je n’ai pas de mots pour le dire, mais à cet instant, moi, Gabriel, j’ai senti qu’un éclair descendait sur moi, me frappait à la tête et me révélait que cette voix n’était autre que la mienne, restée enfouie dans mon corps pendant près de quinze ans, guettant la seule issue possible. Et dans cette même fraction de seconde, j’ai su avec certitude que s’il y avait pour moi une satanée manière d’écrire en ce monde, ce ne pouvait être que de la satanée manière qu’avait Lou Reed de chanter cette satanée chanson. Après cette épiphanie, je ne me souviens guère de ce qui s’est encore passé pendant ce voyage et, pour tout dire, je m’en fous. J’ai seulement senti que j’étais un autre, à la fois solide et léger, et que sous cette lumière nouvelle je serais capable de m’asseoir, d’écrire et de tout dire. C’était comme si j’étais, dans cet autocar, sur le chemin du retour vers Lima après ce voyage absurde qui

ne m’avait pas permis d’y voir plus clair, brusquement devenu un être fait de mots sur les pages d’un roman qui attendait le moment propice où je commencerais enfin à l’écrire. Même si, calé sur mon siège, j’étais toujours un type branché à son baladeur et qui rêvait peut-être parce qu’il n’entendait pas l’hôtesse qui lui demandait s’il voulait quelque chose pour déjeuner. Il regardait les maisons en pisé, isolées, baignées par les ors languides du couchant, les chiens qui couraient après les brebis, les vaches maigres et paniquées par l’autocar qui filait à toute allure vers la ville.

Note

1. Province du Pérou appartenant au département d’Ayacucho. *(NdT.)*

OceanofPDF.com

Épilogue

OceanofPDF.com

1

Très cher Jorgibrius,
J’ai trop tardé à répondre à ton mail, parce que comme tu t’en doutes j’ai été littéralement débordé ces derniers jours, mais surtout parce qu’il fallait que je m’accorde un certain temps pour le faire avec toute la sérénité d’esprit nécessaire. Il faut que je te le dise : quand j’ai lu ton mail, il y a quelques jours, il m’a glacé. Ce que tu me racontes de ce que tu as vécu pendant tout ce temps m’a bouleversé et m’a amplement donné matière à réflexion. Il y a des choses que je ne comprends pas, et pour cause, mais qui m’émeuvent : ton froid barcelonais, Alejandra et toi dans le quartier de Pakistanais et d’Africains du Raval, la solitude qui devient parfois écrasante et te fait regretter la Lima que tu as laissée derrière toi. Tu me dis que tu fermes parfois les yeux en marchant et que tu peux voir toute notre ville en toi, comme un écran sur lequel apparaissent avec une netteté extrême les coins de ton quartier, les rues proches de *La Industria*, Miraflores et Barranco, et qu’en rouvrant les yeux tu vois les rues du Barrio Gótico et tu te sens mort de peur et de chagrin. Vraiment, je ne sais quoi te dire. Je n’ai pas l’expérience qu’il me faudrait pour te comprendre parfaitement, c’est vrai, mais il y a dans ce que tu me dis quelque chose qui me touche profondément, alors même que je n’ai jamais véritablement voyagé et que je vis toujours chez ma tante et mon oncle. Comme toi, il y a des jours où je me réveille en croyant être dans un monde totalement différent de celui dans lequel je vivais quand tu étais encore là et que nous étions tous d’une époque où nous comprenions à peu près de la même manière la vie et le temps. Ce ne doit ressembler en rien, je sais, à ce que tu me racontes, quand pendant ton sommeil tu te crois à Lima sans te réveiller dans ta maison de Barranca, avec le chat près de toi, mais quelque chose de semblable m’arrive ici, ces derniers temps, et arrive aussi à Santiago. Je me réveille dans une Lima différente, qui m’est tout à fait étrangère, et il me semble tout à coup que ce que nous avons vécu n’existe plus, ou alors est trop lointain, ou n’a jamais eu lieu.
Santiago a publié son livre, j’imagine que tu l’as reçu. Pour moi, le fait que le thème principal en soit le passage du temps est très révélateur de ce dont nous avons parlé, lui et moi, et sur quoi nous sommes tombés d’accord, à savoir qu’à un certain âge, autour de la trentaine, on commence à vivre avec en tête le carillon de l’horloge du compte à rebours. Ressens-tu la même chose ? Ce carillon se fait-il plus fortement entendre maintenant que tu sais que tu vas être père d’une petite fille ? Brusquement, nos conversations sont devenues sombres, ou sérieuses, et je sens en elles une sorte d’appréhension ou de peur de l’avenir, de ce qu’il nous arrachera ou nous apportera, et en même temps une excitation. Nous savons l’un et l’autre que depuis que tu es parti, plus rien n’est ni ne sera comme avant. Le livre de Santiago lui a valu quelques bonnes critiques, mais j’ai l’impression que l’indifférence du milieu culturel l’a déçu et même rendu un peu amer. Il vit maintenant la nuit, a des aventures, et je lui envie ses virées endiablées qui donneront un jour un livre. Bruno vit toujours avec Tatiana, aussi cinglé que naguère, il joue avec son groupe, dont il est le chanteur. Quant à moi, je me traîne, comme je peux, depuis ma rupture avec Fernanda, que tu as sans doute apprise. Je vis seul, fais mes cours quelques après-midi par semaine, sans le moindre désir de tomber de nouveau amoureux et de revivre des expériences de près ou de loin semblables à celles que j’ai encaissées ces dernières années. C’est curieux, malgré les drames et les souffrances, je sens que je me reconstruis, me relance presque malgré moi comme le fait le personnage du roman de Bellow, *Herzog*, qui constate qu’en fin de

compte, malgré tous ses échecs et tous les obstacles, il n'a cessé de nourrir en son for intérieur ce qui se produit malgré sa volonté et qu'il appelle l'intensité. C'est exactement ce qui m'arrive.
Eh oui, j'ai quelque chose à te raconter. Sans doute ne vas-tu pas le croire, mais il faut que je te le dise. C'est vraiment étrange. J'ai commencé par me dire que c'était de la simple suggestion, qui allait se dissiper avec le temps, mais il semble que ce ne soit pas le cas. J'écris. Oui. J'écris, et j'écris même beaucoup, de nombreuses heures par jour, cela dit, je ne suis plus assez ingénu pour prétendre qu'il ne s'agit pas d'un livre, ou d'un roman – s'il est possible dans les romans de ne pas mentir. Un roman sur toi, et sur Bruno, et sur Santiago, sur nous et notre amitié, sur Lima, sur nos vingt ans, sur moi. Tu devines sans doute maintenant la nature de ce mail. Je me sens en quelque sorte capable de dire ou de faire ce qui me passe par la tête sans avoir peur. C'est une longue histoire, mais il n'est pas nécessaire de te la raconter *in extenso*, parce qu'en lisant le manuscrit tu verras comment j'ai pu commencer à l'écrire, et comment j'en suis arrivé où je suis rendu. Maintenant que je l'ai conduit assez loin et qu'il excède les dimensions que je pensais lui donner, je me demande s'il est aussi long à cause de tout le temps pendant lequel je suis resté muet face aux événements que Santiago et toi avez réussi à traduire en mots ou en poèmes, ou tout simplement parce que je suis maintenant capable de comprendre ce qu'il en est. Il m'arrive de me dire que je peux écrire parce que j'ai cessé d'être celui que j'étais, et que de cette façon j'écris tous les matins sur un Gabriel tout à fait différent de moi, personnage d'un roman qui a été ma vie et dans la peau duquel je ne suis plus depuis un certain temps. Était-ce la clef qu'il me fallait trouver ? Et si c'est bien la clef, que suis-je maintenant au-delà de ce que j'écris ? Peut-être vas-tu trouver ça démentiel, mais je sens souvent que je ne suis que cette voix, et que je ne comprends absolument rien hors du passé que j'évoque. Nos actes, dans la vie réelle, sont liés entre eux d'une manière capricieuse, ou sont sans lien aucun, et en les invoquant comme je le fais tous les matins, et les rangeant en chapitres et en paragraphes, je leur donne une continuité et une importance qu'ils n'ont jamais eue. Hors de ce roman et de ce message, je suis éparpillé et perdu parmi les mots, aussi désarticulé que toi. Hors de cet ordre, je ne comprends pas grand-chose, ou ne comprends rien. L'homme est seulement capable de se pencher maladroitement sur son passé.
Enfin, Jorge, en vérité je ne sais pas comment j'ai fini par te dire tout ça. Mais à vrai dire, peu m'importe à présent. Tout ce que je voulais vraiment te dire, c'est que je ne t'oublie pas. Et que tu ne dois jamais oublier que tu es le plus brillant de nous tous, le meilleur, et que ton cœur et ton esprit te sauveront toujours, ici ou là, en Espagne ou au Pérou. N'oublie pas, n'oublie jamais, énergumène, que malgré tout, en dépit de la distance, je suis ton arme dans le Sud.
Embrasse pour moi Alejandra et avec elle Gabriela (une chose est sûre : ta fille va avoir un beau prénom).
Ton frère
Gabriel.

OceanofPDF.com

2

Il reste peu de chose à raconter de l'après-midi où Gabriel crut trouver sa voix au commencement de ce livre. Cette histoire se termine ainsi, avec moi devenu un homme fait qui aborde la fin d'une narration, assis dans la pièce où la fin de la vie réelle et le commencement de la vie écrite se sont rencontrés à un certain moment d'un matin de septembre, ce matin auquel je voulais en venir.

Il me reste donc à raconter qu'après le voyage dans la Huamanga, Gabriel Lisboa est retourné à ses salles de cours à l'institut, et a revu des amis. Il s'est mis à vivre en état d'alerte, comme s'il attendait l'avènement de quelque chose d'imprécis mais qu'il devinait définitif. Fin août, assis à la table du Mochileros autour de laquelle étaient réunis les énergumènes la nuit où il s'était dit qu'écrire n'avait aucun sens, il annonça à Montero qu'il croyait bien sentir qu'une clef susceptible d'ouvrir en lui une porte lui était tendue, mais qu'il n'avait pas encore su la saisir.

Courant septembre, Lisboa s'avisa que quelques jours venaient de passer, trois ou quatre, pendant lesquels il n'avait pas pensé à Fernanda, ce qui lui fit un peu de peine, mais lui apporta aussi un certain soulagement, une impression de liberté. Un soir qu'il rangeait des papiers en écoutant de la musique, les paroles d'une chanson de Neil Young retinrent son attention : le chanteur parlait de son intention de s'asseoir un jour pour écrire une lettre de remerciement à tous ses amis, et ce faisant les énumérait, les décrivait, disait ce qu'ils avaient signifié pour lui et apporté à sa vie. Brusquement, obéissant à un élan machinal, Gabriel posa les papiers à côté de lui, se leva, alluma l'ordinateur, ouvrit un fichier Word, lui donna pour titre celui de la chanson qu'il écoutait, *One of These Days*, puis, après avoir regardé la surface blanche de l'écran, il changea de titre et choisit *Le jour où tout dire*, et il lui sembla que cette ligne, sorte de formule propitiatoire, recelait l'attente pleine d'espoir de ce qui lui semblait par instants sur le point d'arriver. Il percevait soudain qu'il commençait à croire en lui sans plus éprouver la moindre crainte : l'écran vide ne se présentait plus à lui comme

un précipice, mais comme un espace vierge qui allait pouvoir l'accueillir s'il se décidait à y entrer. Puis il éteignit l'appareil.

Un soir, il se produisit quelque chose qui fut déterminant. Ou qui fit converger en un point tout ce qu'il n'avait jamais fait. Ces derniers temps, il voyait souvent Montero, et ils s'entretenaient des projets qu'ils avaient encore, de la fuite du temps. Santiago avait repris un peu de poids et les premiers cheveux blancs apparaissaient sur ses tempes et sa barbiche. En le regardant, Lisboa se disait que la même chose l'attendait, et il se sentait poussé à agir avant que cela n'arrive. Montero, qui en d'autres occasions ne s'était pas laissé décourager, lui disait cette fois non sans tristesse qu'ils avaient peut-être fait leur temps : la littérature était un navire qui avait appareillé du port de Lima sans qu'ils en eussent rien su et ils étaient tous les deux restés à quai, sans œuvre maîtresse et sans reconnaissance, désorientés, à essayer de retrouver le bateau perdu sans même savoir à quoi il ressemblait. Qu'avaient-ils fait de leurs vingt ans ? Ces années n'auraient-elles pas dû être celles pendant lesquelles ils se seraient formés, auraient lu tous les livres ? S'ils avaient demandé aux deux adolescents qui grillaient leurs cigarettes sur le gazon bleu de la folie ce qu'ils pensaient d'eux tels qu'ils étaient à présent, qu'auraient-ils répondu ? Ni l'un ni l'autre n'avait eu cette volonté de fourbissage, de préparation de certains écrivains dans leurs tentatives d'approche du réel, ils avaient manqué de discipline. À quoi avaient-ils passé leur temps ? « À vivre, je suppose », avait répondu Lisboa, en sentant qu'il donnait la bonne réponse. Là-dessus, Montero l'avait regardé, souriant, avant de répéter : « À vivre », sans aucune intonation particulière. Puis ils s'étaient tus.

Le soir même, Lisboa fit le dernier rêve avant la fin de cette histoire, un rêve qui reposait en partie sur leur conversation de l'après-midi. Gabriel devait par la suite le raconter à Santiago, et tous deux essaieraient de le déchiffrer, d'en démêler les symboles. Mais il lui en cacha la fin.

Avant que tous les deux ne se rencontrent dans le rêve, il se passait bien des choses, trop de choses, en vérité, mais aucune assez nette pour s'inscrire dans la mémoire de Lisboa jusqu'à son réveil. Peut-être y avait-il eu une réminiscence de son conflit avec les parents de Fernanda, de la maison de plage ou de « Juan ». Dans son souvenir, le rêve commence quand Montero et Lisboa se rencontrent dans la salle principale de ce qui semble être un musée. Lisboa y est arrivé seul et y a trouvé Montero en train d'examiner

les hauts plafonds de l'endroit, qui semble destiné à conserver la mémoire de l'histoire ou de la géologie. Lisboa ne peut préciser de quel type de legs il s'agit exactement. Il sait seulement que c'est un musée, que Montero l'a reconnu, qu'ils s'approchent l'un de l'autre, se serrent la main et que tout, autour d'eux, se met à respirer comme une voile qui se gonfle doucement, mais sans grand mouvement, pour ne provoquer aucune inquiétude. Le battement de leurs cœurs est la seule chose de réellement vivante dans cet espace, et tous deux se rendent comptent, en sentant leur pouls s'accélérer, qu'ils ont peur. Pourquoi Bruno et Jorge n'arrivent-ils pas ? Lisboa découvre alors que c'est lui qui a donné rendez-vous ici à Santiago. Et pendant qu'il ressent une certaine culpabilité, il sait avec certitude que seul Montero peut les tirer vivants de ce mauvais pas. Vaut-il mieux courir en direction des couloirs ou rester où ils sont ? Où est la sortie ? Ils se posent cette question quand ils entendent le rugissement d'un animal que Lisboa imagine être un ours gigantesque, mais qui pourrait tout aussi bien être un reptile ou un félin. Il interroge Montero du regard, parce qu'il lui semble que son ami est déjà venu dans cet endroit où il n'y a maintenant plus d'incunables ni de candélabres, mais des murs sombres et hauts, qui pourraient être en pierre, ou en métal comme la coque d'un sous-marin. Montero ne peut lui donner de réponse et dans ses yeux se lisent le même égarement et la même panique que dans ceux de Lisboa. Puis, soudain, Montero n'est plus là, et Lisboa a entre les mains un paquet que lui a laissé son ami ; il veut crier son nom dans le couloir où il se trouve, mais les hurlements de la créature qui rôde quelque part dans le musée l'en dissuadent. Il serre le paquet contre lui, il s'agit peut-être d'un objet de valeur, un trésor pouvant expliquer l'absence de Montero. Alors, Lisboa comprend que quand la bête se tait, c'est parce qu'elle est en train de dévorer quelqu'un, ou qu'elle cherche ce qu'il a entre ses mains. Terrorisé, il a le sentiment qu'il n'en a plus pour longtemps, et qu'il doit se débarrasser du paquet, retrouver son ami, se réveiller. Et voilà que, à quelques mètres de là, il trouve des restes humains, des débris de chair, de vêtements, et il lui semble entrevoir le corps inanimé d'un gardien qui, il ne saurait expliquer pourquoi, ressemble à Mateo Ramírez Ganoza, le jeune poète de Lima que Santiago admirait tant. Il ne désire ni identifier les autres corps ni même y penser. Il sent qu'il a commis un crime, que le paquet entre ses mains est lié à un acte condamnable, et la culpabilité le ronge, en même temps que la peur d'être découvert, humilié et expulsé de ces lieux. Il sent

qu’il est dans un endroit qui n’est pas fait pour lui, qu’il y est entré par un accès interdit, et il s’aperçoit qu’il a été filmé. Les lumières vont s’allumer, quelqu’un le montrera du doigt et il sera à jamais stigmatisé. Montero n’est pas là et, s’il est vivant, il a dû se perdre quelque part dans le musée. Est-ce encore un musée ? Tout l’édifice se met à bouger, comme la nef d’un bâtiment qui aurait pris la mer vers une destination lointaine et sans retour. Le cœur serré d’horreur, Lisboa cherche quelque chose pour se couvrir le visage, quelque chose qui lui permettrait de se déguiser en quelqu’un d’autre, et parmi ce qu’il arrive à voir, il reconnaît un masque du visage de Montero, un masque qui lui donne vite le frisson parce qu’il semble fait de matières organiques, bien réelles, les cheveux et la peau de Montero, et Lisboa sent alors une écrasante douleur parce qu’il sait maintenant que son ami a bel et bien disparu, ou est peut-être mort dans une rencontre avec la bête à laquelle nul ne peut échapper. Lisboa a une terrible envie de crier, mais il ne peut pas lancer ce cri primaire, pareil à celui qu’il poussait au jardin d’enfants quand sa mère – sa mère ? – ne venait pas le chercher. Il veut disparaître lui aussi, sortir d’ici, fuir ce silence qui le blesse et annonce le rugissement qui ne va pas tarder à retentir, tout près de lui. Alors, il se jette à terre, prêt à l’attendre à genoux, désarmé, le masque de Montero à la main, et il se demande s’il va le mettre ou non pour que la bête ne le reconnaisse pas. Mais il se réveille.

Lisboa se retrouva debout au milieu de sa chambre à cinq heures du matin, agité, couvert de sueur, suffocant. Il regarda ses livres sur les rayonnages, les fenêtres qui donnaient sur les maisons de Santa Anita, fit quelques pas dans la pièce et prit de l’eau dans le petit réfrigérateur, à côté de l’ordinateur. Il but à la bouteille avec avidité, s’assit sur son lit, soulagé d’être libéré de ce cauchemar. Il se calma, feuilleta quelques livres, se recoucha et se rendormit brusquement.

Quand il se réveilla, dans la lumière du jour encore brumeux, il eut le sentiment que le cauchemar était resté loin derrière lui. Les objets de sa chambre – les meubles, les livres, le tapis vert, les fenêtres ouvertes, le canapé-lit noir – semblaient avoir des contours comme soulignés. Il n’éprouvait plus aucune crainte, et eut envie de prendre sa journée à bras-le-corps, jusqu’au soir. Il s’accouda au rebord de la fenêtre pour regarder dehors, et il allait prendre une douche quand il se ravisa, alluma l’ordinateur ouvrit le fichier créé quelques jours auparavant, et choisit parmi les disques celui qui allait l’accompagner pendant que, sous la douche, il empoignerait

une guitare imaginaire et se joindrait aux chœurs, la bouche collée contre le pommeau. Il pensa à la chanson de Lulu Santos intitulée *Toda forma de amor,* qu'il aimait particulièrement entendre le matin, la mit dans le lecteur, régla le son au maximum, se déshabilla en musique, et tout en dansant et en chantant, il éprouva un besoin soudain de se battre, s'approcha des livres de sa chambre, se mit en position de boxeur et leur asséna des coups fictifs. Nu et chantant à tue-tête, il se glissa sous le jet d'eau glacée du petit deux-pièces de Santa Anita. L'eau froide le secoua, lui donna une vive conscience de son corps et aussi de la mort qui viendrait un jour ; il regarda les maisons de son quartier par la lucarne et sentit un bonheur vague, imprécis, l'envahir. Alors, il lui sembla qu'il était au point focal de tout ce qu'il avait jusqu'alors vécu, et qu'à partir de cet instant, chaque mot surgirait de son corps pour s'élancer sur la page blanche, de même qu'une image surgit d'un projecteur et s'élance sur l'écran du monde. Il ne se demanda même pas s'il avait envie d'écrire ou pas, s'il en serait capable. Il savait seulement qu'il voulait écouter un disque de Lou Reed à plein volume pour célébrer ce matin de septembre 2004. Tout était là, prêt à surgir avec la force de sa volonté et de sa vie retrouvée. Le jour avait commencé, c'était tout ce qu'il y avait de clair. Et il devait en faire quelque chose. Sauf que sous le jet glacé de la douche Lisboa ne savait pas encore très bien quoi. Ni comment. Mais cela ne lui importait plus.

OceanofPDF.com

L’auteur dédie ce livre à ses amis Sergio Llerena Caballero, Diego Otero Molinari et Jaime Rodríguez Zavaleta.

OceanofPDF.com

L’auteur remercie tout particulièrement Verónica Ramírez Muro, sans la participation de laquelle ce livre et le précédent n’auraient pu connaître leur sort.

OceanofPDF.com